

Demain, tu mourras... (2015)

Tournay, Laurence

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Demain, tu mourras...



Laurence TOURNAY

PRÉFACE

L'air avait cette douceur qui annonce l'arrivée du printemps. Dans la rue, les passants marchaient d'un pas plus alerte, et s'arrêtaient plus volontiers devant les vitrines des magasins. Certains cafés de la rue marchande avaient sorti leurs petites tables rondes, et presque toutes les chaises étaient occupées. Le soleil, en ce mois de mars, n'était pas très chaud, mais il donnait un avant-goût des vacances, que tout le monde attendait avec impatience.

La ville semblait se réveiller comme après une longue période d'hibernation, et même la Seine paraissait couler avec plus d'entrain. Les cygnes se laissaient dériver paresseusement, daignant à peine s'écarter au passage d'une péniche. Sur la rive, des ragondins affairés vaquaient à leurs occupations quotidiennes.

Faisant face au fleuve, et juste séparé de ce dernier par une rue à deux voies, un immeuble de six étages se dressait. La plupart de ses balcons, agrémentés de géraniums et de pensées d'hiver, lui donnaient un petit air pimpant.

Sur l'un d'eux, au deuxième étage, un homme se tenait accoudé à la balustrade. Il regardait en souriant des canards se battre pour attraper les morceaux de pain que leur lançaient deux enfants. Le rire cristallin et les exclamations ravies des garçonnets montaient dans l'air pur, lui rappelant sa propre enfance à la campagne, lorsqu'il allait nourrir les poules du voisin. Il se retint d'enfiler un gilet pour aller les rejoindre et les imiter.

Mais il avait un travail urgent à terminer. À regret, il retourna à l'intérieur, ferma la porte vitrée et s'installa devant son ordinateur. Il ne savait pas qu'il était en train de vivre les derniers instants de ce qu'il appellerait plus tard « nos jours heureux ».

Dehors, les enfants avaient épuisé leur provision de pain, et étaient partis en courant joyeusement vers de nouvelles aventures.

François soupira et posa le verre de jus de fruit sur le bureau, en faisant attention de ne pas faire tomber sur le sol la souris sans fil de son ordinateur. Il passa la main dans ses cheveux, puis froissa rageusement la feuille de papier sur laquelle il avait esquissé quelques traits. Il la jeta dans la boîte à chaussures qui lui servait de corbeille. La boule de papier effleura la boîte et alla rouler sous la grande table en verre du séjour.

Marmonnant un juron, François se leva pour la récupérer, et c'est alors qu'une fusée couleur caramel passa entre ses jambes, se jeta sur la boule de papier et commença à la faire rouler joyeusement avec sa patte.

François remonta ses lunettes sur son nez et prit un ton faussement excédé :

- Tom, arrête de jouer avec ça ! Retourne dormir ! Allez ! Julie va bientôt rentrer, et elle va encore râler si tu fiches le bazar partout !

Le chat lui jeta un regard en biais, saisit délicatement la boule dans sa gueule, lui tourna le dos et partit en direction de la cuisine, la queue dressée à la verticale.

- Eh ! dit François en souriant, vu d'ici, tu ressembles à un point d'exclamation !

Il lui emboîta le pas et entra à son tour dans la cuisine. Tom avait posé son trophée sur le lino et s'était assis devant sa gamelle vide. Il regardait ailleurs, d'un air totalement désintéressé, mais épiant chaque bruit qui pourrait lui indiquer que son maître allait lui octroyer quelques croquettes.

- Tu as déjà mangé il y a une heure, Tom ! Tu veux devenir un gros chat obèse ? Qui n'arriverait même plus à monter sur le canapé ? Qui ne pourrait plus sauter sur mes genoux ?

Tout en disant cela, François avait sorti la boîte de croquettes « Miaoumiam, pour des chats heureux et en pleine forme ». Il en versa une bonne poignée, sur laquelle Tom, toute dignité oubliée, se jeta goulûment.

François le regarda avec tendresse, se rappelant ce jour pluvieux où, trois années plus tôt, dans une petite rue pavée, la tête baissée pour protéger ses lunettes du déluge, il avait aperçu une boule de poils misérable et trempée près d'un soupirail.

Son cœur avait fondu lorsque, soulevant ce petit paquet de poils, il s'était aperçu qu'il tenait dans sa main un chaton roux d'environ deux mois, tremblant de froid et de peur, aux grands yeux verts écarquillés. Dès lors, il lui aurait été impossible de le reposer par terre et de

continuer son chemin.

Il avait entrouvert son blouson et y avait glissé le bébé chat, à l'abri de la pluie qui redoublait d'intensité. Lui-même était dégoulinant de partout, mais il n'y avait plus prêté aucune attention. Depuis toujours, il adorait les chats, et son enfance avait souvent vu passer ces petites bêtes à quatre pattes dont il trouvait le ronronnement apaisant.

Mais depuis qu'il vivait avec Julie, environ une quinzaine d'années, il avait dû renoncer à prendre un chat à la maison, car elle n'aimait pas ces animaux, qu'elle trouvait surnois et vicieux, et ce malgré les vives protestations de François.

Mais cette fois-là, il avait craqué, et tout en marchant, il avait parlé d'une voix douce pour rassurer le chaton dont il sentait les battements de cœur affolés.

- N'aie pas peur, je vais te sécher, te donner à manger, tant pis pour Julie, je suis sûre que lorsqu'elle te verra, elle fondra aussi.... Eh bonhomme ! Si je te garde, il va falloir que je te trouve un nom ! Qu'est-ce que tu dirais de Félix ? Non, c'est banal... Alors Malo ? Hein ? Tu serais le chat Malo ! Ah ah ah, le chamallow ! Non, j'avais un pote de fac qui s'appelait comme ça... Et Tom ? Comme dans « Tom et Jerry », tu sais, j'adorais ce dessin animé ! Allez, tu seras Tom-le-chat. D'accord ?

Le chaton n'avait rien répondu car l'épuisement avait eu raison de lui, et il s'était endormi contre son pull. François avait souri, remonté encore un peu la fermeture de son blouson, et hâté le pas.

La sonnerie du téléphone interrompit brutalement la rêverie de François. Il sursauta et voulut se précipiter vers l'entrée, où se trouvait l'appareil. Malencontreusement, dans son élan, son pied heurta brutalement celui du bureau. Il partit en avant, essaya de se rattraper au meuble, lequel bascula, entraînant dans sa chute l'ordinateur, puis le verre, qui répandit son contenu sur le clavier. Le cordon de celui-ci s'était arraché de la prise de l'unité centrale.

François jura tout haut, massa rapidement son gros orteil endolori et ramassa le verre vide. Puis il prit le clavier, l'emporta dans la cuisine et le retourna au-dessus de l'évier. Un peu de liquide orange coula, mais trop peu selon l'avis de François, qui laissa échapper un grognement. Le téléphone s'était tu.

Il prit un chiffon propre et entreprit de sécher les touches et les interstices du clavier. Au bout d'une dizaine de minutes, l'ensemble lui parut sec. Après avoir soufflé une dernière fois dessus, il revint dans le séjour et s'accroupit près de la tour pour rebrancher le clavier.

Mais à peine eut-il introduit la fiche dans la prise qu'un grésillement suivi d'un éclair blanc aveuglant le projeta violemment en arrière.

Sa tête heurta durement le mur, puis le sol, faisant entendre un craquement bizarre. Ensuite, ce fut le trou noir.

Mal. Vertige. J'ai envie de vomir. Mal. J'ai mal.

François ouvrit les yeux. Il eut l'impression qu'un poignard acéré les traversait brutalement. Il les referma. Il attendit quelques secondes, et les rouvrit plus lentement. La douleur se fit plus sourde, mais sa vue restait brouillée. Il tourna la tête sur la droite. Où était-il ? Clignant des paupières pour essayer de retrouver une vision normale, il aperçut un grand espace blanc au milieu duquel flottaient un hamburger et une saucisse.

Il les regarda d'un œil vide. Puis, il reconnut les magnets collés sur le frigo. Donc, il était dans la cuisine, tout du moins sa tête. Et apparemment, il était allongé par terre. Mais pourquoi ici ? Pourquoi pas dans son lit, ou, comme cela lui arrivait quelquefois, sur le canapé ?

Une pression sur le ventre lui fit remettre la tête dans sa position initiale. Tranquillement assis sur lui, Tom faisait consciencieusement sa toilette. Tout lui revint alors en mémoire, la boule de papier, le téléphone, la chute de l'ordinateur, le rebranchement du clavier, le choc. Il avait dû s'évanouir, mais il aurait été incapable de dire combien de temps. À première vue, quelques minutes seulement, puisque le pâle soleil de mars éclairait toujours l'évier.

Il se releva péniblement en grimaçant, sans tenir compte du miaulement outré du chat interrompu en pleine action.

Il se traîna jusqu'à la salle de bains et se regarda dans le miroir.

Celui-ci lui renvoya l'image d'un homme brun, plutôt pas mal pour ses quarante-neuf ans, avec une barbe de deux jours, qui n'arrivait pas à cacher la fossette qu'il avait au menton (Julie l'adorait), et des yeux marron qui, pour le moment, étaient un peu larmoyants. Miraculeusement, les lunettes étaient toujours à leur place, quoiqu'un peu de travers, mais ce qui était inhabituel, c'est la bosse énorme, monstrueuse, qui s'étalait sur son front. Fasciné, François approcha son visage du miroir pour mieux l'observer. Elle était d'un rouge luisant au centre et d'un blanc livide tout autour. Mais il n'y avait pas de plaie ouverte, c'était déjà ça.

Il fit un pas en arrière, ouvrit un tiroir et fouilla pour trouver une crème à appliquer sur la bosse.

Un bruit de clé dans la serrure le fit se précipiter vers la porte d'entrée. De l'autre côté, il entendit la voix de Julie, sans doute au téléphone. Il ouvrit la porte. Julie lui tournait le dos et discutait en fait avec monsieur Donatello, un charmant septuagénaire qui occupait un appartement au troisième étage, juste au-dessus du leur. Tous deux appréciaient beaucoup de l'avoir pour voisin, car il avait toujours le

sourire et un mot aimable pour eux, malgré le décès de sa femme quelques mois auparavant. Et, chose que Julie appréciait énormément, il enfilait ses charentaises dès qu'il arrivait chez lui. Il s'occupait également de Tom lorsqu'ils décidaient de faire un voyage en amoureux. C'était vraiment le voisin idéal.

Cependant, François remarqua qu'aujourd'hui monsieur Donatello avait une sale tête. Lui qui, d'ordinaire, avait les joues roses et le regard vif, arborait en ce moment un visage blafard et des yeux dénués d'expression. Il couve peut-être quelque chose, pensa François, la gardienne avait la grippe la semaine dernière, alors...

- Pas de problème, monsieur Donatello, je vous l'apporterai tout à l'heure, mais il faudra faire attention au fil parce que... Aaah !

Tout en parlant, Julie venait de se retourner et était tombée nez à nez avec François qui se tenait sur le seuil.

- Mon dieu ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

- Bah, un petit accident avec l'ordi. Rien de grave pour moi, mais je crois que lui est fichu.

- Mais tu as appelé un médecin ? Tu as prévenu les urgences ? Tu as mal ? Je suis sûre que tu n'as rien mis dessus !

- Alors dans l'ordre: non, non, un peu, et j'allais le faire.

- C'est vrai que ce n'est pas très beau à voir, pas joli du tout, intervint monsieur Donatello qui s'était hissé sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus l'épaule de Julie.

François faillit lui rétorquer qu'il pensait la même chose de lui aujourd'hui, mais il serra les lèvres et se contenta d'un bref hochement de tête, qui pouvait passer pour un acquiescement.

Il n'allait tout de même pas se fâcher avec lui pour une petite bosse de rien. Surtout que ce que disait son voisin était vrai.

- Bon, rentre, je vais voir ce que je peux faire pour toi, dit Julie. À tout à l'heure, monsieur Donatello, je vous monte la friteuse d'ici une petite heure.

- Oui, merci ma petite Julie, répondit le vieux monsieur. C'est parce que ma fille vient me voir demain, continua-t-il en s'adressant à François d'un ton réjoui, elle adore les frites, mais mon appareil est tombé en panne la semaine dernière, et j'ai oublié de...

- Promis, je monte bientôt, l'interrompit Julie en poussant François à l'intérieur.

Elle referma la porte et s'y adossa.

- Eh bien, tu ne t'es pas raté.... Tu as mal ?

- Non, je t'ai déjà dit que ça allait.

Julie fit une moue dubitative et se dirigea vers la salle de bains. Elle en ressortit quelques secondes plus tard avec un gros morceau de coton, un flacon d'alcool à soixante-dix degrés et un tube de crème.

- Assieds-toi. Je vais d'abord désinfecter.

- Avec quoi ? Ça va piquer ?

Il s'assit tout de même, avec la mine d'un condamné qu'on emmenait au supplice.

Julie se planta devant lui et commença à passer doucement le coton autour de la bosse.

François la regarda avec tendresse. A quarante-deux ans, elle était aussi belle que lorsqu'il l'avait rencontrée seize ans auparavant. Ses yeux vert clair et son petit nez mutin l'avaient séduit dès leur première rencontre. En ce moment, elle avait les sourcils froncés et un petit bout de langue, dépassant de ses lèvres serrées, témoignait de l'application qu'elle mettait à le soigner. Ses cheveux blonds, coupés au carré, venaient chatouiller sa pommette. Il l'attrapa par les hanches et l'attira vers lui.

- Attends un peu, galopin, j'ai presque fini.... Tiens, c'est bizarre....

- Quoi donc ?

- Le cercle blanc autour de ta bosse... Il y a une petite ligne blanche qui part du haut et qui rejoint ton front à la limite de tes cheveux. Là, elle part à droite et à gauche, et va jusqu'aux oreilles, toujours en suivant la racine des cheveux. Je n'ai jamais vu ça !

François passa un doigt précautionneux sur le haut de son front.

- En tout cas, je ne sens rien. Tu as fini ? Pas de compresse, de sparadrap, de plâtre ?

Il commença alors à déboutonner son chemisier. Julie éclata de rire et mit une tapette sur sa main.

- En tout cas, ça n'a pas l'air de beaucoup te perturber ! Alors, mon chéri, tu as bien travaillé, aujourd'hui ?

- Bof, non. Je n'arrive pas à dessiner un logo accrocheur pour la société de déménagement Letellier. Tu sais, celui qui apparaîtra en flash quand on arrivera sur leur site.

François était créateur de sites Internet. Il s'était découvert cette vocation une dizaine d'années plus tôt, lorsqu'il travaillait encore à la SoPaGro, une société agro-alimentaire implantée au sud-est de Paris. Quelqu'un avait émis l'idée de créer un site, et le patron avait décidé d'organiser une sorte de concours. François l'avait gagné haut la main. De plus, il avait adoré chercher des idées, concevoir un logo, et traiter tout cela par ordinateur. Un peu plus tard, un collègue lui avait demandé de créer un site pour sa femme qui ouvrait une boutique de lingerie fine sur Internet, puis une autre collègue pour son frère qui avait racheté un restaurant et voulait se faire connaître.

François avait pris beaucoup de plaisir à les concevoir, aussi, lorsque la SoPaGro avait dû se soumettre à une « restructuration » (c'est-à-dire licencier un quart de ses salariés), il avait décidé d'utiliser ses indemnités pour fonder sa propre société de création de sites, qu'il avait baptisée CréaNet. Le démarrage avait été laborieux, mais le

bouche-à-oreille avait si bien marché qu'aujourd'hui il lui arrivait de refuser des commandes. Il n'avait jamais regretté sa décision. Il s'épanouissait dans son travail, qui lui permettait de surcroît de profiter de la présence de Julie bien plus qu'auparavant.

Celle-ci, de son côté, était auxiliaire de vie dans une maison de retraite. Elle prenait son métier très à cœur, et ses « petites mamies », comme elle les appelait, l'adoraient. Sa bonne humeur perpétuelle et sa disponibilité auprès des résidents la faisaient également apprécier de ses collègues.

- Repose-toi, tu continueras demain, lui conseilla Julie. D'ailleurs, pour aujourd'hui, tu as assez « bossé » ! conclut-elle dans un éclat de rire.

François mêla son rire au sien, et, l'attrapant par la taille, il la fit tourner avec lui. Ils s'écroulèrent en s'embrassant sur le canapé qui gémit sous leur poids.

Assis au milieu de la table en verre, Tom, impassible, les regardait.

Le lendemain après-midi, François revenait d'un rendez-vous chez le dentiste, qui lui avait posé un plombage. Il était en train de couper à travers un petit bois, ce qui lui faisait économiser un bon quart d'heure de marche pour rentrer chez lui. Il était pressé car, pendant qu'il était allongé sur le fauteuil, la bouche grande ouverte et bavant comme un escargot, une idée formidable lui était venue à l'esprit à propos du logo des déménagements Letellier.

Autour de lui, le vent faisait bruisser le feuillage des arbres. François avait l'impression qu'ils se chuchotaient des secrets.

Quelques gouttes se mirent à tomber. Un écureuil traversa le chemin à toute allure et grimpa se réfugier au sommet d'un vieux chêne. François accéléra le pas. À ce moment, son téléphone portable vibra dans sa poche. Il l'ouvrit. Le nom de Julie était inscrit sur l'écran. Il appuya sur le bouton vert.

- Oui ma puce ?

- Oh François ! Viens vite ! C'est affreux ! C'est...

Et brusquement, le silence. Il regarda son portable. Plus de batterie. Il étouffa un juron et se mit à courir sous la pluie qui tombait maintenant de façon régulière. Il avait eu l'impression que Julie pleurait au téléphone. Qu'est-ce qui pouvait la mettre dans un tel état ? Était-il arrivé quelque chose à Tom ? Non, elle n'aurait pas pleuré, elle aurait plutôt chanté et dansé le haka.

Je suis méchant, pensa-t-il, je sais qu'elle n'apprécie pas beaucoup Tom, mais pas au point de lui vouloir du mal... Il a dû se passer quelque chose à son travail, oui, ce doit être ça.

Un point de côté, apparut brusquement, le fit ralentir, puis s'arrêter, haletant. Il se plia en deux en soufflant. Il sentait qu'il avait pris un peu de poids dernièrement, et se dit qu'il ferait peut-être bien d'arrêter le chocolat, les frites et autres gourmandises. Et puis, un peu de sport, ça ne ferait pas de mal, surtout lorsqu'on reste assis des heures devant un écran. Après quelques secondes, il se redressa.

C'est alors qu'il aperçut, venant vers lui dans le sens inverse, une femme tenant un parapluie.

Elle était à une trentaine de mètres. François lui trouva quelque chose d'étrange, sans pouvoir dire quoi exactement. Plus elle approchait, plus il ressentait cette impression bizarre. Ce n'est que lorsqu'elle se trouva à quelques pas de lui qu'il comprit. Son visage était aussi blanc que de la craie, ses lèvres, décolorées, ses yeux semblaient vides. Et, chose que François n'avait pas encore remarquée et qu'il découvrit à cette seconde, une énorme tache de ce qui ressemblait à du sang s'étalait sur son pull marron. La veste noire qu'elle portait n'en

dissimulait qu'une petite partie. Mais le pire de ce que François voyait était un stylet doré planté au niveau du cœur, au milieu de la tache. Tout en continuant à marcher, la femme lui jeta un bref coup d'œil de ses yeux morts -François ressentit un picotement désagréable au bas de la colonne vertébrale- et fit un petit hochement de tête pour le saluer. Machinalement, il balbutia un « bjoumdam » et se retourna, les yeux légèrement exorbités, pour la regarder s'éloigner. Elle marchait normalement, balançant tranquillement des hanches, et bientôt s'évanouit derrière le rideau de pluie.

Il resta planté au milieu du chemin, ne pouvant détacher le regard de l'endroit où elle avait disparu, comme s'il s'attendait à la voir réapparaître. Mais elle ne revint pas. François essaya de se remémorer comment elle était au moment où ils s'étaient croisés. Cette femme devait avoir environ vingt-cinq ans, peut-être trente, mais guère plus. Si l'on ne tenait pas compte de sa blancheur cadavérique, de ses yeux sans expression et de ses lèvres exsangues, elle était plutôt jolie.

Mais que je suis bête ! pensa-t-il, elle doit se rendre à une soirée déguisée ! Bon, c'est vrai, on est mardi, et il est à peine dix-sept heures... mais je ne vois pas d'autre explication... En tout cas, c'est réussi...très réaliste !

Songeur, il fit demi-tour et se remit à courir. Julie l'attendait.

Il arriva essoufflé dans le hall de son immeuble, piétina quelques secondes devant l'ascenseur qui n'arrivait pas, renonça et se précipita dans l'escalier. Il gravit les marches deux par deux et arriva hors d'haleine devant leur porte. Il eut à peine le temps de frapper qu'elle s'ouvrit devant Julie. Elle avait les yeux rouges et se jeta dans les bras de François.

- Alors qu'est-ce qui...

- C'est monsieur Donatello, le coupa-t-elle d'une voix tremblante, il est mort !

- Quoi ???

- Apparemment, il a fait une crise cardiaque ce matin au moment où il se levait...

Elle éclata en sanglots.

- Rentrons, dit François en la prenant par le coude, tu vas m'expliquer. Il referma la porte et ils s'assirent sur le canapé. Il mit son bras autour de ses épaules.

- Vas-y, raconte-moi.

Julie s'éclaircit la gorge.

- C'est la gardienne qui m'a raconté. En fin de matinée, sa fille a sonné longtemps à sa porte. Comme rien ne se passait, elle a eu un mauvais pressentiment, et elle est allée voir madame da Silva pour lui demander si elle avait un double des clés. Elles sont montées toutes les deux, et elles l'ont découvert allongé au pied de son lit. Il était encore

en pyjama. Les pompiers n'ont rien pu faire, car d'après eux, il a eu sa crise vers six heures du matin.

Elle se remit à pleurer doucement.

- Tu sais, Julie, ça ne m'étonne pas tant que ça... Hier, j'ai trouvé qu'il avait vraiment une sale mine, il était grisâtre. Et ses yeux étaient comme éteints. Peut-être les prémices de la crise...

- Qu'est-ce que tu racontes ? dit Julie en levant brusquement la tête. Hier soir, lorsque je lui ai apporté la friteuse, je l'ai au contraire trouvé en pleine forme. Il était heureux de revoir sa fille, et ses yeux pétillaient. On a papoté cinq minutes, il ne m'a pas paru malade du tout !

- N'empêche qu'aujourd'hui...

Il ne termina pas sa phrase, et se leva pour aller se changer.

- Ah, au fait, dit-il en revenant s'asseoir sur le canapé, j'ai fait une drôle de rencontre dans le bois...

Et il lui raconta tout dans les moindres détails.

- Tu as bien deviné, conclut Julie, elle devait se rendre à un bal masqué ou un anniversaire. Tu sais, il existe maintenant des produits de maquillage fantastiques. Ou peut-être qu'elle avait tourné une scène dans un film d'horreur, quelques heures plus tôt.

- Et elle ne se serait pas démaquillée ? Mais je te rappelle qu'il pleuvait, et qu'il n'y avait aucune trace de coulure sur son visage...

- C'est bien ce que je te disais, les maquillages ont fait beaucoup de progrès... Bon, essayons de ne plus y penser, de toute façon, nous ne connaissons jamais le fin mot de l'histoire, et ça n'a aucune importance. Tu dois avoir faim après toutes ces émotions ? Croque-monsieur-salade, ça te va ?

François travailla à son logo sur son nouvel ordinateur portable, qu'il avait acheté le matin même, pendant que Julie allait et venait dans la cuisine. Elle adorait se mettre aux fourneaux, et avec elle, le plus simple des plats devenait le plus succulent des mets. François lui disait souvent en plaisantant qu'elle avait raté sa vocation.

Ils dînèrent tranquillement, Julie un peu moins que d'habitude, car elle ne s'était pas tout à fait remise de l'annonce du décès de leur voisin.

Ils s'installèrent confortablement dans leur lit pour regarder un film à la télé. Ils n'en virent que les dix premières minutes. Le sommeil les avait terrassés brutalement.

Le lendemain matin, François se réveilla le premier et éteignit doucement le poste. Il sortit de la chambre sans faire de bruit, et alla mettre la cafetière en route. Tom faisait des huit entre ses jambes, tout en ronronnant comme un moteur diesel. François lui donna à manger et bâilla. Il regarda la pendule. Huit heures vingt. Julie ne se levait

qu'à neuf heures, commençant son travail à dix. Il avait le temps d'aller lui acheter des croissants, ça lui mettrait un peu de baume au cœur. Il s'habilla rapidement dans la salle de bains et descendit.

Il faisait beau, mais le froid était piquant. Il regretta de ne pas avoir pris son blouson. Il croisa un groupe d'enfants qui couraient de toute la vitesse de leurs petites jambes, leur cartable tressautant dans leur dos. À coup sûr, ils étaient en retard à l'école. Celle-ci se trouvait deux rues plus loin et fermait ses portes à huit heures trente précises.

C'est vrai que maintenant, il y a école le mercredi matin, pensa-t-il, mais je trouve que c'était mieux avant, quand on travaillait le samedi matin. Au moins, il y avait une coupure au milieu de la sem...

Il s'arrêta net et se figea. Devant lui, le kiosque à journaux. À hauteur de ses yeux, la une d'un journal à sensation. Et au milieu de la page, la photo d'une femme souriante, qui semblait le regarder droit dans les yeux. Il la reconnut instantanément. C'était elle. La femme qu'il avait croisée la veille avec un stylet dans le cœur.

Il s'approcha lentement. Sous la photo, en caractères gras, on lisait : « Kidnappée hier, son mari désespéré lance un appel au ravisseur. Voir page 4 »

François trouva une pièce au fond de la poche de son pantalon et acheta le journal. Il fit demi-tour et remonta à toute vitesse à l'appartement. Il trouva Julie en chemise de nuit et les cheveux en bataille en train de boire son café.

- Où étais-tu ?

- J'étais sorti t'acheter des croissants, répondit-il d'un air absent.

- Oh c'est gentil mon chéri ! répondit-elle, ravie. Où sont-ils ?

- Regarde, dit-il en étalant le journal sur la table de la cuisine. C'est elle.

- Qui ça, elle ?

- Eh bien la femme du bois, celle que j'ai vue hier !

- Ah bon ? Tu es sûr ?

- Plus que sûr.

Il ouvrit à la page quatre, et ils se penchèrent ensemble sur l'article.

« Hier, en fin d'après-midi, monsieur Jean-Claude H., 29 ans, inquiet de ne pas voir rentrer son épouse, est parti à sa recherche. Sachant qu'elle se promenait régulièrement dans le bois de Coligny, il s'y est rendu, et a trouvé en bordure de rue, mais dissimulé en partie par un buisson, un parapluie rouge et jaune, qu'il sait lui appartenir. Monsieur H. est allé sonner aux portes des pavillons alentour, imaginant qu'elle avait peut-être eu un malaise dû à sa récente grossesse, mais elle n'était nulle part. Cependant, deux adolescents, David R. et son ami Sébastien M., qui arrivaient chez un troisième camarade, disent avoir entendu des éclats de voix et vu un homme pousser une femme dans une voiture, à l'endroit même où le parapluie a été retrouvé.

Ils ont cru à une simple dispute d'amoureux, et n'ont guère fait attention à la voiture, qui est partie sur les chapeaux de roues. Monsieur H. s'est rendu à la police pour signaler l'enlèvement de son épouse. L'affaire a été prise au sérieux, car les témoignages s'accordent pour dire que Jean-Claude et Sylvie H. forment un couple parfaitement uni. De plus, après plusieurs années de tentatives infructueuses, Sylvie H., folle de joie, venait d'apprendre qu'elle était enceinte.

Elle et son mari devaient rendre visite à ses parents le soir même pour leur annoncer la bonne nouvelle. La thèse de la fugue a été totalement exclue. Monsieur H. s'est immédiatement rendu chez son beau-frère, qui est imprimeur, pour faire paraître sa photo dans la présente

édition de notre journal. Comme vous le savez, dans les affaires d'enlèvements, les premières vingt-quatre heures sont cruciales.

Voici maintenant l'appel déchirant de Jean-Claude H. :

Madame, Monsieur, qui que vous soyez, je vous en supplie, ne faites pas de mal à ma femme, elle attend un bébé, notre bébé. Sa maman a fait un malaise en apprenant sa disparition. Je m'engage solennellement à ne pas porter plainte si je la retrouve rapidement. Alors, s'il reste un peu d'humanité en vous, rendez-la moi, rendez-la nous. Merci.

Sylvie H. a 27 ans. Elle a les cheveux courts châtain foncé. Elle était vêtue hier d'un pantalon beige, un pull marron, une veste noire et portait des bottes, noires également. Pour toute information concernant sa disparition, veuillez contacter le commissaire Delorme, en charge de l'affaire, au commissariat de Melun, au.... »

Suivait un numéro de téléphone. Julie releva la tête, pensive. Elle attendit que François eût fini de lire avant de parler.

- C'est exactement ce que tu avais dit hier, le pull marron, la veste noire... J'avoue que je n'y comprends rien...

- Moi non plus... Bon. Réfléchissons. Je la croise hier en revenant de chez le dentiste, donc il était environ 16h45. Mais à ce moment-là, on l'avait déjà poignardée et....

Il s'arrêta net et écarquilla les yeux. Julie tressaillit et le regarda avec stupeur.

- Qu'est-ce que tu as dit ? articula-t-elle d'une voix blanche.

- J'ai dit... qu'on l'avait poignardée... et qu'elle semblait déjà morte... répondit-il en la fixant intensément. Mais ce n'est pas possible, elle marchait, elle m'a regardé, tu entends ? Regardé avec ses yeux ! Et elle m'a fait un signe de tête... Les morts ne vous disent pas bonjour... sauf, bien sûr, si tu arrives au royaume des cieux ! Et encore ! Personne ne peut le prouver...

- Est-ce qu'elle pleurait ? Elle avait l'air de souffrir ?

- Non, absolument pas, on aurait dit qu'elle ne s'en rendait même pas compte...

Il se pencha et prit sa tête dans ses mains. Il resta un long moment sans bouger. Tom arriva à pas feutrés et sauta sur ses genoux. François le caressa distraitemment.

- Je vais appeler la police, dit-il en se levant brusquement, faisant rouler Tom sur le canapé, je vais leur raconter ce que...

- Leur raconter quoi ? l'interrompit brutalement Julie. Que tu l'as vue hier, à peu près à l'heure à laquelle elle a disparu ? Qu'elle se baladait avec un poignard dans le cœur ?

- Un stylet.

- Quoi, un stylet ?

- C'était un stylet, pas un poignard.

- Arrête de jouer sur les mots ! Elle a bien été poignardée, non ?

- Oui.

- Tu vois ! Bref, tu leur racontes tout... Tu expliques que tu as eu une sorte de prémonition... que tu as senti qu'elle allait mourir assassinée... penses-tu une seconde qu'ils vont te croire ? Et imagine, demain on trouve son corps, avec le poi..stylet enfoncé dans le cœur... Chez qui vont-ils débarquer en premier ? Hein ? Pour eux, tu es le coupable idéal ! Tu la rencontres en plein milieu d'un bois, peu fréquenté, en plus il pleut, donc personne à l'horizon, elle est jeune et jolie, tu es pris d'une pulsion incontrôlable, tu lui sautes dessus, elle te résiste, elle commence à crier, tu t'affoles, tu la tues. Fin de l'histoire. Par ici monsieur, la prison, c'est la première à gauche.

- Mais je ne la connais même pas, répondit François d'une voix misérable. Et puis tu oublies que des témoins l'ont vue monter dans une voiture et partir. Et je n'ai pas de stylet doré.

- Pff, ça, c'est un détail, ils diront que tu l'as acheté, peut-être même dans le but de t'en servir, ou bien que tu l'as trouvé par terre, ou je ne sais quoi encore. Pour la voiture, on n'est pas du tout sûr que ce soit elle, les témoignages sont imprécis. Ça pourrait être n'importe qui.

- Tu as raison, je vais attendre un peu et voir ce qui se passe. Mais tôt ou tard, il faudra que j'aille leur parler, je ne peux pas garder ça pour moi.

- D'accord, mon chéri, si dans trois jours on n'a rien appris sur cette affaire, je t'accompagnerai au commissariat. Tu te souviens du nom de celui qui traite le dossier ?

- Il me semble que c'est le commissaire... Delorme, oui, c'est ça. Vérifie tout de même dans le journal.

Le commissaire Olivier Delorme était l'archétype du vieux policier honnête et aguerri. Quiconque le croisait devinait sans peine son métier. Cinquante-cinq ans, un mètre quatre-vingt-trois pour quatre-vingt onze kilos, des cheveux poivre et sel coupés en brosse, il avait un air bourru que démentaient des yeux marron chaleureux derrière des lunettes sans monture. Il portait, quel que soit le temps et le mois de l'année, une gabardine croisée beige. Il en possédait trois identiques et en changeait chaque lundi, apportant celle de la semaine écoulée au pressing.

Un chapeau noir complétait la tenue, et, si l'on oubliait la célèbre pipe, on l'aurait cru sorti tout droit d'un roman de Simenon.

Pour le moment, il se tenait debout, immobile, les mains dans les poches, un regard morne posé sur le cadavre d'une femme. Malgré trente ans de pratique, il ne s'était jamais habitué à voir des jeunes vies fauchées avant l'heure.

Au moins, il n'y aurait pas d'enquête pour trouver l'identité de la femme allongée sur le dos dans une ruelle, derrière un restaurant. Il avait immédiatement reconnu Sylvie Hamelet, dont la photo s'étalait dans tous les kiosques. Sauf que sur celles imprimées dans les journaux, elle arborait un sourire éclatant et des yeux rieurs.

Ceux-ci étaient maintenant vitreux et tournés vers le ciel. Sa bouche tordue restait ouverte sur un cri silencieux. Le regard du commissaire descendit jusqu'au stylet doré dont seul le manche était visible. La pointe effilée avait dû se planter dans le cœur et provoquer une mort instantanée. Le soleil, qui jouait à cache-cache avec les nuages, dardait par moments un rayon sur le stylet, lequel provoquait un bref reflet éblouissant qui obligeait à détourner le regard. On aurait dit des clins d'œil. Le commissaire trouvait cela parfaitement incongru.

Il s'approcha et s'adressa au médecin légiste agenouillé près du cadavre.

- Alors ? Depuis combien de temps ?

- La rigidité cadavérique n'a atteint que la nuque pour l'instant, alors je dirais moins de deux heures.

Patrick Grandjean se releva et épousseta son pantalon au niveau des genoux. Lui et le commissaire Delorme se connaissaient depuis longtemps et chacun appréciait le professionnalisme de l'autre. Ils avaient le même âge, à quelques mois près, et il leur arrivait souvent d'aller boire un verre ensemble avant de rentrer chez eux. Seul mot d'ordre à ce moment-là : ne pas parler boulot. Ce qui arrivait cependant immanquablement au bout de quelques minutes. Lorsque Patrick était confronté à un problème avec un de ses « clients », il

grattait machinalement et longuement son crâne chauve, comme s'il désirait aller chercher la solution directement dans son cerveau.

Aussi, chacun le croisant et voyant le dessus de sa tête strié de fines lignes rouges, savait que les cadavres refusaient pour l'instant de lui livrer leurs petits secrets.

- Je t'en dirai un peu plus ce soir après l'autopsie.

- Tu auras le temps de faire ça tout de suite ?

- Oui, c'est calme en ce moment. Pourvu que ça dure ! Je n'ai qu'un clochard qui, apparemment, serait mort de vieillesse. Il est resté trois jours enfoui dans ses cartons, sous un pont, sans qu'aucun de ses compagnons ne s'aperçoive qu'il était décédé.

- C'est triste.

- Oui. Bon, pour revenir à notre cliente, je pense que le corps a été déplacé, je n'ai vu aucune projection de sang autour d'elle. Et puis la ruelle est étroite, ce n'est pas pratique pour attaquer quelqu'un.

- Tu penses au crime d'un rôdeur ? Ou bien à un meurtre perpétré par un familier ? Est-ce qu'elle a été violée ?

- À priori, je dirais non, tous ses vêtements sont en place. Mais on ne sait jamais. Je te dirai ça plus tard.

Il s'agenouilla à nouveau et sortit de son sac un petit tube et une sorte de petit couteau. Il prit doucement la main de la victime et racla sous ses ongles. Comme chaque fois, la délicatesse de ses gestes émut le commissaire Delorme. Il resta silencieux jusqu'à ce que le légiste ait terminé.

- Monsieur le commissaire !

Il se retourna.

Nicolas Pereira, son adjoint, arrivait vers lui, accompagné de Samia Rezi, toute nouvelle dans l'équipe. Le policier le soupçonnait d'avoir un faible pour la jeune femme, malgré ses protestations bien trop vigoureuses pour être crédibles. À vingt-sept ans, il avait encore la fougue de la jeunesse et l'inconstance d'un adolescent. Il tombait amoureux tous les trois mois environ, et pensait sincèrement à chaque fois avoir trouvé la femme de sa vie. La rupture, qui survenait généralement au bout de quelques semaines, le jetait dans un désespoir sans limite, mais qui s'évanouissait dès l'apparition d'un nouveau joli minois.

Comme il était plutôt beau garçon, avec sa mâchoire carrée, ses cheveux bruns et ses lèvres bien dessinées, il faisait des ravages parmi la gent féminine. Mais ce qui faisait chavirer le cœur de ces demoiselles était ses yeux, aussi bleus qu'un ciel d'été. En ce moment, c'était Samia, d'un an son aînée, qui occupait toutes ses pensées. Dès son arrivée, deux mois plus tôt, il avait craqué pour cette jolie brunette d'un mètre soixante-six, aux yeux noirs comme de l'encre et aux traits fins. D'ailleurs, tout était fin chez elle : ses poignets, ses

doigts, sa taille, ses jambes. Elle lui faisait penser à un tanagra. Mais à sa grande déception, elle paraissait totalement insensible à son charme. Elle acceptait volontiers d'aller prendre un verre avec lui après le travail, mais ne désirait guère aller plus loin. Ses tentatives pour l'emmener au restaurant ou au cinéma s'étaient soldées par un refus poli, mais catégorique. Elle lui avait gentiment expliqué qu'elle ne voulait pas mélanger le travail et les sentiments. Nicolas s'était mordu la langue pour ne pas lui rétorquer qu'il avait bien remarqué ses regards brûlants en direction du commissaire quand ce dernier ne la regardait pas.

Mais dès que son patron se tournait dans sa direction, elle affichait un air neutre, qui faisait bouillir le jeune adjoint. Il avait envie de l'attraper et de la secouer comme un prunier en criant : mais arrête ! regarde-le ! il est vieux ! et il ne veut pas de toi ! moi je t'aime !

Mais bien sûr il ne disait rien, de peur de la perdre définitivement. Il attendait qu'elle se lasse par elle-même, qu'elle soit malheureuse, et alors là, lui, Nicolas, serait là pour sécher ses larmes, et ensuite...

- Commissaire, il y a un journaliste qui...

- Qu'il aille se faire foutre.

- Mais il est avec...

- Bon dieu, Pereira, j'ai dit non !

Nicolas se tut et jeta un coup d'œil au cadavre. Il tressaillit légèrement et se rapprocha du policier. Doucement, il lui dit :

- Elle lui ressemble, n'est-ce pas ?

Le temps sembla s'étirer. Un avion passa, laissant une trace blanche dans son sillage. Une moto passa en vrombissant. Une voix cria d'apporter un brancard.

- Oui.

- Allons, venez, commissaire. Et je voulais vous dire aussi, monsieur Hamlet est là, je ne sais pas comment il a su, mais il veut absolument venir voir le corps. Je ne lui ai pas dit que c'était sa femme, je crois qu'il a deviné quand même. Gagnon le retient pour l'instant, mais je pense qu'on ferait mieux d'aller lui prêter main forte.

Christophe Gagnon, à bientôt trente-deux ans, était un autre adjoint du commissaire Delorme. Le cheveu déjà clairsemé, son regard doux de myope caché derrière de grosses lunettes à monture d'écaille sorties tout droit des années cinquante, il portait généralement des pulls bariolés tricotés par sa mère et des pantalons qui auraient pu accueillir sans peine Nicolas et le commissaire en plus de lui-même.

Le policier ne l'envoyait quasiment jamais en salle d'interrogatoire, car même le plus minable des voyous n'arrivait pas à prendre Gagnon au sérieux. Il finissait en général collé au mur par le suspect qui le menaçait de lui « casser sa petite gueule de prof avarié » ; ou, comme c'était arrivé une fois, soulevé du sol par un dealer notoire, colosse

noir de près de deux mètres, qui lui avait promis de lui « tailler un short dans son futaie » et de le « suspendre par son service trois pièces à la caméra » fixée dans l'angle de la pièce.

Cette fois-là, Nicolas avait quitté son poste d'observation derrière le miroir sans tain, et s'était précipité dans la pièce, non sans se faire la réflexion que ce n'est pas un short qu'on aurait pu tailler dans le pantalon de Gagnon, mais au moins trois ou quatre. Le commissaire, immobile derrière le miroir, était resté impassible, mais depuis, il avait affecté Christophe aux ordinateurs, au grand soulagement de ce dernier.

De temps en temps, comme aujourd'hui, on l'obligeait tout de même à aller sur le terrain, mais il n'avait qu'une hâte, celle de réintégrer les locaux du commissariat et de retrouver ses écrans familiers.

Le commissaire s'éloigna. Nicolas lui emboîta le pas, mais Samia le retint par le bras et chuchota :

- De qui parlez-vous ? À qui ressemble-t-elle ?

Il attendit que le policier ait rejoint Gagnon pour lui répondre.

- À son ex-femme, Charlotte. Ça fait un peu plus de deux ans qu'ils ont divorcé, et il en souffre toujours.

Il sentit les doigts de la jeune femme se crispier sur son coude.

- C'est elle qui est partie, alors ?

- Oui. Elle a rencontré quelqu'un de son âge à son club de tarot, un cadre bancaire, avec des horaires réguliers, des vacances programmées et des dimanches en famille. C'est ce dont elle avait besoin. De tranquillité d'esprit. De routine reposante.

- Elle était beaucoup plus jeune que lui ?

- Quinze ans.

- Ah oui quand même.

Amusé, Nicolas lui jeta un petit coup d'œil. Elle était pensive.

- Tu crois qu'il l'aime encore ? demanda-t-elle.

- Je ne crois pas, j'en suis sûr. D'ailleurs, il a toujours une photo d'elle dans son grand tiroir, celui qui ferme à clé.

Samia ne répondit rien. Elle baissa la tête et fit rouler des gravillons sous l'avant de sa botte. Nicolas eut presque pitié d'elle. Mais presque seulement.

- Allez, Sam, on y va ! dit-il avec le sourire.

À vrai dire, au fond de lui, il n'était pas mécontent de la tournure que prenaient les choses.

François frappa à la porte. Graziella, la fille de monsieur Donatello, leur ouvrit. Elle avait les yeux rouges et tenait un mouchoir à la main. Julie se dit, d'après ce que lui avait raconté son père, qu'elle devait avoir une cinquantaine d'années ; cependant, aujourd'hui, elle en paraissait beaucoup plus. Grande, sèche, les cheveux tirés en arrière, elle avait des rides profondes de chaque côté de la bouche. Elle était tout de noir vêtue. Julie ne put s'empêcher de la comparer à un corbeau, et elle s'en voulut aussitôt. La pauvre femme avait l'air profondément attristée.

- Ah c'est vous, entrez, je vous en prie. Papa me parlait souvent de vous et de votre chat. Venez, il est dans sa chambre.

Ils la suivirent en marchant machinalement sur la pointe des pieds. Ils entrèrent dans la pièce et s'approchèrent du lit. Julie glissa sa main dans celle de François.

Monsieur Donatello était vêtu d'une chemise blanche, d'un costume noir qu'ils ne lui avaient jamais vu, et d'une cravate gris perle. Des chaussures noires impeccablement cirées complétaient sa tenue. Son visage grisâtre semblait apaisé.

La sonnette de l'entrée retentit. Graziella s'excusa et sortit de la pièce. Ils restèrent quelques instants silencieux, puis François se pencha vers Julie.

- Il est exactement comme l'autre jour...

- Comment ça ? Je te rappelle que la dernière fois qu'on l'a vu, il était vivant !

- Mais rappelle-toi, je t'avais dit que je lui avais trouvé une sale mine, eh bien il était exactement comme ça, le teint gris et les traits tirés. Et toi, tu n'avais pas remarqué.

- Évidemment puisque moi...

La porte s'ouvrit. Graziella entra en tenant un papier à la main.

- L'enterrement aura lieu après-demain, à quatorze heures, au cimetière nord, dit-elle.

On sonna de nouveau à la porte.

- Nous viendrons, promet François. Nous allons vous laisser, vous devez avoir des tas de démarches à faire. Bon courage, madame.

Graziella les remercia d'être venus et les raccompagna à la porte. Ils croisèrent une vieille dame arborant une mine de circonstance et rejoignirent leur étage par l'escalier.

Ils entrèrent dans leur appartement. Tom se précipita à la rencontre de François et se frotta joyeusement contre ses jambes, ignorant superbement Julie, qui d'ailleurs en fit autant.

Elle alla à la cuisine et ouvrit le réfrigérateur. Tom arriva en courant

et se faufila devant elle, tendant le cou vers le rayonnage où se trouvait sa boîte de pâtée. Julie inspecta le contenu des différents étages et referma la porte avec un soupir, devant un Tom déçu qui se rabattit sur les trois croquettes qui traînaient dans sa gamelle.

- Bon, dit François qui avait suivi le chat, je t'offre un restau ce soir. Ça nous fera du bien à tous les deux.

- Non, pas de restaurant, ça ne me dit rien. Par contre, j'ai des courses à faire à l'hypermarché, alors on pourrait grignoter à la cafétéria.

- D'accord, mam'zelle, va pour un super steak-haché-frites-molles !

Remplir leur chariot leur prit plus d'une heure et leur changea les idées. Ils rangèrent les courses dans le coffre de leur voiture et revinrent faire la queue à la cafétéria. Ils choisirent tous deux des lasagnes, plus un moelleux au chocolat pour François et une crème caramel pour Julie.

Ils trouvèrent une petite table près de la machine à café et s'installèrent. Julie tournait le dos à la salle, comme à son habitude.

François attaqua allègrement ses lasagnes.

- Hmmm...Pas mauvais, mais je trouve que ça manque un peu de sel. Tu sais, elles me rappellent un peu celles que ma grand-mère faisait le dimanche quand on venait la voir. Dès qu'on franchissait le seuil de la maison, la bonne odeur venait nous chatouiller les narines et je bavais d'avance...

- Moi je ne trouve pas que ça manque de sel, mais on m'en a collé une sacrée portion...J'aurais dû apporter une boîte, j'en aurais eu jusqu'à la fin de la semaine ! Tu m'aideras à finir ?

Comme François ne répondait pas, elle leva les yeux. Il regardait quelque chose derrière son épaule. Il était livide. Étonnée, elle se retourna. Elle aperçut un autre couple, d'une vingtaine d'années, attablé non loin d'eux ; ils se tenaient la main et se regardaient amoureusement. À côté d'eux, une famille (les parents et leurs enfants, deux petites filles de cinq et sept ans environ, aussi blondes que leur papa), finissait leurs desserts. Les fillettes se chamaillaient sous le regard indulgent de leurs parents. Derrière eux, un homme tout seul engloutissait une montagne de frites. Un couple entre deux âges arrivait, chacun tenant précautionneusement son plateau et cherchant du regard un endroit où se poser. Tout paraissait normal.

Perplexe, elle se tourna vers François qui était resté figé.

- Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

- Julie, réponds-moi sérieusement. S'il te plaît, ce n'est pas une plaisanterie. Décris-moi la famille derrière toi.

Elle se retourna une deuxième fois, aussi discrètement que possible, et observa chacun des membres de la famille.

- Alors, le père a un sweat bleu, il porte des lunettes, la mère a un

chemisier blanc, des boucles d'oreilles créoles...

- Non, ce n'est pas ça que je te demande. Tu n'as rien remarqué de spécial ? Ou plutôt d'extraordinaire ?

- Franchement, non. Pourquoi ? Tu les connais ?

- Absolument pas. Mais écoute-moi...

Il se pencha, lui prit les mains et les serra si fort qu'elle se mordit les lèvres.

- Je vais te dire ce que moi je vois, dit-il d'une voix atone. À part la gamine avec des nattes, ils ont tous les trois le visage en sang, la mère a le crâne ouvert, j'aperçois son cerveau. La plus petite des filles a le bas du visage complètement écorché. Le père a des coupures partout et un œil pendant. Et je les vois qui mangent normalement, qui parlent et qui rient. Mon dieu Julie, qu'est-ce qui m'arrive ? Pourquoi est-ce que personne ne voit ce que je vois ?

Julie était trop choquée pour répondre. Elle n'osait même plus se retourner, de peur d'apercevoir la vision de cauchemar de François.

- Et pourquoi sont-ils pleins de sang ? Tu crois que j'ai vraiment des prémonitions ? Tu crois qu'ils vont... mourir ?

Julie secoua la tête pour dire non, incapable de prononcer une parole.

- Ils s'en vont ! dit François bouleversé. Julie, ils partent ! Reste là, je vais les suivre !

- Je viens avec toi ! Je ne veux pas rester ici toute seule !

Abandonnant leurs plateaux presque intacts, ils descendirent l'escalier quelques pas derrière la petite famille. Personne ne se retournait sur leur passage, preuve irréfutable que François était bien le seul à les voir de cette façon.

Ils cheminèrent ainsi jusqu'au parking. Le père ouvrit les portes d'un monospace bleu nuit et toute la famille s'y engouffra. La voiture était immatriculée dans le département du Nord.

- J'y vais.

- Non, François, tu ne peux pas...

Mais il était déjà en train de frapper à la vitre du conducteur, qui s'apprêtait à fixer son GPS sur le pare-brise. La mère était à genoux sur son siège et aidait la plus jeune de ses filles à s'attacher. L'homme baissa sa vitre.

- Excusez-moi...euh...bonjour, bafouilla François, vous partez en voyage ?

- Non, on rentre chez nous, mais il n'y a pas de place pour vous, désolé.

- Ce n'est pas pour ça, se hâta de répondre François, mais vous comptez prendre l'autoroute ?

- Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

- J'ai entendu dire que les routes étaient saturées, et comme je vois que vous avez des enfants...

- Je répète la question : qu'est-ce que ça peut vous foutre ?
- Je me disais que vous auriez pu reporter votre trajet à demain et...
- Ben voyons mon pote ! Et puis tu vas nous inviter à dormir chez toi, c'est ça ? Allez, casse-toi.

Il fit remonter sa vitre. François mit ses mains à plat dessus, mais Julie le tira doucement en arrière par une manche.

- Laisse, dit-elle, de toute façon, il ne comprendrait pas. C'est déjà difficile pour nous...

Ils regardèrent le monospace s'éloigner et revinrent à pas lents vers leur véhicule.

- J'aurai essayé, murmura François.

Le commissaire Delorme faisait le point sur l'affaire avec ses adjoints.

- Résumons : hier, nous trouvons le corps...Au fait, qui l'a découvert ?

- Un passant pris d'un besoin urgent s'est engagé dans la ruelle et est tombé sur elle. Je veux dire qu'il est vraiment tombé sur elle, il s'est étalé par terre, répondit Nicolas.

- Vous avez pris son nom, son adresse ?

- Bien sûr, mais à première vue, je ne pense pas que...

- Il faut se méfier des premières vues, Pereira. Vous vous souvenez tous de l'affaire de Cesson, l'année dernière ? C'était du genre « à première vue, ce n'est pas elle qui a fait disparaître son bébé ». La suite a prouvé que si. Donc, vous irez interroger le lascar cet après-midi.

- Bien patron.

- Rezi, vous allez faire une enquête de voisinage. Voir si madame recevait du monde quand son mari n'était pas là, demander si on entendait le couple se disputer, bref le topo habituel.

Gagnon, vous allez me faire une recherche sur l'état des finances des Hamelet, si elle avait un compte personnel, s'ils ont sorti de grosses sommes récemment, bon, vous voyez ce que je veux dire.

Soulagé, Christophe se précipita vers son ordinateur et commença à taper fiévreusement.

- De mon côté, je vais aller parler à ses parents. Peut-être qu'elle s'est confiée à eux. Cette image de couple modèle, amoureux, me paraît un peu trop belle pour être honnête. Et elle se fait assassiner au moment où elle se retrouve enceinte. Est-ce que ça a un rapport ou pas... Pereira, après l'audition du témoin, vous irez chez son médecin. Ah, excusez-moi.

Il sortit son portable de sa poche.

- Oui, bonjour Grandjean. Vous avez déjà terminé l'autopsie ? Comment ça ?

Il écouta en silence.

- D'accord, j'arrive.

Il remit le téléphone dans sa poche et regarda ses adjoints en fronçant les sourcils.

- Et alors, vous êtes encore là ?

- Non, patron, on est partis !

D'un seul élan, ils se levèrent et filèrent vers la porte.

Le commissaire attrapa sa gabardine, passa dans le hall et prévint l'agent assis à l'accueil qu'il se rendait à l'institut médico-légal. Il sortit et regarda le ciel. Il faisait gris et triste. On se serait cru en novembre. Il fit les deux cents mètres qui le séparaient de l'institut à

pied. En entrant dans le bâtiment, l'odeur âcre et caractéristique du lieu assaillit ses narines. Il alla directement à la salle d'autopsie. Patrick Grandjean lui tournait le dos et s'affairait sur le cadavre. Le commissaire s'approcha.

- Ah te voilà, dit le légiste sans se retourner. Regarde son ventre.

Le corps nu de la jeune femme était allongé sur la table en métal. La lumière crue faisait ressortir chaque détail, chaque grain de beauté. Malgré l'éclairage peu flatteur, le commissaire la trouvait magnifique. Sauf son ventre. Au-dessus du nombril, apparaissait un dessin bizarre, comme un huit étiré et horizontal. Tout d'abord, il crut que le trait avait été fait par un marqueur, ou un gros feutre rouge. En se penchant, il vit que c'était du sang.

- Je voulais te montrer ça avant d'ouvrir. Je n'avais rien vu sur place, c'était caché sous le pull. Le sang n'a pas fait ressortir de tache, il y avait juste une vague trace à l'intérieur du vêtement.

- Tu peux m'en dire un peu plus ?

- Oui. La mort est survenue entre sept et huit heures ce matin. On s'est servi d'un outil tranchant, genre cutter ou scalpel. La blessure est profonde d'environ sept millimètres, et elle a été faite post mortem, c'est pour ça qu'il n'y a pas beaucoup de sang. C'est un droitier qui a fait ça. Mais je ne comprends pas ce que ce huit veut dire. L'enfant arrivera dans huit mois ? C'est le huitième amant ? L'assassin en est à son huitième meurtre ?

- Moi, ça me fait plutôt penser à autre chose. Ça peut aussi vouloir signifier l'infini. C'est par ce signe qu'on le représente, une courbe qui se parcourt sans fin. Mais, pas plus que toi, je n'en comprends la signification.

Ils se turent et observèrent longuement le signe gravé dans la peau de Sylvie Hamelet. Au loin, un téléphone sonna longuement et inutilement.

- Je te rappellerai lorsque j'aurai étudié le fœtus.

- Justement, je vais chez son médecin traitant. Gagnon m'a dit qu'il s'appelait...

Il fouilla dans sa poche et sortit un mini carnet à spirale qu'il feuilleta rapidement.

- Voilà. Cayolles. Docteur Vincent Cayolles. Tu connais ?

- De nom seulement. Je crois que la meilleure amie de ma femme va chez lui. Apparemment, elle en est contente. Par contre, si tu veux un arrêt de travail, vaut mieux aller en voir un autre, lui est dur à la détente, de ce côté-là. Enfin, c'est ce que j'ai entendu dire. Tu me tiens au courant pour l'enquête ?

- Évidemment. Bon, on se voit tout à l'heure, on prend un verre ?

- Pas avant vingt heures alors, je pense que je vais en avoir pour un bout de temps avec cette jolie dame.

Le commissaire lui fit une tape amicale sur l'épaule et partit. Il ressortit son carnet pour vérifier l'adresse du médecin. Rue Eugène Gonon. Il était un peu plus de dix-huit heures. Avec un peu de chance, il serait encore à son cabinet. C'était le cas, même sa secrétaire, une belle femme brune aux yeux noisette d'environ quarante-cinq ans, était à son poste en train de prendre un rendez-vous par téléphone.

- Alors à demain, madame Moreau... Oui, c'est d'accord, au revoir... Non, ce n'est pas la peine de l'apporter... Oui, je ferai la commission... Au revoir.

Elle raccrocha et se tourna vers le policier avec un sourire d'excuse.

- Bonjour, c'est pour une consultation ?

- Non, commissaire Delorme, bonjour madame. Le docteur est-il disponible ?

Tout en parlant, il avait sorti sa carte officielle. La secrétaire s'en saisit et la regarda avec une attention extrême, comme si elle voulait en apprendre chaque mot par cœur. Le commissaire se demandait si elle allait la lui rendre un jour, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit, laissant le passage à un vieux monsieur à la chevelure de neige, qui les salua en levant son chapeau avant de partir.

- Tenez monsieur le commissaire, votre carte. Vous savez, c'est la première fois qu'un policier entre ici. Sauf bien sûr pour se faire soigner. Docteur, continua-t-elle en s'adressant au médecin qui avait gardé la main sur la poignée de la porte, le commissaire Delorme voudrait vous parler.

- Bien sûr, entrez, commissaire, je suis à vous dans un instant.

Le policier entra dans la pièce, s'assit face au bureau et observa l'homme qui était retourné s'asseoir et tapait sur son clavier. Il lui donna environ trente-cinq ans. Blond avec un léger début de calvitie, les traits fins, il devait plaire à la clientèle féminine.

- Voilà, je vous écoute, commissaire, dit-il avec un sourire dévoilant une dentition parfaite.

Sa voix grave possédait des inflexions douces, elle devait mettre ses patients en confiance. Absurdement, il se demanda si le médecin avait une liaison avec sa secrétaire.

- Vous avez parmi vos clientes une certaine Sylvie Hamelet, je ne me trompe pas ? Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

- Ah oui, madame Hamelet. Elle est venue la semaine dernière, mardi je crois. Attendez.

Il appuya sur le bouton d'un petit appareil.

- Hélène, pouvez-vous vérifier le jour et l'heure de la dernière visite de madame Hamelet, s'il vous plaît.

Il jeta un coup d'œil au policier.

- Et apportez-moi son dossier.

- Ça fait longtemps que vous la suivez ?

- Environ deux ans, quand elle a commencé à vouloir un enfant. Son médecin précédent lui avait dit que tout était normal, que c'était psychologique si ça ne marchait pas. Elle a fini par se lasser d'attendre et s'est retrouvée ici. J'ai déjà résolu plusieurs cas de stérilité, je commence à être connu dans la profession, ajouta-t-il d'un ton faussement modeste.

- Vous connaissez son mari ?

- Oui, d'ailleurs, il était avec elle l'autre jour.

On frappa un coup discret à la porte. La secrétaire entra, déposa le dossier sur le bureau et ressortit sans faire de bruit. Le médecin l'ouvrit et le parcourut rapidement des yeux.

- Oui, c'est ça, sa première consultation remonte à septembre 2010. Une hystérogrophie il y a trois mois, la grossesse a démarré juste après. C'est fréquent.

Un silence.

- Je suppose, commissaire, que votre venue a un rapport avec sa disparition.

- Vous êtes au courant ?

- Difficile de l'ignorer, c'est dans tous les journaux.

- Tous, n'exagérons rien. Et alors qu'en pensez-vous ? Comment réagissait son mari face à la grossesse de sa femme ?

- Il avait l'air fou de joie. Elle, nettement moins. Elle souriait, mais je voyais bien qu'elle se forçait.

- Pourtant elle attendait cela avec impatience ? Dans le journal, ils disent qu'elle était heureuse d'avoir un bébé et qu'elle avait hâte d'annoncer la bonne nouvelle à ses parents.

- Oui, c'est ce que les journalistes ont écrit, ça renforce le côté dramatique de l'affaire. Mais moi je peux vous assurer, et j'en étais le premier étonné, que la nouvelle n'était pas si bonne que ça...

Il se pencha légèrement en avant.

- À mon avis, ce n'est pas lui le père...

- Vous pensez à un amant ?

- J'en mettrais ma main au feu. D'ailleurs, je ne pense pas que ce soit un kidnapping, je pencherais plutôt pour une disparition volontaire, peut-être même organisée par cet homme et elle.

- Vous avez une idée sur l'identité de cette personne ?

Le médecin se renversa sur son fauteuil et croisa les mains sur son ventre.

- Là, commissaire, vous m'en demandez trop, je soigne les corps, pas les états d'âme.

- Vous couchez avec votre secrétaire ?

Le menton de Vincent Cayolles descendit d'un cran. La rougeur envahit son front.

- Pardon ? Avec Hélène ? Mais quel rapport avec...

- C'est une très belle femme et elle a une certaine façon de vous regarder... comme tout à l'heure lorsqu'elle a apporté le dossier. Ne me dites pas que vous n'avez pas remarqué.

Le commissaire aimait déstabiliser ses interlocuteurs par des questions brutales, il estimait qu'ainsi, ils n'avaient pas le temps de se composer un visage ou une attitude. Celle du médecin indiquait clairement qu'il faisait fausse route.

- Non, je ne couche pas avec elle, c'est une excellente secrétaire et je ne tiens pas à la perdre pour une histoire de fesses.

- Très bien. Au fait, je n'étais pas venu pour la disparition de Sylvie Hamelet...

Le médecin ouvrit des yeux ronds.

- ...mais pour son meurtre. On a retrouvé son corps dans une ruelle.

- Oh mon dieu... Comment a-t-elle été tuée ?

- Poignardée. C'est pour cette raison qu'il m'aurait été utile d'avoir des renseignements sur un éventuel amant.

- Désolé de ne pouvoir être d'une quelconque utilité dans ce domaine...En tout cas, ce ne peut pas être son mari, il est...il était, manifestement fou d'elle.

- Ce n'est pas à vous, docteur, que je vais apprendre que la passion peut vous amener à des extrémités funestes... Au contraire, beaucoup de crimes ont été commis sous son empire. Je vous laisse, je pense que nous serons amenés à nous revoir prochainement. Au fait, une dernière question : où étiez-vous hier matin aux alentours de sept heures ?

- Chez moi, c'est l'heure à laquelle je me lève.

- Quelqu'un pour confirmer ?

- Hélas non. Il est rare que je ne sois pas accompagné, mais là, c'était le cas.

- Vous avez téléphoné ? Vous avez allumé votre ordinateur ?

- Ni l'un ni l'autre. Le matin, je suis plutôt au radar, alors douche, café et jogging jusqu'au cabinet. Re-douche, re-café, et après seulement je suis opérationnel. Vous me comptez parmi les suspects, si je comprends bien.

- Pour l'instant tout le monde est suspect, y compris vous.

- Pour commettre un crime, il faut un mobile. Je n'en ai aucun. C'était une cliente comme les autres.

- Pas tout à fait. Vous avez réussi à vaincre sa stérilité. Elle devait se sentir redevable vis-à-vis de vous.

- Bah, elle n'était pas la première, et pour me remercier, on m'offre en général une bouteille de bon vin ou de vieux whisky, ça s'arrête là. Eux m'ont apporté un magnum de champagne.

Le policier se leva et tendit la main au médecin, qui la lui serra vigoureusement.

- Au revoir, commissaire, vous me tenez au courant, pour la suite ?

- Pas de problème.

Il se dirigea vers la porte, mit la main sur la poignée et se retourna.

- Et à propos de votre secrétaire, oubliez ce que je vous ai dit. Bonsoir, docteur.

Il sortit.

Vincent Cayolles ne bougea pas. Le commissaire ne savait pas à quel point il s'était approché de la vérité à propos d'Hélène. Le médecin revécut une scène qui s'était déroulée l'année précédente. En y repensant, il sentit le rouge lui monter aux joues. Jamais il ne s'était senti si ridicule.

Hélène était avec lui, en train de ranger des dossiers en haut d'une armoire, quand, pris d'une impulsion subite, il s'était approché par derrière et lui avait empoigné les seins tout en l'embrassant dans le cou. Elle avait fait un bond de carpe, lâchant tous les dossiers qui s'étaient éparpillés (c'est lui qui avait été obligé de tout ramasser après). Elle avait fait volte-face et avait planté son index sur son torse. Elle était furieuse.

- Mon petit docteur, ne refaites jamais ça, je ne suis pas une de ces poupées que vous avez l'habitude de renverser sur votre bureau, oui, oui, je vous entends parfois...

Tout en parlant, elle avait martelé de son index la poitrine du médecin, qui avait reculé petit à petit, et s'était retrouvé bientôt collé au mur, juste sous la toise.

Hélène avait rapproché son visage du sien. Elle s'était trouvée si près de lui qu'il avait pu voir les petites imperfections de sa peau et humer son parfum. Chèvrefeuille, s'était-il dit, les narines dilatées.

- Et ce n'est pas votre mètre soixante-quatorze et demi qui va m'impressionner...

Puis elle avait reculé, croisé les bras et l'avait regardé avec un sourire légèrement moqueur. Il avait rougi jusqu'à la racine des cheveux, et balbutié des excuses auxquelles elle n'avait rien compris. Lui non plus, d'ailleurs.

- Et pour finir, docteur, il faut que je vous dise que j'ai déjà quelqu'un dans ma vie, dont je suis follement amoureuse.

- Ah bon, avait-il croassé, vous ne me l'aviez jamais dit, sinon, vous pensez bien, je n'aurais pas... Et comment s'appelle l'heureux élu ?

- Elle s'appelle Stéphanie.

Ils passèrent une mauvaise nuit. François s'était tellement agité que son oreiller s'était retrouvé par terre, près de la porte, et il avait parlé en dormant, ce qui ne lui était pas arrivé depuis le lycée. Julie n'avait saisi que quelques mots, mais ils étaient révélateurs : autoroute, non, mort, aaaah, trop vite, lasagne, écoutez-moi...

Julie avait eu un sommeil entrecoupé de mauvais rêves, et c'est avec soulagement que tous les deux entendirent le radioréveil se mettre en route. Ils restèrent pelotonnés l'un contre l'autre en écoutant les informations de neuf heures. Le président Sarkozy était en voyage à l'étranger avec Carla et Giulia. Un train de marchandises avait déraillé, mais n'avait fait aucune victime. Toujours aucune nouvelle du nonagénaire qui s'était échappé de sa maison de retraite. La pluie revenait par l'ouest.

À la fois soulagés et déçus, ils se levèrent et croisèrent Tom qui s'étira, puis fit bruyamment ses griffes sur la moquette.

Tous les trois se retrouvèrent dans la cuisine pour le petit déjeuner. Deux cafés, des tartines de pain de mie grillées avec beurre et confiture de fraises, des croquettes au saumon.

- Tu vois, dit Julie, ils n'ont pas parlé d'accident. Allez, essaie de ne plus y penser.

Elle alla se préparer pendant que François s'installait à son ordinateur. Elle ressortit de la salle de bains une petite demi-heure plus tard, fraîche et pimpante. Plus aucune trace de la mauvaise nuit qu'elle venait de passer. Un habile maquillage dissimulait ses cernes et redonnait un peu de couleur aux joues. Un rouge à lèvres pailleté achevait de lui donner bonne mine. Une robe-chemisier du même vert que ses yeux rehaussait ces derniers.

- Tu es superbe, dit François, admiratif.

- Merci, mon cœur, répondit-elle avec un large sourire.

Elle l'embrassa tendrement, lui souhaita bon courage et partit. François alla se refaire un café, joua un peu avec Tom et un bouchon au bout d'une ficelle, puis se réinstalla devant son ordinateur. Il consulta ses mails, prit note de deux nouvelles commandes et décida d'aller prendre sa douche avant de se mettre au travail.

Le reste de la matinée s'écoula tranquillement. François avança bien dans la création d'un nouveau site pour un institut de beauté. Des gargouillis dans son ventre lui indiquèrent que l'heure du repas avait sonné. Comme presque tous les jours, il alla se préparer un plateau - poulet froid, mayonnaise, salade, yaourt nature et banane - et s'installa confortablement dans le canapé pour regarder les informations. Tom, alléché par l'odeur du poulet, tournait autour de

lui avec des petits miaulements plaintifs.

Le présentateur commença par la page météo, confirma l'arrivée de la pluie pour le début de la soirée, et annonça le reportage consacré au président et son épouse en déplacement. François regardait d'un œil, occupé à tenir hors de portée de Tom son morceau de poulet.

Le chat raffolait des minuscules bouts de chair blanche que son maître lui offrait parfois, et qu'il avalait en une nanoseconde. Il n'hésitait pas à grimper sur le plateau pour venir se servir lui-même.

Le reportage se termina. Le présentateur prit un air grave.

- Faits divers tragique. Ce matin, sur l'autoroute A1, au niveau de l'aire de Maurepas, le conducteur d'un poids lourd a perdu le contrôle de son véhicule, celui-ci a traversé les voies, écrasé les barrières de sécurité, et percuté deux voitures venant en sens inverse. On déplore deux blessés légers dans la seconde voiture, mais pour la première, le bilan est lourd : un couple et leurs deux enfants se trouvaient à bord. Le père et la plus jeune de ses filles ont été tués sur le coup. La mère est décédée dans l'ambulance. L'aînée des filles, âgée de sept ans, est dans un état grave, elle a été admise à l'hôpital de Saint-Quentin, mais son pronostic vital n'est pas engagé. Le conducteur du poids lourd est décédé également. Rappelons que c'est le troisième accident ce mois-ci sur cette autoroute. Écoutons ces quelques conseils de sécurité.

Choqué, François éteignit la télévision. Il fixa sans le voir l'écran noir pendant une longue minute. Il se leva comme un somnambule et regarda son assiette. La cuisse de poulet avait disparu, le chat aussi.

Son premier réflexe fut d'appeler Julie pour lui dire. Puis il décida que ce serait mieux d'aller la voir à son travail pour en parler directement avec elle. Ce ne serait pas la première fois qu'il irait sur son lieu de travail. Il aimait la voir dans le cadre de ses activités. Il n'hésitait pas à passer quelque temps avec les résidants, faisant une partie de Scrabble avec eux (ils le battaient régulièrement, ce qui le vexait au plus haut point) ou se joignant à eux pour une belote. Il posa le plateau sur le canapé et alla chercher sa veste.

Dehors, le ciel était bas et gris. Il monta dans sa Modus noire et prit le chemin de la maison de retraite. À cette heure-là, les rues étaient peu encombrées, il ne mit qu'un petit quart d'heure pour arriver aux « Trois Chênes » à Maincy, un charmant village à trois kilomètres de Melun.

Il se gara rapidement sur le parking, et en descendant de la voiture croisa Madiba, qui avait fini son service et rentrait chez elle. C'était une solide Camerounaise au rire puissant et aux mains aussi larges que des battoirs. Julie l'aimait beaucoup.

- Salut, Madi. Tu vas bien ?

- Ma foi oui, mon djo, tu viens voir ta nga ?

- Oui, tu sais où elle est ?

- C'est sa pause, elle doit être dans la Salle bleue. Ben dis donc, tu as vraiment une sale bobine !

- Je travaille beaucoup en ce moment. Allez, Madi, à bientôt.

Ils se saluèrent d'un signe de la main et François se dirigea vers le petit immeuble à deux étages en forme de L. Les murs étaient blancs et le toit en ardoise grise. Chaque petit balcon était décoré de géraniums rouges. Les pelouses étaient bien entretenues, et quelques résidents s'y promenaient à pas menus. Un vieux monsieur leva sa canne en l'air en reconnaissant François. Un autre trottina vers lui et lui demanda s'il avait du chocolat. Devant la réponse négative, il fit laborieusement demi-tour et alla s'asseoir sur un banc, l'air triste. François se promit intérieurement d'apporter une tablette à sa prochaine visite.

Il pénétra dans le hall, agita les doigts en direction de Rosine, qui était à l'accueil et au téléphone, et fila directement dans le couloir de gauche. Il faillit heurter Julie qui sortait de la Salle bleue.

- Ah ! François ! En voilà une bonne surprise...

Sa voix mourut sur ses lèvres en voyant le visage de son compagnon.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Viens, il faut que je te parle.

Il l'attrapa par le bras pour l'emmener dehors. Ils s'assirent sur un banc à l'écart.

- Ils ont eu l'accident et ils sont morts. C'était aux infos à midi.

Julie n'eut pas besoin de demander de qui il parlait.

- Tous ?

- Non, une des petites filles n'est que blessée. Je pense que c'est celle qui n'avait pas de sang sur le visage à la cafétéria.

Julie se mit à pleurer. François passa un bras sur ses épaules, l'attira vers lui et la berça doucement. Elle sanglota de plus belle.

- Mais comment sais-tu qu'il s'agit bien d'eux ? dit-elle en se redressant brusquement.

- Julie, la coïncidence serait trop forte. Et puis tout correspond, l'autoroute, les enfants, ils rentraient effectivement chez eux...

- On va aller la voir.

- Qui ? La police ?

- Non, la petite fille. Je ne pourrai pas dormir tant que je ne saurai pas s'il s'agit bien d'eux.

Ils se turent, car un petit groupe, composé de quatre personnes, arrivait vers eux. En tête, un adolescent dégingandé envoyait un message sur son téléphone portable tout en traînant les pieds, suivi de ses parents probablement, tenant chacun le bras d'une vieille dame se déplaçant lentement. Ils étaient en train de lui expliquer qu'ils allaient être obligés de déménager à cause du travail de Jean-Louis, alors bien sûr, ils ne pourraient venir la voir aussi souvent... mais ils penseraient beaucoup à elle et ils lui écriraient souvent.

Julie fit une petite grimace pendant que François regardait fixement la vieille dame, vêtue d'une robe marron à fleurs jaunes un peu trop grande pour elle et d'un gilet gris boutonné jusqu'au cou.

Le petit groupe s'éloigna, le père s'extasiait sur la beauté de la pelouse et des massifs de fleurs, oui, vraiment, elle avait de la chance de résider dans un si bel endroit. La vieille dame dodelinait de la tête en silence. Ils tournèrent au coin du bâtiment et le silence revint. François se tourna vers Julie.

- Tu connais bien cette dame ?

- Madame Kowalski ? Oui, bien sûr, ça fait au moins cinq ans qu'elle est là. Elle est très gentille. C'est son fils que je n'aime pas. Tu as entendu ce qu'il a dit ? « On ne pourra pas venir aussi souvent » Tu parles ! Ils viennent une fois à Noël et une autre fois à la fête des mères. Et c'est tout ! Basta !

- Julie, dit François d'une voix douce, cette vieille dame a la même tête que monsieur Donatello quand on l'a croisé la veille de sa mort. Le même teint grisâtre. Les mêmes yeux vides. Les mêmes joues affaissées. Je pense qu'elle va bientôt mourir.

- Alors là, mon chéri, ça m'étonnerait. Le médecin l'a vue hier, il l'a trouvée en pleine forme, bien mieux même que le mois précédent. Non, je pense que là, tu te trompes.

- Plaise à Dieu que tu aies raison, murmura-t-il.

Christophe Gagnon frappa tout doucement à la porte du bureau du commissaire Delorme. N'obtenant aucune réponse, il frappa plus fort.

- Entrez Gagnon ! tonna la voix de son supérieur.

Ce qu'il fit.

- Commissaire, comment saviez-vous que c'était moi ?

- Mon pauvre Gagnon, il n'y a que vous pour tapoter si discrètement et attendre une réponse... Les autres tambourinent et entrent dans la foulée... Mais bon, vous n'êtes pas venu pour tester la solidité de mon battant de porte ? Asseyez-vous, je vous écoute.

Le jeune adjoint posa précautionneusement son maigre derrière sur la chaise inconfortable placée devant le bureau de son chef. Celui-ci l'impressionnait toujours avec sa grosse voix, sa forte carrure et son assurance indéfectible. Bref, tout ce que lui ne possédait pas, à son grand regret.

Ses yeux firent le tour du bureau pendant que son cerveau travaillait furieusement à trouver la meilleure façon de présenter ce qu'il avait à dire. Le commissaire n'aimait pas les bavardages inutiles. Son regard effleura sans les voir les avis de recherche placardés sur les murs, le plan de Melun parsemé de petites punaises colorées, le calendrier de l'année, la plante verte luxuriante occupant tout l'angle de la pièce, la petite fenêtre ovale et le bureau jonché de dossiers, papiers, Post-it et d'un bon nombre de stylos.

Ses yeux revinrent sur le commissaire. Celui-ci le regardait impatientement. Il se raidit instantanément tout en serrant les genoux.

- Il y a quelque chose qui ne vous plaît pas dans ma déco ? La couleur des murs, peut-être...

- Non, bafouilla Christophe, enfin, je veux dire si, ça me plaît, beaucoup même...

- Bon, Gagnon, venons-en au fait. J'ai rendez-vous dans dix minutes avec les parents de Sylvie Hamelet. Ils sont peut-être même déjà arrivés.

- J'ai fait une recherche à propos du signe gravé sur le ventre de la victime. Je suis tombé sur deux anciennes affaires où ils apparaissent également. Une en 2006 à Nantes : une boulangère tuée dans son arrière-boutique, c'est une de ses vendeuses qui l'a retrouvée, elle venait chercher une pièce montée que...

- Au fait, Gagnon, au fait...

- Oui, pardon. Deux ans plus tard, au Mans, une mère célibataire au chômage assassinée dans un terrain vague, ce sont des enfants qui l'ont trouvée.

- Le même mode opératoire pour les deux meurtres ?

- Non. La boulangère a été étouffée, elle avait toujours le sac plastique sur la tête quand son employée l'a trouvée, l'autre femme a été égorgée sur place.

- Du côté recherches, qu'est-ce que ça a donné ?

- Rien. Aucun témoin, aucune piste.

- Et donc, d'après ce que vous avez appris, elles aussi avaient le signe. À quel endroit exactement ?

- Sur le ventre également, au-dessus du nombril. Là aussi, il avait été gravé post mortem, les analyses ont prouvé qu'il s'agissait d'un cutter. J'ai demandé tous les rapports d'analyses, je les attends d'un moment à l'autre.

- Vous avez fait une recherche croisée sur les deux victimes et la nôtre ?

- Oui, et rien de flagrant. Pas le même âge, pas de ressemblance physique, niveau social différent et l'éloignement géographique fait qu'elles n'avaient aucune relation ou activité en commun. C'est l'assassin qui a la bougeotte, s'il s'agit bien du même homme.

Le commissaire se leva et regarda par la fenêtre. Christophe ne savait pas s'il devait rester ou partir. C'était l'un des grands problèmes existentiels de sa vie : il avait toujours peur d'être là où il ne fallait pas, ce qui en plus était souvent le cas.

Prenant appui sur les accoudoirs, il souleva précautionneusement une fesse, puis l'autre. Le commissaire, toujours de dos, toussota et il reposa précipitamment les deux. Il décida de ne plus bouger.

Le commissaire se retourna pour se rasseoir. Il jeta un coup d'œil surpris à son adjoint.

- Eh bien Gagnon ? Vous attendez que je vous fasse une autorisation de sortie ?

- Non, commissaire, je croyais que vous...

- Arrêtez de croire, Gagnon, ce n'est pas bon pour votre santé. Filez.

Christophe ne se le fit pas dire deux fois. Il ouvrit la porte, fit un pas dans le couloir et se retourna.

- Si j'ai du nouveau, je vous préviens ?

Le regard noir du commissaire lui servit de réponse. Il referma rapidement la porte, se maudissant de s'être encore une fois ridiculisé devant son patron.

Le commissaire appuya sur le bouton de l'interphone.

- Olivia, les parents de madame Hamlet sont arrivés ?

- Oui, monsieur le commissaire, je vous les amène ?

- Oui. Ah, Olivia, apportez-nous aussi des cafés s'il vous plaît.

Il interrompt la communication et se carra dans son fauteuil. Il détestait les minutes qui allaient suivre. Recevoir les parents d'une victime était toujours un moment pénible. Malgré cela, il ne laissait à personne d'autre le soin de s'occuper d'eux. Il se sentait comme

redevable auprès de ces gens en deuil, et lorsqu'il leur disait qu'il ferait tout son possible pour retrouver le ou les coupables, ce n'était pas des paroles en l'air.

On frappa deux coups et la porte s'ouvrit. La main sur la poignée, Olivia, une ravissante métisse, annonça monsieur et madame Renaud. Ceux-ci entrèrent, la porte se referma doucement derrière eux. Ils restèrent debout, indécis. La femme s'accrochait au bras de son mari comme à une bouée de sauvetage.

Le commissaire Delorme se leva et fit le tour de son bureau pour leur serrer la main.

- Asseyez-vous, je vous en prie.

Ils prirent chacun un siège et les rapprochèrent, comme pour se soutenir mutuellement lors des révélations pénibles qui allaient suivre. Le commissaire revint à sa place et leur fit face. En regardant madame Renaud, il eut un aperçu de la personne que Sylvie aurait été si elle avait vécu une vingtaine d'années de plus. La ressemblance était étonnante. Pour l'instant, son visage était ravagé par le chagrin, des cernes mauves témoignaient de la mauvaise nuit qu'elle avait passée, et ses lèvres tremblotaient. Elle faisait manifestement de gros efforts pour retenir ses larmes. Son mari faisait les mêmes efforts en clignant continuellement des paupières derrière ses lunettes.

- Je vous présente toutes mes condoléances, sincèrement, et je sais comme ce doit être difficile pour vous.

Ils hochèrent la tête en silence. Depuis leur entrée dans la pièce, ils n'avaient pas encore ouvert la bouche.

- Je vais être obligé de vous poser des questions au sujet de votre fille. Vous vous sentez prêts à y répondre ?

Le père se racla la gorge.

- Oui, monsieur le commissaire, nous ne serons pas tranquilles tant que le meurtrier de notre fille chérie n'aura pas été arrêté. Et il vaut mieux pour lui, parce que si c'est moi qui le retrouve...

Il laissa sa phrase en suspens.

- Je vous comprends, mais je vous jure que je vais faire tout mon possible, je dis bien tout, pour le retrouver et qu'il soit condamné à la peine qu'il mérite.

On frappa à la porte. Le commissaire dit d'entrer, et Olivia entra avec un petit plateau comprenant trois gobelets de café fumant, des sucres emballés et des dosettes de lait. Elle le posa sur un coin du bureau et ressortit discrètement, non sans avoir jeté un coup d'œil apitoyé au couple, qui s'était pris la main.

- Madame Renaud, puis-je vous demander depuis combien de temps votre fille était mariée avec monsieur Jean-Claude Hamelet ?

La mère avait tressailli au mot « était ». Elle serra convulsivement la main de son mari.

- Cela aurait fait cinq ans au mois de juillet, prononça-t-elle d'une voix enrouée. Monsieur le commissaire, dites-moi que ma pauvre petite Sylvie n'a pas souffert avant de mourir, s'il vous plaît, dites-le moi.

- Non, madame, sur ce point, je vous rassure tout de suite, la mort a été instantanée, l'arme a touché le cœur, elle n'a pas eu le temps de souffrir.

- Merci, murmura-t-elle.

- Donc vous me disiez qu'ils étaient mariés depuis cinq ans environ. Et depuis quand se connaissaient-ils ?

- Ils se sont rencontrés sur Internet il y a six ans, répondit le père, et...

- Non, Paul, il y a huit ans, souviens-toi, elle nous l'avait présenté à notre retour de Bali, on avait fait l'Indonésie cette année-là...

- Tu te trompes, ma chérie, c'est Julien qu'elle avait amené à la maison après Bali. Rappelle-toi, il nous avait apporté une bouteille de champagne rosé et un bouquet de fleurs des champs, tu as éternué tout l'après-midi.

- Tu as raison, c'était ce pauvre Julien...

- Qui est Julien ? intervint le policier. Son précédent boy-friend ?

- Oui, un garçon charmant, et au Noël suivant, ils avaient décidé de se fiancer, lorsqu'elle a appris qu'il avait mise enceinte une autre fille. La rupture a été horrible.

- Oui, horrible, dit madame Renaud en écho.

- Comment a-t-elle appris son infidélité ?

- C'est la fille elle-même qui est venue voir Sylvie pour lui dire. Il paraît qu'elle était sale, vulgaire et plutôt imbibée, si vous voyez ce que je veux dire. Je pense que cette fille voulait mettre le grappin sur Julien à tout prix, et elle a réussi.

- L'enfant était vraiment de lui ?

- C'était du domaine du possible. Ça se serait passé lors d'une soirée d'anniversaire un peu trop arrosée, Sylvie n'y était pas allée, elle avait une intoxication alimentaire. Julien n'a pas nié avoir couché avec elle.

- Alors, enchaîna la mère, elle a rompu, mais elle a beaucoup pleuré. Il est venu des dizaines de fois pour tenter de la reconquérir, mais elle a toujours refusé. Par la suite, elle s'est inscrite sur le site de rencontres « Cœur perdu », pour essayer de l'oublier. Moi, je n'étais pas trop pour, j'avais peur qu'elle tombe sur un psychopathe ou quelque chose comme ça, mais quand elle nous a présenté Jean-Claude, j'ai compris qu'elle avait trouvé le bon. Il est adorable avec elle, et très amoureux. Il n'était pas heureux avec sa précédente femme....comment s'appelait-elle déjà ? Ah oui, Karen. Mais avec notre petite Sylvie, il avait trouvé le bonheur. D'ailleurs, avec elle, n'importe qui aurait été heureux, elle est si jolie, si douce, si gentille...

Elle se mit à pleurer doucement. Son mari mit un bras autour de ses épaules.

Le commissaire laissa passer quelques secondes.

- Parlez-moi de leur couple. Vous les voyiez souvent ? Leur arrivait-il de se disputer ? Votre fille se confiait-elle à vous ?

- Ma femme allait chez eux une ou deux fois par semaine, et eux passaient régulièrement le samedi après-midi. Jean-Claude et moi sommes collectionneurs de figurines de soldats napoléoniens. Nous en échangeons, en commandons des nouvelles et parlons sans fin des batailles impériales.

- Sylvie ne m'a jamais parlé de disputes avec lui, seulement quelques prises de bec pour des brouilles, comme chez tout le monde. Commissaire, ce n'est pas lui qui l'a tuée, c'est impossible, il l'aimait trop. Et c'est un homme tellement...bien.

- Vous savez, madame, cela ne veut rien dire. Je dois l'interroger cet après-midi. Je me forgerai ma propre opinion. Les proches sont en général mal placés pour avoir un jugement objectif. Pardonnez-moi, mais je suis obligé de vous poser une question très difficile. Étiez-vous au courant de la grossesse de votre fille ?

- Non, nous l'avons appris par les journaux. Ma femme a fait un malaise en lisant l'article.

- Dire que ce monstre a tué non seulement ma fille, mais aussi mon petit-fils... Vous savez, monsieur le commissaire, je suis croyante, Dieu dit qu'il faut pardonner à son prochain, mais là, non, je ne pourrai jamais le faire, jamais.

- Vous avez d'autres enfants ?

- Oui, Sylvie a une sœur de deux ans son aînée et un frère jumeau.

- Leurs relations sont... ?

- Sylvie et Stéphane, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ne s'entendent pas du tout, et depuis son mariage, auquel il n'a pas assisté d'ailleurs, ils ne se voient plus. Il n'a jamais accepté Jean-Claude, qu'il traite de profiteur.

- Mais avec Émilie, enchaîna la mère, tout va bien, les deux sœurs s'entendent à merveille, même si elles ne se voient pas souvent, ma fille aînée habite à Rennes. Elle tient une crêperie. Ça ne lui laisse pas beaucoup de temps pour venir nous voir...

- Émilie est stérile, ajouta le père, Sylvie est... était... notre seule chance d'être grands-parents, car Stéphane refuse d'avoir des enfants.

- Sylvie avait un métier ?

- Oui, professeur d'anglais au lycée Jacques Amyot.

- Et Jean-Claude est jardinier paysagiste.

- Votre fille avait-elle des ennemis, dans son travail ou au niveau de ses relations personnelles ?

Les époux s'interrogèrent mutuellement du regard.

- Non, répondirent-ils en même temps.

- Sylvie était un ange envoyé par Dieu, continua la mère, tout le

monde l'aimait.

Le commissaire prit un sucre qu'il déballa et mit dans son café. Il remua lentement avec la touillette, souffla inutilement sur le liquide déjà refroidi et reposa son gobelet.

Aucun de ses deux interlocuteurs n'avait prononcé une parole. Monsieur Renaud regardait par la fenêtre d'un air absent, sa femme avait les yeux baissés vers ses genoux.

- La question que je vais vous poser n'est pas simple. Prenez votre temps avant de répondre. Votre fille trompait-elle son mari ?

Le regard du père revint vers le commissaire avec un air de totale surprise. La mère, elle, leva vers le policier des yeux de biche traquée.

« Tiens, tiens... » pensa-t-il.

Puis, tout haut :

- Votre fille vous a peut-être fait des confidences, madame Renaud, ou peut-être à sa sœur, qui vous l'aurait répété ?

- Monsieur le commissaire, vous insultez la mémoire de notre fille, c'est... c'est inadmissible !

Le teint du père avait viré au rouge brique, et ses joues tremblaient d'indignation.

Le policier leva une main apaisante.

- Pardonnez-moi, monsieur, mais c'est la procédure habituelle, je suis obligé de vous poser cette question, et je comprends tout à fait votre réaction...

Le père ouvrit la bouche, puis finalement hocha la tête sans répondre.

- Madame ? reprit le commissaire d'une voix douce.

- Non, je ne crois pas que ma Sylvie chérie soit allée jusque là. Elle me l'aurait dit.

Son mari la regarda d'un air stupéfait.

- Comment ça, « allée jusque là » ? Qu'est-ce que tu sous-entends, Bénédicte ?

Sa femme baissa les yeux sans répondre.

- Ma chérie, s'il te plaît, dis-moi la vérité...

- Madame Renaud...

Elle releva la tête.

- Sylvie avait changé depuis quelque temps, murmura-t-elle. Elle n'était plus aussi joyeuse, elle ne me racontait plus les anecdotes de ses élèves et elle était souvent pensive. Un jour, je lui ai demandé s'il y avait un problème avec Jean-Claude, vous savez, une mère s'inquiète toujours du bonheur de son enfant. Elle m'a dit que non, puis elle s'est mise à pleurer et m'a avoué qu'elle était tombée amoureuse d'un autre homme.

Le silence se fit dans la pièce. Le visage de monsieur Renaud se figea sous l'effet de la surprise, puis il fronça les sourcils et ses yeux se chargèrent de colère.

- Vous a-t-elle donné son nom ?
- Non, d'ailleurs, je ne le lui ai pas demandé, j'étais sous le choc.
- Savez-vous si c'était l'un de ses collègues, ou si cet homme faisait partie de son cercle d'amis ? Ou encore une rencontre fortuite ?

Elle secoua la tête négativement.

- Sylvie m'a juste demandé pardon. Je ne comprends toujours pas pourquoi. Je ne lui en voulais pas. Ma pauvre petite fille...

- Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? tonna le père. C'est incroyable ! Il faut que je vienne ici pour apprendre des choses intimes sur ma fille ! Et quelles choses ! Que c'était une traînée, qui trompait son mari avec le premier venu !

Sa femme se recroquevilla sur sa chaise et lança un regard éloquent au commissaire. Celui-ci vint à son secours.

- Je comprends que votre fille ne vous en ait pas parlé, monsieur, d'une part elle devait craindre votre réaction...euh...disons un peu virulente à son égard, et puis d'autre part c'est un sujet délicat, dont une fille parle plus volontiers avec sa mère, entre femmes, on se comprend mieux. Enfin, je pense.

Madame Renaud hocha la tête vigoureusement sans répondre.

- En tout cas, cela m'éclaire sur certains points qui m'intriguaient un peu, et sur lesquels je ne me suis pas assez penché, malheureusement. Mais monsieur le commissaire, au vu de ce que ma femme vient de m'apprendre...

Il se leva et se pencha vers le policier, jusqu'à lui toucher le nez avec le sien.

...je sais qui a tué Sylvie.

L'hôpital de Saint-Quentin était un grand bâtiment blanc moderne, et il y régnait une certaine activité. Des voitures arpentaient les allées, leur conducteur se dévissant le cou pour repérer une place sur le point de se libérer, une ambulance arrivait, une autre démarrait toutes sirènes hurlantes, des gens pressés zigzaguaient entre les véhicules. François et Julie eurent du mal à trouver une place. Ils finirent par se garer loin de l'entrée et de guingois, une roue arrière mordant sur une pelouse rachitique.

Main dans la main, ils passèrent les portes à ouverture automatique et se retrouvèrent dans un hall immense où se croisaient du personnel en blouse blanche, des visiteurs le nez levé vers un grand panneau indiquant les étages avec leur spécialité (hématologie, chirurgie, radiologie,...), des malades en pyjama traînant avec eux leur poterne garnie d'un sachet suspendu, et des employés au nettoyage.

Julie eut un hochement de tête satisfait en appréciant d'un coup d'œil exercé la propreté des lieux.

Tous les bancs étaient occupés par des patients en robe de chambre, qui avaient l'air d'attendre on ne sait quoi, et par des personnes chaudement habillées qui semblaient prêtes à partir on ne sait où.

Ils se dirigèrent vers l'accueil et firent la queue une dizaine de minutes avant de se retrouver devant un jeune homme boutonnable à lunettes, qui, vu son air grognon, semblait en vouloir aux visiteurs de le déranger constamment. Il leva vers eux un regard neutre tout en demandant automatiquement :

- Bonjour, que puis-je pour vous ?
 - Bonjour, nous voudrions voir la petite fille qui a eu un accident de voiture, s'il vous plaît.
 - Son nom.
 - Nous ne savons pas.
- Le jeune homme leva vaguement un sourcil.
- Vous ne savez pas comment elle s'appelle ?
 - Non, mais...
 - Vous la connaissez ?
 - Oui, enfin, je veux dire, non, je...
 - Elle est de votre famille ?
 - Je pense, intervint Julie, que si elle faisait partie de la famille, on connaîtrait son prénom.

L'employé lui fit un clin d'œil.

- Tout juste, Auguste. Bon, quel âge a-t-elle et quelle est son adresse habituelle ?

Aucun des deux ne répondit.

- Mais vous l'avez déjà rencontrée, cette gamine ?

- Oui.

- Non.

Le jeune homme leur jeta un coup d'œil suspicieux. Des murmures mécontents commençaient à se faire entendre dans la file d'attente.

- Je vais appeler madame Gatains, moi, je ne veux pas prendre la responsabilité.

Julie se demanda bien laquelle, mais apparemment, leur demande n'entraînait pas dans le cadre habituel des questions qu'on avait le droit de lui poser. Il décrocha un téléphone, appuya sur un bouton jaune.

- Charlene, je peux t'envoyer des gens...bizarres, chuchota-t-il, qui cherchent quelqu'un ? continua-t-il tout haut.

Il raccrocha.

- Premier étage, la porte en face l'ascenseur. Bonjour madame, que puis-je pour vous ? dit-il à la personne suivante et en les ignorant désormais délibérément.

Un bon nombre de personnes attendait devant les trois ascenseurs. Ils prirent l'escalier et débouchèrent dans un grand couloir au sol luisant de propreté. Les murs aux couleurs pastel étaient décorés de dessins faits par les enfants hospitalisés dans ce service. Sur tous, des couleurs vives, des soleils, des paysages verdoyants et des personnages souriants témoignaient de l'optimisme et de la joie de vivre de leurs jeunes auteurs. Même les prénoms, dans un coin, parfois écrits de façon malhabile, étaient entourés de petits cœurs ou de minuscules fleurs. C'était une belle leçon de vie et d'amour qu'ils donnaient à tous ceux qui passaient.

Tous les deux les examinèrent quelques instants avant de demander à une infirmière qui passait où ils pourraient trouver madame Gatains.

- C'est moi, dit une voix grave et puissante dans leur dos.

Ils se retournèrent et furent surpris de se trouver face à une femme qui ne devait pas mesurer plus d'un mètre cinquante, au visage doux et avenant.

- Je sais, dit-elle avec un grand sourire, ça étonne toujours. Vous devez être les personnes envoyées par l'accueil ?

- Oui, répondit Julie en lui rendant son sourire.

- Alors, expliquez-moi votre problème.

- Nous venons voir la petite fille qui est la seule rescapée de l'accident sur l'autoroute A1...

- Ah oui, la petite Océane... pauvre chou... vous êtes de la famille ?

Julie fut tentée un instant de se faire passer pour une tante, mais la fillette aurait vite fait de démentir.

- Non, intervint François, mais nous l'avons rencontrée il n'y a pas longtemps, ainsi que ses parents, et nous avons été bouleversés d'apprendre l'accident. Cette famille paraissait tellement heureuse...

nous voudrions juste voir la petite fille quelques minutes. Comment va-t-elle d'ailleurs ?

Madame Gatains les regarda d'un air désolé.

- Généralement, dans ce genre de cas, nous interdisons les visites. Seuls les membres de sa famille sont acceptés. Et pour répondre à votre question, elle souffre de nombreuses fractures aux jambes et au bras droit, elle a une joue bleue à la suite du choc, et elle a aussi un léger traumatisme crânien que nous surveillons de près.

François et Julie semblaient tellement déçus que l'infirmière en chef eut pitié d'eux.

- Écoutez, dit-elle, il est vrai que, côté famille, ça ne se bouscule pas. Ses parents sont donc malheureusement décédés, ses grands-parents maternels sont en voyage à bord d'un yacht, on n'arrive pas à les joindre, quant à son autre grand-mère, elle habite au Canada et ne pourra pas être là avant deux ou trois jours. Pas d'oncle ni de tante. La pauvre petite n'a eu aucune visite jusqu'à maintenant. Mais attention, je ne vous autorise à la voir que quelques minutes seulement !

- Merci ! dit Julie avec émotion, c'est promis, nous ne resterons pas longtemps.

- Ah oui, au fait, elle n'est pas au courant pour ses parents et sa sœur, elle pense qu'ils ne sont que blessés, comme elle, nous ne l'avons pas détrompée, elle est encore trop fragile pour connaître la vérité. Il faudra l'y amener petit à petit.

- Nous ne dirons rien, promet François.

- Suivez-moi, c'est la chambre 114.

Ils s'arrêtèrent devant une porte bleu clair. Madame Gatains frappa et entra.

- Coucou, ma puce, je t'amène de la visite !

Ils pénétrèrent à sa suite. Ils découvrirent la fillette allongée dans son lit, les deux jambes plâtrées et légèrement surélevées, un bras en écharpe et la tête entourée de bandages. Sa joue abîmée tournait au violacé. Elle n'avait plus ses jolies tresses blondes, on avait dû lui raser la tête. Mais en-dehors de tout cela, elle avait plutôt bonne mine. Un grand sourire illumina son visage.

- Bonjour monsieur, bonjour madame !

- Bon, je vous laisse, dit l'infirmière en chef, mais un quart d'heure, pas plus. Il faut que notre petite demoiselle se repose.

Elle ressortit en fermant doucement la porte derrière elle.

- Bonjour, Océane, je sais que tu ne nous connais pas, mais....

- Si, le coupa la fillette, tu es le monsieur du parking qui voulait monter dans notre voiture, et papa, il a dit non. Et la dame, elle était avec toi.

- Bravo ! dit François en souriant, tu as une bonne mémoire !

- Et même que Flavie, elle a dit que tes lunettes, elles étaient moches.

Le sourire de François s'effaça.

- T'as été la voir aussi, Flavie ?

- Euh...non, je ne sais pas où elle est. Et toi, comment vas-tu ? Tu ne t'ennuies pas ? Tu manges bien ?

- Non, ici c'est pas très bon, ça ressemble à la cantine. Et puis je veux voir maman, et papa aussi. Ils me manquent. Et Flavie, elle pourrait venir dormir avec moi, comme ça, on se soignera ensemble. Mais madame Gratin (elle pouffa derrière sa main), moi, je l'appelle comme ça, mais il ne faut pas lui dire, elle dit que c'est pas possible.

La gorge de Julie se serra. Elle se força à sourire.

- Elle a raison, ma chérie, c'est impossible. Mais il faut que tu penses à toi, à guérir, pour sortir vite d'ici.

- C'est quoi, ton travail ? Venir voir les enfants à l'hôpital, comme moi ?

- Non, ma chérie, moi je m'occupe de personnes bien plus âgées que toi.

Elle lui expliqua en quelques mots en quoi consistait son métier. La fillette était suspendue à ses lèvres.

- Dis-moi ma puce, est-ce que tu voudrais que je t'apporte des jouets, ou des livres ?

- Oh oui ! Je voudrais ma poupée Tiny, et aussi mon doudou... Ils sont sur mon lit.

- Mais je ne peux pas aller chez toi, par contre, je te promets que je te ramènerai une jolie poupée, blonde comme toi.

Julie se mordit la lèvre, craignant avoir dit quelque chose de blessant par rapport aux cheveux de la fillette, mais celle-ci eut un sourire réjoui et s'apprêtait à répondre lorsque la porte s'ouvrit et laissa apparaître la tête de madame Gatains.

- Jeune fille, il est temps que tes amis s'en aillent, l'infirmière arrive pour tes soins, ensuite une petite sieste te fera du bien.

Julie s'approcha du lit et embrassa la fillette sur sa joue intacte.

- Dis, tu reviendras ? lui chuchota Océane à l'oreille.

- C'est promis, répondit-elle sur le même ton.

François se pencha à son tour et déposa un baiser sur son front.

- Au revoir, petite Océane, à bientôt.

Après un dernier signe de la main, ils sortirent et retrouvèrent madame Gatains dans le couloir.

- Nous vous remercions beaucoup, dit Julie.

- Je vous en prie, cela a eu l'air de faire plaisir à la petite, et comme je vous disais...

Un bip retentit dans sa poche, elle sortit un petit appareil, lut un message et remit le boîtier dans sa poche.

- Excusez-moi, on me réclame aux urgences. Laissez vos coordonnées à l'accueil, on vous tiendra au courant des progrès de la petiotte. Bon

retour, messieurs-dames.

Elle partit en trotinant tout au bout du couloir et disparut derrière une porte. Une infirmière arrivait au loin, poussant un chariot. Elle pénétra dans une chambre avec des produits dans la main.

François s'adossa au mur.

- C'est bien elle, murmura-t-il, la seule qui ne devait pas mourir dans l'accident...

- Mais tu n'avais pas vu sa joue bleue ?

- Non. Attends. Je réfléchis.

Ils commencèrent à avancer lentement vers l'ascenseur.

- Résumons : toutes les personnes que j'ai vues avec le visage de la mort, la jeune femme du bois assassinée, monsieur Donatello, la famille d'Océane, sont décédées le jour suivant. Elles présentaient l'apparence qu'elles auraient le lendemain au moment de leur passage vers l'autre monde. Mais je n'ai rien vu chez la petite fille parce que...

- Parce qu'elle n'allait pas mourir le lendemain, termina Julie. Oui, c'est ça. Tu ne vois les personnes défigurées que la veille de leur décès, pas avant.

- Tu as totalement raison. Mais ce que j'ignore, c'est si ce « don », mais ce mot ne me plaît pas, est provisoire ou pas. Pourvu qu'il ne soit pas permanent, je n'oserais plus regarder personne en face, je ne voudrais même plus sortir. L'horreur, quoi.

- Allez, arrête d'être pessimiste, je suis sûre que cet état n'est que passager, dit Julie en l'embrassant sur le bout du nez, bien qu'elle fût loin de le penser réellement.

- On va dire que je te crois, dit François en appuyant sur le bouton de l'ascenseur.

Celui-ci arriva immédiatement et les portes s'ouvrirent dans un soupir. Ils montèrent.

- Elles sont si moches que ça mes lunettes ? demanda François au moment où les portes se refermaient.

Le temps sembla s'arrêter. Le commissaire Delorme avança encore de quelques centimètres.

- Vous êtes en train de me dire que vous connaissez l'assassin de votre fille ?

- Mon dieu, Paul...

- Oui, c'est ce petit salaud de Julien, dans la dernière lettre qu'il a écrite à Sylvie, il lui disait à la fin qu'il préférerait la voir morte que de la savoir dans les bras d'un autre !

Sa femme ouvrit des yeux incrédules.

- Tu ouvres le courrier de ta fille maintenant ?

- Seulement quand je reconnais l'écriture de ce vaurien, le reste, je n'y touche pas, tu me connais.

- Mais Sylvie ne dit rien quand tu lui donnes les enveloppes ouvertes ?

- Elle ne le sait pas puisque je déchire les lettres et je les jette.

- Tu... quoi ?

- Oui, je fais ça pour son bien, je ne voudrais pas qu'elle retombe dans les bras de ce... de ce... sale type. Mais je suis sûr que malgré cela, elle est toujours amoureuse de lui, et que c'est de lui qu'elle parlait, mais elle n'a pas osé te le dire.

Le commissaire nota que les époux parlaient de leur fille au présent, une manière de nier la réalité, d'inclure Sylvie dans leur vie ordinaire. Comme le policier l'avait constaté à de nombreuses reprises lors d'auditions de parents éplorés, c'était une façon d'atténuer leur souffrance, d'accepter l'inacceptable.

- Paul, je sais bien que tu n'as jamais pardonné à Julien ce qu'il a fait à notre fille, je sais aussi que tu apprécies beaucoup Jean-Claude, mais c'est sa vie à elle, tu n'as pas le droit de décider à sa place. Et puis, tu ne crois pas qu'elle est assez sensée pour savoir ce qu'elle doit faire ? Elle l'a déjà envoyé promener de nombreuses fois, alors fais-lui confiance, elle ne reviendra pas vers lui...

- Qui sait ? Si tu avais lu les lettres... Julien n'arrêtait pas de lui demander pardon, de dire qu'il ne se souvenait que vaguement de ce qui s'était passé cette fameuse nuit parce qu'il avait beaucoup trop bu, que c'était elle la femme de sa vie, qu'il ne pourrait jamais être heureux sans elle, bref un tas de fadaïses qui auraient peut-être fait craquer Sylvie.

- Et alors ? C'est sa vie ! Est-ce que ça te donne le droit de subtiliser son courrier ? Tu me déçois, Paul...

- Alors pas une seconde tu te dis que c'est grâce à moi qu'on va arrêter ce monstre ?

- Mais qui te dit...

- S'il vous plaît monsieur et madame Renaud.

En disant cela, le commissaire s'était levé. Les deux époux se turent. Il se rassit et appuya sur un bouton.

- Olivia, pouvez-vous demander à Gagnon de regarder si on a quelque chose sur Julien...

Il leva un sourcil interrogatif en regardant le couple.

- Coudrieux, s'empressa de répondre monsieur Renaud.

- Coudrieux, répéta le commissaire. Et apportez-nous d'autres cafés.

Il mourait d'envie d'ajouter « et quelques beignets tiédés et généreusement fourrés à la framboise », mais il ne pouvait décemment pas s'empiffrer devant les parents de Sylvie.

- Et en dehors de ses collègues, quels hommes fréquentait votre fille ? J'entends par là médecin, dentiste, prof de sport ou autre...

- Son dentiste est une femme, madame Legovic, elle est très bien, et son médecin s'appelle Cayolles, je crois, elle en est très contente, plus que du précédent en tout cas, répondit madame Renaud. Il y a bien son prof de sport, elle m'a dit qu'il s'appelait Ben, mais c'est tout. Sinon... je ne vois personne d'autre.

Olivia frappa discrètement et entra, tenant un plateau avec trois gobelets fumants. Elle reprit celui auquel personne n'avait touché et se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit doucement. Mais une brutale poussée du battant la fit chanceler et renversa les gobelets, dont l'un tomba sur le sol, éclaboussant à deux mètres à la ronde. La tête mortifiée de Gagnon apparut dans l'embrasure de la porte et mesura l'ampleur des dégâts.

- Gagnon ! tonna le commissaire, vous ne pouvez pas frapper avant d'entrer ?

- Mais vous m'aviez dit de... enfin...d'entrer comme ça... Olivia, je suis désolé, je vais t'aider à nettoyer...

La jeune femme grommela un « non merci, ça ira » et sortit, non sans lui avoir lancé un regard furibond.

- J'espère que ce que vous avez à me dire vaut le coup, Gagnon. Je vous écoute.

- C'est à propos de Julien Coudrieux, se hâta de répondre le jeune adjoint.

- Ah ? Vous avez trouvé quelque chose sur lui ?

- Euh... justement, non, il n'est pas dans mes fichiers, aucun délit, même mineur, aucune amende, rien.

- Et c'est pour me dire ça que vous avez foncé, tel un taureau, dans mon bureau, renversant tout sur votre passage ?

- Mais...commissaire, vous m'avez dit de vous prévenir s'il y avait du nouveau...

- Et pour vous, rien, c'est du nouveau ?

Christophe Gagnon rougit jusqu'à la racine des cheveux, se maudissant

pour la énième fois de son manque de jugement.

- Bon, eh ben... j'y retourne, bafouilla-t-il.

- Excellente idée ! Et faites attention en sortant, il peut y avoir du monde derrière la porte, ajouta le commissaire d'un ton sarcastique.

- Ah bon ? Vous attendez d'autres témoins ?

Le policier soupira et le regarda d'un air las.

- Fichez-moi le camp, Gagnon...

Ce dernier ne se le fit pas dire deux fois et sortit précipitamment.

Durant cet échange, les deux époux n'avaient pas ouvert la bouche, se contentant de les regarder à tour de rôle.

- Bien. Madame, monsieur, je ne vais pas vous retenir plus longtemps. Je vous remercie beaucoup d'être venus jusqu'ici, et votre aide m'a été précieuse.

- C'est normal, monsieur le commissaire, nous avons hâte que vous attrapiez ce monstre et que vous le zigouilliez, dit madame Renaud d'une voix douce.

Elle se leva, imitée par son mari, et ils serrèrent la main du commissaire qui les raccompagna jusque sur le trottoir.

- Vous nous tiendrez au courant de l'avancée de l'enquête ? demanda monsieur Renaud.

- Bien évidemment, et vous, de votre côté, si vous vous souvenez de quoi que ce soit, aussi insignifiant que cela puisse paraître, n'hésitez pas à m'appeler.

Ils hochèrent la tête et partirent, deux silhouettes aux épaules voûtées se soutenant mutuellement dans leur chagrin. Le commissaire les regarda s'éloigner et rentra, car la pluie commençait à tomber et mouillait ses lunettes.

Une pluie battante accueillit François et Julie à la sortie de l'hôpital. Ils rentrèrent la tête dans leur blouson et coururent en pataugeant au milieu des flaques jusqu'à leur voiture, dans laquelle ils s'engouffrèrent sans attendre. Julie secoua ses cheveux pendant que François cherchait dans le vide-poche un mouchoir pour essuyer ses lunettes.

- Eh bien, quelle... commença Julie.

Elle s'interrompit car son portable se mettait à sonner, égrenant les notes joyeuses d'une chanson à la mode. Elle fouilla dans ses poches, pesta, et finit par le trouver au fond de son sac à main.

- Allô ? Ah c'est toi Louisa ! Non, je ne suis pas à la maison.... Quoi ?? Mais c'est arrivé quand ? Oh la pauvre... Tu as prévenu son fils ? Il ne peut pas venir... Ben tiens, ça m'étonne... en tout cas, merci de m'avoir prévenue, Louisa... oui, à demain, Louisa.

Elle referma son téléphone et le remit dans son sac.

- C'était Louisa.

- Tiens donc, je n'aurais pas cru...

Elle lui lança un regard noir.

- Madame Kowalski a été hospitalisée de toute urgence seulement quelques minutes après notre départ. Elle a fait un arrêt cardiaque. Ils ont réussi à faire redémarrer le cœur, mais son état est jugé « préoccupant ». Pourvu que...

Elle s'arrêta net et regarda François avec une sorte d'effroi.

- Mon Dieu, elle va mourir ! Tu as essayé de me le faire comprendre tout à l'heure, et je n'ai pas voulu t'écouter... tu avais raison...

François mit sa main sur son genou, et Julie la serra convulsivement. Ils restèrent silencieux en regardant la pluie ruisseler sur les vitres. Ils se sentaient comme coupés du monde par cet écran liquide. Ils demeurèrent ainsi de longues minutes avant que François ne mît la clé dans le contact. Ils démarrèrent et sortirent du parking sans échanger une seule parole, chacun perdu dans de sombres pensées.

Le trajet du retour leur prit beaucoup plus de temps qu'à l'aller, à cause de la pluie qui ne cessait de tomber. Le ronronnement monotone des essuie-glaces avait un effet hypnotique sur Julie, qui luttait pour ne pas s'endormir. François restait concentré sur la route, essayant d'éviter les monstrueuses gerbes d'eau soulevées par les camions.

Il faisait nuit depuis un bon moment lorsqu'ils arrivèrent chez eux. La pluie avait enfin cessé. Tom leur fit la fête, se roula à leurs pieds en poussant de petits miaulements de contentement, mais devant leur absence de réaction, il alla s'asseoir au beau milieu du salon en boudant et en leur tournant le dos.

- Tu veux manger quelque chose ? demanda Julie.

- Non merci, par contre j'ai très soif.

Il sortit du frigo une bouteille d'eau gazeuse à peine entamée et la vida d'un trait au goulot. Il éructa bruyamment, s'excusa, mais pour une fois, Julie ne fit aucune réflexion. Elle regardait par la fenêtre de la cuisine en grignotant un morceau de gruyère.

- Regarde la Seine, murmura-t-elle, l'eau paraît si noire... On dirait de l'encre...

François s'approcha d'elle et l'enlaça tendrement.

- Allez, viens, on va dormir. Nous avons eu une journée éprouvante.

Ils allèrent ensemble à la salle de bains, se douchèrent rapidement, se lavèrent les dents à tour de rôle et enfilèrent chacun leur pyjama.

- Cette fois, dit François, il va vraiment falloir que j'aille à la police.

Julie sursauta, se retourna et se planta devant lui, comme pour l'empêcher d'aller plus loin.

- Ah non, tu ne vas pas recommencer ! Madame Kowalski est...était... non, est une dame âgée, et sa mort sera parfaitement naturelle ! Pourquoi aller te créer des ennuis en racontant ce que...

- Julie, ma chérie, je parlais de la petite Océane et de sa famille...

- Et qu'est-ce que ça change ? Tu veux leur dire quoi, au juste ? Que tu as rencontré cette famille avant qu'ils ne prennent la route, que tu as vu leurs visages tout écrabouillés et que tu as essayé de les empêcher de partir ? Ils vont te rire au nez, et même te prendre pour un doux dingue...

- Mais Julie, tu ne te rends pas compte du potentiel de mon « don » ! Je pourrais sauver des vies humaines en prévenant les personnes !

- Ah oui ? Comme tu as sauvé cette famille du Nord ? Regarde la vérité en face, François, ils n'ont même pas voulu t'écouter ! Et madame Kowalski, tu vas la sauver, elle ?

Au fur et à mesure qu'elle parlait, la voix de Julie montait en intensité, elle en était presque arrivée à crier.

- Tu ne comprends rien ! jeta rageusement François.

Il sortit de la salle de bains en claquant la porte. Il étouffait. Il alla sur le balcon et tira la porte vitrée derrière lui pour signifier à Julie qu'il ne souhaitait pas poursuivre la conversation. Celle-ci sortit à son tour de la salle de bains et fonça tout droit le rejoindre.

- C'est ça, dis tout de suite que je suis crétine ! Et monsieur Donatello, tu as fait quelque chose pour lui ? Et la fille du bois, tu...

- Tu le fais exprès ou quoi ? Pour ces deux personnes, on n'avait pas encore compris ce qui se passait ! Pas encore réalisé que je « voyais » leur mort !

- Ah bon ? Ce n'est pas toi qui as dit qu'on avait poignardé cette pauvre femme avec un stylet, avant même qu'on parle de sa disparition dans les journaux ?

- Et qu'est-ce que j'aurais pu faire ? Je ne l'avais jamais vue, je ne connaissais pas son nom et encore moins son adresse ! Pour moi, en dehors de son aspect physique étonnant, c'était juste une promeneuse, comme on en croise des dizaines ! Qu'est-ce-que-tu-voulais-que-je-fasse ? martela-t-il.

Leurs doigts de pied retroussés à cause de la fraîcheur du ciment du balcon, ils se tenaient face à face, tels deux coqs hargneux prêts à se battre.

- Je ne veux plus discuter avec toi, cracha-t-elle, de toute façon, comme d'habitude, tu n'en feras qu'à ta tête ! Eh bien va la voir, ta police, et s'ils te gardent, ne compte pas sur moi pour venir plaider ta cause !

Elle rentra dans l'appartement en repoussant violemment la porte vitrée. François craignit un instant que le carreau n'explose, mais il se contenta de vibrer. Julie rouvrit la porte, passa la tête et lui lança d'un ton rancunier :

- Et si tu me cherches, je suis sur le canapé !

Elle repoussa le battant avec la même force que la première fois, faisant trembler les vitres à nouveau. François soupira, se retourna et se perdit dans la contemplation des eaux noires de la Seine.

Dix heures du matin. Un pâle soleil caressait les toits et envahissait progressivement les jardins. Le commissaire Delorme s'apprêtait à appuyer sur le bouton de la sonnette, mais son doigt resta en suspens et il finit par remettre ses mains dans ses poches. Il se tourna et observa autour de lui. Il voulait prendre la mesure du quartier où avait vécu Sylvie. Il avait l'impression qu'ainsi il pourrait mieux la comprendre. Avait-elle surveillé cette rue en guettant le retour de son mari ? S'était-elle assise sur ce banc un peu plus loin en faisant des projets pour son futur bébé ? Il essayait de voir le quartier à travers ses yeux. Des pavillons tout autour de celui des Hamelet. Des grands, entourés de pelouses impeccablement tondues, des plus petits aux jardins fleuris soigneusement entretenus. L'ensemble dégageait une impression de sérénité et de bonheur tranquille. La rue, en sens unique, était peu passante. Une dame arriva, promenant son caniche qui vint renifler le bas du pantalon du policier en remuant son minuscule bout de queue. Sa maîtresse le gronda gentiment et sourit au commissaire en continuant son chemin.

Son regard revint vers la maison. Le pavillon n'était pas très grand, mais coquet. De jolis rideaux blancs à dentelle décoraient les fenêtres au sommet arrondi, une allée aux dalles de granit anthracite conduisait jusqu'à la magnifique porte d'entrée en chêne massif.

Il sonna. Un bruit de carillon retentit à l'intérieur de la maison. Il attendit une trentaine de secondes avant d'appuyer une nouvelle fois sur le bouton. Enfin, un rideau bougea et une minute plus tard, la porte s'ouvrit devant Jean-Claude Hamelet, en robe de chambre, les cheveux blonds quelque peu ébouriffés et les yeux bouffis.

- Je suppose que vous êtes le commissaire Delorme... Entrez, je vous en prie, le portail est ouvert.

Il bâilla et rentra à l'intérieur. Le policier le rejoignit, après s'être essuyé les pieds sur un paillason souhaitant la bienvenue aux visiteurs.

- Veuillez m'excuser, monsieur le commissaire, je dormais lorsque vous êtes arrivé. Vous savez, depuis le drame, je fais des insomnies et je finis par tomber d'épuisement au petit matin.

Il ressemblait à un gros nounours avec sa robe de chambre nouée sur le devant de son ventre rebondi, mais à ce moment précis, un nounours tout déboussolé.

Le policier leva une main apaisante.

- Ne vous inquiétez pas, monsieur Hamelet, je comprends parfaitement, et je vous présente toutes mes condoléances. Vous sentez-vous prêt à me recevoir et à répondre à mes questions, ou

préférez-vous que l'on remette cet entretien à plus tard ?

- Non, je vais faire du café, ça finira de me réveiller. Vous en prendrez bien une tasse avec moi ?

Le commissaire acquiesça et le suivit dans la cuisine, non sans avoir jeté un coup d'œil autour de lui. Le mobilier, en loupe d'orme, se détachait joliment sur les murs d'un blanc éclatant. Le canapé aux motifs indiens paraissait moelleux, les fauteuils assortis semblaient appeler les invités à venir se nicher entre leurs bras capitonnés. Une carpe blanche et épaisse donnait envie de se rouler dessus. Un écran de télé géant était encastré dans le mur. La touche féminine venait d'un foulard vert négligemment posé près d'une lampe du même ton, des petites aquarelles accrochées çà et là, représentant des paysages bucoliques, et des doubles-rideaux en tissu vaporeux beige parsemé de fleurettes jaunes. Un intérieur confortable et décoré avec amour.

La cuisine, blanche et fonctionnelle, était impeccablement rangée. Jean-Claude Hamelet ouvrit un placard et prit un paquet de capsules de café.

- Parlez-moi de votre femme. Se plaisait-elle ici ?

- Oui, beaucoup, elle avait toujours des idées nouvelles pour aménager les pièces. Elle adorait regarder à la télé les émissions de déco et mettre en pratique les conseils qu'elle avait entendus.

Il prit une tasse et la posa sur le socle de la cafetière Tassimo.

- Avait-elle l'habitude de se promener toute seule ?

- Oui, elle aimait beaucoup marcher dans les bois, d'ailleurs, elle partait souvent des après-midis entiers se balader dans la forêt de Fontainebleau.

Il appuya sur un bouton, l'appareil fit entendre un bruit ressemblant à celui d'un petit marteau-piqueur, puis un café odorant se mit à couler.

- Vous ne l'accompagniez jamais ?

- Si... quelquefois... mais vous savez, je travaille déjà beaucoup en extérieur, alors quand je suis de repos, j'aime bien me poser ici, bricoler, faire de l'ordi, cuisiner, lire des revues d'histoire, bref, cocooner, comme on dit. En fait, je l'avoue, je n'allais que rarement avec elle.

Il retira la tasse, enleva la capsule percée et en mit une nouvelle.

- Ne vous êtes-vous jamais dit qu'elle pourrait profiter de ses « promenades » pour rencontrer quelqu'un d'autre ?

La bouche de Jean-Claude Hamelet s'arrondit en un O parfait tandis que son front s'empourprait d'un seul coup.

- Mais vous êtes f... enfin, je veux dire, vous dites n'impo... euh, je pense que vous faites erreur, commissaire. Sylvie et moi formions un couple très uni, et il ne nous était jamais venu à l'idée, à l'un comme à l'autre, d'aller batifoler ailleurs.

Le policier nota que, contrairement à ses beaux-parents, il utilisait

naturellement l'imparfait pour parler de sa femme.

- Pourtant, d'après certains témoins, on l'a vue monter dans une voiture conduite par un homme. Il paraît même qu'ils se disputaient, ce qui tend à prouver qu'ils se connaissaient. Auriez-vous une idée de l'identité du conducteur ?

- Non, je ne vois pas, répondit-il en baissant la tête, surtout que Sylvie était d'un tempérament très calme, elle avait horreur des situations conflictuelles. Quand nous n'étions pas d'accord sur un point et que nous chipotions, sa réaction était d'aller boudier dans la chambre ou la cuisine pendant quelques heures, mais ça n'allait pas plus loin, nous n'avions pas de vraies disputes au sens où vous l'entendez.

Il releva brusquement la tête.

- Mais peut-être que le conducteur en question était un de ses collègues... ou alors tiens ! Et si c'était son frère ? Mais bien sûr ! Stéphane ! Il débarque toujours sans prévenir, il s'incrute ici ou chez ses parents et passe son temps à critiquer tout ce qu'il voit autour de lui. Ça avait beau être son jumeau, Sylvie poussait un ouf de soulagement quand il repartait. Cette fameuse osmose entre jumeaux n'a jamais existé entre eux, même lorsqu'ils étaient petits, déjà à cette époque Stéphane était... spécial.

- Vous ne l'aimez pas beaucoup, il me semble.

- Je vous mentirais, commissaire, si je vous disais le contraire.

Il prit une deuxième tasse et l'installa à la place de la première. Il appuya sur le bouton et un autre café se mit à couler. Il le tendit ensuite au policier et ils burent en silence. Le commissaire se retenait de faire la grimace car son hôte n'avait pas proposé de sucre, et il avait du mal à boire son café tel quel.

Jean-Claude Hamelet regardait par la fenêtre d'un air absent. Celle-ci donnait sur le jardin, un grand espace gazonné bordé de buissons et au milieu duquel se trouvait un puits. Un chat noir et blanc traversa furtivement la pelouse et se coula sous un arbuste.

- Pourrais-je voir votre chambre, s'il vous plaît monsieur Hamelet ?

Celui-ci tressaillit légèrement et se tourna vers le commissaire.

- Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, bien sûr, ajouta ce dernier. Je pourrais peut-être trouver quelque chose qui nous mettrait sur une piste.

- J'ai passé des heures à fouiller partout dans la maison, en cherchant un indice qui me permettrait de comprendre ce qui est arrivé, mais je n'ai rien trouvé. Mais allez-y, vous aurez peut-être plus de chance que moi.

Il conduisit le policier jusqu'à la chambre. Celle-ci était dans les tons rose pâle et gris souris. Une coiffeuse élégante était couverte de produits de beauté, d'échantillons de parfum et de lingettes démaquillantes. Manifestement, le mari de Sylvie n'avait touché à

rien.

Un téléphone sonna dans le séjour. Jean-Claude Hamelet s'excusa et disparut.

- Allez-y, commissaire, cria-t-il, faites comme bon vous semble ! Oui, allô ?

Le policier ferma la porte et regarda autour de lui. Le grand lit n'était défait que d'un côté. Il passa la main sur l'oreiller. Il était légèrement humide. Sous l'autre oreiller, une chemise de nuit, soigneusement pliée. Il souleva le matelas. Rien. Il appuya à différents endroits. Rien de suspect. Il regarda sous le lit sans conviction. Rien, évidemment. Il ouvrit le tiroir de la table de nuit de Sylvie, il contenait un livre de poche écrit en anglais, un paquet de mouchoirs en papier tout neuf, une dizaine de caramels au beurre salé, quelques stylos et un recueil de mots fléchés. Il referma le tiroir. C'est alors qu'un détail le chiffonna. Mais quoi... Il regarda l'autre table de nuit. Elle était absolument identique. Et pourtant quelque chose clochait. Son instinct de policier lui conseillait de chercher encore. Il se plaça au bout du lit et observa alternativement les deux tables de chevet. Au bout de quelques secondes, il vit.

Le tiroir de la table de nuit de Sylvie n'était pas enfoncé aussi loin que celui de son mari. Il ne s'agissait que de quelques millimètres, cinq ou six au plus, mais cela suffisait à déséquilibrer l'harmonie des deux petits meubles gris aux poignées rose clair.

Il retira le tiroir de son logement et tâta le fond. Il sentit un morceau de plastique. Il tira doucement dessus, le scotch qui le tenait céda facilement. C'était un petit sac d'emballage blanc, à l'intérieur duquel il trouva une plaquette de pilules contraceptives, dont deux manquaient.

Le commissaire s'assit sur le lit. Il avait cru comprendre que le couple essayait d'avoir un enfant depuis plusieurs années. Alors pourquoi ces pilules ? Il tournait et retournait la plaquette dans ses mains, mais aucune réponse logique ne lui venait à l'esprit. Au contraire, les questions se bousculaient dans sa tête. Pourquoi cachait-elle ses pilules ? Pourquoi faire croire qu'elle voulait un enfant, alors qu'elle faisait tout pour ne pas en avoir ? Et comment avait-elle fait pour se retrouver enceinte malgré tout ? Était-ce volontaire ou accidentel ? Jean-Claude était-il le vrai père ?

On toqua doucement à la porte. Le commissaire fourra rapidement le sac et la plaquette dans sa poche.

- Entrez, monsieur Hamelet, pas la peine de frapper à la porte de votre propre chambre !

Jean-Claude Hamelet pénétra dans la pièce et son regard se posa sur le tiroir posé par terre.

- Vous avez trouvé quelque chose ?

- Non, j'ai juste tiré un peu trop fort, j'allais justement le remettre en place.

Le tiroir s'emboîta cette fois parfaitement. Le policier demanda ensuite à visiter la salle bains, mais malgré une fouille minutieuse, celle-ci ne lui révéla aucun secret. Il demanda ensuite à voir l'endroit où Sylvie travaillait. Son mari l'escorta jusqu'à une petite pièce, probablement conçue pour être une chambre d'enfant, mais aménagée pour l'instant en bureau. Le meuble, assez grand, occupait une bonne partie de l'espace. Il était plutôt encombré. Un ordinateur occupait son centre, son clavier à pavé numérique posé dessous. Un paquet de copies corrigées était posé à droite. Le commissaire le feuilleta rapidement. Les notes s'échelonnaient entre cinq et dix-neuf. Des notes que ne connaîtraient jamais ceux et celles qui les avaient obtenues... De l'autre côté de l'ordinateur, un deuxième paquet de copies, non corrigé celui-ci. Il y avait également un dictionnaire français-anglais, un grand calendrier cartonné où les vacances étaient surlignées en fluo, un agenda, une dizaine de stylos rouges dans un pot à crayons, une tasse à café vide et un emballage de sucre chiffonné.

- Vous permettez ? demanda le commissaire en prenant l'agenda de Sylvie.

- Je vous en prie. J'ai moi-même regardé, je n'ai rien trouvé que je ne connaisse déjà.

Le policier s'attarda sur l'emploi du temps de la jeune femme. Elle ne travaillait pas le mardi après-midi ni le vendredi matin. Chaque classe dont elle s'occupait possédait une couleur différente. C'était clair et précis.

- Que signifient les petits « r » entourés dans certaines cases ?

- Cela signifiait que ces soirs-là, elle avait réunion.

- Avec des parents d'élèves ?

- Non, avec les autres professeurs. Ils en faisaient régulièrement. Quand elle avait rendez-vous avec des parents, elle écrivait « p-m » s'ils devaient se voir le midi, et « p-s » pour le soir, suivi du nom de l'élève concerné. Oh, bien sûr, elle n'en avait pas autant que le professeur de maths ou de français, mais un ou deux par mois tout de même.

- Et les petites croix ?

Jean-Claude Hamelet leva un sourcil surpris.

- Quelles croix ?

Le commissaire posa son doigt sur un petit point, qui pouvait passer pour une minuscule tache, mais en y regardant de plus près, on discernait la forme d'une croix. Ce signe revenait régulièrement le mardi soir et le jeudi soir. Il revint en arrière pour voir à quel moment cela avait commencé. Les croix existaient depuis le début de l'agenda, et qui sait, probablement avant.

- Vous ne voyez vraiment pas ce que votre femme voulait noter ces jours-là ?

- Euh, si... le mardi soir elle allait à la gym, et le jeudi soir, elle faisait une soirée entre filles avec ses copines.

- Vous les connaissez ?

- Non, c'étaient des copines d'enfance, elles allaient au restaurant et finissaient la soirée chez l'une ou l'autre. Enfin, c'est ce que Vivi me disait, ajouta-t-il d'une voix misérable. Vous m'avez mis le doute dans la tête, commissaire.

- Désolé. Eh bien je ne vais pas vous déranger plus longtemps. Je peux garder l'agenda ? Je vous promets de vous le rendre dès que je n'en aurai plus besoin.

- Pas de problème.

Ils sortirent de la chambre et marchèrent l'un derrière l'autre jusqu'au portail. Le commissaire serra la main du jeune veuf en le remerciant pour le café.

- Au fait, dit Jean-Claude Hamelet en gardant la main du policier dans la sienne, quand pourrai-je récupérer le... le corps de ma femme ? Où est-il d'ailleurs ? A l'institut médico-légal ?

- Tout à fait. Je vais demander à notre médecin légiste et nous vous tiendrons au courant.

La main de son interlocuteur s'était crispée à la mention du mot « légiste », et ses doigts étreignaient ceux du commissaire avec force. Ce dernier se demandait comment il allait pouvoir se défaire de ce piège de chair lorsque son portable se mit à sonner, lui apportant ainsi une bonne raison de récupérer sa main.

- Oui Gagnon. Je vous demande juste un instant. Au revoir monsieur Hamelet, je vous prévient dès qu'il y a du nouveau. Et de votre côté, n'hésitez pas à me rapporter le moindre fait nouveau ou la moindre chose qui vous reviendrait à l'esprit.

- Entendu, commissaire. Et... merci pour tout.

Il fit demi-tour et rentra chez lui d'un pas lourd. Le commissaire prit le temps de monter dans sa voiture avant de reprendre son téléphone.

- Je vous écoute Gagnon.

- Patron, j'ai trouvé quelque chose ! Au début, je n'y croyais pas, mais je me suis dit...

- Gagnon, nom de...

- Oui, patron, je sais, directement au fait. J'y arrivais justement. Allô, patron, vous êtes là ? Je ne vous entends plus...

Le commissaire ferma les yeux et poussa un soupir. Il se sentait las et aurait donné son bras droit pour qu'on lui donne le droit de rentrer chez lui, se faire couler un bain brûlant puis déguster un chocolat chaud mousseux en regardant un vieux film en noir et blanc.

- Ah vous êtes là, je vous ai entendu souffler... Alors donc, j'ai bien

relu les dépositions des témoins des deux autres affaires et...

- Mais vous m'aviez dit qu'il n'y avait pas de témoins...

- Des meurtres, oui, mais après enquête auprès des voisins et des proches des victimes, j'ai relevé un détail qui a peut-être son importance. Je dis bien peut-être, parce que ce n'est pas sûr que ça ait un rapport av...

- Gagnon !

- J'y suis. Dans les deux rapports, il est fait mention, la veille des meurtres, d'une 206 noire garée non loin des lieux du crime, et qu'on n'avait pas l'habitude de voir dans le quartier. A Nantes, elle était garée sur l'emplacement réservé aux livraisons, lorsque le camion est arrivé, il a dû se garer plus loin et le conducteur s'en est plaint auprès de la boulangère, la future victime.

- Elle savait à qui appartenait la voiture ?

- On n'en sait rien. Quant à l'affaire du Mans, l'avant de la voiture débordait sur le bateau des voisins de l'autre victime, qui n'ont pas pu sortir leur voiture de leur garage, mais le temps qu'ils remontent téléphoner à la police municipale, la voiture était partie.

- Ils ont vu le conducteur ? Ou relevé le numéro ?

- Partiellement. Numéro à trois chiffres terminés par un 9, et immatriculation dans le département, la Sarthe.

- C'est tout ?

- Oui, patron.

- Creusez cette piste, Gagnon, si on trouve la même voiture dans l'entourage de Sylvie Hamelet, cela pourrait effectivement être intéressant.

Le commissaire crut entendre son adjoint sourire de fierté.

- Et puis profitez-en, Gagnon, pour...

Trop tard. Son interlocuteur avait raccroché. Il devait déjà être en train de se connecter au service des immatriculations. Le policier redescendit et sonna à nouveau chez les Hamelet. La fenêtre de la chambre s'ouvrit et laissa apparaître la tête de Jean-Claude.

- Une dernière question, monsieur Hamelet. Qu'est-ce que vous avez comme voiture ?

- Une Opel Mérida. Pourquoi ?

- Pas d'autre véhicule ?

- Non, moi je vais au travail à vélo.

- Très bien, merci, je m'en vais cette fois.

François était en train de se faire cuire des pâtes lorsque le téléphone sonna. Il prit soin d'éteindre le gaz avant d'aller répondre. Sa dernière expérience malheureuse lui avait au moins appris à faire attention avant de se précipiter ailleurs toutes affaires cessantes.

- Allô ?

- C'est moi.

Rien qu'au son de sa voix, il comprit que Julie n'allait pas bien.

- Tu m'appelles pour ta vieille dame ? Elle est décédée, c'est ça ?

- Il y a une heure. Ils disent qu'elle s'est laissé mourir, elle n'a même pas essayé de se battre.

- Tu crois que c'est possible ?

- Bien sûr ! Tu ne m'enlèveras pas de l'idée que c'est à cause de ce que son fils lui a dit hier. Elle a dû se sentir abandonnée des siens, ce qui n'est pas faux d'ailleurs, et se laisser aller. Pauvre Albertine...

- Ma chérie, essaie de ne pas prendre ça trop à cœur, je sais que c'est facile à dire, mais après tout, tu travailles dans un milieu où tu dois malheureusement voir cela assez régulièrement...

- Oui, bien sûr, mais là c'est différent. D'abord madame Kowalski était extrêmement gentille, ce qui n'est pas le cas de tout le monde, mais surtout tu avais prévu qu'elle allait... nous quitter. Et ça, ça me bouleverse. Autant pour le fait lui-même que par ce qu'il implique.

- Comment cela ?

- Eh bien cela nous confirme que tu « vois » les personnes qui mourront le lendemain.

- Je n'avais pas besoin de ça pour le savoir, mais tu as raison, c'est un élément de plus.

Il poussa un long soupir.

- Et puisque tu appelles, j'en profite pour m'excuser à propos d'hier soir. Je n'ai pas été très sympa avec toi.

- C'est le moins qu'on puisse dire...

- Je comprends ta réticence à aller voir la police. Tu as peur que cela ne m'apporte plus d'ennuis qu'autre chose. Mais pourtant, Julie, tu peux bien comprendre que je ne peux pas rester comme ça ! Cette situation va rapidement devenir invivable !

- Je ne pense pas que la police soit en mesure de régler ce problème. Pourquoi n'irait-on plutôt pas voir un médecin ? Ou un chirurgien ?

- Non ! Pas de chirurgien ! Je n'ai pas envie qu'on me tripote le cerveau !

- Alors tu préfères rester comme ça toute ta vie ?

- Je ne pense pas que ce « don », décidément, ce mot ne me plaît pas,

devienne perpétuel, mais à vrai dire, je n'en sais strictement rien. Je ne comprends déjà pas comment « il » est arrivé, peut-être repartira-t-il comme il est venu, et le plus tôt possible j'espère.

- Moi, je pense que ça a un rapport avec le choc que tu as reçu à la tête l'autre jour. Souviens-toi, je t'avais dit que ta bosse avait une allure bizarre avec cette ligne blanche qui courait à la racine de tes cheveux.

- Tu penses qu'un nouveau choc me serait salulaire ?

- Aucune idée. Mais je préfère que tu t'abstiennes de te cogner la tête encore une fois. Tu vas finir par te décoller le cerveau pour de bon. Si ce n'est déjà fait. Je n'ai pas envie d'avoir un légume bavotant à la maison. Ton chat me suffit amplement.

- D'abord, Tom ne bave pas ! Ou alors seulement quand il dort. Dis-moi, à quelle heure finis-tu aujourd'hui ?

- Dix-neuf heures trente. Je rattrape un peu mon absence d'hier.

- Alors je vais te préparer un de ces petits plats dont tu te souviendras longtemps. Tu l'as bien mérité.

Julie éclata de rire.

- Dis donc, on devrait se disputer plus souvent ! Et puis tiens, comme tu es dans de bonnes dispositions, peux-tu faire une course pour moi ?

- Pas de souci ! De quoi as-tu besoin ?

- Tu sais, j'avais promis à Océane de lui apporter une poupée, mais vu l'heure à laquelle je vais sortir, la boutique à laquelle je pense sera fermée. C'est le magasin de jouets de la rue Saint-Aspais, pas très loin de l'église.

- Bof... je ne sais pas si je saurai trouver...

- La rue ? Mais voyons François...

- Non, je parle de la poupée.

- Alors, ça a deux bras, deux jambes, en général une jolie robe et des yeux bleus inexpressifs.

- Arrête de te moquer. Tu ne préférerais pas t'en occuper toi-même ?

- Non, je voudrais la lui apporter à l'hôpital demain.

- Ah bon ? Tu veux déjà y retourner ? Eh bien je vais y aller, mais c'est vraiment pour te faire plaisir.

- Et il faut qu'elle soit blonde, je l'ai promis à la petite.

- C'est ça, une belle blonde, et avec une forte poitrine.

Julie réprima un début de fou rire, ce qui fit sourire François, heureux d'avoir réussi à la distraire de ses idées moroses. Ils raccrochèrent après s'être embrassés mutuellement. Il retourna immédiatement à la cuisine car la faim lui taraudait l'estomac. Il salivait à l'avance à l'idée de la gigantesque assiette de pâtes au gruyère dégoulinantes de beurre demi-sel qu'il allait déguster. Et tant pis pour le cholestérol. Il ferait diète ce soir. Non, il avait parlé d'un bon dîner à Julie. Alors demain. Il commencerait un régime sévère demain.

Promis.

Mais les pâtes étaient restées un bon moment dans l'eau bouillante, et même si le gaz était éteint, elles avaient continué à cuire tout le temps de la conversation. Elles formaient maintenant un magma gluant et collant. Dégouté, François jeta le tout à la poubelle et faillit laisser choir le couvercle sur la tête de Tom, toujours intéressé par ce qui tombait dans cette grande boîte délicieusement odorante.

Il se rabattit sur un plat tout fait congelé, des tagliatelles au saumon, qui lui parurent d'une fadeur insupportable. Même Tom, après avoir reniflé délicatement l'assiette, était parti avec une mimique qu'on aurait pu traduire en langage humain par « grimace de dégoût ».

Il regarda les informations, qui consacrèrent une partie de leur édition aux prochaines élections présidentielles, puis il alla se changer pour sortir. Il hésita à prendre sa voiture, mais il se dit qu'un peu de marche ne pouvait lui faire que du bien, d'autant que la météo avait annoncé du soleil pour l'après-midi.

Il fit une caresse sur la tête de Tom, couché en rond sur le canapé, qui émit un bref ronron pour lui signifier qu'il appréciait ce geste amical, mais ne daigna pas pour autant lever la tête.

Dans le hall de l'immeuble, il croisa madame da Silva qui lui demanda, avec son irrésistible accent, comment il s'était fait « chette groche boche » sur le front. Il le lui expliqua rapidement, lui demanda des nouvelles de ses enfants et le regretta durant le quart d'heure qui suivit. Il fut sauvé par madame Crouteau, qui occupait un appartement au dernier étage et venait voir si Armando, le mari de madame da Silva, pouvait venir lui déboucher son évier.

Il sortit et aspira une grande goulée d'air frais. Puis il se dirigea d'un pas alerte vers le pont qui enjambait la Seine. Tout en marchant, il regardait des pêcheurs installer leur matériel sur la berge. Il se demanda, comme à chaque fois, s'ils attrapaient beaucoup de poissons, et ce qu'ils en faisaient. Leur chair était-elle comestible ?

Il arriva dans la rue Saint-Aspais et trouva sans mal la boutique indiquée par Julie. Sa vitrine était joliment remplie de jeux et jouets de toutes sortes, du train en bois à l'ancienne à la dernière version d'un robot japonais, en passant par des poupées magnifiques et des peluches attendrissantes. Ça et là, se trouvaient des livres pour enfants aux dessins colorés et naïfs.

François entra dans la boutique, déclenchant un gai carillon. Une dame d'une cinquantaine d'années, habillée à la dernière mode et portant des lunettes pailletées, cessa de ranger des boîtes sur une étagère, se retourna, lui adressant son plus beau sourire commercial.

- Bonjour monsieur, est-ce que je peux vous aider ?

- Bonjour madame, oui, je cherche une poupée pour une petite fille hospitalisée.

- Pauvre petite, dit-elle en ayant l'air de s'en fiche complètement, vous préférez une poupée de petite taille, style Barbie, ou plus grosse, genre baigneur ?

- Euh...

- Moi, je vous conseillerais Dolly, une poupée qui ferme les yeux et parle, elle possède une centaine de phrases à son répertoire.

- Elle est blonde ?

- Non, brune, pourquoi, c'est important ? De plus, elle possède une garde-robe qui ravira n'importe quelle demoiselle : une robe de bal, une tenue de ski,...

Le carillon fit entendre son bruit aigrelet et une femme entra, saluant à la cantonade. Elle portait un jean serré et un mini blouson en fourrure. Ses longs cheveux bouclés châtain clair étaient retenus par une barrette blanche.

- Bonjour madame, puis-je vous aider ? Je termine avec monsieur et je suis à vous.

- Prenez votre temps, je désirerais un canard en peluche, je vais chercher tranquillement.

- Un canard ? J'ai peur de ne pas avoir ça en magasin... Par contre, je peux vous montrer d'adorables ours, des tortues, des...

- Quel dommage... non, c'est d'un canard dont j'avais besoin. C'est pour une collection. Tant pis. Désolée pour le dérangement, au revoir. Et elle ressortit en laissant la porte entr'ouverte.

- Bon, je vous disais donc pour la garde-robe...

Mais François ne l'écoutait plus et se précipitait vers la porte, comme s'il avait l'intention de la refermer.

- Laissez donc, monsieur, je...

Son client ne prit même pas la peine de lui répondre et se propulsa sur le trottoir. Il regarda de chaque côté et prit à droite. La patronne le suivit et le héla.

- Si vous y tenez vraiment, je peux la teindre en blond, vous savez !

Il ne se retourna même pas, marchant à quelques pas derrière la femme au canard. Elle grommela quelque chose à propos de la manie qu'avaient les hommes de perdre la tête à la vue de chaque popotin qu'ils croisaient, surtout que la propriétaire de celui-ci n'était même pas jolie. Elle rentra dans sa boutique de fort mauvaise humeur.

François restait à une dizaine de mètres de la femme qu'il suivait, tout en se demandant ce qu'il devait faire et comment l'aborder sans passer pour un vulgaire dragueur. Elle se retourna brusquement pour le regarder et il n'eut que le temps de se plonger dans la contemplation de la vitrine de la pâtisserie devant laquelle il se trouvait. Elle repartit et il laissa passer quelques secondes avant de lui emboîter le pas à nouveau. Il la vit entrer dans un grand magasin de vêtements. Après une courte hésitation, il pénétra à son tour. Heureusement, on y

vendait également des habits masculins. Il se cacha derrière un portant auquel étaient suspendus des pulls de toutes sortes, en épiant la femme qui fouillait dans un grand bac rempli de sous-vêtements. Une vendeuse s'approcha d'elle, sûrement pour lui proposer ses services, et elles se mirent à chuchoter. De temps à autre, elles tournaient la tête vers lui en le regardant d'un air réprobateur.

Se sentant démasqué, il préféra sortir du magasin, en prenant un air dégagé et une démarche décontractée. Il sentait dans son dos les regards des deux femmes, mais il réussit à franchir la porte sans se retourner. Il alla s'installer dans un café non loin de là, s'arrangeant pour avoir dans son champ de vision la porte du magasin. Il commanda un déca qu'il but à petites gorgées tant il était chaud. Pour une fois, il était bon, et quelques minutes plus tard, il en demanda un deuxième. Mais à peine avait-il porté la tasse à ses lèvres que la femme sortit de la boutique, un grand sac plastique à la main, et partit dans la direction opposée d'un pas pressé. François avala d'un trait le contenu de sa tasse, se brûla la langue et la gorge, dansa un peu sur place sous l'effet de la douleur et sortit en trombe, après avoir lancé un billet froissé sur le comptoir.

Il paniqua un instant, car il avait perdu de vue la femme au milieu de la foule de plus en plus dense. Puis il aperçut un morceau de fourrure entre deux badauds et accéléra le pas sans le quitter des yeux. C'était bien elle. Elle se dirigeait vers le pont pour repasser de l'autre côté. Elle allait donc dans la direction que François aurait prise pour rentrer chez lui. Il fut soulagé qu'elle ne soit pas en voiture, d'autant qu'il lui était plus facile de la suivre maintenant en se mélangeant au nombre croissant de piétons. Elle se retourna deux ou trois fois, mais ne l'aperçut pas.

Quelques minutes plus tard, la femme obliqua vers la gauche et arriva dans une rue qui menait tout droit à la gare. Les promeneurs se raréfiant, il dut ralentir afin de garder une distance assez raisonnable pour ne pas se faire repérer. François se demanda si elle allait prendre le train et s'il lui restait assez de monnaie pour acheter un billet, mais une centaine de mètres avant la gare, elle tourna à gauche dans une petite rue pavillonnaire. Il courut jusqu'à l'angle et jeta un œil. Vers le milieu de la rue, la femme avait sorti une clé et ouvrait une porte en fer forgé vert. Donc, elle était seule chez elle.

Son téléphone portable sonna à ce moment. C'était Julie.

- Coucou, mon cœur, alors tu as trouvé ?
- Non, c'est compliqué.
- Mais je t'avais pourtant bien expliqué où c'était !
- Si, la boutique, je l'ai trouvée, mais j'ai été obligé de partir avant d'avoir choisi la poupée.
- Pourquoi ?

- Julie, une cliente est entrée. Elle... je crois qu'elle va mourir demain. Long silence. Puis la voix de Julie, légèrement chevrotante.

- A quoi as-tu vu ça ? C'est une personne âgée ? Tu lui as parlé ? Elle ressemblait à madame Kowalski ?

- Doucement, ma chérie, laisse-moi t'expliquer. C'est une femme d'une quarantaine d'années...

Il hésita avant de poursuivre car Julie paraissait déjà assez déstabilisée comme ça, mais il se devait de lui dire la vérité. Il y a quelques années, lorsqu'il travaillait encore à la SoPaGro, une de ses collègues, tombée follement amoureuse de lui, l'avait harcelé pendant plusieurs mois, allant même jusqu'à s'asseoir sur le capot de sa voiture pour l'empêcher de rentrer chez lui. François avait beau lui dire que ça ne servait à rien, qu'elle ne l'intéressait pas, elle persistait à le poursuivre de ses assiduités au bureau. Tous ses collègues en faisaient des gorges chaudes, et les paris allaient bon train. François arriverait-il à résister à cette superbe rousse aux yeux bleus et aux formes généreuses, et si oui, combien de temps ?

Il n'avait rien dit à Julie, ne voulant pas l'inquiéter et encore moins lui faire de la peine. Mais lorsque la fameuse Eva s'en était prise à la voiture de Julie devant chez eux, crevant les quatre pneus et arrachant les rétroviseurs, il avait été obligé de tout lui avouer. La scène qui avait suivi avait été terrible. Elle lui avait reproché avec véhémence son silence à propos de sa relation avec sa collègue, elle se sentait exclue de sa vie, et d'abord, l'aimait-il encore ?

François avait protesté, avait juré qu'il ne s'était rien passé, et qu'il ne se passerait jamais rien entre lui et cette rouquine hystérique. Il avait ajouté qu'il n'aimait qu'elle et qu'aucune autre femme ne pourrait s'interposer dans leur couple. Elle avait sangloté dans ses bras, lui avait fait promettre de ne plus jamais mentir, même par omission, et l'affaire s'était terminée sur le lit, délogeant Tom qui s'était réfugié dessous dès qu'il avait entendu les premiers éclats de voix.

Le lendemain, François avait mis au point les choses avec Eva devant tout le monde (personne n'en avait perdu une miette), il avait eu des paroles très dures, mais au moins cela avait eu l'effet escompté. Elle avait arrêté de lui courir après dans tous les sens du terme, et avait remboursé largement les frais de réparation de la voiture. Quelques semaines plus tard, elle avait jeté son dévolu sur un cadre fraîchement arrivé, et lorsque François était parti de la société, la rumeur disait qu'elle était parvenue à ses fins, c'est-à-dire qu'il avait quitté sa femme et ses deux enfants pour venir vivre avec elle.

Depuis, il était resté fidèle à sa promesse et lui racontait tout ce qui se passait dans sa vie. Il faut dire que depuis qu'il travaillait à domicile, les anecdotes étaient nettement moins croustillantes...

Il décida donc de ne rien lui cacher.

- On va l'étrangler, j'ai vu très nettement la marque des doigts sur son cou, elle a les yeux exorbités et elle est violacée.

- Oh mon dieu...

- Je l'ai suivie lorsqu'elle est sortie du magasin de jouets, c'est pour ça que je n'ai pas pris la poupée.

- Tu as essayé de lui parler ?

- Pas encore, je ne sais pas comment lui expliquer tout ça. En plus, elle m'a repéré et je pense qu'elle se méfierait de tout ce que je pourrais lui raconter.

- Et tu es où, exactement ?

- Je suis dans sa rue, je m'apprêtais à passer devant sa maison pour jeter un œil quand tu as appelé.

- Tu as vu le nom de sa rue ?

- Attends, je regarde... Il y a des feuilles qui cachent la moitié de la plaque. Rue Barb.. je crois qu'il y a un Z aussi... Barbizon, peut-être ? Non, rue Barbazan, voilà.

- Je connais, c'est près de la gare, non ?

- Tout à fait.

- Chéri, sois prudent, ça ne me plaît pas, cette histoire. Peut-être que celui qui va l'étrangler est déjà chez elle, peut-être que c'est son mari, ou son fils, ou encore un voisin...

- Je ne pense pas, la porte était fermée à clé, elle doit être seule dans son pavillon. Je me demande si je ne ferais pas mieux de prévenir la police.

- Pour une fois, je suis d'accord avec toi. Mais que vas-tu leur raconter ?

- Je vais dire que j'ai vu un individu louche escalader la clôture de son jardin, ils vont sûrement envoyer une patrouille, ça empêchera peut-être le drame d'avoir lieu.

- Bonne idée, mais à ta place, j'appellerais en numéro masqué.

- C'est bien ce que je comptais faire. Ceci dit, je vais quand même rester dans le coin, le futur assassin n'a peut-être l'intention de venir chez elle que tard ce soir.

- Et si c'est elle qui sort ?

- Alors je ferai tout pour l'en empêcher, quitte à dire la vérité sur mes visions. Julie, je ne peux pas ne rien faire, je me le reprocherais toute ma vie si elle meurt quand même, alors que je le savais et que j'aurais pu intervenir. Tu comprends ça ?

- Bien sûr, mais quand même, fais attention à toi. Appelle-moi toutes les demi-heures pour me dire où tu en es.

« Et pour te rassurer », pensa François.

- Promis. Bon, je te laisse, je n'ai plus beaucoup de batterie. Ne m'attends pas pour dîner, je ne sais pas à quelle heure je vais rentrer.

Il raccrocha avant que Julie ne l'abreuve à nouveau de conseils de

prudence. Il observa la rue. Deux voisins étaient sortis et discutaient en regardant le ciel. Un enfant passa à vélo. Une dame avec une poussette le frôla et lui jeta un coup d'œil curieux. Elle tourna à gauche à l'autre bout de la rue et disparut de son champ de vision. Une voiture verte se gara, son propriétaire descendit et rentra chez lui. Les voisins étaient rentrés chez eux, la rue était maintenant vide. Il décida de passer devant la maison, juste comme ça. C'était un pavillon plutôt étroit mais assez haut, et pas très bien entretenu. Le jardinet devant était envahi de mauvaises herbes, des petits outils de jardinage rouillaient dans l'herbe, et seuls les rideaux aux fenêtres témoignaient d'une présence en ces lieux. Un petit carton sur la boîte aux lettres indiquait « Monsieur et Madame Andréi » Il hésita un moment, puis sonna. Une fenêtre s'ouvrit au premier étage et la tête de la femme apparut.

- Madame Andréi ? Pardonnez-moi de vous déranger, mais pourrais-je vous parler quelques minutes ?

- Encore vous ? Mais qu'est-ce que vous me voulez, à la fin ? Et je rêve ou vous m'avez-vous suivie jusque chez moi ?

- Oui, mais je vous assure que je ne vous veux aucun mal, au contraire, je voudrais vous prévenir d'un danger qui vous guette.

- Ah je vois... La fin du monde ou le retour de Satan ! Vous faites partie d'une secte ou quelque chose comme ça... Désolée, je ne suis pas une bonne candidate pour vous.

- Non, absolument pas, ce que je veux vous apprendre vous concerne personnellement. Laissez-moi vous...

- Allez-vous-en ! Si vous ne partez pas tout de suite, j'appelle la police !

La voix de la femme devenait de plus en plus stridente au fur et à mesure qu'elle parlait. Il sentait la peur s'insinuer en elle.

- D'accord, je m'en vais, mais madame Andréi, je vous en supplie, faites très attention à vous. Votre mari est avec vous ?

- Oui, et si vous ne vous en allez pas, il va venir vous casser la gueule ! François battit en retraite, persuadé que la femme lui avait menti. Si son mari était effectivement avec elle, il serait venu voir ce qui se passait, il ne pouvait pas ne pas avoir entendu la sonnette et la voix de sa femme. Elle avait sûrement dit cela pour se protéger et qu'il cesse de l'importuner. Il retourna à pas lents au bout de la rue. Il réfléchissait. Apparemment, madame Andréi était seule chez elle, donc pour l'instant, elle ne risquait rien. Il décida de retourner chercher sa voiture et de « planquer » près de chez elle. Mais pendant le laps de temps où il serait absent, il pouvait se passer plein de choses. Il prit alors son portable et composa le numéro de police-secours.

- Allô, ici le commissariat de Melun, je peux vous aider ?

- Oui, bonjour, je voudrais juste vous dire que j'ai vu une personne à

l'allure suspecte pénétrer dans un jardin privé en escaladant la grille...

- Quelle adresse ?

Il la donna.

- Votre nom, monsieur ?

Il raccrocha. Une dizaine de minutes plus tard, une voiture de police s'arrêta devant la maison des Andréi. Un agent alla sonner, puis on le fit entrer. François en profita pour partir au petit trot, il arriva chez lui hors d'haleine, enleva son gros pull qui lui tenait trop chaud et attrapa au vol ses clés de voiture. Il repartit aussitôt, ignorant les miaulements plaintifs d'un Tom affamé.

Il retourna dans la rue Barbazan et eut la chance de trouver une place non loin de la maison, qui lui permettait de voir le portail d'entrée s'il s'asseyait sur le siège passager. La voiture de police n'était plus là. Il regarda autour de lui. Deux nouvelles voitures étaient venues se garer dans la rue, une C1 rouge et une 206 noire, et un quatre-quatre gris était parti. Sinon, tout était calme. L'attente commença. Julie lui envoya un SMS lui demandant si tout allait bien, il lui répondit de la même façon en la rassurant du mieux qu'il put. Puis il s'installa le plus confortablement possible et commença à attendre, les yeux tournés vers la maison. À la télé, dans les feuilletons, il finissait toujours par se passer quelque chose d'intéressant au bout de quelques secondes de planque, mais là, rien, et il s'ennuyait horriblement. Des gens passaient sur le trottoir, mais personne n'avait fait mine de s'arrêter devant la maison. À un moment, un petit garçon de cinq ans environ s'approcha de la vitre et lui offrit un superbe sourire édenté, que François lui rendit, avant de courir rattraper sa mère sur le trottoir.

Le jour déclina. L'ombre envahit progressivement la rue et quelques fenêtres s'allumèrent. Il frissonna et regretta son gros pull. Dans la maison de madame Andréi, une lumière s'alluma au rez-de-chaussée et une silhouette passa devant les rideaux. « Bon, très bien », se dit François et il se cala plus confortablement sur son siège. Julie lui envoya un nouveau SMS auquel il répondit en gardant un œil sur la maison. Il lui conseilla de ne pas l'attendre et d'aller se coucher de bonne heure. Bientôt, la nuit fut totale, et toutes les maisons étaient allumées. Un instant, il envia ces familles paisibles se préparant à dîner dans la douceur de leur intérieur bien chauffé. Il commençait à avoir vraiment très froid, mais ne voulait pas allumer le moteur car, côté essence, il était presque à sec. De plus, à force de regarder toujours la même chose, il sentait ses paupières s'alourdir.

« Non, il ne faut pas que je dorme ! » se dit-il en fermant les yeux à moitié. Une minute plus tard, il ronflotait doucement.

Il rêvait qu'il était dans une boutique remplie uniquement de poupées blondes qui parlaient toutes en même temps lorsqu'il fut réveillé par une mobylette pétaradante qui passait dans la rue. Il se frotta les yeux

et regarda dehors. Rien ne semblait avoir bougé. Il reprit sa surveillance en se maudissant de son manque d'endurance. Il aurait fait un piètre policier.

Soudain, une ombre furtive sortit de la maison, ouvrit le portail et se précipita vers une voiture garée non loin de là. François se redressa, toute fatigue envolée, et une poussée d'adrénaline lui fit battre le cœur. Était-ce madame Andréi qu'il venait de voir ? Non, la silhouette était un peu plus massive, plus... masculine. Un frisson lui passa dans le dos, et celui-ci n'était pas dû au froid. La voiture de l'inconnu démarra tout doucement et feux éteints, comme pour se faire la plus discrète possible, puis il accéléra jusqu'au bout de la rue et prit le tournant sur les chapeaux de roues, après avoir grillé le stop.

François descendit de sa voiture, se massa les reins et marcha jusqu'à la maison. La fenêtre était toujours éclairée, ce qui ne fit que confirmer une présence à l'intérieur. Peut-être était-ce bien son mari, après tout, qu'il venait de voir... Mais alors pourquoi partir de cette façon, comme un voleur ?

Il regarda sa montre. Minuit vingt.

- Merde. On est demain, dit-il à voix haute.

Il se tenait, indécis, devant le portail. Devait-il sonner ou pas ? La maison semblait menaçante et paraissait plus haute qu'à la lumière du jour. Il avait même l'impression qu'elle se penchait vers lui, comme pour l'avaler d'un coup. Il se secoua, se traita de truffe et appuya sur la sonnette. Il avait juste l'intention d'apercevoir madame Andréi ouvrir sa fenêtre, preuve qu'elle était vivante, et il se sauverait avant qu'elle ait pu le reconnaître dans la pénombre.

Rien ne bougea. Pas même un frémissement de rideau. Il appuya plus longuement. Des aboiements retentirent dans le pavillon en face.

Il hésita. D'un côté, il avait une envie féroce de tourner le dos, de remonter dans sa voiture et de rentrer chez lui se blottir contre Julie, et d'un autre, il savait qu'il lui était impossible de le faire, et qu'il n'arriverait plus à dormir avec cette lâcheté sur la conscience.

Il ouvrit le portail. Il n'osait pas faire un pas en avant. Une toute petite allée de graviers menait jusqu'aux cinq marches qui permettaient d'accéder à la porte d'entrée. Il finit par trouver le courage d'entrer et referma sans bruit le portail derrière lui. Il marcha sur l'herbe, craignant que le gravier ne crisse trop fort. Il monta les marches et s'arrêta devant la porte. Son cœur battait à tout rompre. « Si la porte est ouverte, je rentre, sinon, je m'en vais » pensa-t-il en espérant de toutes ses forces que ce soit fermé. Il prit la poignée et appuya dessus. Elle s'abaissa sans bruit. Il prit une grande inspiration et poussa le battant. La porte s'ouvrit.

Devant lui, un long couloir sombre. Le silence était total.

- Madame Andréi ?

Sa voix sembla ricocher sur les murs et se fondre dans l'obscurité presque palpable. Il fit un pas en avant sans lâcher la poignée. Sur sa droite, il aperçut, ou devina plutôt, une porte au bas de laquelle courait un mince rai de lumière. C'était probablement la pièce dont on voyait la fenêtre éclairée à l'extérieur. Il eut du mal à lâcher la poignée de la porte d'entrée tant sa main était crispée dessus. Puis, il avança de deux pas et se tourna. Le rai lumineux se trouvait maintenant au bout de ses chaussures.

- Il y a quelqu'un ? Madame Andréi, vous êtes là ?

Seul le bruit de la chaudière se remettant en route lui répondit, le faisant sursauter.

Il poussa la porte qui s'ouvrit avec un léger grincement. Il cligna des yeux pour les accoutumer à la lumière crue de la pièce. C'était le séjour. Il resta sur le seuil et son regard balaya la pièce de droite à gauche. Le parquet était vieux et taché, les meubles dépareillés avaient connu des jours meilleurs, mais malgré cela, il en ressortait un sentiment de confort. Droit devant lui, il vit une magnifique cheminée, devant laquelle était installé un canapé élimé. Il avait dû être rouge autrefois, mais le temps l'avait rendu rose par endroits. À moins que ce ne soit la poussière accumulée. À sa droite, un fauteuil en rotin garni d'un gros coussin vert pomme, et à gauche deux poufs en cuir beige. Une table basse recouverte de magazines et de pots-pourris desséchés trônait entre la cheminée et le canapé. Tout paraissait normal.

À gauche, une porte ouverte donnait sur la cuisine plongée dans le noir. Par terre, juste à l'entrée, un sac à main gisait, son contenu renversé sur le sol. Intrigué, il s'avança dans la pièce. C'est alors qu'il la vit.

Son cœur fit un aller-retour dans ses talons et son front se couvrit instantanément d'une sueur froide. Elle était allongée sur le canapé, la tête tournée vers la cheminée, comme si elle admirait une belle flambée. Elle portait un déshabillé vapoureux et des mules à talons argentées. L'une d'elles était tombée et il pouvait voir son petit pied soigneusement manucuré.

Incapable de faire un mouvement, François regarda ensuite son cou, sur lequel il découvrit les traces de doigts, telles qu'il les avait aperçues auparavant. Si cela ne l'étonna pas vraiment, il n'en ressentit pas moins un picotement désagréable au creux des reins. Le visage violacé était exactement comme il l'avait vu un peu plus tôt, et les yeux légèrement exorbités semblaient exprimer une épouvante sans nom.

Retrouvant sa mobilité, il se précipita vers elle et s'agenouilla. Il avait maintenant la déplaisante impression que les yeux de la morte le regardaient avec un air de reproche. Réprimant sa répulsion, il

chercha son pouls, sachant pertinemment que c'était inutile. Ça l'était. Il se releva en prenant appui sur la table basse. Chancelant, il alla jusqu'à la cuisine, ouvrit un placard et se servit un grand verre d'eau. Aussitôt, il paniqua en pensant aux empreintes qu'il avait failli laisser dessus. Il prit un mouchoir en papier dans sa poche et essuya frénétiquement le verre. Puis, il se précipita dans le séjour, faisant tout son possible pour ne pas regarder le cadavre, mais peine perdue. Ses yeux y revinrent malgré lui et son cœur fit les mêmes embardées. Qu'avait-il touché, dans cette pièce ? La table basse. Il frotta longuement le coin où il s'était appuyé pour se relever.

Ensuite, il nettoya le bouton de la porte du séjour, puis celui de la porte d'entrée, restée entrouverte. Dans sa tête, il refit le trajet qu'il avait effectué jusqu'à ce qu'il trouve le corps de madame Andréi. Il n'avait qu'une envie, celle de partir au plus vite de cet endroit qui lui donnait la chair de poule. Devait-il appeler la police ? Son instinct lui dit qu'il ferait mieux de n'en faire rien. Quelqu'un finirait bien par donner l'alerte, et de toute façon, on ne pouvait plus rien pour elle. Il corrigea mentalement : il n'avait rien pu faire pour la sauver. Un sentiment de frustration et de colère s'abattit sur lui.

Il sortit pour regagner sa voiture, et revint sur ses pas pour frotter la poignée du portail. Il faillit jeter le mouchoir dans le caniveau, mais se retint au dernier instant. « On ne sait jamais... » se dit-il. Il monta dans son véhicule et, après un dernier regard vers la maison, où la fenêtre éclairée faisait croire à un semblant de vie, il démarra.

Lorsqu'il ouvrit la porte de chez lui, il poussa inconsciemment un énorme soupir. Il se sentait désormais en sécurité. Tom vint se frotter contre ses jambes en ronronnant et fila vers la cuisine. Au grand désappointement du chat, il prit la direction opposée et entra dans la salle de bains. Il prit une douche brûlante, comme pour se débarrasser des images morbides qui paraissaient coller à sa peau. Il ne parvenait pas à oublier le regard à la fois mort et terrifié du cadavre, et savait déjà que ce regard le hanterait toute sa vie.

Il alla se coucher sans faire de bruit, pour ne pas réveiller Julie dont la respiration lente trahissait un sommeil profond. Mais il n'avait pas vu sa jambe étalée en travers du lit, et lorsqu'il la heurta, elle tressaillit et s'assit brusquement sur le lit.

- François, c'est toi ? demanda-t-elle d'une voix angoissée.

- Oui, ma chérie, rendors-toi.

Elle alluma sa lampe de chevet et se frotta les yeux.

- Alors, tu as vu quelque chose ?

- Tu ne préfères pas qu'on en parle demain matin ?

- Non, de toute façon, maintenant, je n'arriverai pas à me rendormir.

Alors il lui raconta tout dans les moindres détails. Elle eut un hoquet de surprise lorsqu'il lui raconta la découverte du cadavre, et elle se

raidit quand il lui expliqua qu'il avait effacé toutes ses empreintes digitales.

- Tu es sûr de ne pas en avoir oublié ?

- Je ne pense pas, j'ai fait tout le tour, et de toute façon, je n'avais pas touché à grand-chose.

- Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

Sous-entendu « est-ce que tu vas prévenir la police ? »

- Honnêtement, je ne sais pas. J'ai peur. On m'a vu avec elle.

- Tu parles de la vendeuse de jouets ?

- Oui, j'ai tout laissé tomber pour me précipiter sur les traces de cette femme, elle s'en souviendra certainement. Et puis dans la boutique de vêtements, madame Andréi et l'employée n'ont pas arrêté de me regarder. Sans oublier d'autres personnes que moi, je n'ai pas remarquées, mais qui, elles, sauraient me reconnaître si on leur demandait.

Ils réfléchirent tous deux quelques minutes en silence. De temps en temps, Julie serrait brièvement sa main, comme pour lui dire qu'elle était de tout cœur avec lui dans cette dure épreuve. Brisé par toutes ces émotions, François finit par s'endormir d'un sommeil agité, en tenant toujours la main de Julie, retournée elle aussi dans un sommeil tourmenté.

Le commissaire Delorme et ses adjoints étaient réunis dans son bureau et faisaient un nouveau point sur « l'affaire Hamelet ».

- Pereira ?

- Hier soir, je suis allé interroger monsieur Rossi, l'homme qui a trouvé le cadavre, rien à tirer de ce côté-là. Le citoyen lambda, qui passait là par hasard, le pauvre homme en est encore tout chamboulé, et sa femme me dit que depuis, il se réveille toutes les nuits en hurlant de terreur. Il est comptable, a trois enfants, une vie réglée comme du papier à musique, bref, le genre de bonhomme pour qui aller pisser dans la ruelle relevait de l'exploit aventureux.

- Bien. Rezi ?

- Alors moi, j'ai fait le tour du voisinage, l'annonce du meurtre de Sylvie a choqué tout le monde, apparemment, elle était appréciée dans le quartier. Quelques personnes ont même pleuré. Les témoignages ont été unanimes : un gentil couple, souriant, toujours aimable avec les personnes qu'ils croisaient. Lorsqu'un barbecue était organisé dans le coin, ils faisaient généralement partie des invités.

- Pas de visites masculines quand le mari était au travail ?

- Non, s'il y en avait eu, ça se saurait su immédiatement, et la nouvelle se serait répandue comme une traînée de poules.

- Poudre, chuchota Nicolas.

- Oui, c'est ça, p...

- Gagnon ?

Vexée, Samia Rezi referma la bouche et croisa ses bras, en arborant un air boudeur. Nicolas se mordit les lèvres pour ne pas sourire, il savait que sa jeune collègue ne supportait pas d'être prise en défaut devant son chef. Christophe Gagnon s'était levé comme un ressort en entendant son nom et il tira nerveusement sur son pull à losanges jaunes et orange, l'allongeant encore de quelques centimètres.

- Je suis allé à leur banque, j'ai eu de la chance, ils s'apprêtaient à fermer, mais quand ils ont su que je venais pour...

- Gagnon ! tonna le commissaire.

- Christophe, dit doucement Samia avec un petit soupir, souviens-toi de ce que je t'ai expliqué l'autre jour : tu dois aller droit...

- ...au but, oui, je sais, d'ailleurs, merci, Sam, pour...

Le bruit que fit le presse-papier en marbre du commissaire lorsqu'il l'abattit sur son bureau fit sursauter tout le monde.

- Les deux époux ont un compte joint, se hâta de reprendre Christophe Gagnon, rien de particulier durant ces six derniers mois. Par contre, patron, Sylvie Hamelet a ouvert récemment un compte à son nom à elle seulement, et elle a déposé deux mille euros dessus.

- Et ? demanda le commissaire en se levant à moitié du coin de son bureau sur lequel il était assis et en se penchant en avant.

« Enfin un élément intéressant, il était temps... », pensa-t-il.

- Rien. Elle n'y a pas touché.

Déprimé, il se rassit lourdement. On frappa à la porte et Olivia passa la tête.

- Monsieur le commissaire, j'ai au téléphone une femme paniquée qui dit qu'il est arrivé quelque chose à sa sœur. Ça a l'air sérieux.

- D'accord, je la prends sur la deux. Bon, remettez-vous au travail. Gagnon, rien sur la 206 noire ?

- Pas encore.

- Alors continuez.

Il alla s'asseoir dans son fauteuil pendant que ses adjoints sortaient à la queue leu leu. Il appuya sur un bouton.

- Je suis le commissaire Delorme. Je vous écoute, madame.

- Ah bonjour monsieur ! Je me permets de vous appeler car je suis extrêmement inquiète à propos de ma sœur. Je suis sûre qu'il lui est arrivé quelque chose !

- Qu'est-ce qui vous faire dire ça, madame ?

- Voilà. J'avais rendez-vous avec Natacha ce matin pour aller acheter un cadeau à notre autre sœur Irina, qui vient d'avoir son premier enfant. Nous nous faisons une joie de faire du lèche-vitrine ensemble. Mais quand j'ai téléphoné chez elle ce matin, elle n'a pas répondu. Alors, je l'ai appelée sur son portable, même chose. Je suis allée chez elle, j'ai sonné en vain, mais ce qui m'inquiète, c'est que, malgré le soleil, il y a de la lumière dans son séjour, qu'on voit très bien car ses volets ne sont pas fermés. Cela aussi, d'ailleurs, est anormal, car ma sœur est « flippette » et se barricade chez elle dès que le soleil se couche.

- Vous n'avez pas plutôt pensé à appeler les pompiers ?

- J'ai hésité, mais j'ai un mauvais pressentiment, et s'il est réellement arrivé quelque chose à Natacha, comme je le crains, je préfère que ce soit vous les premiers sur place. Pour les indices, vous comprenez ?

- Oui, madame, et je ne peux que vous en féliciter... Mais n'allons pas trop vite, il y a peut-être une explication logique à ce rendez-vous manqué.

- Non, monsieur le commissaire, il est arrivé quelque chose de grave, je le sens dans mes tripes.

Sa voix trembla sur les derniers mots.

- Bien. Donnez-moi l'adresse, je vais envoyer mes hommes. Et vous-même, vous êtes madame... ?

- Sonia Bréguet, je suis l'aînée des trois sœurs. Merci, monsieur le commissaire, de prendre mon inquiétude au sérieux, je suis malheureusement certaine que vos lieutenants ne vont pas se déplacer

pour rien.

- Eh bien moi, j'espère que si, ce qui signifierait que vous avez retrouvé votre sœur.

Il nota sur un papier le numéro et le nom de la rue, et raccrocha après avoir réconforté du mieux qu'il pouvait la pauvre femme. Il fit appeler Nicolas et Samia, qui arrivèrent rapidement, leur bureau se trouvant dans le même couloir. Il leur expliqua succinctement l'affaire, leur donna le papier avec l'adresse et les y envoya.

- Et dites à Gagnon de faire une recherche étendue sur Sonia Bréguet.

- D'accord patron !

Ils partirent et le commissaire prit quelques secondes pour s'adosser à son fauteuil et réfléchir. L'affaire Sylvie Hamelet le travaillait. Il était persuadé qu'elle avait une liaison, mais personne, à part son médecin et sa mère qui avaient des doutes, ne semblait être au courant. Elle devait vraiment être discrète. Il nota dans son petit carnet d'aller interroger ses collègues au lycée, ainsi que ses amies, avec qui elle était censée passer régulièrement la soirée du jeudi. Ne pas oublier non plus son cours de gym du mardi. Puis, pris d'une impulsion subite, il décrocha le téléphone et composa un numéro, qu'apparemment il connaissait par cœur. Il regarda par la fenêtre. Une sonnerie. Ses yeux effleurèrent le plan de Melun. Deux sonneries. Il ferma les yeux. Trois sonneries. On décrocha, et une voix féminine essoufflée prononça :

- Allô ?

Pincement familial au niveau du cœur.

- C'est moi. Je te dérange ?

- Euh... non... en fait, si, j'allais partir.

Il se retint fortement de demander où, bien qu'il en mourût d'envie.

- Et tu m'appelais pour quoi ?

- Tu as des nouvelles de Benoît ? Ca fait une éternité que je ne l'ai pas eu au téléphone. Il va bien ?

- Aux dernières nouvelles, oui. Mais tu connais ton fils, si moi je n'appelle pas, ce n'est pas lui qui le fera !

- Ses cours se passent bien ?

- D'après lui, « ça roule », et il est déjà lancé dans les révisions pour l'examen qui aura lieu à la mi-juin.

- Et côté logement, ça va toujours ?

- Impeccable, un des colocataires est parti, mais ils en ont retrouvé un autre immédiatement, et celui-ci a l'immense avantage de posséder une voiture. Bon, Olivier, il faut vraiment que j'y aille.

- Oui, désolé, Charlotte. Passe une bonne journée (il faillit ajouter « ma chérie ») et bonjour à...

Malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à prononcer le prénom de celui qui avait pris sa place et qu'il haïssait du plus profond de son être, bien que le pauvre Gérald ne fût pour rien dans leur séparation.

Charlotte avait pris la décision de le quitter bien avant de rencontrer ce brave garçon effacé, qui n'en revenait toujours pas d'avoir su plaire à une femme aussi magnifique. Fou amoureux, il la couvrait d'attentions et de menus cadeaux, et se dépêchait de rentrer la retrouver à dix-sept heures trente tous les jours. Le commissaire était conscient de n'avoir pas réussi à garder Charlotte à cause de son métier. La police exigeait beaucoup de ceux qui s'étaient donnés à elle, elle se comportait comme une maîtresse insatiable. Mais c'est le métier qu'il avait choisi, ou plutôt « qui l'avait choisi », comme il aimait le dire en plaisantant, seulement le prix à payer était lourd.

- Je lui dirai. Allez, bye.

Le déclic lorsqu'elle coupa la communication retentit lugubrement à son oreille. Il soupira et se leva. Autant s'occuper l'esprit en allant interroger les amies de Sylvie Hamet. Le téléphone sonna alors qu'il avait la main sur la poignée de la porte. Il revint sur ses pas. C'était le médecin légiste.

- Elle était enceinte d'environ deux mois. Première grossesse.

- Cela confirme ce que disait son médecin. Serait-il possible que tu fasses une recherche de paternité ?

- Pourquoi ? Ce ne serait pas son mari le père ?

- Peut-être pas. Alors, tu peux ?

- Te dire si c'est Jean-Claude Hamet le père biologique, oui, mais dans le cas contraire, je n'ai aucun moyen de savoir qui c'est, je n'aurai qu'un profil génétique inconnu.

- Ça me suffirait.

- Bon. Je m'en occupe. Mais toi, tu penses à quelqu'un en particulier ?

- Non, pas encore, je continue à fureter. C'était une très jolie femme, elle devait avoir une armée de soupirants à ses pieds. Entre ses collègues masculins et les pères d'élèves, ça fait un bon paquet de monde à soupçonner.

- Eh bien je te souhaite bon courage ! De mon côté, je vais m'occuper d'un grand-père qu'on a retrouvé mort chez lui, sans raison apparente, si ce n'est son âge respectable. Je vais vérifier.

- Et pour Sylvie Hamet, tu penses avoir fini bientôt ?

- Je te ferai signe.

Ils raccrochèrent en même temps, sans faire d'adieux de courtoisie, leur temps était trop précieux pour le perdre en échange de politesses. À peine avait-il reposé l'appareil que son portable sonna. C'était son adjoint.

- Oui Pereira.

- Patron, elle avait raison. Sa sœur a été étranglée chez elle. Madame Bréguet a fait un malaise, Samia la conduit à l'hôpital. J'ai essayé d'appeler Grandjean, mais je n'ai pas réussi à le joindre.

- Normal, j'étais au téléphone avec lui. Je m'en occupe.

- J'ai appelé aussi l'Identité judiciaire, ils arrivent.

- Bien. Ne touchez à rien, j'arrive.

Conseil superflu, il le savait, son adjoint connaissait exactement le procédé à suivre dans les cas de découvertes macabres. Il rappela Patrick Grandjean et se rendit rue Barbazan. Un petit groupe de voisins, prévenus on ne sait comment, stationnait devant le pavillon et bavardait avec animation. Les gars de l'IJ arrivèrent dans une fourgonnette blanche. Ils descendirent, tenant chacun un sac avec leur tenue et une mallette contenant leur matériel. Les gens s'écartèrent respectueusement pour les laisser passer. Puis, le légiste arriva à son tour, et les conversations reprirent de plus belle.

- Monsieur, c'est vrai qu'elle est morte ? demanda une voix balançant entre le chagrin de circonstance et l'excitation.

Le commissaire entra sans répondre et referma le portail en prenant soin de ne pas toucher la poignée. Il rejoignit Christophe Pereira dans le séjour. Ce dernier était en train d'examiner le contenu du sac à main de la victime.

- Ah patron. Il s'agit bien de Natacha Andréi, née le 23 août 1971 et demeurant à cette adresse. Elle a dû être tuée cette nuit, car j'ai retrouvé un ticket de caisse prouvant qu'elle a acheté des vêtements hier après-midi. De plus, la lumière était bien allumée.

- Grandjean nous confirmera. Vous avez interrogé les voisins ?

- Pas encore. J'y vais.

Il sortit et le commissaire observa les techniciens relever les empreintes, ramasser des échantillons de poussière et s'activer autour du corps. Ils travaillaient efficacement et en silence. Le policier se rendit dans la cuisine où l'un des hommes prenait des photos. Ils se saluèrent d'un signe de tête.

- Avez-vous remarqué des traces de lutte ici ou à côté ? interrogea le commissaire.

- La victime a quelques ongles abîmés, signe qu'elle a essayé de se défendre, sinon, rien n'est dérangé. Soit elle a été étranglée là où on l'a trouvée, soit on a déplacé le corps sur une courte distance, mais je n'ai pas encore vu les autres pièces et je ne peux pas encore tirer de conclusions. Grandjean vous renseignera mieux que moi.

- Je suppose qu'il est encore impossible de savoir si quelque chose a disparu.... Il y a un monsieur Andréi ?

- Je ne sais pas, mais à première vue, je dirais non.

- Alors il faudrait que sa sœur revienne pour vérifier qu'il ne manque rien.

- Sincèrement, je ne pense pas qu'il s'agisse d'un cambriolage qui aurait mal tourné, ça n'y ressemble pas.

- Confidence pour confidence, je n'y crois pas non plus. Elle s'était préparée et pomponnée comme pour recevoir un amant. Est-ce qu'ils

se sont disputés... est-ce qu'il l'a tuée... c'est fort possible, reste à savoir qui et pourquoi.

Un bruit de galopade précéda l'arrivée de Nicolas Pereira.

- Patron, écoutez ça : cette nuit, le voisin d'en face a été réveillé par les aboiements de son chien, il a jeté un œil dans la rue et a vu un homme sonner chez madame Andréi, puis entrer.

- Quelle heure ?

- Un peu après minuit. Mais depuis son divorce, sa charmante voisine collectionne plus ou moins les aventures, alors ça ne l'a pas étonné plus que ça et il est reparti se coucher. Et ce n'est pas tout ! Une autre voisine, une jeune mère, a vu un homme poireauter plusieurs heures dans une voiture garée à proximité du pavillon, comme s'il attendait que la nuit tombe. Au biberon de vingt-trois heures, il était encore là, au suivant, vers deux heures dix, il n'y avait plus personne.

- Elle a noté le numéro de la voiture ?

- Non, lorsqu'elle y a pensé, il était trop tard, il faisait sombre. Elle a seulement précisé que c'était une petite voiture, et de couleur foncée.

Le spectre de la fameuse 206 noire mystérieuse plana dans la pièce. Patrick Grandjean les rejoignit en enlevant ses gants.

- Cette dame a été tuée aux alentours de minuit. Elle a essayé de se défendre, mais je n'ai pas trouvé de fragments de peau sous les ongles. La mort est survenue rapidement. Les mains étaient puissantes, sûrement celles d'un homme. Je parierais que l'os hyoïde est fracturé, mais je ne pourrai le confirmer qu'après l'autopsie.

- L'os hyoïde, c'est bien le seul os qui ne soit pas articulé avec les autres ? interrogea Nicolas, toujours prêt à étaler ses connaissances anatomiques.

- Tout à fait, jeune homme, répondit le légiste d'un ton enjoué, il est situé au-dessus du larynx, et cette fracture est très courante dans les cas de strangulation.

- Qu'est-ce qui se serait passé, d'après toi ?

- D'abord, sait-on si la porte était intacte ou si on l'a forcée ?

- La serrure est comme neuve, intervint Nicolas, et la porte n'était pas fermée à clé.

- C'est bien ce que je pensais, dit le légiste en se grattant le haut du crâne, elle a ouvert à son meurtrier, son amant probablement, puis la soirée a mal tourné et il l'a tuée. Mais pourquoi...

- Ça, c'est à moi de trouver ! As-tu vérifié si...

- ... si elle possède le signe gravé sur son ventre ? Non, je vais le faire, bien que je ne pense pas que les deux affaires soient liées.

Il sortit une nouvelle paire de gants qu'il enfila avec dextérité, et retourna auprès du corps. Il s'agenouilla en leur tournant à moitié le dos. Lorsqu'il se releva quelques secondes plus tard, son visage était devenu blanc comme de la craie et il les regarda avec des yeux ronds.

Nul besoin de prononcer une parole, les deux policiers avaient compris. Le légiste revint vers eux d'un pas lourd.

- Elle l'a.

- Le même ?

- Oui.

- Ça se complique.

- Oui.

- Pereira, contactez Gagnon. Sylvie Hamelet et cette femme ont forcément un point commun, en dehors du fait qu'il s'agisse probablement du même meurtrier. Il faut qu'il le trouve. Même s'il doit y passer la nuit, mais je veux qu'il nous dégote quelque chose...

Il se tut et soupira.

- Oui patron, je l'appelle.

Il retourna dans le couloir d'entrée.

- Vous avez déjà eu un cas semblable ? demanda le technicien de l'IJ.

- C'est possible, en tout cas, il y a des points communs.

Son téléphone sonna. Il alla dans le couloir d'entrée pour répondre. C'était Samia qui appelait de l'hôpital.

- Patron, je viens de laisser Sonia Bréguet, ils lui ont donné des sédatifs et la gardent jusqu'à demain. Elle semble très affectée par la mort de sa sœur.

- Vous avez pu l'interroger un peu, tout de même ?

- Oui, pendant le trajet. Elle m'a dit que depuis son divorce, Natacha avait eu plusieurs relations amoureuses, mais rien de sérieux jusqu'au mois dernier. Cette fois, elle paraissait vraiment éprise et a même fait allusion à un mariage futur.

- On connaît le nom du fiancé ?

- Non, madame Bréguet sait juste que c'est un type qui n'est pas marié, qui n'a pas d'enfants, et qui se déplace beaucoup. Peut-être un représentant. Sa sœur n'a pas voulu dire son nom, de peur que ça porte malheur. Vieille coutume familiale.

Pendant un instant, le commissaire maudit la famille tout entière.

- Donc, peu de chance que ce soit l'ex-mari ?

- Dites plutôt aucune chance. Il est parti un jour avec toutes ses affaires, en lui envoyant un simple SMS : « Je te quitte. J'en aime une autre. » C'était il y a trois ans. Depuis, plus de nouvelles. De toute façon, s'il décidait de revenir, ce serait le rouleau à tapisserie qui l'accueillerait... l'accueillissait...euh...

Malgré lui, le commissaire sourit. Les expressions détournées et les conjugaisons improbables de sa jeune recrue le réjouissaient au plus haut point.

- D'accord. Des enfants ?

- Une fille de quinze ans, en sport-étude à Toulouse.

- Je vous laisse enquêter de ce côté-là. Prévenez-la de ce qui est arrivé

à sa mère et observez sa réaction.

- Moi ??

- Oui, vous. Il faut bien commencer un jour, et moi j'ai du travail ici.

- Parce que je dois me rendre là-bas ?

- Évidemment, on n'annonce pas une si terrible nouvelle par téléphone. Vous en profiterez pour fouiner un peu du côté des copains de la fille, on ne sait jamais.

- Mais patron, ça ne va pas être possible...

- Pourquoi donc ?

- Ma voiture est trop vieille, elle ne tiendra pas le coup !

- Qui vous parle d'y aller en voiture ? Vous prendrez le train, comme c'est l'habitude ici, et...

- Je suis malade en train.

- Même si vous vous asseyez dans le sens de la marche ?

- Oui, c'est aussi pire.

- Bon, je vais essayer de vous trouver une place en avion jusqu'à Blagnac.

- Oh non ! Pas l'avion ! Je passe la durée du vol dans les toilettes et je suis en panique dès que l'avion dépasse le toit des maisons !

Le commissaire soupira.

- Je suppose que la solution de l'autocar ne vous satisfait pas non plus ?

- Euh...non... En fait, je suis malade dans tout ce qui roule, navigue ou vole. J'ai même dû renoncer à prendre des bains à bulles, ça me donnait la nausée. Vous ne voulez pas envoyer Nicolas à ma place ?

- Sûrement pas ! Si la demoiselle Andréi est jolie, on ne le reverra pas avant la semaine prochaine !

- Et Christophe ? Il...

- Mademoiselle Rezi, pendant vos cours, qui doivent être encore frais dans votre mémoire, ne vous a-t-on pas appris qu'il fallait obéir à ses supérieurs, sans ergoter ni faire la tête ?

- Si, répondit Samia d'un ton piteux. Je vais y aller, patron. Mais comme c'est la première fois, vous ne voulez pas m'accompagner ?

Le commissaire referma son portable avant que son adjointe ne l'entende utiliser le mot de Cambronne. Un autre des techniciens de l'IJ le rejoignit.

- J'ai relevé plusieurs séries d'empreintes, dont celles de la victime, que l'on retrouve partout, évidemment. Une autre, présente dans plusieurs pièces, notamment la chambre d'amis, sûrement un habitué des lieux ; une troisième série qu'on trouve exclusivement dans la chambre de madame et la salle de bains.

- L'amant ?

- Il y a de fortes chances. Et j'ai gardé le meilleur pour la fin : deux empreintes très nettes, celle d'un pouce sur la poignée d'un placard de

la cuisine, l'autre sur la poignée intérieure du portail. Et rien côté extérieur, comme si on avait essuyé toute trace de passage. Les endroits où se trouvent les empreintes que j'ai relevées ont certainement été « oubliés » par celui à qui elles appartiennent. Ce qui veut dire que soit il a paniqué après le meurtre...

- ...soit cela n'a rien à voir avec cette histoire, du genre un plombier ou un livreur. Bon, vous m'envoyez tout ça au labo, et vous précisez que c'est urgent.

Le technicien hocha la tête et retourna dans le séjour. Le téléphone du commissaire sonna encore une fois.

- Oui Gagnon. Du nouveau sur la 206 ?

- Non ! Bien mieux que ça ! Le standard vient de me prévenir, c'est Daniel, vous savez, le grand chauve, qui a reçu l'appel hier après-midi. Il remplaçait Charles, qui...

- Et que vous a dit Daniel ?

- Un homme a appelé pour dire qu'il avait vu un rôdeur pénétrer dans le jardin de votre victime. Quand Dany lui a demandé son nom, il a raccroché. Le bonhomme nous téléphonait en appel masqué, apparemment, il ne sait pas qu'ici, son numéro s'inscrit quand même !

- Vous avez cherché à...

- Oui, je l'ai fait tout de suite, s'empressa de répondre Christophe avec une pointe de fierté dans la voix, et j'ai trouvé le propriétaire du portable.

Il laissa passer deux secondes comme pour savourer ce petit moment de gloire.

- Et c'est ? s'impatienta le commissaire.

- Il s'appelle François Lemestre.

L'église Notre-Dame était pleine. Julie et François étaient surpris de l'affluence des personnes venues assister aux obsèques de monsieur Donatello. Ils ignoraient qu'il connaissait autant de monde. Beaucoup de gens échangeaient des poignées de main ou s'embrassaient.

La famille occupait les premiers rangs. Se hissant sur la pointe des pieds, Julie reconnut Graziella, la fille de leur regretté voisin. Elle portait la même tenue noire que le jour où ils étaient allés la voir. Elle chuchotait à l'oreille d'un homme, probablement son mari. À côté d'elle, trois adolescentes, rangées par ordre décroissant de taille et aussi brunes que leur mère, observaient avec curiosité la nombreuse assistance.

Le curé arriva avec deux enfants de chœur. Tout le monde se tut et se leva. Julie avait à sa gauche un petit garçon blond d'environ quatre ans, qui la regardait et semblait fasciné par le collier d'opaline qu'elle portait. Elle lui sourit, et il glissa sa petite main dans la sienne. Elle ressentit un picotement familier au niveau du cœur, et les larmes lui montèrent aux yeux. En général, elle réussissait à les ravalier, mais le lieu et les circonstances ne purent, cette fois, les empêcher de couler. Elle les essuya discrètement, en pensant que ceux qui la voyaient attribueraient sans doute son chagrin au départ précipité de monsieur Donatello.

Une bonne vingtaine d'années plus tôt, elle avait eu une liaison avec un jeune Canadien venu étudier à Paris. Elle en était follement amoureuse, et elle croyait à la réciprocité de leurs sentiments. Lorsqu'elle s'était aperçue qu'elle était enceinte, malgré les précautions qu'ils prenaient, elle s'était dans un premier temps affolée, puis le bonheur l'avait submergée. Elle s'était précipitée le rejoindre dans sa garçonnière pour le lui annoncer. En chemin, elle commençait déjà à passer en revue des prénoms pour le futur bébé.

Le retour sur terre avait été brutal. Jérémie avait explosé, argumentant qu'il était trop jeune pour être père, que ça n'entraînait pas dans ses projets actuels, lui reprochant même de lui avoir fait ce bébé dans le dos. Il avait balancé un énorme coup de poing dans le mur, faisant tomber un gros bout de plâtre, et l'avait ensuite menacée du doigt.

- Si tu veux des flos*, trouve-toi quelqu'un d'autre !

Puis, comme elle pleurait, il s'était radouci, l'avait prise dans ses bras et lui avait murmuré à l'oreille qu'il l'aimait. Que si elle faisait passer cet enfant, il lui en ferait plein d'autres plus tard. Qu'il viendrait vivre en France avec elle. Qu'elle aurait autant de flos qu'elle voudrait. Puis, il s'était reculé et avait lancé d'une voix tonitruante :

- Allez, ma caille, enlève ta bobette** et viens avec moi sur le lit !
Et elle, pauvre idiote éperdue d'amour, elle l'avait cru... Il l'avait accompagnée à la clinique la semaine suivante. Elle n'avait pas prononcé un mot dans la salle d'attente, tant sa gorge était nouée. Lui, feuilletait des magazines en mâchonnant un chewing-gum et en regardant sa montre toutes les trois minutes.

Un médecin était venu la chercher. Depuis cet instant, elle n'avait plus jamais revu Jérémie ni sa barbe blonde bouclée.

Elle avait appris par la suite qu'il était reparti chez lui retrouver sa fiancée. Elle avait mis des années avant de pouvoir refaire confiance à un homme, et après quelques aventures aussi frustrantes qu'éphémères, elle avait rencontré François. Leur rencontre avait eu lieu dans une grande surface, au rayon des produits ménagers. Elle était sur la pointe des pieds afin de tenter d'attraper un désodorisant pour toilettes parfumé à la lavande, en promotion à ce moment. Le rayon avait été pillé, et il ne restait plus qu'un exemplaire du produit qu'elle convoitait. Elle l'avait attrapé du bout des doigts, et c'est en le ramenant à elle que son coude avait accroché les vaporisateurs parfum vanille du rayon du dessous. Trois de ceux-ci étaient tombés avec fracas et avaient roulé chacun dans une direction différente.

- Vous avez besoin d'aide, mademoiselle ? avait demandé une voix grave au timbre chaud.

Elle s'était retournée et s'était trouvée nez à nez avec un bel homme brun, qu'elle avait tout d'abord pris pour un employé du magasin.

- Oui, merci, je suis désolée d'avoir été si maladroite... Pourriez-vous me dire combien de temps durera la promotion sur la lavande ?

- Oh, encore une trentaine de semaines, ou quarante, le chef hésite encore...

Elle avait ouvert des yeux ronds avant d'apercevoir son sourire en coin et ses yeux espiègles.

- Désolée, répéta-t-elle en rosissant, je croyais que vous travailliez ici ! Histoire de reprendre contenance, elle s'était penchée pour attraper un vaporisateur qui avait terminé sa course contre la pointe de sa chaussure, mais François avait eu la même idée, et leurs têtes s'étaient cognées durement.

- Aïe...

- Ouille...

Ils avaient éclaté de rire avant de ramasser et de remettre les objets en place. Puis ils avaient comparé les mérites respectifs du désodorisant en spray et du parfum qui était diffusé par un petit appareil électrique. Après cette conversation follement romantique, François l'avait galamment invité à prendre un café, qui l'avait empêchée de dormir une bonne partie de la nuit suivante. François, qui sortait d'une rupture difficile, était immédiatement tombé sous le charme de cette

jolie blonde aux jambes fuselées ; quant à elle, le sourire craquant de ce beau brun, ainsi que son irrésistible fossette au menton, l'avaient fait fondre. Échaudée par la trahison de Jérémie, elle avait mis du temps à lui accorder sa confiance. Mais lui seul avait réussi à la rassurer et à lui redonner le sourire. Par contre, à son grand désespoir, elle n'avait jamais pu lui donner d'enfant. Il lui avait dit que ce n'était pas grave, qu'elle suffisait à son bonheur, mais elle avait vu un voile de tristesse passer dans son regard. De temps à autre, lorsqu'elle était en contact direct avec un petit enfant, son chagrin remontait à la surface comme une grosse bulle noire, mais François savait trouver les mots et les gestes pour l'apaiser.

La menotte du petit garçon était tiède dans sa main. Elle savoura ce contact jusqu'au moment

où le curé dit à l'assistance de s'asseoir. Le raclement discret des chaises résonna sous la voûte.

- Je peux m'asseoir sur tes genoux ? demanda le garçonnet.

Julie interrogea du regard sa mère assise à côté de lui. Elle hocha imperceptiblement la tête en guise d'acquiescement et lui sourit aimablement. Il grimpa habilement sur les genoux de Julie et se mit à jouer avec son collier. François le regardait, attendri. Soudain, les gens se levèrent et commencèrent à chanter. Julie resta assise. Au bout d'une minute, le petit garçon lâcha le collier et la considéra d'un air sérieux.

- Comment tu t'appelles ?

- Julie. Et toi ?

- Je m'appelle Théo et j'ai quatre ans et demi, récita-t-il.

Puis, il posa sa tête dans le giron de Julie et mit son pouce dans sa bouche. Ses yeux commencèrent à se fermer. Elle n'osait plus bouger, et progressivement, elle sentit son petit corps se détendre et devenir plus lourd. Au bout de quelques minutes, François et les autres personnes se rassirent. Le bruit tira Théo de sa torpeur et il se redressa.

- C'est fini ?

- Non, petit cœur, bientôt.

- Ah... C'est qui le monsieur qui parle tout le temps ?

- C'est comme le chef de cette grande maison. Tu dois l'appeler « monsieur le curé » quand tu le rencontres.

- Ah... C'est quoi la petite lumière rouge, là-bas ?

- Euh... je ne sais pas exactement...

François se pencha vers eux.

- C'est l'eucharistie.

- Et quand ça sera vert, on pourra partir ? J'ai envie de faire pipi...

Tous les deux pouffèrent derrière leur main, et quelques personnes se retournèrent pour leur jeter un regard sévère. La maman de Théo le

récupéra et ils partirent discrètement. Le service religieux se termina enfin et ils se joignirent à la foule pour sortir.

- Trop mignon, ce petit Théo... Je me demande qui il est par rapport à monsieur Donatello. Je ne connais pas sa mère non plus. Bon, on prend ma voiture ou la tienne pour aller au cimetière ?

- Comme tu veux. Mais la mienne est presque à sec.

- Mais comment fais-tu pour te retrouver toujours à court d'essence ? Tu ne peux pas...

- Monsieur Lemestre ?

Ils se retournèrent en même temps. Un homme avec un chapeau noir et une gabardine claire arrivait vers eux, accompagné d'un autre homme plus jeune, aux yeux bleus magnifiques. Le plus âgé des deux sortit une carte tricolore et la leur montra.

- Commissaire Delorme, et voici mon adjoint, Nicolas Pereira.

* flo : enfant

** bobette : petite culotte

François pâlit tandis que Julie laissait échapper un son étranglé.

- Oui, c'est moi, répondit-il d'une voix blanche.

- Auriez-vous l'amabilité de nous accompagner au commissariat, monsieur Lemestre ? Madame aussi, d'ailleurs. Vous êtes bien sa femme ?

- Ou..i, chevrota Julie.

- Alors venez, nous vous emmenons en voiture.

- Mais pourquoi ? demanda François en retrouvant un peu de son aplomb.

- Vous ne vous en doutez pas un peu ? dit le policier en le regardant droit dans les yeux.

François ne put soutenir son regard et fixa un point au loin.

- Si c'est pour ma contravention du mois dernier, je reconnais que j'ai oublié de payer, et...

Il s'arrêta. Sa voix sonnait horriblement faux, même à ses propres oreilles. Quelques personnes avaient ralenti pour mieux écouter et dévisageaient le couple. La fille de monsieur Donatello, accrochée au bras de son mari, s'arrêta et les remercia d'être venus. Des voisins de l'immeuble, présents également au service religieux, leur demandèrent s'ils avaient besoin de quelque chose.

« En fait, pensa François, ils restent à côté de nous dans l'espoir de glaner quelque détail croustillant, ça va jaser dans l'immeuble... »

- Allons-y, dit le commissaire.

Ils se dirigèrent tous les quatre vers une grosse voiture grise et montèrent en silence. Durant le trajet, Julie ne lâcha pas la main de François, s'accrochant à lui comme à une bouée de sauvetage. Celui-ci n'en menait pas large. Il réfléchissait fiévreusement à ce qu'il allait dire au commissaire. Tout d'abord, que lui reprochait-on exactement ? Que savait le policier ? Comment étaient-ils remontés jusqu'à lui ? Il était intimement persuadé que cela avait un rapport avec madame Andréi, pas avec la jeune femme avec le stylet dans le cœur. Personne n'avait été témoin de leur rencontre, au milieu du bois et sous une pluie battante. Non, c'était forcément pour ce qui s'était passé rue Barbazan.

La voiture passa sous un porche et se gara dans une petite cour où trois autres véhicules stationnaient déjà. Ils descendirent et le commissaire leur demanda de le suivre. Ce qu'ils firent avec des têtes de martyrs.

Nicolas Pereira les observait et se dit avec satisfaction « En voilà une enquête rondement menée ! ». Il admira les jolies jambes de Julie, mises en valeur par des collants noirs et des escarpins de même

couleur. Dommage qu'elle ne soit pas plus jeune. Mais bon, si le mari récoltait quelques années de prison, elle se sentirait sûrement très seule... Et elle avait une jolie bouche, elle devait être très belle lorsqu'elle souriait.

Ils entrèrent à la queue leu leu et allèrent directement dans le bureau du commissaire. Celui-ci les pria de prendre les chaises et il s'installa à son bureau. Il appela Olivia et lui demanda de lui envoyer Grasset, le spécialiste de la prise d'empreintes digitales. La jeune femme lui annonça qu'il était absent pour cause de grippe carabinée, mais qu'elle allait lui envoyer Gagnon. Celui-ci arriva au galop, plongea avec enthousiasme les doigts du couple dans l'encre noire et les aida à appuyer bien fort sur le papier. Le commissaire ouvrit la bouche pour lui expliquer qu'il suffisait de déposer une couche d'encre sur le support métallique prévu à cet effet, et de « dérouler » le doigt sur la feuille, mais découragé, il la referma sans rien dire. Lorsque Gagnon eut terminé, François et Julie avaient les dix doigts noircis sur deux phalanges, et lui-même en avait sur le nez.

Il allait repartir lorsque le commissaire lui conseilla de donner une serviette ou un mouchoir afin que les époux puissent se nettoyer les mains, et qu'il ferait bien d'en faire autant. Le jeune adjoint revint sur ses pas, s'excusa de son étourderie et sortit de sa poche de pantalon un mouchoir douteux, qu'il tendit à Julie. Celle-ci le prit du bout des doigts, pendant que Christophe essuyait machinalement les siens sur son pull jaune. Puis, il sortit en trombe pour aller comparer les empreintes. Ils entendirent le bruit de sa galopade décroître progressivement dans le couloir, puis, au loin, une porte claquer bruyamment. Le commissaire poussa un soupir résigné et se tourna vers Nicolas.

- Pereira, enquête voisins, concierge et tout le tralala habituel.

- D'accord patron.

Il ouvrit la porte et se trouva nez à nez avec Olivia qui, l'index replié, s'apprêtait à frapper. Elle passa la tête et prévint le commissaire qu'un journaliste désirait le voir.

- Non.

- Plus tard alors ?

- Non plus.

- Bien. Je vais lui dire.

Elle ressortit, accompagnée de Nicolas, qui resta prudemment à deux mètres derrière elle. Il y avait quelque temps de ça, une vague main sur les fesses lui avait valu une baffa magistrale. Il en était resté sourd de l'oreille gauche pendant une demi-journée. Depuis, il se méfiait.

- Bon, à nous, monsieur Lemestre.

François serra instinctivement les genoux.

- Nom, prénom,...

Tout l'état civil y passa, puis, ce fut au tour de Julie, qui se risqua ensuite à lui demander :

- Comment saviez-vous que nous assistions à l'enterrement de notre voisin ?

- C'est la concierge de votre immeuble qui m'a fort aimablement renseigné, elle m'a dit que « monchieur Lemechtre était à l'église avec son épouse ».

- Pourquoi veniez-vous nous voir, sans indiscrétion ?

- Ici, chère madame, c'est moi qui pose...pardon, qui pose les questions. Monsieur Lemestre, où étiez-vous hier soir ?

- Hier soir ?

- Oui, disons, entre vingt-deux heures et cinq heures ce matin ?

- Cinq heures ce matin ?

Le commissaire le regarda sans aménité.

- Au lieu de répéter la fin de mes phrases, comme un perroquet idiot, répondez-moi. Et la vérité de préférence.

François déglutit laborieusement.

- J'étais chez moi, avec ma femme...

- Toute la soirée et toute la nuit ?

- Oui...

- Vous confirmez, madame ?

- Oui, bien sûr...

Un silence lourd plana dans la pièce. Le policier les fixa intensément. Ils se recroquevillèrent sur leur chaise. François avait déjà dû perdre trois kilos et deux pointures de chaussure.

- Alors, reprit le commissaire d'une voix douceuse, expliquez-moi comment plusieurs témoins vous ont vu, vous, monsieur Lemestre, rue Barbazan, tout près d'une maison où l'on a retrouvé une femme assassinée...

Là, le policier inventait de toute pièce ces fameux témoins, car en dehors du coup de fil faussement anonyme au commissariat, rien ne lui permettait de relier François au meurtre de madame Andréi. Mais son instinct de vieux routier lui assurait qu'il était sur la bonne voie. D'ailleurs, la tête que fit François, avec ses yeux agrandis par la peur, ne put que confirmer son intuition. Ce gars-là avait des choses à se reprocher... Il jeta un bref coup d'œil à sa femme, qui ne lui parut pas en meilleur état.

- Euh... je..., bafouilla lamentablement François, ce n'était pas moi, ils ont dû se tromper...

- Bien sûr, monsieur Lemestre, parce que vous étiez chez vous, avec votre femme... Qu'avez-vous fait lors de cette soirée ? Vous avez regardé la télé ? Écouté de la musique ? Surfé sur le Net ? Reçu des amis ? Avouez que je vous laisse le choix entre pas mal de possibilités ! Laquelle choisissez-vous ?

- On a regardé la télé au lit..., intervint Julie.
 - Ah, répondit le policier avec satisfaction. Dites-moi ce que vous avez vu et sur quelle chaîne.
- Julie fouilla désespérément dans sa mémoire pour retrouver le nom du film qu'elle avait essayé de regarder la veille au soir, mais son esprit vagabondait tellement à ce moment qu'elle était incapable de se souvenir de l'histoire et des acteurs, et encore moins du titre. Celui-ci lui revint cependant en un éclair, car il comportait le prénom de celle qui fut sa meilleure amie du collège au lycée.
- « La double vie de Lucia » !
 - Sur quelle chaîne ?
 - Je ne sais plus...
 - Monsieur Lemestre, que racontait l'histoire ?
 - Je ne me souviens plus trop... Une fille qui menait une double vie, et qui s'appelait...
 - Lucia, je présume ?
 - Oui, c'est ça ! J'ai dû m'endormir, car je ne me souviens plus de la fin.
 - Alors racontez-moi au moins le début...

François resta coi.

- Madame Lemestre ? Rafraîchissez donc la mémoire de votre marmotte de mari.

Elle resta silencieuse également, les yeux rivés sur le presse-papier posé sur le bureau du commissaire. Impossible de se rappeler la moindre image de ce film. Elle se souvenait vaguement d'une bagarre et un plus tard d'une scène d'amour entre les trois héros, mais son esprit bloqué refusait de lui en communiquer plus. Elle avait l'impression d'être une petite souris, avec laquelle jouait cruellement ce gros matou de commissaire.

- Bon, ça suffit maintenant ! tonna le policier en se levant brusquement.

Ils sursautèrent de concert et se rapprochèrent l'un de l'autre.

- Vous mentez ! Et voyez-vous, s'il y a une chose que je ne supporte pas dans ce bas monde, ce sont les menteurs comme vous ! Vous n'étiez pas chez vous hier soir !

- Si ! cria François en jaillissant tel un ressort. Julie était à la maison ! Un ange passa. Le commissaire se rassit lourdement, un sourire gourmand aux lèvres. François resta debout, décontenancé, et finit par se rasseoir également, tel un automate. Julie était pétrifiée.

- Donc, madame était chez elle, et vous-même en balade, alors ? Du côté de la gare, peut-être ?

François comprit alors son erreur et piqua un fard. Le policier lui avait tendu un piège et il avait sauté dedans à pieds joints. Même à genoux joints et à mains jointes. Le niais de base dans toute sa splendeur. Il

essaya une dernière fois de bluffer, en sachant pertinemment que le policier n'en croirait pas un traître mot.

- Non, j'étais à l'opposé, j'étais... au cimetière. Voir ma grand-mère.

- Ah bon. Et vous attendez la nuit pour vous promener au milieu des tombes... Si ma mémoire est bonne, il n'y a pas d'éclairage, là-bas. Vous aviez emporté une bougie, ou mieux, un cierge, pour vous indiquer le chemin ? Bon, on arrête de rire, maintenant.

François n'avait jamais eu moins envie de rire qu'en ce moment. Il sentait l'étau se resserrer autour de lui inexorablement, et il ne pouvait rien faire pour l'empêcher de venir le broyer. Il regarda autour de lui. Julie, qui le contemplait avec un regard attristé. Le commissaire Delorme, qui attendait la suite tranquillement, sachant qu'il était coincé. La plante verte, qui s'épanouissait joyeusement en se fichant pas mal de ce qui se passait à côté d'elle. Par la petite fenêtre ovale, il aperçut un oiseau qui montait dans le ciel bleu. Un instant il envia, jusqu'à en avoir mal au creux du ventre, sa liberté et son insouciance. Le seul tracas de ce petit animal était de savoir quoi manger ce soir. Le sien était de savoir où il mangerait ce soir. Certainement pas chez lui. Ses yeux revinrent vers le commissaire.

- Je vais vous expliquer.

- Enfin !

- François...

- C'est vrai, je suis allé dans la rue Barbazan, mais...

- Ah ! On y vient !

- ...mais je n'ai pas vu madame Andréi.

- Tiens, tiens... Donc, vous reconnaissez que la victime n'est pas une inconnue pour vous... C'est votre maîtresse ?

Julie tressaillit violemment et regarda François avec effroi, mais ne dit rien.

- Mais pas du tout ! Je ne la connais même pas !

- Alors comment savez-vous son nom ?

- C'était... écrit sur sa boîte aux lettres...

- Parce qu'en plus vous connaissez son adresse ! Très intéressant, monsieur Lemestre... Après ça, vous voulez me faire croire que madame Andréi est une étrangère pour vous ? Pardonnez-moi, mais j'ai un peu de mal à vous croire. Comment l'avez-vous rencontrée ? Quand ? Où ?

- Eh bien...

François décida de dire la vérité, en passant sous silence tout de même l'histoire de son « don ».

- Je l'ai croisée hier dans un magasin... et je l'ai suivie jusqu'à chez elle.

Le commissaire croisa ses deux mains, les mit sous son menton et lui lança un regard interrogatif.

- Ça vous arrive souvent, monsieur Lemestre, de filer une inconnue jusqu'à sa demeure ? Non, ne répondez pas... vous allez me dire que c'était la première fois !

- Tout à fait, je vous le jure sur la tête de ma femme !

Le commissaire reconnut l'accent de sincérité dans sa voix, mais ça ne voulait rien dire quant à la suite des événements.

- Reprenons depuis le début. Vous croisez madame Andréi dans un magasin. Lequel, au fait ?

- Le magasin « Jouets de toujours », répondit Julie.

- Connais pas. Vous étiez avec votre mari ?

- Non, je travaillais, mais je l'avais envoyé acheter une poupée.

- Vous n'avez pas d'enfants, il me semble.

- Non.

- Pour qui, la poupée ?

Aucun des deux ne répondit. Perplexe, le commissaire nota dans sa tête de mettre Rezi sur le coup. Ses deux suspects faisaient vraiment des mystères... mystérieux.

- Pour madame Andréi, peut-être ?

François ouvrit des yeux ronds, pendant que Julie se mordait les lèvres pour ne pas rire.

- Qu'est-ce que ferait d'une poupée de petite fille ?

- Ça, monsieur Lemestre, c'est à vous de me le dire ! Si je vous racontais ce que j'ai vu tout au long de ma carrière, vous ne me croiriez pas ! Les partenaires sexuels ont souvent une imagination débordante !

- Mais je ne suis pas l'amant de..., s'énerva François.

- D'accord, d'accord, dit le policier en levant une main apaisante. Continuons. Madame Andréi était déjà dans le magasin ?

- Non, elle est arrivée deux minutes environ après moi.

- Et là, c'est le coup de foudre, vous...

- Non, pas du tout !

- Donc, voilà une femme que vous ne connaissez pas, dont vous n'êtes pas tombé amoureux, et vous décidez de la suivre... Il faut m'expliquer, là.

François eut brusquement une idée de génie.

- Elle avait oublié son portefeuille sur le comptoir, alors j'ai regardé dedans afin de pouvoir le lui rapporter ! C'est comme ça que j'ai eu son nom et son adresse, grâce à sa carte d'identité !

Le commissaire se renversa en arrière et le regarda, les yeux mi-clos.

- Vous m'avez dit, tout à l'heure, que vous aviez appris son nom sur sa boîte aux lettres...

- J'ai dit ça, vous êtes sûr ? J'ai dû confondre...

- Bien sûr, une carte d'identité et une boîte aux lettres, ça se ressemble tellement ! Vous allez vous foutre de moi encore longtemps ?

François baissa le nez et Julie se trémoussa sur sa chaise.

- Pourquoi avez-vous appelé la police pour signaler l'intrusion d'un soi-disant rôdeur ?

François releva brusquement la tête. Dans ses yeux écarquillés, on lisait clairement la question : « Comment savez-vous que c'était moi ? »

- Eh oui, mon petit monsieur, les appels masqués s'affichent quand même lorsque vous appelez la police ! Sinon, vous imaginez le nombre de coups de fil anonymes que nous recevions ! Alors, lorsque nous avons trouvé le cadavre de madame Andréi, à l'adresse que vous nous aviez indiquée, on a fait le rapprochement.

Il remarqua que les deux époux n'avaient eu aucune réaction lorsqu'il avait prononcé le mot « cadavre ».

- Apparemment, pas de surprise, vous étiez déjà au courant qu'une femme avait été tuée !

- Oui, monsieur le commissaire, vous nous avez dit tout à l'heure une phrase du genre « des témoins vous ont vu, rue Barbazan, tout près d'une maison où l'on a retrouvé une femme assassinée »...

C'était la phrase exacte.

« C'est ma foi vrai, je l'avais dit. Un point pour lui. », pensa le commissaire. « Et une excellente mémoire, avec ça. »

- Admettons que j'y aie fait allusion, continua le policier avec la plus parfaite mauvaise foi. Moi, ce que j'aimerais que vous me disiez, monsieur Lemestre, c'est ce qui s'est passé entre le moment où vous nous avez appelés...tiens, d'ailleurs, vous n'avez pas répondu à ma question, pourquoi vous nous avez appelés... et celui où nous avons découvert le corps de madame Andréi. Je vous écoute.

Le téléphone bipa. Le commissaire décrocha, mit l'écouteur à dix bons centimètres de son oreille et écouta de loin ce que son correspondant, dont François entendait la voix surexcitée, avait à lui dire. Il grogna un merci et raccrocha.

- Mauvaise nouvelle pour vous. Mon collègue a terminé avec vos empreintes. Elles correspondent.

- C'est impossible, dit Julie, à la télé, ils disent que c'est très long de...

- Oui, si on les cherche dans des fichiers contenant des milliers d'empreintes, l'ordinateur peut mettre des heures à trouver la bonne. Mais là, en l'occurrence, on avait déjà des empreintes, trouvées au domicile de madame Andréi, il a suffi de les comparer avec les vôtres, monsieur Lemestre. Et bingo.

Julie, anéantie, se mit à pleurer doucement. En l'entendant, François craqua brutalement.

- Elle était déjà morte... J'ai effacé le verre, le couloir était tout noir... Le petit garçon qui m'a vu n'avait plus de dents... Elle avait le même visage que dans le magasin... J'ai bien entendu le chien aboyer, mais

je ne savais pas qu'il m'avait aussi vu... Je ne l'ai pas tuée, je vous le jure...

Il se pencha vers le bureau, posa ses bras croisés dessus et enfouit sa tête dedans. Julie se rapprocha encore et posa son bras sur ses épaules.

« Ces deux-là n'ont rien à voir avec les crapules qui sont d'habitude en face de moi, se dit le commissaire avec perplexité, ils ont l'air d'un gentil petit couple, ils ne savent pas cacher leurs émotions quand on leur assène un coup de massue, et ce ne sont pas des habitués des interrogatoires, ça se sent... Alors que viennent-ils faire dans cette histoire sordide ? »

François releva la tête. Ses yeux étaient un peu rouges.

- Par pure curiosité, commissaire, à quel endroit avez-vous trouvé mes empreintes, chez madame Andréi ? J'étais sûr d'avoir frotté partout où j'avais posé les mains...

- Vous vous renseignez pour une prochaine fois ?

- Quelle prochaine fois ?

François avait un air hébété.

- Laissez tomber. Bon, vous allez me répéter plus calmement et dans l'ordre, tout ce que vous m'avez dit en vrac à l'instant. Vous avez parlé d'un chien qui n'avait plus de dents et d'un petit garçon qui changeait sa tête dans un magasin, enfin quelque chose comme ça... J'avoue que je n'ai pas compris grand-chose. Et pour répondre à votre question, vos empreintes étaient sur la poignée du placard de la cuisine et sur celle du portail, côté intérieur.

François sentit le rouge de la honte lui monter au front. Non seulement il aurait fait un mauvais policier (il s'était endormi alors qu'il devait surveiller la maison de madame Andréi, et il ne savait que trop ce qui s'était passé pendant qu'il ronflait), mais également un mauvais criminel.

- Je vais vous dire toute la vérité, commissaire...

Celui-ci leva un sourcil dubitatif mais s'abstint de tout commentaire.

- Mais à une condition...

- Certainement pas. Je ne marchande pas, monsieur Lemestre. Soit vous me racontez ce qui s'est réellement passé, sans omettre le moindre détail, soit vous...

- François, mon chéri, dis-lui tout !

- Mais laissez-moi finir ma phrase ! La condition, commissaire, c'est que vous me croyiez, même si ça vous paraît impossible, et je vous assure que je ne suis pas fou !

- Eh bien je vais essayer, mais je ne vous promets rien. J'ai entendu tellement de choses plus loufoques les unes que les autres, qu'il en faudra beaucoup pour me surprendre... Je vous écoute.

Il se carra confortablement dans son fauteuil et mit ses mains croisées

sous son menton. François avança ses fesses jusqu'au bord de la chaise et se pencha en avant.

- Voilà. Depuis quelque temps, j'ai des sortes de visions, je « vois » les gens qui vont mourir.

- De quelle façon ? Comment voyez-vous ça ?

François hésita, mais il ne se sentait pas encore prêt à parler de cet aspect des choses.

- Euh... ça fait comme une auréole sombre au-dessus de leur tête...

Un silence.

- Donc, monsieur Lemestre, vous me dites que tous les gens que vous croisez se baladent avec un nuage noir en guise de couvre-chef...

- Non, pas tous !

- Ah bon ? Certains d'entre nous sont destinés à ne pas mourir ? Les veinards !

- Je veux dire que je vois ces personnes très peu de temps avant leur mort, une journée environ.

Le policier plissa les yeux.

- Et je parie que vous allez me dire que vous aviez « vu » le décès imminent de madame Andréi ?

- C'est exactement ça, lorsqu'elle est entrée dans le magasin, j'ai vu son v... son auréole, alors j'ai décidé de la suivre pour lui éviter le pire.

Puis, François narra par le menu les péripéties de la soirée. Lorsqu'il arriva à l'ombre qu'il avait aperçue furtivement, le commissaire se redressa et saisit un stylo.

- Vous pourriez me décrire la silhouette ?

- Pas vraiment, il faisait nuit, et je ne m'attendais pas à voir surgir quelqu'un de... cette maison. Mais je peux dire que c'était un homme.

- Jeune ? Vieux ? Comment était-il habillé ? Quelle taille environ ?

François ouvrit la bouche.

- Et sa stature ? Était-il gros ou élancé ? Type africain ou caucasien ?

Il la referma, légèrement déboussolé. Ce qu'il ignorait, c'est que le commissaire faisait exprès de le mitrailler de questions. C'était pour lui le meilleur moyen de savoir si son suspect mentait ou non.

- Taille moyenne, euh... je dirais entre deux âges... un blanc, je pense, mais il pourrait aussi être noir... euh, ni gros ni maigre...

- Vous m'aidez vachement, là...

- Il est monté tellement vite dans sa voiture que je n'ai pas eu le temps de le détailler, et puis il a détalé comme un lapin.

- Je suppose que la voiture était de taille moyenne et d'une couleur entre le clair et le sombre ?

- C'est ça...

- Ben tiens.

Le commissaire se leva et se tourna vers la fenêtre, les mains dans le

dos.

- Continuez.

- Excusez-moi, monsieur le commissaire, demanda timidement Julie, est-ce que je peux aller aux toilettes ?

- J'ai bientôt terminé. Encore une petite heure environ, répondit-il avec le plus grand sérieux.

Il se retourna et aperçut le regard pétrifié de la jeune femme. Il dissimula sa forte envie de rire par un toussotement derrière sa main.

- Bon, d'accord, dit-il d'un ton magnanime, j'appelle un agent.

Il appuya sur un bouton.

- Olivia, apportez-nous des cafés et accompagnez madame Lemestre aux toilettes.

Ils restèrent tous trois silencieux jusqu'à ce que la jeune femme arrive et dépose le plateau avec ses trois gobelets fumants sur le coin du bureau. François se saisit du sien sans attendre et y versa deux dosettes de sucre. Julie se leva et, pliée en deux, suivit Olivia.

Le commissaire se rassit et prépara également son café.

- Bon, monsieur Lemestre, maintenant que nous sommes entre hommes...

Il jouait la carte de la complicité masculine, astuce qui pouvait entraîner ses interlocuteurs à se laisser aller à des confidences. De temps en temps, ça marchait.

- ...avouez que c'est du pipeau, cette histoire de visions... C'était votre maîtresse, n'est-ce pas ?

- Non, monsieur le commissaire, non, sur la tête de mon épouse, je vous jure que je ne connaissais pas cette femme. Et tout ce que je vous ai raconté est vrai. Mais je savais que vous ne me croiriez pas. Je le savais.

- Reconnaissez que c'est difficile à avaler ! On se croirait dans un roman de Stephen King ! Et moi, je déteste ses bouquins. Ceci dit, j'avoue qu'il a une imagination débordante. Comme vous, monsieur Lemestre...

- Je...

- Avez-vous déjà connu des cas semblables ?

- Vous voulez dire assassinés, comme madame Andréi ? Non, c'est mon premier cadavre. Et le dernier j'espère. Par contre, j'ai croisé plusieurs fois des gens qui arboraient la tête de la mort, et ils sont effectivement décédés le lendemain.

- Des noms ?

- Alors d'abord, il y a eu monsieur Donatello, notre voisin du dessus.

- Mort naturelle ?

- Oui.

- Je vérifierai.

François prit un air mortifié.

- Vous n'allez pas me coller tous les cadavres du quartier sur le dos ?
- Je ne fais que mon travail, répondit le policier d'une voix neutre. Qui d'autre ?
- Une résidente de la maison de retraite où travaille ma femme. Elle était âgée, et elle est décédée à l'hôpital. J'avais vu la veille qu'elle s'apprêtait à... nous quitter.
- Quelqu'un peut-il corroborer vos dires ?
- Oui, Julie, ma femme.
- Un témoignage entre époux n'a guère de valeur aux yeux de la loi. En avez-vous parlé à d'autres personnes autour de vous ?
- Non, vous êtes le premier.
- Quel honneur... Vous n'avez pas mis vos amis dans la confidence ?
- Non.
- Pourquoi ?
- Parce que je pense qu'ils auraient eu la même réaction que vous, dit François en regardant le commissaire droit dans les yeux. Ils m'auraient pris pour un affabulateur ou un débile mental.
- On frappa timidement à la porte et Julie revint s'asseoir discrètement à côté de son mari.
- Chérie, j'ai expliqué au commissaire pour monsieur Donatello et madame Kaprisky.
- Kowalski. Et tu lui as dit pour l'accident de voiture ?
- Le policier leva un sourcil surpris. François entreprit de tout lui raconter, depuis la cafétéria jusqu'à la visite faite à la petite Océane à l'hôpital.
- Hmm hmm... fit le commissaire d'un air pensif.
- Son portable sonna.
- Oui Rezi. D'accord.
- Il referma son appareil et se leva.
- Monsieur Lemestre, je vous avoue honnêtement que suis plus que sceptique à propos de vos déclarations quelque peu...fantaisistes. Je dois vous laisser à présent.
- On peut partir, alors ?
- En l'absence d'indices graves et concordants, je suis dans l'obligation de vous relâcher, mais vous restez à la disposition de la justice, et vous avez l'interdiction formelle de quitter la ville ou ses environs. Me suis-je bien fait comprendre ?
- Oui monsieur le commissaire, répondirent-ils à l'unisson.
- Le policier sourit intérieurement. Cette réponse polie le changeait des « Va te faire foutre, connard ! » souvent accompagnés d'un geste obscène, dont il avait malheureusement l'habitude. Le couple lui serra la main et sortit.
- Il prit son portable et composa un numéro.
- Grandjean ? On peut se voir ? J'ai quelque chose de bizarre à te

raconter...

La nuit était tombée depuis longtemps. L'air était froid et piquant. Dans le ciel, les étoiles scintillaient et la lune, ronde et pleine, semblait surveiller ce monde infini composé de milliers de points lumineux. Les rues étaient désertes, les habitants s'étaient réfugiés dans la tiédeur de leur couette, et aucune fenêtre de l'immeuble n'était éclairée.

Une silhouette emmitouflée, seule présence vivante alentour, s'approcha et consulta la liste des noms à l'aide d'une grosse lampe de poche. Un doigt, protégé par un gant de cuir, descendit et s'arrêta sur le quatrième nom. Il hésita une fraction de seconde, puis appuya longuement sur le bouton de l'interphone. Au bout d'une minute, une voix ensommeillée demanda qui c'était. Un bref dialogue s'ensuivit, puis la porte du hall bourdonna et permit à la personne de pénétrer dans l'immeuble. Elle passa devant l'ascenseur sans s'arrêter et emprunta l'escalier. Quand elle arriva à l'étage voulu, elle aperçut une flaque de lumière sur la moquette du couloir, provenant d'une porte grande ouverte.

Elle pénétra dans l'appartement luxueusement décoré. Un homme en robe de chambre vint à sa rencontre et lui tendit une main que le visiteur ignore délibérément.

- Je vous ai menti en bas. Je voulais seulement entrer chez vous.

- Tiens... Pourquoi donc ?

- Ça fait des années que je te cherche. T'as pas été facile à trouver.

Ce tutoiement soudain fit froid dans le dos à l'homme. Comme si un doigt glacé descendait le long de sa colonne vertébrale. Instinctivement, il recula et tomba assis dans son canapé en cuir blanc. Il voulut se relever, mais l'inconnu ouvrit son blouson fourré et en sortit un revolver au canon démesuré.

- Tu ne bouges pas, espèce de salopard, et tu ne gueules pas non plus, sinon tu apprendras que ce joli objet est capable de faire du mal, beaucoup de mal... Compris ?

Les yeux exorbités de l'homme ne quittaient pas le petit trou rond et menaçant de l'arme pointée sur lui. La gorge asséchée, il couina un « oui » à peine audible.

- Qu'est-ce que... vous me voulez ? De l'argent ? Je n'en garde pas chez moi, à la limite dans mon portefeuille, mais il ne doit pas rester beaucoup, parce que tout à l'heure, j'ai dû acheter un...

- Ferme-la et écoute moi.

L'inconnu prit une chaise qu'il installa face au canapé. L'homme recula le plus qu'il put et ramena les pans de sa robe de chambre sur ses genoux.

- Nadine.

Un silence.

- Ça ne te dit rien, Nadine ?

L'homme hocha la tête négativement.

- Alors je vais t'aider à retrouver la mémoire. Nadine Galipot, un mètre soixante-quatre, brune, yeux marron, robe rouge avec une ceinture blanche. Ça ne te rappelle toujours rien ?

L'homme sursauta violemment pendant que son visage virait au gris et que ses entrailles se tordaient douloureusement.

- Ah ! Je vois que les souvenirs te reviennent....

Il s'approcha, le gifla à toute volée, puis caressa la joue de l'homme avec son arme. Celui-ci était statufié et des gouttes de sueur se mirent à couler sur ses tempes. Il avait envie de hurler, d'appeler à l'aide, mais la proximité du revolver lui enlevait toute velléité d'essayer. De toute façon, il n'était pas sûr que ses cordes vocales aient été opérationnelles en cet instant précis.

- Tu vois, Nadine, c'était la femme de ma vie, j'aurais tout fait pour elle, pour qu'elle soit heureuse, et tu veux que je te dise quelque chose ?

- Non... euh, oui...

- J'ai fait un casse dans une banque, dix mille euros, c'est pas grand-chose, mais avec ça, je voulais l'emmener au soleil, là où la mer est bleue et la plage en sable blanc... Là où tu peux te bâfrer avec des langoustes grosses comme des... bref, énormes. J'étais fou d'elle, et elle aussi m'aimait.

Il s'arrêta et son regard devint rêveur. L'homme s'efforça de rester immobile, mais ses yeux cherchèrent désespérément autour de lui un objet susceptible d'assommer la brute assise en face de lui. Mais il ne vit que le programme télé sur le coussin de droite et une barre chocolatée sur l'accoudoir de gauche. Peut-être, s'il la lui enfonçait brutalement dans la gorge, papier d'emballage compris... Non, aucune chance, d'autant que l'inconnu devait faire une bonne tête de plus que lui... Il aperçut, sur la cheminée, le lourd cendrier en verre taillé que sa sœur lui avait offert au Noël précédent, mais c'était beaucoup trop loin, au moins quatre mètres à parcourir pour s'en saisir. Il abandonna également l'idée.

- Et puis elle t'a rencontré, et ça a tout foutu en l'air... Tu lui as tourné sa jolie petite tête... Elle voulait me quitter, elle disait qu'elle était amoureuse de toi, que tu étais celui qu'elle avait toujours attendu, et bla bla bla... Mais moi, je savais que c'était pas vrai...

Le revolver descendit lentement le long de la robe de chambre et écarta doucement le tissu. Il se posa sur le sexe recroquevillé de l'homme, qui se mit à trembler de tous ses membres, y compris de celui qui était visé.

- Et t'as couché avec elle, trouduc, t'as posé tes sales pattes sur elle...
Le revolver accentua sa pression, l'homme ouvrit la bouche pour crier, mais aucun son ne sortit.

- ... et finalement, tu l'as tuée ! hurla l'inconnu, les yeux fous.

L'homme espéra un instant que ce cri allait alerter ses voisins les plus proches, mais il se souvint que ceux de droite étaient partis à la montagne, ceux de gauche étaient des personnes âgées dormant avec des boules Quiès. Quant à sa voisine d'en face, il pourrait se faire trucider sur son paillason qu'elle ne lèverait pas le petit doigt. Elle lui battait froid depuis qu'il avait refusé ses avances. Aucun secours à attendre de ce côté-là.

- Non ! Ce n'est pas moi... c'est une erreur, je vous le jure, je n'étais pas là-bas à cette époque !

Il se mordit les lèvres jusqu'au sang en réalisant la bourde qu'il venait de dire. Comment aurait-il pu savoir le lieu et la date ? Il venait de se trahir, et ce coup-là serait irrattrapable.

Mais de façon incompréhensible, l'inconnu ne semblait pas avoir entendu ses paroles, et il poursuivit d'un ton monocorde.

- Alors tu comprends, je ne peux pas laisser continuer à vivre le salaud qui m'a pris ma Nadine... Et tu sais quoi ? Ils m'ont même soupçonné de l'avoir tuée ! Ils avaient trouvé des indices prouvant qu'elle s'apprêtait à partir, et ils ont cru que c'est moi qui l'avais assassinée pour l'en empêcher... J'ai fait six mois de prison, et dieu sait si j'en ai bavé... Je me suis juré qu'une fois sorti, je te retrouverais et je te ferais payer. Ça a été long, parce que je n'avais que ton prénom et ta profession. Et en plus... Alors maintenant, tu vois, je vais te buter. Je n'ai plus rien à perdre. Plus rien à foutre, de la vie. J'ai perdu l'amour de ma vie, mon boulot, mon logement, mes amis m'ont tourné le dos, ma mère est morte pendant mon incarcération. J'espère que tu iras en enfer.

Il voulut vérifier s'il avait bien enlevé le cran de sûreté de son arme. Dans un sursaut de désespoir, l'homme se jeta en avant de tout son poids et renversa l'inconnu, surpris de cette attaque soudaine. Ils roulèrent tous deux sur le sol et le pistolet tomba sans bruit sur la moquette. L'homme était beaucoup moins lourd que son hôte indésirable, mais l'adrénaline lui prodigua des forces insoupçonnées. Il enfonça ses pouces dans les yeux de son adversaire. Celui-ci émit un grognement de douleur et projeta violemment son genou dans l'entrejambe de l'homme étalé sur lui, lequel poussa un cri étranglé et roula sur le côté, les genoux ramenés vers le ventre. L'inconnu se releva péniblement en se frottant les yeux et chercha à tâtons son revolver. Au moment où il allait s'en saisir, un coup de pied projeta l'arme quelques mètres plus loin, jusque sous la table de salle à manger.

L'inconnu poussa un juron, et, se retournant, envoya un violent coup de poing dans le ventre de l'homme qui s'était relevé en chancelant. Celui-ci émit un « humpfff » et tomba à genoux en ouvrant la bouche pour chercher son souffle. L'autre se mit à quatre pattes pour récupérer son revolver. Il allait se relever, l'arme à la main, lorsqu'un lourd projectile lui arracha à moitié l'oreille et alla atterrir un peu plus loin. Il beugla, porta la main à l'endroit atteint, et regarda, incrédule, le sang qui la maculait. L'homme, pétrifié, restait immobile, le bras encore levé.

Poussant un rugissement, l'inconnu se jeta sur lui et le saisit à bras-le-corps pour tenter de le maîtriser, dans le but évident de l'étrangler. L'autre se débattit de toutes ses forces, et abandonnant sa robe de chambre aux mains de son agresseur, fonça tout nu à travers la pièce, dans l'espoir d'atteindre la salle de bains où il pourrait s'enfermer. Mais une main enserrant brutalement sa cheville l'arrêta en plein élan, et il s'étala le nez dans la moquette. Il tira du plus fort qu'il put, mais l'autre tenait solidement sa jambe. En désespoir de cause, il fit l'inverse et donna un grand coup de pied. Il eut la satisfaction d'entendre un os craquer. L'inconnu émit des borborygmes et se jeta à nouveau sur lui. Il n'avait pas lâché le revolver, remarqua l'homme avec épouvante. Pendant que l'autre l'écrasait de tout son poids, il chercha frénétiquement avec sa main un objet, n'importe quoi, pour retarder le moment fatidique où il allait mourir. Car, il en était certain, l'inconnu n'était pas venu seulement pour lui faire peur, mais bel et bien pour le tuer.

Ses doigts rencontrèrent alors la ceinture de sa robe de chambre. Il l'attrapa fermement, et dégageant péniblement sa deuxième main, saisit les deux extrémités. Il l'appuya fortement sur la gorge de l'inconnu, en train de chercher autour de lui le chargeur qui était tombé pendant l'empoignade. Surpris, il laissa tomber sa recherche et fourra le revolver dans la bouche de l'homme, lui cassant trois molaires. La douleur intense lui fit mobiliser ses dernières forces, et d'un coup de reins phénoménal, il se débarrassa de l'intrus allongé sur lui, et il réussit même à enserrer son cou avec la ceinture.

La rate grise au ventre alourdi avançait en trotinant et arriva à destination, près des poubelles alignées le long du mur. Elle escalada habilement un container dont le couvercle était à moitié soulevé, suite au trop-plein de sacs. Elle se glissa à l'intérieur et huma de ses moustaches frémissantes l'air ambiant. Son choix se porta sur un sac-poubelle en plastique noir double épaisseur, qu'elle éventra en un éclair. Elle farfouilla quelques secondes avant de trouver ce qui lui avait agréablement chatouillé l'odorat, en l'occurrence un restant de pizza aux champignons, qu'elle commença à grignoter avec avidité.

Soudain, un coup de feu retentit dans la nuit. Elle s'arrêta net, releva la tête et resta immobile, prête à fuir au premier mouvement suspect. Mais comme rien ne bougea dans la minute qui suivit, elle reprit son festin avec gloutonnerie, bien loin des turpitudes du monde des humains.

François fut le premier à se réveiller, avec un mal de tête carabiné, comme s'il avait pris une bonne cuite la veille, ce qui n'était absolument pas le cas. Il s'assit sur le bord du lit, attendit que le troupeau de bisons qui galopait sous son crâne soit passé, et se leva en s'accrochant à la table de nuit. Il avait cauchemardé toute la nuit, se retrouvant un coup en prison, un coup enchaîné dans les oubliettes d'un château, ou encore enfermé et menotté dans une pièce sans fenêtre.

La veille au soir, Julie et lui avaient à peine échangé quelques mots avant de se coucher, épuisés émotionnellement, en se tournant le dos. Il alla dans la cuisine, suivi d'un Tom ravi qui se léchait les babines d'avance. Il appuya sur le bouton de la cafetière et mit des tranches de pain à griller, pendant que le chat se frottait amoureusement contre ses jambes. Il remplit sa gamelle de croquettes et sortit le beurre pour ses tartines, dont il coupa un bon morceau qu'il posa au fond de son bol.

Lorsque le café fut passé, il s'en versa une bonne dose et regarda avec surprise le morceau de beurre flotter à la surface en se désagrégeant. Pestant contre lui-même, il jeta le tout dans l'évier. Il se resservit un bol de café qu'il commença à boire lentement en regardant la Seine, que survolaient quelques mouettes criardes.

Julie arriva, décoiffée et l'air maussade.

- Qu'est-ce que j'ai mal dormi... et tu n'as pas arrêté de bouger. Ben, tu n'as pas fait de café ?

- Si.

- Ah bon... Alors tu me sers ?

- Il n'y en a plus.

- Je vois bien, pantoufle, tu aurais quand même pu m'en laisser un fond.

Il lui jeta un regard exaspéré.

- Tu n'as qu'à en refaire si tu en veux.

Julie le regarda, les yeux ronds. C'était bien la première fois que François la traitait avec autant de désinvolture. Lui qui, d'habitude, se montrait prévenant avec elle, semblait ce matin avoir du mal à supporter sa présence dans la cuisine.

- Tu es vraiment égoïste. Je retourne me coucher.

Il sursauta et la regarda avec des gros yeux.

- Moi, je suis égoïste ? Moi ? Tu te fous du monde, là ?

- Pourquoi dis-tu ça ? répondit-elle d'un ton pincé.

- Tu as la mémoire courte, on dirait... Tu te souviens de l'interrogatoire, hier, au commissariat ?

- Oui, bien sûr, et alors ? dit-elle d'un air de défi.
- Alors je crois que j'ai oublié de te remercier pour ta participation, disons, active.

- Qu'est-ce que tu veux dire, par là ?

Il haussa la voix.

- Que pas une fois tu n'es intervenue pour me défendre, pour dire au commissaire que je ne suis pas un meurtrier, que tu me connais suffisamment pour savoir que je suis incapable d'un acte de violence, que...que...

Il s'en étouffait presque.

- Mais ce policier ne m'a pas questionnée ! Je n'allais pas lui couper la parole, tout de même !

- Si tu l'as fait ! Pour demander si tu pouvais aller pisser ! Par contre, pour prendre ma défense, alors là, nada, tintin, j'aurais été tout seul que ç'aurait été pareil !

- Non mais dis donc... qui est-ce qui m'a entraînée dans cette histoire ? Hein ? Et est-ce que tu t'es seulement demandé une minute, que dis-je, une seconde, comment j'avais vécu le fait d'être arrêtée en pleine rue, devant tous nos voisins ? Non, bien sûr, monsieur ne pense qu'à lui et à sa petite histoire de visions fantomatiques !

- Ah tu vois ça comme ça ? « Une petite histoire de visions » ! Donc pas la peine d'user ta salive pour argumenter en ma faveur... Tu me déçois, Julie, terriblement. Moi, je t'aurais défendue envers et contre tout, quel que soit l'acte répréhensible que tu aies commis, c'est ça un vrai couple !

- C'est facile à dire quand on est du mauvais côté !

L'air devint électrique. Ils se regardèrent en chiens de faïence, un mauvais rictus aux lèvres.

- Du mauvais côté..., répéta lentement François. Tu es en train de me dire que, toi aussi, tu me crois coupable de ces meurtres...

- Vu ton comportement ce matin, je me demande si je ne suis pas en train de découvrir l'autre côté de ta personnalité... que je ne connaissais pas, car soigneusement caché depuis le début... alors oui, maintenant je me pose des questions !

Il s'approcha si soudainement qu'elle eut un mouvement de recul et se cogna la hanche contre le buffet. Il brandit un index menaçant.

- Et moi, je me demande où est passée la femme aimante qui disait qu'elle me suivrait jusqu'au bout du monde s'il le fallait ! Le commissariat n'est qu'à cinq cent mètres d'ici et elle abandonne déjà la partie ! Alors, oui, moi aussi je me suis trompé, je croyais te connaître et je m'aperçois que pendant des années j'ai vécu avec une menteuse, une hypocrite, une...

Plaf ! Une banane vint atterrir rudement sur son front avant de retomber par terre. Incrédule, François regarda Julie, puis la banane,

puis Julie à nouveau. Le rouge de la colère envahit ses joues, et par pur réflexe, il jeta sur elle le restant de café de son bol. Le liquide, heureusement refroidi, éclaboussa copieusement le pyjama de Julie, ainsi que le dessus du buffet et le sol. Stupéfaite, elle écarquilla les yeux, puis éclata en sanglots avant de se précipiter hors de la cuisine.

- Ne compte pas sur moi pour nettoyer tout ce bazar, lui cria-t-il, et il marcha volontairement sur la banane, qui s'aplatit avec un bruit mou. Il sortit à son tour et regarda prudemment autour de lui. Elle n'était plus en vue. Chambre ou salle de bains ? se demanda-t-il. Il entrouvrit la porte de cette dernière, passa une moitié de tête et reçut instantanément le verre à dents en céramique sur le haut du crâne. Il referma rapidement la porte et entendit un autre objet se fracasser contre le battant. Il avait sa réponse.

- Si tu essaies d'entrer, je hurle, s'époumona Julie.

- Alors, espèce d'idiote, ferme le verrou, et puis non, pas la peine, je ne tiens pas à m'approcher d'une folle furieuse !

Il entendit le verrou tourner rageusement.

- Et moi, je n'ai pas envie de finir pendue ou étranglée par le monstre qui a partagé mon lit et qui a essayé de m'ébouillanter tout à l'heure dans la cuisine !

Écœuré, François entra dans la chambre et s'habilla rapidement avec les vêtements de la veille. Puis il prit doucement ses clés de voiture et sortit sans faire le moindre bruit. Il sourit avec un rien de cruauté en pensant qu'elle n'oserait sortir de la salle de bains avant un bon moment, ignorant qu'il était parti. Ah il était un assassin, eh bien il allait la laisser mijoter dans sa terreur, grand bien lui fasse ! Il n'avait jamais été aussi en colère de toute sa vie, et la trahison de Julie le blessait au plus profond de son être.

Il décida de laisser la voiture et d'aller marcher le long de la Seine, le temps de se calmer et de réfléchir à la situation. Il partit d'un pas rapide en direction du nord.

Pendant ce temps, Julie était sortie de la salle de bains, toujours furieuse. Elle avait parfaitement entendu cliqueter les clés de voiture et l'ascenseur arriver. Elle arpenta le séjour à grands pas, ne sachant que décider pour la suite des événements. Tom s'était caché sous le lit, il avait perçu la tension émanant de Julie et restait prudemment à distance d'un pied voltigeur. Elle fit soudain volte-face et se précipita dans la chambre, où elle sortit une valise de l'armoire. Elle l'ouvrit rageusement et jeta en vrac des vêtements et des chaussures. Puis, elle retourna dans la salle de bains et enleva son pyjama. Elle poussa une exclamation en apercevant dans le miroir une large tache bleuâtre sur sa hanche droite. Elle se souvint alors s'être cognée dans la cuisine tout à l'heure, mais sur le coup, elle n'avait pas senti la douleur. Maintenant, oui. Elle farfouilla dans l'armoire à pharmacie à la

recherche d'Hémoclar, mais il n'y en avait plus. Plus de crème à l'arnica non plus. Elle s'assit sur le bord de la baignoire et se remit à pleurer.

« Bon, se dit-elle en essuyant ses larmes d'un revers de main, pas grave, je vais aller au cabinet de Catherine, j'espère qu'elle pourra me prendre entre deux clients, elle me fera une ordonnance et me donnera des conseils. »

Catherine Gaudin était son médecin depuis quelques années, et le courant passait bien entre les deux femmes, sensiblement du même âge. Dire qu'elles étaient amies aurait été exagéré, copines était le terme plus approprié. Elles se faisaient un ciné ou un restau deux ou trois fois dans l'année, mais elles avaient le plus souvent l'occasion de se rencontrer aux « Trois Chênes ».

Elle s'habilla rapidement, voulut aller se faire une tartine et avaler un yaourt, mais l'état de la cuisine la fit grimacer, alors elle referma doucement la porte et repartit dans l'autre sens. Elle avait déjà posé sa valise au pied de l'ascenseur et introduit la clé dans la serrure, lorsqu'elle revint sur ses pas pour laisser un mot vengeur à François.

Elle prit sa voiture et se rendit au cabinet du docteur Gaudin, lequel, à sa grande surprise, était fermé. « Quelle idiote, on est dimanche ! » Puis, elle aperçut un avis expliquant que le cabinet était fermé pour cause de congé annuel. Catherine avait dû partir au ski, dont elle était une fan inconditionnelle. Et brutalement, il lui revint à l'esprit qu'elle n'avait pas le droit de quitter la ville ou ses environs. Elle ne pensait pas que le commissaire Delorme considère Arras comme faisant partie des environs de Melun... Elle avait eu l'intention d'aller chez des amis de longue date, mais son plan tombait à l'eau à cause du policier... non, à cause de François, qui était à l'origine de tous ses ennuis. Elle frappa à coups de poing sur le volant, puis posa son front dessus et recommença à pleurer.

Samia Rezi arriva en marchant tranquillement au commissariat. Elle était prévue sur le planning de ce dimanche, mais cela ne la contrariait pas, bien au contraire. Novice dans le métier, elle était encore tout feu tout flamme et restait persuadée qu'elle pouvait sauver, peut-être pas le monde, mais au moins le quartier sud de Melun. Elle salua joyeusement Estelle, qui était à l'accueil et qu'elle appréciait beaucoup. Elles papotèrent un peu pendant quelques minutes, puis Samia alla se chercher un café avant de rejoindre son bureau.

À peine avait-elle refermé la porte que celle-ci se rouvrit et le commissaire Delorme passa la tête.

- Rezi, vous pouvez venir ?

- Oui patron, j'arrive tout de suite.

Il repartit sans l'attendre. Samia était étonnée et ravie, car elle ignorait qu'il devait venir ce dimanche. Aujourd'hui, elle allait peut-être avoir son patron pour elle toute seule. Et puis, hein, il était venu la chercher dès qu'il l'avait entendue, ce n'était peut-être pas anodin... Elle allait lui sortir le grand jeu, et sa Charlotte-la-gnognotte, n'avait qu'à bien se tenir. Elle se félicita d'avoir mis son jean ultra-moulant et un tee-shirt noir à motifs brillants qui mettait en valeur sa poitrine plutôt menue. Des escarpins à talons aiguilles lui donnaient une allure élancée. Pas pratiques, certes, pour aller sur le terrain, mais si elle était appelée à l'extérieur, elle avait dans son casier une paire de baskets de rechange.

Elle jeta un coup d'œil au planning et eut un sourire satisfait en s'apercevant, comme elle le pensait, que le commissaire n'était pas noté pour travailler aujourd'hui. Encore un signe...

Elle ébouriffa un peu ses cheveux, se mordit les lèvres pour les rendre plus rouges et se dirigea d'un pas ferme vers le bureau du commissaire, qui avait laissé sa porte ouverte. Elle entra, tout sourire et chercha des yeux un siège.

- Fermez-la.

- Mais je n'ai rien dit, patron !

- La porte, Rezi, fermez-la !

Elle obtempéra, tout en remarquant son ton grognon. Comme il ne lui proposait pas de s'asseoir, elle resta debout, les mains dans le dos.

- Je ne suis pas content de vous.

Ces quelques mots lui firent l'effet d'une douche glacée. Elle se raidit.

- Hier, vous avez bien emmené madame Bréguet à l'hôpital ?

- Oui, elle a fait un malai...

- Ce n'est pas ce que je vous demande, Rezi. Si j'ai bien compris ce

qu'on m'a rapporté, vous l'avez transportée dans la voiture de police, que vous conduisiez ?

- Oui, murmura Samia.

- Pardon ? Je n'ai pas très bien entendu...

- Oui patron, dit-elle un peu plus fort.

- Et on ne vous a jamais appris ce qu'il fallait faire dans un cas comme celui-là ? C'est à se demander si vous avez suivi les cours, à l'école de police ! Ma parole, vous deviez les sécher, comme une vulgaire étudiante qui...

- Non patron ! Je n'ai jamais raté un cours, je vous le jure !

- Alors raison de plus ! Je vous écoute. Qu'auriez-vous dû faire ? Cherchez un peu dans votre jolie petite tête de linotte !

- Appeler les secours, c'était aux pompiers de la transporter à l'hôpital.

- Exact. Et puis ?

On tambourina à la porte. La poignée s'abaissa, puis remonta lentement, sans que le battant ne bouge.

- Entrez, Gagnon ! Ne faites pas le modeste !

Celui-ci pénétra dans la pièce, et salua à peine Samia tant il était pressé de parler au commissaire. Il avait les cheveux en désordre, les lunettes de travers et un pull vert pomme qui lui arrivait d'un côté au milieu de la cuisse, de l'autre légèrement au-dessus du genou.

« Dommage qu'il n'essaie pas de s'arranger un peu, pensa Samia en le regardant, un look plus moderne, des lentilles de contact et une coupe courte, limite crâne rasé, et il serait canon... »

- Commissaire, ça y est, j'ai une piste pour la 206 noire ! dit-il en posant une liasse de feuilles sur le bureau.

- Allez-y.

Il prit une pose avantageuse.

- Sylvie Hamelet possédait il y a quelques semaines encore une 206 noire, qu'elle a vendue pour racheter une...une... zut, je ne me souviens plus...

- Une Opel Mérida.

- Oui, c'est ça ! Bravo commissaire ! On voit que c'est vous le chef...

- Oui, bon, et alors ?

- Rappelez-vous, patron, dans les affaires de Nantes et du Mans, les nanas qui avaient aussi le signe gravé sous le nombril, il y avait cette fameuse voiture !

- Donc, vous suspectez Sylvie Hamelet d'être l'auteur de ces meurtres, puis elle a revendu la 206, trop repérable, avant de s'auto-enlever et de se suicider...

- Ah oui, effectivement, je n'avais pas pensé à cette version... Moi, commissaire, je pencherais plutôt pour le mari, il a tué les deux autres avec la voiture noire, je veux dire au moment où il possédait cette 206, puis, quand il a voulu zigouiller sa bonne femme, il l'a revendue,

pour qu'on ne puisse pas faire le lien !

Il eut un sourire triomphal.

- Bien, Gagnon, bien... Alors expliquez-moi pourquoi, s'il voulait brouiller les pistes, il a gravé le même signe de l'infini sur ses trois victimes ?

Le sourire de Christophe s'effaça progressivement.

- Une ruse ? hasarda-t-il.

- Vous m'en faites une belle, de ruse, Gagnon ! Filez !

Devant la mine penaude de son adjoint, il ajouta :

- Mais demain, je vais convoquer Jean-Claude Hamelet, j'ai encore quelques petites choses à lui demander, et j'aborderai le problème de la voiture.

Christophe se rengorgea et lança à Samia un regard qui exprimait clairement « hein, tu vois, pas bête, le gars ! ». Elle lui retourna un sourire faussement admiratif, qu'il accepta avec un clin d'œil complice, et il sortit d'un pas altier.

- Bon, Rezi, vous allez vous rendre chez les Lemestre avec Dubois, essayez de prendre madame à part, et voyez ce qu'elle pense des élucubrations de son mari. Je ne l'ai pas beaucoup entendue, hier, je ne situe pas bien son rôle dans toute cette histoire. Et je vais mettre Gagnon sur le mari.

Samia réprima un sourire en visualisant Christophe à cheval sur monsieur Lemestre.

- D'accord, patron, et... désolée pour hier, je ne le referai plus.

Il grommela une réponse et lui jeta un coup d'œil. Debout devant son bureau, les mains dans le dos, la tête baissée et arborant une mine contrite, elle ressemblait à une élève venant de se faire passer un bon savon par le directeur. Ce qui, ma foi, n'était pas loin de la vérité. Il griffonna l'adresse sur une petite feuille de bloc-notes qu'il lui tendit. Elle prit le morceau de papier et le tritura, cherchant désespérément quelque chose à ajouter, histoire de prolonger le tête-à-tête.

- Un problème, Rezi ?

- Euh...non, j'y vais, patron.

Elle partit en arborant une démarche sexy, puis fit un sourire langoureux au commissaire en fermant la porte, et n'eut que le temps de se raccrocher à la poignée à deux mains, car elle venait de se tordre brutalement une cheville. Sous la poussée, le battant repartit violemment dans l'autre sens et alla cogner contre le mur du bureau du policier, traînant Samia à quasiment à plat ventre, mais toujours agrippée à la poignée. Elle finit par la lâcher et s'écroula totalement sur le parquet. Gagnon revint à ce moment-là, l'enjamba sans se soucier d'elle le moins du monde et reprit ses feuilles oubliées sur le bureau. Il fit demi-tour, l'enjamba à nouveau en la prévenant d'un « attention, je passe ! » et disparut dans le couloir.

- Ca va, Rezi ? demanda le commissaire en levant à moitié son derrière de son siège.

- Oui, oui, ça va...

Mortifiée, elle s'assit sur le sol et massa sa cheville endolorie.

- Voilà ce que c'est, de vouloir jouer les pin-up et de marcher sur des talons de vingt-cinq centimètres ! Vous avez d'autres chaussures moins... plus adaptées, pour aller chez les Lemestre ?

- Oui, patron.

- Vous pouvez vous mettre debout ?

- Ça devrait le faire.

Elle se remit péniblement en position verticale et repartit vers la porte en claudiquant, nettement moins gracieusement que la première fois.

- Ça va aller, vous êtes sûre ? Ne jouez pas les héroïnes, je peux envoyer quelqu'un d'autre chez eux. J'ai besoin de vous ces jours-ci pour l'affaire Bréguet. N'oubliez pas que vous partez après-demain pour Toulouse. J'ai retenu votre billet d'avion, vous décollez à 7h30 à Orly, retour à 19h40. Et je vous ai acheté deux boîtes de comprimés anti-nauséeux. De toute façon, dans l'avion, vous aurez des petits sacs en papier pour vomir, au cas où vous n'auriez pas le temps d'atteindre les toilettes.

« Amis de la poésie, bonjour... », se dit Samia doublement déprimée. Un, elle allait, comme elle le craignait, être obligée de prendre l'avion, et deux, sa tentative de séduction avait lamentablement échoué. Au lieu de lui parler promenade romantique et dîner aux chandelles, il lui avait expliqué comment vomir proprement. Comme glamour, on faisait mieux...

Elle changea de chaussures avec soulagement. Sa cheville lui faisait encore un peu mal, mais apparemment elle avait évité l'entorse ou la foulure. Éric Dubois, son collègue, la rejoignit. Roux avec un visage rempli de taches de son, un peu trop enrobé, mais un sourire perpétuel aux lèvres, il savait mettre les gens en confiance. Il appréciait beaucoup Samia, mais sans aucune arrière-pensée, il la considérait plutôt comme une petite sœur, et il était toujours content de travailler en tandem avec elle.

Ils se garèrent devant l'immeuble des Lemestre et avant d'entrer, admirèrent les cygnes qui se déplaçaient majestueusement le long de la rive. Personne ne répondit à leur coup de sonnette à l'interphone.

- Tu crois qu'ils sont absents, ou qu'ils ne veulent pas nous répondre ? demanda Samia.

- Aucune idée, répondit Éric avec bonne humeur, je ne les ai pas vus hier, j'étais de repos, je ne sais pas quel genre de personnes ils sont. En tout cas, s'ils refusent de nous rencontrer, c'est qu'ils ont quelque chose à se reprocher, pas vrai ?

- Pas forcément, tu sais, la peur de la police est dans l'impatient

collectif.

- Tu veux dire l'inconscient collectif ?

- Oui, c'est ce que j'ai dit !

Ils s'apprêtaient à rebrousser chemin lorsque Samia vit arriver madame Lemestre, traînant une valise. Elle lui tint la porte du hall ouverte, tout en remarquant qu'elle avait les yeux rouges. Ils se présentèrent et ils prirent tous les trois l'ascenseur.

- Vous aviez l'intention de partir, madame Lemestre ? interrogea Samia.

- Pour tout vous avouer, oui, et puis je me suis souvenue que le commissaire Delorme nous avait demandé de ne pas nous éloigner de Melun.

L'ascenseur s'arrêta avec un léger sursaut. Lorsqu'ils pénétrèrent dans l'appartement, Tom arriva, huma le bas du pantalon d'Éric et se frotta joyeusement contre ses jambes en ronronnant bruyamment. Julie les invita à s'asseoir sur le canapé et prit elle-même un pouf.

- Où est votre mari, madame ?

- Je n'en sais strictement rien.

Elle hésita avant de continuer.

- Nous nous sommes disputés ce matin, et il est parti.

- A-t-il aussi pris une valise ? demanda Éric, le chat sur les genoux.

- Non, je ne pense pas, juste la voiture.

- Avez-vous une idée de l'endroit où il peut être ?

- Chez des amis, ou alors tout seul, à marcher le long de la Seine, il l'a déjà fait quand il est en colère.

- Et pour quelles raisons est-il en colère, aujourd'hui, madame Lemestre ? demanda doucement Samia.

- Il... il m'a reproché de ne pas l'avoir assez défendu, hier, au commissariat.

- Et c'est vrai ?

Il y eut un silence embarrassant.

- Si j'ai bien compris ce qui est écrit dans le rapport, intervint Éric, le chat contre sa poitrine, votre mari aurait des sortes de visions, il pourrait prédire la mort des gens un peu avant qu'elle ne survienne ? C'est... comment dire ? Une sorte de médium ?

- C'est un phénomène très récent, survenu probablement à la suite d'un gros choc à la tête. Il dit qu'il aperçoit, la veille de leur décès, le visage que ces personnes auront au moment de leur mort.

- Vous croyez votre mari ?

- Au début, franchement, non, et puis les événements lui ont donné raison.

Elle leur raconta pour monsieur Donatello, madame Kowalski, la famille de la petite Océane et la femme assassinée, madame Andréi. Elle omit volontairement la rencontre dans le bois avec Sylvie

Hamelet.

- Pardonnez-moi de vous poser cette question, madame Lemestre, dit Éric, le chat autour du cou, mais êtes-vous vraiment sûre que votre mari n'est pour rien dans tous ces décès ? Sûre au plus profond de vous-même ?

- Mais oui, évidemment !

- Vous savez, dit Samia, on voit tellement de choses bizarres à notre époque ! Les gens deviennent fous si on s'en prend, par exemple, à leur voiture. Votre mari aurait pu être en désaccord avec votre voisin, pour une histoire de bruit ou de place de parking...

- Mais non, monsieur Donatello...

- Laissez-moi finir. Je ne fais que des suppositions. Vous pourriez lui avoir raconté des problèmes au travail avec madame Kowalmachin, et il se serait vengé. Et pour madame Andréi, une maîtresse devenue trop encombrante.

Les yeux de Julie s'arrondissaient au fur et à mesure. Si la situation avait été moins grave, elle aurait éclaté de rire.

- Et pour la famille du nord, quelle version allez-vous inventer ?

- Là, j'avoue, je sèche, mais bon, en cherchant bien...

- Donc, mon mari serait le serial killer du siècle, à cause d'une place de parking et d'une mamie grincheuse, quant à la famille entière, ils nous avaient piqué notre place dans la queue à la cafet', alors il est allé saboter leurs freins... Mademoiselle, mon mari n'est pas un monstre, loin de là, c'est quelqu'un de très doux, qui a horreur de la violence, et il a vraiment essayé de sauver madame Andréi, mais il n'a pas réussi, et il s'en est beaucoup voulu.

- Comment expliquez-vous alors ses visions ?

- Je ne les explique pas, je les constate. Pareil pour lui.

Chacun médita quelques secondes en silence.

- Bon, eh bien nous allons vous laisser, nous repasserons peut-être demain pour nous entretenir avec votre mari.

- Je peux avoir un verre d'eau, s'il vous plaît ? demanda Éric en délogeant le chat qui protesta vigoureusement.

- Bien sûr.

Il la suivit dans la cuisine et réussit à garder une expression neutre en voyant la banane écrasée et le café répandu sur le sol. Gênée, Julie expliqua qu'elle était extrêmement maladroite, et qu'elle allait nettoyer tout ça dès leur départ. Elle lui servit un verre d'eau minérale, qu'il but lentement, le chat collé contre ses jambes.

- Vous en voulez encore ?

- Non merci, nous allons y aller.

Ils retrouvèrent Samia dans le séjour, prirent congé et partirent, laissant un Tom désolé.

- Alors ? demanda Éric une fois qu'ils furent dans la voiture.

- Rien de spécial, à première vue. La chambre est en désordre, mais je n'ai rien remarqué de particulier, pas de livres sur les criminels, pas de revues cochonnes, pas de vêtements spéciaux. Idem pour la salle de bains, tout a l'air clean. Et toi ?

- Moins clean. Il y avait de la banane écrasée et du café par terre. J'ai l'impression qu'il y a eu comme de la bagarre là-dedans.

- Et tu crois qu'elle l'aurait tué ? Oh mon dieu, la valise...

- Quoi, la valise ?

- Et si elle y avait mis son cadavre découpé en morceaux ?

Éric ne put s'empêcher de rire.

- Je doute que cette valise puisse contenir un cadavre entier, fût-il coupé en morceaux. Et puis tu m'as bien dit que la salle de bains était nickel ?

- Oui, il y avait juste quelque chose de gribouillé sur le miroir, avec un rouge à lèvres, je pense.

- Qu'est-ce qui était écrit ?

- Je ne sais pas, je n'ai pas lu.

- Samia... on ne me la fait pas...qu'est-ce qui était écrit ?

- Bon, d'accord. « Je pars pour quelques jours. Pas la peine de m'appeler . »

- Lui ou elle, à ton avis ?

- Elle, plutôt, puisqu'elle avait pris sa valise. Et puis le coup d'écrire avec un rouge à lèvres, c'est typiquement féminin. En tout cas, il y a de l'eau dans la gaze au niveau du couple.

Éric réprima un sourire et démarra. Ils retournèrent au commissariat et firent leur rapport.

Pendant ce temps, Julie avait appelé l'hôpital de Saint-Quentin pour prendre des nouvelles de la petite Océane, et lui faire dire qu'elle ne pourrait pas venir avant quelques jours. Elle n'en expliqua pas la raison. On lui répondit que la commission serait faite, que la grand-mère de la fillette était arrivée et restait en permanence auprès d'elle.

Elle raccrocha et s'assit sur le canapé. Elle se sentait perdue. Où était François ? Allait-il revenir aujourd'hui ? C'était la première fois qu'une dispute aussi violente les opposait, et ça la rendait malade. Malgré elle, les propos de la jeune femme policière la taraudaient. Et s'il y avait quelque chose de vrai dans tout ce qu'elle avait dit ? Elle pensait notamment à la suspicion d'adultère avec la femme assassinée. François aurait-il pu avoir une liaison avec elle ? Matériellement, oui, il avait tout le temps qu'il voulait. Mais elle refusait d'y croire, ou plutôt, elle avait peur qu'il y ait une part de vérité dans tout cela. Depuis deux jours, elle ne reconnaissait plus l'homme avec qui elle vivait. Son attitude avec elle avait changé du tout au tout. Il était devenu plus... agressif. Oui, c'est ça, agressif. Et il lui faisait peur. Elle savait que désormais leur vie ne serait plus jamais la même.

Son portable sonna. C'était François. Elle coupa l'appel.

De son côté, il appuya rageusement sur le bouton. Sa colère n'était pas tombée, bien au contraire. Il n'avait finalement pas pris sa voiture, il avait marché vite et longtemps, et maintenant, il avait des crampes dans les mollets. Il avait tout de même essayé de contacter Julie, pour qu'elle vienne le chercher, elle pouvait bien faire ça après tout. Histoire de se faire pardonner de sa passivité au commissariat... Mais non, madame se permettait de lui raccrocher au nez !

Un petit coup de klaxon lui fit lever la tête. Une voiture rouge s'était arrêtée à une trentaine de mètres devant lui, et son conducteur avait baissé la vitre pour agiter le bras. Il reconnut le véhicule de Jean-Michel, un de ses meilleurs amis. Il se hâta de le rejoindre et monta à côté de lui.

- Il me semblait bien que c'était toi ! Qu'est-ce que tu fais si loin de chez toi ? Julie n'est pas là ?

- Non, et c'est tant mieux !

Jean-Michel le regarda avec surprise.

- Vous vous êtes disputés ?

- Et pas qu'un peu. Cette bonne femme est folle à lier. Elle m'a lancé une banane au visage. Alors je l'ai aspergée de café.

Son ami en resta la bouche ouverte de stupéfaction.

- Bon, je te ramène chez moi, là je reviens de chez Bernard, je lui ai rendu sa perceuse. Je vais te faire un bon café, à condition que tu ne me le verses pas sur la tête, et tu me raconteras tout.

- Alors j'espère que tu n'as rien d'autre à faire aujourd'hui, parce que ça risque d'être long...

- Pas de problème, j'ai tout mon temps.

Âgé d'une petite quarantaine d'années, fraîchement divorcé, il venait d'emménager dans un minuscule studio à l'autre bout de Melun. Petit et chétif (Julie disait en plaisantant « qu'il était taillé dans un trou de nouille »), les cheveux châtain clair et les dents légèrement en avant, il était professeur des écoles à l'école Armand Cassagne, et avait un excellent contact avec ses CP. François s'entendait très bien avec lui, et savait qu'il pourrait tout lui raconter, sans que cela fasse le tour du département.

- Tu n'as donc pas tes enfants aujourd'hui ?

- Non, c'est le week-end prochain. Caro les a emmenés chez ses parents pour fêter l'anniversaire de papi Léon.

- Et Caroline, comment va-t-elle ?

- Bien, répondit-il d'un ton laconique.

François n'insista pas. Jean-Michel démarra et déboîta devant une voiture qui freina brutalement et klaxonna avec véhémence. Il leva le bras en guise d'excuse et accéléra.

Il jura et traita le conducteur de tous les noms. Quelle idée de démarrer sans jeter un coup d'œil dans son rétro ! Il ne manquerait plus qu'il ait un accident ! Heureusement qu'il ne roulait pas très vite... Il eut des sueurs froides en imaginant les pompiers dépêchés sur place, la police cherchant des indices pour savoir qui était en tort. Ils fouilleraient certainement la voiture, ouvriraient le coffre, et... découvriraient le cadavre soigneusement enroulé dans une couverture. Après le mal qu'il s'était donné cette nuit à le transporter jusqu'au coffre de la voiture, la frayeur qu'il avait eue lorsqu'il était en train de le traîner sur le sol du garage et qu'il avait entendu la porte automatique s'ouvrir pour laisser le passage à un véhicule, ç'aurait été dommage d'échouer maintenant. Il s'était vite caché, le cœur battant douloureusement dans sa poitrine, avec son encombrant paquet. Il s'était accroupi entre deux voitures stationnées, en priant le ciel que le conducteur tourne à droite et s'éloigne de cette partie du garage. Il y avait une place vide, juste en face de sa cachette, et si le conducteur était le propriétaire de cet emplacement, il était fait comme un rat.

La voiture avait tourné à droite. Des voix avaient résonné, puis un rire aigu de femme avait rebondi de mur en mur, et celui plus grave d'un homme avait suivi. Le bruit s'était estompé progressivement, les portes de l'ascenseur s'étaient refermées bruyamment, et le silence était revenu. Il avait enfermé le corps dans son coffre et était parti, soulagé. Maintenant, il se rendait dans un endroit qu'il savait être désert car assez difficile d'accès, afin de se débarrasser définitivement du cadavre et sortir cette histoire de sa tête une bonne fois pour toutes. Dire que son plan avait failli capoter à cause d'un abruti qui avait été à deux doigts de l'emboutir...

Il arriva à un petit chemin, presque invisible depuis la route, car il revenait en arrière et s'enfonçait immédiatement dans les bois. La voiture cahota pendant une centaine de mètres et s'arrêta, bloquée par des taillis aux branches enchevêtrées. Il descendit et attrapa la couverture qu'il tira hors du coffre. Le corps tomba lourdement sur l'herbe.

L'homme l'attrapa par les pieds et commença à le tirer. Il restait environ cent-cinquante mètres avant d'arriver à l'endroit où il comptait se débarrasser de lui. Mais la progression à travers les sous-bois allait être lente, car le sentier, à l'abandon, était envahi de ronces et de racines exubérantes. Il fut rapidement en sueur, malgré l'air vif et piquant. Il avait l'impression que le cadavre s'accrochait avec ses mains à tout ce qu'il pouvait, comme s'il refusait d'aller là où il l'emportait.

Enfin, au bout d'un temps qui lui parut interminable, il approcha de la petite trouée qui donnait sur la Seine. C'est là qu'il comptait immerger le corps, lesté de gros cailloux, qui abondaient dans le coin. Il fit un dernier effort en haletant et se redressa. Et ses cheveux se hérissèrent. À quelques mètres seulement devant lui, allongés dans l'herbe au bord de l'eau, deux adolescents s'embrassaient fougueusement. La main du garçon s'égarait sous le pull de la fille, qui poussait des petits gémissements de plaisir. Aucun des deux ne l'avait entendu arriver, leur univers se réduisant à la grande nappe étendue par terre sur laquelle ils s'étaient installés.

Il resta immobile quelques secondes, se demandant ce qu'il fallait faire. Il avait une douzaine d'années lorsqu'avec des copains, il avait découvert par hasard cet endroit isolé. Ils y venaient en été pour se baigner, c'est là qu'il avait fumé sa première cigarette et embrassé sa première fille. Depuis, il y était revenu quelques fois, avec un brin de nostalgie, et n'y avait jamais rencontré âme qui vive. Et bien sûr, aujourd'hui...

Il jura entre ses dents. Quel manque de bol ! Il se voyait mal rebrousser chemin avec son encombrant fardeau, et les deux jeunes pouvaient décider à n'importe quel moment de repartir. Ils se retrouveraient inmanquablement nez à nez avec lui. Le risque était trop grand.

« Je vais le tirer sur le côté, le cacher et je reviendrai demain. Ce soir, l'anniversaire risque de finir très tard, et je ne me vois pas venir ici au milieu de la nuit. Oui, je vais le cacher pour l'instant, c'est la seule solution. »

À peine avait-il pris cette résolution qu'il entendit, venant du sentier qu'il avait emprunté quelques minutes auparavant, des voix appeler fort :

- Kéviin ! Mariooon ! Attention, on arrive, rhabillez-vous !

Des éclats de rire ponctuèrent cette mise en garde, et l'homme aperçut au loin des taches de couleur bouger au milieu des arbres. Pris de panique, il balança le cadavre sous un gros buisson et se dirigea du côté opposé, en se frayant difficilement un passage. Il déchira son pantalon et faillit même se retrouver coincé. Il se dégagea d'une grande secousse et, moitié marchant moitié courant, il finit par arriver à sa voiture, après avoir fait un long détour. Il démarra rapidement et se sauva sans attendre.

Le commissaire mettait son chapeau sur sa tête lorsqu'Estelle, préposée aujourd'hui à l'accueil, l'appela pour lui dire qu'elle avait en ligne un jeune homme hystérique et une jeune fille en larmes, suite à la découverte d'un cadavre. Elle avait entendu également d'autres voix excitées derrière. Il reposa son chapeau.

- Vous êtes sûre que ce n'est pas une blague ?

- Non, le garçon a vraiment l'air en panique, et la fille sanglote réellement. Vous savez, j'ai des neveux et nièces de cet âge, alors je sais reconnaître le vrai du faux. Tenez, pas plus tard que dimanche dernier, je...

- Merci, Verdier, je vais prendre l'appel.

« Il faudrait que je la fasse travailler avec Gagnon, ils s'entendraient à merveille... »

Il retourna à son bureau et prit la communication.

- Ici le commissaire Delorme, je vous écoute.

- On a trouvé un cadavre ! Il est mort ! Oh mon dieu, on aurait dit qu'il nous regardait !

- Bon, jeune homme, on se calme d'abord... Respirez fort et lentement par le nez... Voilà... Ça va mieux ?

- Oui, merci, répondit-il en chevrotant.

- Alors on reprend. Comment vous appelez-vous ?

- Kévin Huong, j'ai seize ans et demi.

- Où et comment avez-vous trouvé le corps ?

- J'étais avec Marion, ma copine, au bord de la Seine, et j'ai entendu nos potes nous appeler, alors on s'est levés, et en allant à leur rencontre, on a vu un morceau de tissu bleu qui dépassait d'un buisson. Alors Jason, il a dit en rigolant qu'il fallait tirer dessus, parce qu'il y avait un cadavre au bout, c'est ce qu'on a fait, et...et...

- Et c'était bien ça. J'espère que vous n'avez pas touché au corps ?

- Ça risque pas ! On est tous partis en courant et en criant, et y a que Fredo qui a eu le courage d'y retourner, mais il s'est pas approché, il le surveille de loin en vous attendant.

- Mais vous n'aviez pas vu ce morceau de tissu en arrivant ?

- Ben non, y était pas...

- Ce qui voudrait dire que son assassin l'a déposé pendant que vous étiez là. Vous avez sûrement dérangé ses plans. Vous n'avez rien entendu ?

La réponse se résuma à un gros bruit sourd et des cris affolés. Quelqu'un reprit le téléphone et cria :

- Il est mort ! Lui aussi ! Au secours !

- Calmez-vous, mademoiselle, il ne doit être qu'évanoui. Tapotez-lui

doucement les joues, il va reprendre conscience.

Le commissaire entendit l'écho d'une claque retentissante, puis une autre, et un brouhaha de voix qui exhortait Kévin à revenir à lui.

- Allô ?

Personne ne répondit. Il eut l'impression qu'on l'avait oublié.

- Allô ? Quelqu'un peut-il me répondre ? Allô ?

Enfin quelqu'un reprit l'appareil.

- Ouais, c'est Fredo...

- Bon, dites-moi où vous vous trouvez, j'envoie quelqu'un.

Fredo expliqua tant bien que mal.

- Ne bougez pas avant l'arrivée de mes adjoints.

- Eh, monsieur le commissaire, c'est pas nous qu'ont tué le mec, je vous jure !

- Je ne vous accuse de rien, jeune homme, et je pense sincèrement que vous n'êtes pour rien dans l'affaire. Vous étiez au mauvais endroit au mauvais moment, c'est tout.

Il raccrocha, héla Samia et Éric et leur expliqua rapidement la situation. Ils partirent sans attendre. Puis, il appela Patrick Grandjean chez lui, s'excusa de le déranger, et lui annonça qu'un client allait arriver sous peu. Ensuite, il prévint les secours et les envoya sur les lieux. Après tous ces coups de fil, il se permit une petite pause et s'offrit le croissant aux amandes qu'il avait acheté pour le lendemain matin. Bah, il lui restait tout de même le pain au chocolat et la brioche pour le petit déjeuner, ça devrait aller.

Il dégusta sa viennoiserie lentement, avec délice, tout en relisant un rapport, et avait les mains collantes lorsque son portable sonna.

- Patron, c'est Samia. C'est le corps d'un homme de race blanche, une quarantaine d'années je dirais, un peu corpulent, et à première vue il a pris une balle au niveau du cœur. Ah, tiens, j'entends les secours qui arrivent.

- Ok. On se retrouve à l'institut.

Il referma son téléphone et lorgna avec envie du côté du pain au chocolat. Il réussit à résister pendant au moins quinze secondes, un record, puis il se jeta sur lui et le dévora allègrement. Une fois rassasié, il poussa un soupir de satisfaction et essuya ses mains sur un mouchoir en papier. Il remit son chapeau et prévint Estelle qu'il se rendait à l'institut médico-légal.

Il y retrouva Patrick Grandjean, avec qui il évoqua l'affaire Hamelet. Le légiste attendait toujours les résultats d'analyses ADN pour le fœtus. Il faudrait patienter encore au moins quarante-huit heures. Pour l'affaire Andréi, l'autopsie n'avait pas livré beaucoup de secrets. La femme avait bien été étranglée, à mains nues, elle avait eu une relation sexuelle consentie très peu de temps avant sa mort, et elle n'était pas enceinte. Le commissaire fut presque déçu, il avait pensé

que la grossesse pouvait être un point commun entre ses deux victimes. Un psychopathe, qui tuerait les femmes enceintes... Ça s'était déjà vu, il y avait une dizaine d'années, aux États-Unis. Le tueur était un impuissant qui était pris de pulsions meurtrières chaque fois qu'il croisait une femme au ventre arrondi. Il avait déjà tué onze futures mamans lorsqu'on l'arrêta.

Ceci dit, pour Sylvie Hamelet, on ne voyait encore rien, et le fait qu'elle attende un enfant n'avait peut-être aucun rapport avec son assassinat. Il allait creuser la piste de l'éventuel amant, qui n'était peut-être pas au courant pour le bébé.

Puis le légiste lui expliqua, schémas à l'appui, que le signe de l'infini gravé sur les deux victimes présentaient beaucoup de similitudes et avaient certainement été dessinés avec le même outil. Il était même fort possible que l'outil en question soit un cutter, comme ça avait été le cas dans les affaires de Nantes et Le Mans. La profondeur de la blessure était quasiment la même, le geste était sûr et témoignait d'un grand sang-froid.

Un bruit de voix et de chariot qu'on faisait rouler annonça l'arrivée du corps et de ceux qui l'accompagnaient. Les deux secouristes le déposèrent directement sur la table d'autopsie et s'en allèrent. Le légiste commença par prendre des clichés sous différents angles.

- Vous avez encore besoin de nous, patron ? demanda Samia qui ne paraissait pas à son aise.

- Oui, restez donc un peu et observez, vous allez certainement apprendre des choses utiles pour la suite de votre carrière.

Samia se força à sourire, mais ne réussit qu'à faire une grimace comique. Puis, le médecin découpa soigneusement les vêtements pour mettre le corps à nu.

- La balle a été tirée à bout touchant, voyez les traces de poudre sur le pull, ça signifie que...

Il s'arrêta net et suspendit son geste.

- Nom de dieu, murmura-t-il.

Le commissaire, Samia et Éric s'approchèrent et découvrirent ce qui avait provoqué la stupéfaction de Patrick Grandjean. Ils ouvrirent à leur tour des yeux ronds. Le cadavre portait, lui aussi, le signe de l'infini gravé au-dessus du nombril.

- Ben mon vieux, tu parles d'une histoire... Mais eux, savent que tu les vois comme ça ?

- Non, évidemment, je n'ai encore jamais eu l'occasion de leur dire, ou alors, si j'ai essayé, je me suis fait envoyer paître.

- Et tu crois que ça changerait la donne, si tu les mettais au courant de ce qui allait leur arriver ?

- Je ne sais pas.

Ils méditèrent en silence quelques instants. François sirotait son café, les yeux dans le vague, Jean-Michel l'observait avec un regard mi-interrogateur, mi-soucieux. Pas une seconde il n'avait mis en doute l'histoire que son ami lui avait narrée dans les moindres détails. Il le connaissait depuis assez longtemps pour savoir qu'il ne mentait pas.

- Et moi, ma tête ? Elle est comme d'habitude ?

François sourit.

- Oui, dommage pour toi...

Son ami éclata de rire et lui donna une claque dans le dos.

- Bon, au moins, ça ne t'a pas supprimé ton sens de l'humour ! Tu reprends un café ?

- Non, je suis déjà assez énervé comme ça.

- Il me reste des pâtes à la bolognaise d'hier soir, tu en veux ?

François se rendit compte avec étonnement qu'il avait faim. Jean-Michel étant un fin cordon-bleu, l'eau lui vint à la bouche instantanément.

- Avec plaisir. Mais tu m'accompagnes ?

- Sans souci, il y en a largement assez pour deux.

Il déboucha une petite bouteille de vin italien et ils mangèrent sur la table basse. Puis, ils regardèrent du sport à la télé pour se changer les idées. Ils évoquèrent les futurs jeux olympiques, qui auraient lieu à Londres dans quelques mois, et parièrent sur le nombre de médailles que réussirait à remporter la France. Ils abordèrent ensuite le chapitre politique et les prochaines élections.

En fin d'après-midi, François prit congé, remercia chaleureusement son ami pour son soutien et ses pâtes. Jean-Michel lui fit promettre de le tenir au courant de la suite des événements, et lui rappela que sa porte restait ouverte en cas de besoin.

Il prit le bus pour rentrer à la maison. Il ignorait si Julie serait là ou pas. Il espérait que non. Il était fatigué, et la perspective d'une nouvelle dispute ne lui souriait guère.

L'appartement était vide, hormis Tom qui se précipita vers lui, fou de joie, et se roula aux pieds de son maître en poussant des petits miaulements joyeux. Puis, il fila vers la cuisine et s'assit devant sa

gamelle vide. François y versa une bonne portion de croquettes que le chat se mit à avaler sans même les mâcher, tant il était affamé.

- J'aurais dû m'en douter, elle ne t'a rien donné à manger, dit-il avec rancune. Mais rassure-toi, on est dans le même panier, toi et moi.

Il caressa le chat, qui leva son derrière en dressant la queue, mais sans s'arrêter de manger pour autant. Il décida d'aller prendre une douche brûlante et de se mettre au lit pour regarder la télé. Il aperçut le message de Julie écrit en travers du miroir et l'effaça immédiatement.

- Ne t'inquiète pas, dit-il tout haut, je n'ai aucunement l'intention de t'appeler. Tom et moi sommes très bien ici tous les deux, quant à toi, tu es ailleurs, où, je m'en fous, mais restes-y le plus longtemps possible.

Il pesta car le rouge à lèvres s'étalait grassement sur le miroir, et il dut frotter longuement pour en effacer la moindre trace. Enfin il put prendre sa douche, et il resta longuement sous le jet brûlant, ses larmes se mêlant à l'eau qui coulait. Lorsqu'il finit par sortir, il allait un peu mieux, ses idées étaient plus claires, et sa colère contre Julie était un peu retombée. Elle avait raison quelque part, elle aussi avait subi des moments difficiles par sa faute. Mais n'empêche qu'elle aurait pu le défendre au commissariat. Bon, allez, valait mieux penser à autre chose.

Il se mit au lit, ramena la couverture sous son menton et ferma les yeux. Tom arriva à pas feutrés et sauta sans bruit sur le lit. Il se cala contre la hanche de son maître et se coucha en rond, le nez dans la queue. Tous deux s'endormirent instantanément.

Julie ne rentra pas. Elle était allée aux « Trois Chênes » et avait proposé de faire le service de nuit, chose inhabituelle pour elle, mais qui enchantait Madiba.

Le lendemain matin, après une nuit plutôt calme (elle avait seulement dû aller rassurer monsieur Grüber, qui avait fait un cauchemar et s'était réveillé en geignant), elle décida d'aller chez un médecin pour se faire prescrire des somnifères. Catherine ne reviendrait pas avant une bonne semaine, et elle en avait besoin maintenant.

Elle se souvint que son amie et collègue Emmanuelle parlait en termes enthousiastes de son médecin. Elle ne se rappelait plus son nom, mais en consultant sur internet la liste des praticiens de Melun, le nom de Cayolles lui fit tilt. Elle appela, tomba sur sa secrétaire, une femme charmante, qui lui proposa de venir à seize heures, suite à l'annulation d'un rendez-vous. Julie accepta avec reconnaissance. Elle passa la matinée et le début de l'après-midi avec ses petites mamies, les écoutant évoquer des souvenirs d'antan ou parler de leurs petits-enfants dont elles exhibaient les photos avec fierté.

Il n'y avait qu'une seule personne, une vieille dame, dans la salle d'attente, lorsqu'elle se présenta au bureau de la secrétaire du docteur

Cayolles. Celle-ci, une jolie brune, lui sourit gentiment et lui demanda sa carte vitale. Julie la lui donna et retourna feuilleter un magazine écorné.

La porte du cabinet s'ouvrit, laissant le passage à une jeune mère accompagnée de son bébé, et le médecin appela la personne suivante. Julie eut le temps d'apercevoir un visage séduisant avant que la porte se referme.

« Pas étonnant que Manu parle de ce docteur avec autant de flamme, il est plutôt mimi... mais j'espère que c'est quand même un bon médecin ! »

Enfin ce fut son tour. Elle pénétra à sa suite dans le cabinet et admira la grâce féline avec laquelle il se déplaçait. Il se rassit derrière son bureau et avec un sourire éblouissant, lui demanda ce qui n'allait pas. Sa voix mélodieuse plut à Julie, qui lui dit qu'en ce moment, elle rencontrait des problèmes au niveau de son couple, mais elle n'en expliqua pas les raisons. Elle désirait juste des somnifères pour retrouver un rythme de sommeil plus régulier. Le médecin respecta ses non-dits, et axa la conversation sur ce qu'elle ressentait au plus profond d'elle-même. Il l'écouta avec une extrême attention. Julie en fut réconfortée et se sentait en même temps troublée par ses yeux gris-bleu qui la fixaient avec tant de gentillesse. Après lui avoir posé une foule de questions à propos de sa santé, il lui prit sa tension, et le simple contact de ses mains sur elle l'électrisa. Elle se demanda ce qui lui arrivait... cela lui rappelait ses premiers flirts, les premiers contacts charnels, la découverte de la peau de l'autre, bref, tout un tas de sensations oubliées qui refaisaient brusquement surface. Et qui n'étaient pas désagréables du tout...

- Votre tension est un peu élevée, madame Lemestre, mais c'est un peu normal.

« Vous n'y êtes pas étranger, docteur... »

- Appelez-moi Julie, répondit-elle sans réfléchir.

Puis, elle rougit violemment et porta la main à sa bouche. Elle ne se reconnaissait pas. Elle mit son attitude sur le compte de ses problèmes conjugaux. François l'avait rejetée, comme une vieille chaussette, elle se tournait alors vers le premier homme qui lui montrait un peu de compassion et de gentillesse. Une partie de son cerveau analysait froidement la situation, l'autre n'avait qu'une envie, celle de retrouver les émois de sa jeunesse, et de faire battre son cœur, tombé depuis longtemps dans une routine anesthésiante.

- Excusez-moi, docteur, j'ai parlé sans réfléchir...

- Pas de problème, il me semble que ça prouve que vous avez confiance dans votre nouveau médecin, ...Julie.

- Oui, complètement, murmura-t-elle.

Leurs regards s'accrochèrent et restèrent soudés pendant une longue

minute. Il lui prit alors doucement les mains et les embrassa avec une sensualité qui la fit frissonner. Puis, il l'embrassa dans le cou, et sa bouche se dirigea lentement vers celle de Julie. Elle avait le corps en feu et haletait doucement. Il lui donna un baiser profond auquel elle répondit avec ardeur. Une petite voix lui chuchota que ce qu'elle faisait n'était pas bien, mais elle l'ignora totalement.

Lorsqu'il l'allongea sur la table d'auscultation, elle murmura un « Non... » inaudible et inutile, qui se transforma en « Oh ouiii.... » quelques minutes plus tard.

Hélène, la secrétaire, leva les yeux en entendant un bruit léger mais reconnaissable, et sourit avec indulgence. Encore une qui avait succombé au charme ravageur de son patron... Heureusement que les personnes qui attendaient leur tour étaient un couple âgé portant des sonotones. Ils ne levèrent pas les yeux de leur livre. Lorsque Julie ressortit du cabinet, elle prit un air dégagé mais évita de regarder la secrétaire. Le docteur Cayolles lui serra la main en disant « Au revoir madame Lemestre, n'hésitez pas à revenir me voir si vous avez le moindre souci. » Elle balbutia une réponse et sortit précipitamment.

En marchant dans la rue, elle s'aperçut qu'elle avait les jambes encore tremblantes. La culpabilité l'envahit brutalement et elle sentit les larmes lui venir aux yeux. Comment avait-elle pu faire ça à François ? Elle qui ne l'avait jamais trompé depuis leur mariage, qui avait toujours repoussé les avances des quelques hommes qui avaient tenté leur chance, elle venait de se conduire comme une midinette...non, pire, comme une traînée. Elle s'arrêta net. Le passant qui marchait derrière elle lui rentra dedans et s'en excusa. Elle ne répondit pas, perdue dans ses pensées. En fait, elle venait de comprendre qu'elle avait agi par vengeance. Une autre petite voix lui murmurait d'un air doux qu'après tout, il avait peut-être couché avec cette fameuse Eva... C'était vraiment nul. Mais les mots que son amant (le mot la choqua et la fit rougir) lui avait chuchotés « après » annihilaient tout sentiment de culpabilité.

- Oh Julie, tu es géniale... tu me plais, tu ne peux pas imaginer à quel point... tu es si belle, tu m'as fait perdre la tête... Julie, je veux te revoir... tu crois au coup de foudre ?

- Maintenant, oui, euh... Au fait, comment tu t'appelles ?

- Vincent.

- Tu sais, Vincent, c'est la première fois que... je veux dire, je n'ai jamais...

Il l'avait fait taire par un baiser langoureux. En y repensant, Julie sentit son cœur se gonfler de bonheur. Elle accéléra le pas.

De son côté, le docteur Cayolles profitait de ce que son patient se rhabille pour sortir un petit carnet noir sur lequel il écrivit, en bas

d'une colonne bien remplie, la date et le prénom de Julie.

« Pas mal du tout, cette nana, elle a des seins magnifiques et quel tempérament ! Je vais la garder un petit bout de temps, celle-là, elle m'excite vraiment. Vivement qu'on se revoie... »

Rien qu'à cette idée, il sentit le désir monter en lui et tendre son pantalon. Il se rassit précipitamment derrière son bureau.

- Bon, monsieur De Witt, on se revoit dans un mois ?

- Bien sûr, docteur.

Le patient attendit que le médecin, comme à son habitude, se lève pour lui serrer la main et lui ouvrir la porte, mais ce dernier ne bougea pas.

- Bon, eh ben... j'y vais...

- Oui, au revoir, monsieur De Witt.

Il attendit encore quelques secondes, mais comme rien ne se passa, il se dirigea de lui-même vers la sortie. Il se retourna une dernière fois avant de mettre la main sur la poignée, et le médecin, toujours vissé à son fauteuil, lui fit un petit coucou de la main. Il haussa les épaules et partit.

Le docteur Cayolles rouvrit son carnet et écrivit à côté du prénom de Julie : 18/20.

- Vous pouvez me repréciser l'heure du rendez-vous ?
- Seize heures quinze.
- Vous êtes sûr ?
- Écoutez, j'ai mon carnet de rendez-vous sous les yeux, alors oui, j'en suis certain.
- C'est génial ! C'est exactement ce que je voulais ! Merci !
- Pas de qu...

Clic. Son correspondant avait raccroché. Le dentiste regarda son téléphone comme si celui-ci pouvait lui expliquer ce qui se passait, puis appuya sur un bouton à son tour avec un haussement d'épaules.

Christophe Gagnon ouvrit la porte de son bureau à toute volée et se précipita dans celui du commissaire Delorme sans même prendre la peine de frapper. Ce dernier, en train de relire un rapport, leva la tête d'un air surpris.

- Eh bien, Gagnon, on ne frappe plus ?
- Non ! Patron, j'ai un scoop ! Vous n'allez pas en revenir ! C'est à propos de monsieur Lemestre !
- Je vous écoute, Gagnon.
- J'ai pensé que je pouvais faire une recherche sur son emploi du temps, ses hobbies,...
- Oui, venez au fait !

- Justement, c'est important, je me suis dit qu'il devait avoir un médecin, un dentiste, un professeur de tai-chi, etc... Alors, j'ai passé des coups de fil à droite et à gauche, je n'ai pas trouvé son médecin, mais bon, quelques uns sont en vacances, je réessayerai plus tard. Par contre...

Il leva un doigt en l'air comme pour capter l'attention de tout son auditoire, qui se résumait actuellement au commissaire et à sa grosse plante verte.

- ... j'ai trouvé son dentiste !

Il attendit des félicitations qui ne vinrent pas, et enchaîna :

- Figurez-vous, patron, que monsieur Lemestre avait rendez-vous chez son dentiste à seize heures quinze !
- Oui, et alors, où voulez-vous en venir ?
- Alors j'ai vérifié sur un plan de Melun, il aurait pu passer par le bois de Coligny pour rentrer chez lui, en tout cas, moi, c'est ce que j'aurais fait !

- Et le bois de Coligny, c'est là qu'on a trouvé le parapluie de Sylvie Hamelet ! Pas mal, mon petit Gagnon !

Celui-ci se gonfla d'orgueil, en regrettant qu'il n'y ait personne d'autre pour entendre le commissaire le féliciter.

- Patron, on va le chercher ?

- Je vais le convoquer pour cet après-midi. Ce matin, j'attends d'un instant à l'autre Jean-Claude Hamelet.

On frappa à la porte.

- D'ailleurs, je pense que c'est lui. En tout cas, bravo, Gagnon, pour votre perspicacité.

Celui-ci partit sur un petit nuage. Il sourit béatement à Olivia qui accompagnait monsieur Hamelet.

- Olivia, tu as le temps de prendre un café avec moi ? Il faut que je te raconte un truc...

Pendant ce temps, le commissaire avait fait asseoir Jean-Claude Hamelet. Une fois ses adjoints partis, il attaqua dans le vif du sujet.

- Vous m'avez bien dit l'autre jour que vous alliez travailler à vélo ?

- Oui, tout à fait, la Mériwa appartenait à Sylvie.

- Vous avez votre permis ?

- Non, répondit-il après une légère hésitation.

Le commissaire laissa le silence s'installer et regarda l'homme assis en face de lui, les yeux mi-clos. Celui-ci, mal à l'aise, se tortilla sur sa chaise.

- Monsieur Hamelet, pourquoi avez-vous vendu votre 206 ?

Celui-ci blêmit.

- Ce... n'était pas la mienne, mais celle de ma femme...

- Oui, c'est elle qui la conduisait, vous, vous utilisez toujours votre vélo, ça, j'ai bien compris, mais la voiture vous appartenait, monsieur Hamelet, j'ai vérifié auprès de votre assurance... Donc, je pense que vous m'avez menti, et que vous avez votre permis...

- Je... oui.

- Vous avez tué votre femme ?

Il sursauta violemment.

- Non !! Ma petite Vivi... pourquoi aurais-je voulu lui faire du mal ?

- Parce qu'elle attendait un enfant d'un autre homme, peut-être.

- Je ne vous crois pas ! Sylvie n'était pas comme ça...

- Alors expliquez-moi pourquoi, d'après les dires de son médecin, elle n'a pas sauté de joie à l'annonce de sa grossesse ?

- Mais si ! J'ai même pleuré en apprenant la nouvelle !

- Vous, oui, mais pas elle...

- Elle m'a dit après que la venue du bébé la rendait heureuse, mais la terrifiait en même temps. C'est peut-être pour cette raison qu'elle s'est montrée un peu... réticente.

- Hmm. Monsieur Hamelet, ce que je vais vous dire va probablement vous choquer, et sûrement vous mettre en colère...

Celui-ci se raidit sur sa chaise.

- Allez-y...

- J'ai trouvé dans la table de nuit de votre femme une plaquette de

pilules contraceptives partiellement utilisée. Elle était collée derrière le fond du tiroir.

Le front de Jean-Claude Hamélet devint tout rouge.

- Alors c'est là qu'elle...

Il s'arrêta net et la rougeur s'étendit alors jusqu'à son cou.

- Qu'elle la cachait ? Donc, vous étiez au courant...

Accablé, il baissa la tête et regarda ses mains.

- Je l'ai plusieurs fois surprise en train d'avaler un comprimé, ou quelque chose d'équivalent, en douce. Au début, je croyais que c'était un cachet de vitamines, ou des gélules pour le fer. Et puis un jour, je suis arrivé discrètement derrière elle, et je lui ai demandé ce qu'elle prenait. Elle a sursauté et est devenue toute blanche, j'ai même cru qu'elle allait s'évanouir. Elle m'a répondu que j'avais rêvé, qu'elle buvait juste un verre d'eau. Mais moi, je sais bien ce que j'ai vu. Je n'ai pas insisté, mais j'ai réfléchi. Quel médicament une femme pourrait-elle prendre en cachette de son mari ? J'en ai parlé à Hervé, mon meilleur ami, mais sans lui dire qu'il s'agissait de nous. Il m'a immédiatement répondu que ce ne pouvait être que la pilule. Sa sœur l'avait fait pendant des années, car elle savait que son propre mari aurait fait un mauvais père, d'ailleurs c'est pour cette raison qu'il ne voulait pas d'enfant, mais elle l'aimait et voulait le garder. Et tant pis pour l'enfant.

Un silence, que le commissaire se garda bien d'interrompre.

- À la maison, j'ai fouillé partout, je n'ai rien trouvé. J'ai fini par croire qu'elle avait arrêté de prendre ses comprimés, puisque je l'avais découverte, mais apparemment, elle s'est juste montrée plus prudente. Je n'ai plus abordé le problème avec elle, j'ai pratiqué la politique de l'autruche, je n'aurais pas dû, je le regrette aujourd'hui.

- Alors qu'avez-vous pensé lorsque vous avez appris qu'elle était enceinte ?

- Eh bien que j'avais raison, qu'elle avait arrêté de prendre la pilule.

- Il ne vous est pas venu à l'idée que vous pourriez ne pas être le père ?

- Honnêtement, pas une seconde.

- Malgré le fait qu'elle utilise un moyen de contraception dans votre dos ? Excusez-moi, monsieur Hamélet, mais j'ai l'impression que vous jouez au mari naïf... Et puis je n'oublie pas que vous avez menti, à propos de votre permis de conduire, alors... Je vais vous dire ma version, à moi.

Il se carra dans son fauteuil et croisa les mains sur son bureau.

- C'est l'histoire d'un gentil couple, bien intégré dans la famille de madame, qui a acheté une maison et désirerait maintenant avoir un bébé. Mais, suite à des problèmes de stérilité, l'héritier se fait désirer. On consulte un spécialiste et après quelques mois de traitement, ô

bonheur, madame attend un heureux évènement. Jusque là, l'histoire est banale. Mais lorsqu'on sait que monsieur découvre que sa femme prend la pilule, sans le lui dire bien sûr, l'affaire se corse. Et lorsqu'on apprend, par le médecin, que cette grossesse soi-disant désirée depuis longtemps, ne fait que contrarier la future maman, on est en droit de se poser des questions... Donc, moi je pense que vous avez deviné que l'enfant n'était pas de vous, vous êtes devenu fou de colère ou de jalousie, et vous l'avez tuée dans un accès de rage.

- Mais nooon ! Tout est faux !

- Ne criez pas, ou je vais croire que j'ai raison... Au fait, où étiez-vous la nuit de la disparition de votre femme ? Je sais que vous êtes allé chez votre beau-frère imprimeur, mais ensuite ?

- Après, j'ai erré dans les rues pour...

- À pied ?

- Non, j'avais pris la voiture, j'essayais de la retrouver.

- Tiens donc... La voiture... Des témoins ?

- Non.

Le commissaire appuya sur un bouton.

- Gagnon, tracez le téléphone portable de monsieur Hamélet... voyons...

Il feuilleta son dossier, lui donna la date et les horaires, ainsi que le numéro. Puis, il appela Samia.

- Rezi, venez chercher monsieur Hamélet et emmenez-le à l'IJ pour un relevé d'empreintes. Ensuite faites-lui remplir le formulaire de garde à vue.

Il se tourna vers le prévenu qui était devenu tout pâle.

- Je vous mets en garde à vue. Vous voulez contacter votre avocat ? Vous pouvez aussi appeler votre famille.

Au fur et à mesure que le commissaire lui expliquait ses droits, Jean-Claude Hamélet se tassait de plus en plus sur sa chaise.

- Je n'ai pas d'avocat, mais je n'en ai pas besoin, puisque je n'ai rien fait...

- C'est ce que disent tous ceux qui remplissent nos prisons... Nous faisons une erreur judiciaire, ils sont innocents...

Samia frappa et entra.

- Bonjour monsieur Hamélet, vous me suivez ?

Il se leva lourdement et suivit la jeune femme sans un regard pour le commissaire. Celui-ci ouvrait son tiroir pour prendre une confiserie lorsque son portable sonna.

- Oui Grandjean.

- Je te dérange ?

- Du tout. Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

- Le signe sur le ventre de notre inconnu a été gravé par la même personne que les deux autres. Sûr à quatre-vingt-dix-neuf pour cent.

- Ça ne m'arrange pas...
- J'imagine bien... On sait qui c'est ?
- Pas encore, j'ai mis Dubois dessus, il n'est pas fiché au niveau national. Il faut attendre que quelqu'un signale sa disparition.
- Tu as ajouté ses empreintes dans le dossier des victimes ?
- J'allais te demander de le faire, j'attendais de savoir si je pouvais mettre un nom dessous. Dès que j'en saurai plus, je te préviendrai. Mais pourquoi lui ? Jusque là, j'étais persuadé que le tueur ne s'en prenait qu'aux femmes... Gagnon a découvert deux autres cas similaires, qui se sont produits il y a quelques années, deux femmes. Avec les nôtres, ça fait quatre... Alors, qu'est-ce qu'il vient foutre là-dedans ?
- Les modes opératoires ?
- Bof, un peu de tout... Strangulation, étouffement, revolver, coup de poignard dans le cœur... Le point commun qui relie ces affaires est le signe de l'infini gravé sur le ventre. Jusqu'ici, je pensais qu'il avait une connotation sexuelle ou, pourquoi pas, maternelle, mais là, avec notre inconnu... Tu dis que c'est le même tueur ?
- J'en mettrais ma main au feu. Même profondeur, même geste de gauche à droite, commencé toujours par le haut, même sûreté, même maîtrise de l'outil. L'assassin est calme, il n'agit pas sous le coup de la colère ni d'une crise passagère de fureur, il sait ce qu'il fait et a certainement préparé son coup soigneusement. Ou plutôt ses coups. Il n'a pas peur de la police car il se croit supérieurement intelligent, et il pense qu'on ne l'attrapera jamais.
- Les crimes parfaits, quoi.
- La perfection, Olivier, n'existe pas dans ce bas monde. Un jour ou l'autre, son excès de confiance en lui l'amènera à oublier un détail, une empreinte ou un petit objet lui appartenant, et c'est ce détail qui nous lancera sur sa piste.
- Pourvu que ce jour...

La porte du bureau s'ouvrit soudain en grand et Nicolas Pereira entra en trombe.

- Patron, je...
 - Une seconde. Bon, Grandjean, on se tient au courant... Un dîner ? Oui, samedi soir, ça me va. Vers huit heures chez vous ? J'apporte le dessert. Allez, bye.
- Il raccrocha et se tourna vers son jeune adjoint qui ne tenait pas en place.
- Alors, Pereira, qu'est-ce qu'il a de si important que...
 - J'ai trouvé une autre 206 noire !
- Le commissaire se dit que ses adjoints commençaient à en prendre à leur aise avec les bonnes manières. Gagnon, qui ne frappait plus avant d'entrer, et maintenant Pereira qui lui coupait la parole... Il faudrait

recadrer un peu tout ça.

- Allons bon. Mais à mon avis, ce ne sont pas les 206 noires qui manquent ! Mon beau-frère en possède une, et même ma tante Anna, à soixante-quinze ans bien sonnés, en a commandé une qu'elle aura la semaine prochaine.

- Ah bon, ouf, alors elle, on peut l'écarter de la liste des suspects... Et votre beau-frère, il aurait pu connaître une de nos victimes ?

- Vous êtes sûr que vous allez bien, Pereira ? Ou vous êtes atteint par le syndrome Gagnon ?

- J'espère que non ! Vous avez raison, patron, je dis n'importe quoi... Bon, voilà. J'ai cherché dans le fichier des cartes grises les 206 noires recensées à Melun.

- Mais qui vous dit que le tueur habite ici ? On sait qu'il a déjà tué dans d'autres départements !

- Oui, mais les derniers crimes ont eu lieu dans notre ville ! Alors autant commencer par là. Et figurez-vous que l'un de nos suspects en possède une !

Le commissaire leva un sourcil étonné.

- Qui ?

- Le docteur Cayolles ! annonça triomphalement Nicolas. Et ce n'est pas tout ! Il a acheté sa voiture il y a une dizaine d'années, donc pour les autres meurtres, ça pourrait coller. J'ai trouvé aussi Luc Lemarchand, un collègue de Sylvie Hamelet, mais il ne l'a que depuis un an.

- Mais peut-être qu'avant, il possédait déjà une 206 noire...

Le commissaire taquinait son jeune adjoint, mais celui-ci, plongé dans ses pensées, ne le remarqua guère.

- Vous avez raison patron, je vais me renseigner, répondit-il en faisant demi-tour.

- Tenez-moi au courant.

- Bien sûr, chef.

- Ah, au fait, Pereira, demain matin, vous emmènerez Rezi à Orly pour 6 heures et vous irez la rechercher le soir.

Son adjoint le regarda avec des yeux de cocker.

- Ben, ça tombe mal, ce soir j'ai un rendez-vous, euh...galant, alors j'ai peur de ne pas me réveiller à temps...

Son patron le regarda avec agacement.

- Pereira, ce que vous faites de vos nuits ne me regarde pas, et ne m'intéresse pas non plus. Mais vos journées m'appartiennent, et ce que je viens de vous demander n'est pas une requête mais un ordre. Comprendo ?

- À vos ordres, chef, soupira Nicolas.

Il sortit dans le couloir et tapa un numéro sur son portable.

- Annabelle ? Mon chou, j'ai un empêchement pour ce soir.... Non, ça

n'a rien à voir.... Mais... Oui, une filature... Bien sûr que je t'aime... Je t'ai déjà dit trois fois que tu étais la femme de ma vie... On se voit demain soir ? Tu es un ange... Bye mon chou.

Il médita quelques instants puis pénétra dans le bureau qu'il partageait avec Samia. Celle-ci était en train de taper un rapport, les sourcils froncés, et ses lèvres articulaient silencieusement les mots qu'elle écrivait.

- Sam, je viens d'avoir une excellente idée !

- Ah, répondit-elle d'un ton blasé et sans lever les yeux.

Légèrement vexé, il garda le silence, puis s'assit sur son fauteuil et commença à feuilleter un dossier.

- Bon, alors, dit Samia en pivotant sur son siège, c'est quoi, le scoop du jour ?

- Non, je ne te le dirai pas.

- Allez, Nico, insista Samia d'une voix câline, dis-moi, je meurs d'envie de le savoir...

Il aurait bien continué ce petit jeu un peu plus longtemps, mais son impatience fut la plus forte.

- Ça te dirait que je t'emmène en voiture à l'aéroport demain matin ? Ça t'évitera de prendre les transports en commun, et puis je pourrai porter tes valises !

Samia ne put s'empêcher de rire.

- C'est super sympa de m'emmener... Mais bon, je ne pars que pour la journée, alors côté valises...

- Ma chère, je connais les femmes !

- Ça...

- Qu'est-ce que tu insinues ?

- Moi ? Rien ! répondit Samia en lui lançant un regard candide.

- Et même, si je peux, je viendrai te rechercher le soir...

- Waouh, Nico, tu es génial !

- Dis donc, dit-il comme si cette nouvelle idée venait de lui venir en tête à l'instant même, comme on va se lever très tôt, tu pourrais venir dormir chez moi ? Hein, qu'est-ce que tu en dis ?

- Je me disais aussi...

- Non, Sam, mentit-il, promis, c'est uniquement à titre amical, tu me connais assez...

- Oui, justement.

- J'ai une chambre d'amis qui n'attend que toi, et elle ferme à clé, si tu n'as pas confiance.

- Tu n'as pas fait de double ? Je plaisante... En tout cas, c'est super gentil de m'emmener à l'aéroport, ça me fera gagner...

La porte s'ouvrit, laissant passer le commissaire plongé dans une liasse de feuillets.

- Rezi, vous allez retourner chez les Lemestre et me ramener monsieur,

s'il est revenu. Pereira, vous allez enquêter auprès des voisins de madame Andréi, je veux tout savoir sur elle.

Il fit demi-tour et sortit. Il allait refermer la porte lorsqu'il la rouvrit à moitié et lança :

- Rezi, Pereira vous emmènera et vous ramènera demain d'Orly. Bon voyage.

- Patron, vous nous écoutez à travers les murs ? demanda Samia d'un ton incrédule.

- Pardon ?

Le commissaire avait l'air sincèrement surpris. Samia regarda alors Nicolas. Elle ne vit qu'un journal légèrement déplié duquel dépassaient, de chaque côté, deux oreilles toutes rouges.

Après une visite infructueuse au domicile des Lemestre, Samia retourna au commissariat et termina son rapport en attendant le retour de Nicolas. Il faisait nuit depuis longtemps lorsque celui-ci revint. Il n'avait récolté que de maigres informations au sujet de madame Andréi. Ses voisins la connaissaient peu, certains même pas du tout. Elle n'avait pas essayé de se lier avec eux et ne leur faisait qu'un vague signe de tête lorsqu'elle les croisait.

Samia fit un saut chez elle avant d'aller dormir chez son collègue, à Savigny-le-Temple, non loin de Melun. L'immeuble où se trouvait l'appartement de Nicolas semblait assez vieux, mais il était tout de même sécurisé avec un Digicode. Il entra le premier et lui tint galamment la porte. Le hall d'entrée avait connu des jours meilleurs, mais était très propre.

- Par ici, chère amie, dit Nicolas en montrant un couloir qui partait vers la gauche.

- Tu habites au rez-de-chaussée ?

- Non, au quatrième, mais l'ascenseur est en panne depuis hier. Désolé. Tu veux que je porte ton sac ?

- Ça ira, il n'est pas lourd, merci.

Ils croisèrent dans l'escalier une femme qui les salua à peine, mais lança un regard perçant à Samia.

- Ma voisine, dit Nicolas d'un ton laconique en ouvrant la porte qui déboucha sur le palier.

Lorsqu'elle pénétra dans l'appartement de son collègue, Samia resta bouche bée. Il était magnifique. Tous les meubles étaient blancs et se détachaient sur la moquette épaisse et noire. Des tableaux modernes aux cadres blancs également étaient accrochés aux murs rouge bordeaux. Des bibelots, d'allure simple mais sûrement coûteux, étaient disposés çà et là. Tout était impeccablement rangé. Pas d'emballages vides sur la table basse, pas de vêtements abandonnés sur les dossiers, pas de verres sales traînant n'importe où...

- C'est chez toi, ici ?

- Oui, pourquoi, ça ne te plaît pas ?

- Si, c'est très beau, mais ça ne te ressemble pas...

- Ah bon ? Tu imaginais quoi ?

- Ben...Plutôt un appartement en désordre, meublé de biques et de bocks et...

- De bric et de broc.

- Si tu veux. En tout cas, là, ça fait vachement...

Elle réfléchit un instant.

- Rupin. Voilà. Bourge. Mais j'aime beaucoup. Et finalement, tu vas

bien dans le décor. Tu me montres ma chambre ?

Il l'escorta jusqu'à une petite pièce qu'un grand lit recouvert d'un couvre-lit en patchwork occupait presque entièrement. Des petits tableaux naïfs égayaient les murs couleur lilas.

- La salle de bains est juste en face. Je vais te donner une serviette et une éponge.

- Merci Nico.

Elle mourait d'envie de visiter sa chambre, mais elle craignait qu'il ne prenne cela pour des avances. Ils allèrent s'asseoir dans la cuisine, grande et fonctionnelle, et sirotèrent un thé aux agrumes.

- Qu'est-ce que tu en penses, toi, de l'affaire Andréi ? interrogea Samia.

- Bof... moi, je mise sur Lemestre. Il aura voulu se débarrasser d'une maîtresse encombrante. Peut-être qu'elle le menaçait de tout révéler à sa femme. Peut-être même qu'elle le faisait chanter. N'oublie pas qu'on l'a vu dans la rue en train d'attendre.

- Et il attendait quoi, à ton avis ?

- Qu'il fasse nuit ! Il y a aussi ses empreintes un peu partout. Ça fait beaucoup pour un seul homme.

- À moins qu'il aie fait tout ça pour protéger sa femme ! Si c'était elle, la coupable ?

- Elle aurait tué la maîtresse de son mari ? Hmm, c'est pas idiot... Elle découvre sa liaison, folle de rage, elle tue sa rivale et...

- ... et lui sème des indices un peu partout pour qu'on ne la soupçonne pas. Histoire de se faire pardonner, aussi. Oui, ça se tient. Bon, on en reparle demain ? Je vais me coucher, je suis fatiguée.

Nicolas afficha un sourire niais et lui lança un regard chargé d'espoir.

- Même pas en rêve.

François se réveilla avec un léger mal de crâne. Il s'assit sur le bord du lit et se massa machinalement la tête, faisant dresser ses cheveux façon punk. Tom s'étira en bâillant et essaya de grimper sur ses genoux. François le prit sous le bras et se dirigea vers la cuisine.

- Eh ben mon pépère, tu pèses ton poids ! Je vais t'acheter des croquettes de régime, sinon tu vas exploser. J'en connais une qui serait contente.... sauf si elle doit te nettoyer sur les murs.

Penser à Julie le rendit morose, et il but son café en regardant la Seine, dont le niveau avait légèrement augmenté suite à la pluie de ces derniers jours. Tom avait terminé sa gamelle et se léchait consciencieusement les moustaches. Puis il entama une grande toilette.

- Bonne idée, je vais en faire autant, déclara François en se dirigeant vers la salle de bains.

Un coup de sonnette le figea sur place. Qui pouvait venir le voir de si bon matin ? Julie ! Son cœur fit un bond. Elle avait dû égarer son trousseau de clés. Il ouvrit la porte, tout sourire. Ce dernier s'effaça en reconnaissant deux policiers, un myope à grosses lunettes qu'il avait entr'aperçu au commissariat, et le grand dadais aux yeux bleus.

- Bonjour, monsieur Lemestre, dit Nicolas en pénétrant derechef dans l'appartement, suivi de Christophe.

François referma la porte derrière eux.

- Bonjour, répondit-il, je vous en prie, entrez.

Tom arriva à leur rencontre, dans l'espoir d'une caresse, et repartit déçu. Christophe et Nicolas prirent place sur le canapé.

- Où étiez-vous, hier soir, monsieur Lemestre ? interrogea directement Nicolas.

- Ici, répondit froidement François, mais asseyez-vous donc.

Il resta debout devant eux, comme pour les impressionner, mais avec son pyjama orné d'un ver de terre hilare, il n'était guère crédible.

- Mauvaise réponse. Ma collègue est venue, il n'y avait personne.

- Notre interphone est en panne depuis quelques jours. D'ailleurs, je l'ai signalé à la gardienne.

- Elle n'a pas eu de besoin de sonner. Elle est entrée en même temps qu'une de vos voisines et est venue frapper directement à votre porte.

- Je devais être sous la douche, ou sur le balcon. Je n'ai pas entendu.

- Elle m'a dit qu'elle avait tambouriné, et la connaissant, je suis carrément étonné que votre porte tienne encore debout.

- Elle est blindée.

- Ça ne la dérange pas. Où étiez-vous hier soir, monsieur Lemestre ?

La tension monta d'un cran dans la pièce. Tom traversa la pièce à pas feutrés et disparut dans la chambre.

- Je vous ai déjà répondu.

- Eh bien répondez-le pour moi, intervint Christophe.

- Je devais être sous...

- ...la douche ou sur le balcon, vous l'avez déjà dit.

- Faudrait savoir ce que vous voulez ! dit François d'une voix agacée.

- La vérité, pour changer ?

- Je ne mens pas ! Demandez à...à...

- À votre chat, peut-être ? Gros matou, viens ici, et dis-nous si ton maître était avec toi hier soir... et si tu ne réponds pas, tu seras privé de Ronron ! ironisa Nicolas.

- À moins qu'une dame, la vôtre ou même une autre, puisse témoigner de votre présence ici à l'heure où notre collègue est passée, insinua Christophe. Ou un monsieur.

François ouvrit des yeux ronds.

- Je vous rappelle que je suis marié et que j'aime ma femme, enfin, la femme en général !

Christophe piqua un fard et serra les jambes machinalement.

- Non... euh..., bafouilla-t-il, quand je disais un monsieur, je pensais à un ami... je veux dire à un copain, je ne pensais pas à une relation sexuelle... Vous en avez ?

- Des relations sexuelles ?

- Non, des amis.

- Oui, plein...

« Quelle chance ! », pensa Christophe avec un brin de jalousie.

- ... mais aucun n'est venu me rendre visite hier soir.

Nicolas se leva, imité dans la seconde par son collègue.

- Bon, de toute façon, monsieur Lemestre, vous allez venir avec nous. Le commissaire veut vous poser quelques questions. Et tenez, à tout hasard, prenez des affaires.

- Et si je refuse ? dit François en levant le menton d'un air de défi.

- Eh bien on vous emmène en pyjama.

- Je veux dire, si je ne veux pas apporter d'affaires ? Je n'ai pas l'intention de rester ce soir avec vous, il n'en est pas question. Premièrement, il y a mon chat, deuxièmement, ma femme peut revenir d'un moment à l'autre.

- J'ai l'impression que vous ne vous croisez pas souvent... L'autre jour, elle était seule et ne savait pas où vous vous trouviez, aujourd'hui, c'est l'inverse. Vous êtes sûr que tout va bien dans votre couple ?

- Ça ne vous regarde pas !

- Oh que si ! Cela pourrait expliquer bien des choses !

François serra les lèvres et ses poings se crispèrent, mais il réussit à se contenir et lança rageusement :

- Je vais m'habiller dans la salle de bains... Vous voulez m'accompagner, je suppose ? Des fois que j'essaierais de m'enfuir par le conduit d'aération...

- Bonne idée, je viens avec vous, intervint Christophe, je vais vérifier s'il y a une fenêtre. Vous savez, souvent, les criminels s'enfuient par là !

- Il n'y en a pas. Déçu ?

- Bof, moi vous savez, j'en ai une grande mais je ne m'en sers que rarement, parce que...

- Gagnon, arrête de dire des obscénités et préviens le chef qu'on arrive dans dix minutes avec le suspect.

- Mais... je disais juste que je n'ouvrais quasiment jamais ma fenêtre de salle de bains à cause des voisins qui...

- On s'en fout, Gagnon. Vous êtes prêts, monsieur Lemestre ?

Samia récupéra son bagage à main et rejoignit les passagers qui piétinaient à la queue leu leu dans l'étroite allée. Le voyage avait été, comme elle s'y attendait, un véritable cauchemar. Le départ avait été retardé d'une bonne demi-heure à cause d'une soi-disant alerte à la bombe. En tout cas, c'était le bruit qui avait couru parmi les passagers. Elle avait failli faire demi-tour et rentrer chez elle, mais l'image de ses collègues se riant d'elle, et surtout celle du commissaire la considérant d'un œil condescendant, avaient piqué au vif son amour-propre. Elle était montée à bord avec une tête de dix pieds de long.

Elle s'était assise au fond de son siège, malheureusement placé près du hublot, avait attaché sa ceinture, et agrippé les bras du fauteuil. Elle ne les avait pas lâchés de tout le voyage, même lorsqu'un trou d'air provoqué par un vent violent lui avait fait pousser un hurlement de terreur, pour le plus grand amusement de son voisin, un jeune d'une vingtaine d'années au visage couvert d'acné et puant la transpiration. Il en avait d'ailleurs profité pour engager la conversation tout en lui caressant la cuisse.

- Alors, minette, on a les chocottes ? Hou ! Attention ! Le gros navion il va tomber ! Et on va tous s'écraser par terre ! Et on va tous...

L'avant-bras de Samia avait décollé subitement de l'accoudoir et son poing fermé était venu heurter brutalement mais précisément le nez de son voisin. Il avait poussé un couinement ridicule et porté la main à son appendice nasal qui avait déjà commencé à gonfler.

- Je vais chez les flics dès qu'on arrive, je vais porter plainte contre toi, salope !

- Ça tombe bien, je suis flic.

- Vous ?

- Oui, et je vais te faire tomber pour harcèlement sexuel, Pustulor.

Il avait tressailli et s'était éloigné d'elle au maximum, c'est-à-dire de quelques centimètres. Elle ne l'avait plus entendu jusqu'à l'atterrissage, lequel avait arraché à Samia un immense soupir de soulagement. Elle avait eu envie d'aller embrasser le pilote, le copilote, les hôtesses, et même le bagagiste au volant de sa camionnette.

Elle suivit les autres passagers jusqu'au tapis roulant qui promenait leurs valises, et les abandonna là pour partir à la recherche d'un taxi. Elle en trouva un facilement et lui donna l'adresse de la fille de madame Andréi. Le chauffeur était du genre taciturne et ne lui adressa la parole que pour lui demander le prix de la course. Du coup, elle ne lui donna pas de pourboire.

La jeune fille louait une chambre chez une vieille dame. Celle-ci ouvrit

la porte à Samia dès qu'elle posa le doigt sur la sonnette, à croire qu'elle la guettait derrière ses rideaux.

- Vous venez pour Alexandra ? demanda-t-elle, les yeux brillants d'excitation. La pauvre petite... Elle était bouleversée, faut dire que ça lui a fichu un sacré coup, vous pensez bien, sa mère assassinée par son amant... Dites donc, mademoiselle, vous allez parler de moi, dans votre article ?

Samia resta pantoise.

- Ah bon ? Elle est déjà au courant ? Mais par qui ?

- Par sa tante, je crois, elle a appelé hier matin. Vous allez aussi donner mon adresse ?

- Je ne suis pas journaliste, madame, je suis de la police. Je peux voir mademoiselle Andréi ?

- Ben c'est qu'elle est partie, la petite, elle a sauté dans un taxi, et elle pleurait, elle pleurait ! répondit la vieille dame d'un ton faussement apitoyé.

- Vous voulez dire qu'elle n'est plus là ? demanda Samia d'un ton incrédule.

- Je viens de vous le dire, madame la commissaire, elle est partie... Hé, vous savez qui a fait le coup ? Vous l'avez arrêté ?

- Pas encore, mais ça ne saurait tarder. Mademoiselle Andréi vous parlait de sa mère ?

- Ben...oui, quelquefois, mais surtout des souvenirs de quand elle était ch'tiote.

- Rien sur une éventuelle liaison avec un homme ?

- Ben... non... c'est dommage, j'aime bien les histoires d'amour !

Déprimée, Samia remercia la vieille dame, qui, manifestement, aurait aimé poursuivre la conversation, et se rendit à pied à la faculté fréquentée par la jeune demoiselle Andréi. Elle se trouvait à quelques centaines de mètres de là. L'interrogatoire des amis d'Alexandra ne lui apprit rien de plus, si ce n'est qu'elle avait des dizaines de soupirants, qu'elle repoussait gentiment. Finalement, c'était une bonne chose qu'on n'ait pas envoyé Nicolas à sa place, il n'aurait fait que s'ajouter à la liste de ses prétendants. D'après une photo qu'on lui avait montrée, la jeune fille était une ravissante blonde aux yeux verts et au sourire éblouissant, elle aurait sûrement tourné la tête de son dragueur de collègue. On ne l'aurait pas revu de sitôt...

Ne voyant plus qui interroger, elle décida de retourner à l'aéroport, et se sentit nauséuse dès qu'elle mit un pied dans le hall immense et grouillant de monde. Elle se rendit compte qu'elle n'avait pas mangé depuis un bon bout de temps.

Afin de se remettre l'estomac d'aplomb, elle alla s'acheter un sandwich poulet-mayonnaise accompagné d'une bouteille d'eau minérale, et s'octroya le plaisir de déguster deux barres chocolatées

aux noisettes, bien nourrissantes et hyper sucrées. Le tout repartit quelques heures plus tard dans les toilettes de l'avion.

Pendant ce temps, le commissaire interrogeait François, qui ne lui raconta rien de plus qu'à ses subordonnés. Non, il ne savait pas où était sa femme, oui il l'aimait, et non, il n'avait pas tué madame Andréi, qui d'ailleurs n'était pas sa maîtresse.

- Et, monsieur Lemestre, vous persistez dans vos histoires de fantômes, auxquelles, je vous l'avoue sincèrement, j'ai un peu de mal à croire ?

- Mais ma parole, vous n'avez rien compris ! Je vois ces personnes avant qu'elles meurent, vous entendez, avant ! Et tout ce que je fais, c'est essayer de les prévenir ! Vous n'allez tout de même pas m'arrêter pour ça ! Vous êtes vraiment bouché ou vous faites semblant ?

Au comble de l'énervement, François gesticulait, sous le regard placide du commissaire.

- Pour ça, pas encore, mais pour insultes à un représentant de l'ordre, si. Je vous colle en garde à vue, le temps d'approfondir nos recherches sur votre emploi du temps et vos antécédents.

- Mais...

- Ça suffit monsieur Lemestre ! tonna le commissaire en frappant du poing sur son bureau, faisant de ce fait tomber son pot à crayons, lesquels roulèrent et atterrirent sur les pieds de François, qui n'osa pas se pencher pour les ramasser. Vous m'avez assez embobiné avec vos histoires à dormir debout ! Moi, je me réfère aux faits, rien qu'aux faits, et vous ne pouvez pas nier que vous étiez sur les lieux du crime, à l'heure du crime. Alors stop ! Moi aussi je peux me fâcher, et ça, je sais très bien le faire !

François se tassa sur sa chaise et garda le silence. Il pensa à Tom, qui devait mourir de faim, à Julie, qui risquait de rentrer et allait trouver l'appartement vide... Elle croirait sûrement qu'il l'avait abandonnée. À cette idée, les larmes lui montèrent aux yeux et il regarda le policier d'un air suppliant.

- Alors, mon bonhomme, on craque ? On a envie de soulager sa conscience ? Allez-y, je suis tout ouïe.

- Je n'ai rien fait, je vous le jure, et je veux rentrer chez moi. S'il vous plaît.

Le commissaire l'observa pendant quelques secondes, puis appuya sur une touche du téléphone.

- Pereira ? Venez chercher monsieur Lemestre et mettez-le en garde à vue. Oui, maintenant.

François ouvrit la bouche pour protester, puis renonça. Cette andouille de commissaire ne le croyait pas. Quant à l'autre andouille aux yeux bleus, aucun secours à attendre de ce côté. Même chose pour le lunetteux.

« Ma parole, je pourrais ouvrir une triperie... »

L'adjoint du commissaire ouvrit la porte à toute volée, sans voir l'air courroucé de son supérieur, et agita une paire de menottes.

- Je lui mets ? demanda-t-il joyeusement.

- Non, je ne pense pas que ce soit la peine. N'est-ce pas, monsieur Lemestre ? Vous allez suivre gentiment mon collègue, il va vous expliquer la procédure. Et espérons que ce temps de réflexion que je vous offre de bon cœur vous servira à méditer et à faire le bon choix.

François lui jeta un regard noir et suivit Nicolas sans ajouter un mot. Le commissaire les accompagna jusqu'au seuil.

- Pereira, en passant, dites à Gagnon de venir dans mon bureau.

- D'accord patron.

Il retourna s'asseoir à son bureau et ouvrit le tiroir qui contenait ses viennoiseries, ses « aide-mémoire » comme il préférerait dire. Il tendait la main vers le pain aux raisins doré à souhait lorsque le bruit d'une course effrénée dans le couloir lui fit refermer précipitamment le tiroir en jurant entre ses dents.

Christophe ouvrit la porte tout en toquant dessus et se précipita vers le bureau du commissaire.

- Vous m'avez fait appeler, patron ?

- Oui Gagnon. Allez chez le docteur Cayolles et ramenez-le moi directement dans mon bureau.

- Tout seul ?

- Pourquoi ? Vous voulez que j'interroge aussi sa secrétaire ?

- Non, je veux dire, j'y vais tout seul ?

Le commissaire le regarda d'un air surpris.

- Vous êtes un grand garçon, Gagnon ! Mais bon, si vous voulez, emmenez Verdier avec vous, ça lui fera voir du paysage.

- C'est vrai qu'il fait beau, aujourd'hui, et que la vue...

- Gagnon. Filez.

Christophe ressortit du bureau aussi précipitamment qu'il y était entré et disparut. Le commissaire rouvrait son tiroir lorsque le téléphone sonna. Il décrocha en poussant un énorme soupir. Apparemment, tout le monde s'était donné le mot pour l'empêcher de se livrer à son péché mignon. Il répondit avec un grognement peu engageant.

- Commissaire Delorme ?

- Lui-même.

- Bertrand Bouchon de l'IJ. On a peut-être trouvé quelque chose d'intéressant.

À ces mots, le policier se redressa sur son siège et oublia momentanément sa fringale.

- Je vous écoute...

- Mes techniciens ont passé au peigne fin le premier étage du domicile des Andréi, c'est-à-dire trois chambres et une salle de bains. Dans la

chambre de madame, ils ont trouvé, bien caché sous le matelas, un foulard de soie, de très bonne qualité et quasiment neuf. Nous l'avons analysé et nous avons trouvé des particules de poudre de riz et des traces infimes de parfum.

- Donc, un foulard appartenant certainement à madame Andréi.
- C'est justement là que se situe le problème. Ni la poudre de riz, ni le parfum, ne correspondent à ceux trouvés dans la salle de bains.
- Les femmes changent souvent de parfum, vous savez.
- Pas tant que ça, commissaire, elles restent fidèles au même genre de parfum : soit fruité, soit floral, soit épicé, soit...
- Donc ce n'est pas le même genre ?
- Pas du tout. Celui du foulard est capiteux, il s'agit de...

Le commissaire entendit un bruit de papier froissé.

- ...je cherche... ah voilà. « Amour sauvage » de Castelli.

- Je connais. Environ cinquante euros l'échantillon.

C'était le parfum préféré de Charlotte. Il adorait la voir en poser délicatement quelques gouttes sur ses poignets et derrière les oreilles, tout en lui souriant dans le miroir. Il lui en offrait un flacon à chaque anniversaire. Il se demanda fugitivement si elle continuait à le porter. Il espérait que non.

- Et celui de madame Andréi ?

- Elle en a plusieurs, mais d'abord ce sont des eaux de toilette, ensuite elles viennent de la boutique « Nature-Elle » et relèvent des senteurs florales : jasmin, muguet, chèvrefeuille, rose et magnolia. Aucune trace du parfum trouvé sur le foulard. C'est pour ça que je vous disais qu'il a peu de chance d'appartenir à la propriétaire des lieux.

- Mais alors, à qui ? Et pourquoi le cacher ?

- Ça, commissaire, c'est à vous de trouver ! Mais bon, si vous voulez mon avis...

Le policier n'y tenait pas plus que cela, mais il l'écouta poliment. Bouchon était excellent dans son domaine, rien n'échappait à son œil de lynx et à ses analyses approfondies, mes ses théories à propos des affaires sur lesquelles il travaillait étaient fumeuses ou fantaisistes, et généralement erronées.

- ... madame Andréi a trouvé, emprunté à une amie, ou qui sait ! volé ce foulard, afin de mettre son amant dans l'embarras en l'accusant de la tromper, et de ce fait, se donner une bonne raison de réclamer la rupture. C'est peut-être d'ailleurs pour cela qu'il l'a tuée, elle voulait le quitter et lui ne le supportait pas.

- Il y a peut-être plus simple pour se séparer...

- Oui, effectivement... ou alors, la dame ne savait peut-être pas qu'il y avait un foulard sous son matelas, c'est son amant qui l'y avait caché dans le but de l'étrangler avec, et de faire porter le chapeau à une autre femme... la sienne, par exemple !

- Vous avez raison, c'est vachement plus simple... Je pourrais examiner cette pièce à conviction ? Qui, je vous le fais remarquer, n'a pas servi à étrangler madame Andréi.

- Non, c'est vrai. Je vous le fais apporter par Hocine.

- Merci. Les enfants vont bien ?

Bertrand Bouchon avait des jumeaux de seize ans, en pleine crise d'adolescence. Il se réfugiait frénétiquement dans le travail et laissait le soin à sa femme Sofia de régler les conflits quotidiens.

- Des soucis. Clément s'est mis à fumer, et pas que du tabac je pense, Célia veut arrêter le lycée pour travailler dans un cirque, elle a rencontré un jeune trapéziste et s'est mis en tête de partir vivre avec lui dans sa caravane. Elle trouve ça follement romantique. Comme elle n'est pas majeure, on le lui a interdit, alors vous imaginez les scènes à la maison... J'admire Sofia.

Et le tien ?

- Ça va. Enfin, je suppose. On ne peut pas dire que ses visites envahissent mon emploi du temps. Mais bon, c'est comme ça les jeunes d'aujourd'hui.

- Et vous avancez sur votre affaire ?

- Oui et non. Il n'y a pas longtemps, je n'avais aucune piste, mais alors rien, et aujourd'hui, j'ai deux suspects en garde à vue, plus un troisième qui ne devrait pas tarder à arriver, si mon adjoint ne se perd pas en route. Sans oublier que j'ai une autre affaire, qui est certainement en relation avec celle-ci. Une autre femme assassinée, avec un point commun entre les deux, qu'on retrouve également sur un autre cadavre, un homme cette fois.

Son interlocuteur fit entendre un petit rire qui ressemblait à une chaise qu'on raclerait sur du carrelage.

- Eh bé vous avez du boulot sur la planche ! Et vous pensez que les trois sont complices ?

- Même pas ! À l'heure où je vous parle, je serais incapable de dire lequel me paraît le plus coupable. De toute façon, ils ne sont pas reliés au même meurtre, quoique... je ne suis plus sûr de rien. Bon, j'attends Hocine.

- Je vous l'envoie tout de suite. Bonne journée commissaire.

- Au revoir Bouchon.

Le policier se renversa sur son siège et croisa les mains sur son ventre. Il contempla sa plante songeusement. Et si Lemestre disait la vérité ? S'il voyait réellement les gens la veille de leur mort ? Si lui, Olivier Delorme, possédait cette extraordinaire faculté, n'essaierait-il pas de prévenir ces personnes ? De contrarier le destin en les sauvant ? Bien sûr qu'il le ferait. Comme Lemestre prétendait l'avoir fait. Mais tout de même. Il secoua énergiquement la tête. Non, il fallait qu'il se sorte de la tête toutes ces fadaises. Le commissaire était un homme rationnel,

qui ne désirait pour l'instant qu'une chose : dévorer son pain aux raisins. Ça, au moins c'était du concret. Il le sortit du tiroir et le regarda avec gourmandise.

- Toi, mon bonhomme, dit-il à voix haute, tu n'as pas d'auréole au-dessus de tes raisins, et pourtant tu vas bientôt passer de vie à trépas... dans mon estomac.

Il mordit dedans avec délice et ferma les yeux de contentement. Il avait hâte que Gagnon revienne avec le docteur Cayolles.

Ce dernier était à ce moment même en train de rédiger l'ordonnance de son patient, un jeune homme qui toussait sans arrêt, lorsque sa secrétaire frappa doucement à la porte, l'ouvrit, et passa la tête pour lui annoncer que la police désirait le voir.

Il soupira et lui dit de les faire entrer.

- J'espère que ça ne va pas être trop long. Ah, Hélène, à tout hasard, apportez-moi le dossier Hamelet.

Elle se retira pour laisser passer un homme plutôt jeune, à l'air légèrement ahuri, accompagné d'une femme, qui aurait pu être jolie si un nez immense et un peu rouge ne gâchait l'harmonie de ses traits.

Le médecin raccompagna son patient à la porte. Celui-ci jeta un coup d'œil inquiet aux deux policiers et partit rapidement.

- Bien, je suppose que vous venez encore pour Sylvie Hamelet. Je vous en prie, asseyez-vous.

- Non merci, nous ne restons pas, dit Christophe.

« Eh bien tant mieux » pensa le médecin.

La secrétaire entra et posa un dossier sur le bureau.

- Nous sommes juste venus vous chercher, le commissaire veut vous voir.

- Ah bon ? Pourquoi ? Je lui ai déjà dit tout ce que je savais !

La femme intervint.

- Le chef pense que vous êtes coupable, il veut vous interroger.

La secrétaire poussa un petit cri et regarda son patron avec effarement.

- Verdier ! dit Christophe d'un ton faussement scandalisé, vous ne devez pas prévenir...euh... le prévenu... Ceci dit, docteur, si on vous arrête, ce sera grâce à moi !

- Et je devrais peut-être vous remercier ? Qu'est-ce qui vous fait penser que j'ai quelque chose à voir avec cette histoire sordide ?

- Votre voiture ! annonça Christophe triomphalement, tandis que sa collègue hochait la tête vigoureusement.

- Mais vous êtes tombé sur la tête ou quoi ? D'ailleurs... approchez donc un peu...

Surpris, Christophe fit un pas en avant.

- Tirez la langue... Hmmm... Pas très joli. Je vais regarder vos yeux...

- vous êtes jaune, jeune homme. Vous vous sentez fatigué, en ce moment ?
- Ben... un peu.
 - Je pense qu'il faudrait que vous fassiez rapidement des examens à l'hôpital, ce que je vois chez vous ne me plaît pas du tout.
Christophe pâlit et recula instinctivement
 - En attendant, vous allez prendre ce que je vais vous prescrire.
Il retourna à son bureau et griffonna une ordonnance.
 - Docteur, vous pensez que c'est grave ?
 - Ce n'est pas impossible. Tenez, dit-il en arrachant la feuille du bloc, je vous conseille de commencer dès ce soir.
Christophe prit la feuille du bout des doigts, comme si elle était contaminée.
 - Viens, dit sa collègue en le prenant par le bras, on y va tout de suite... Tu sais, j'ai une cousine, non, que je suis bête, une petite-cousine, puisque c'est la fille d'André et Sylvette, eh ben figure-toi qu'un jour son médecin....
Sa voix décrut progressivement, le médecin et sa secrétaire entendirent une porte claquer, puis plus rien. Ils se regardèrent pendant quelques secondes en silence.
 - Qu'est-ce que vous allez faire, docteur ? demanda doucement Hélène.

François rageait. Il marchait de long en large dans la cellule dans laquelle il était enfermé. De temps en temps, il donnait un coup de pied rageur dans la porte, mais cela ne semblait émouvoir personne. Il avait faim et soif, mais ne l'aurait jamais avoué, même sous la torture. Ne pas leur faire ce plaisir de le voir en état d'infériorité. Il finit par s'asseoir sur la chaise dure et regarda autour de lui. La pièce était minuscule, chichement éclairée par une petite fenêtre munie des inévitables barreaux. Les murs grisâtres étaient couverts de graffitis injurieux ou obscènes. Le lit était simple, avec des barreaux (encore) en fer à chaque bout, la couverture semblait rêche mais les draps étaient propres, enfin, à première vue. Une table en bois clair occupait l'un des angles de la pièce. Si les propriétaires des lieux désiraient dissuader leurs invités de revenir dans cet endroit charmant, c'était réussi.

Le bruit de la clé dans la serrure le fit sursauter. Une tête chauve apparut et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose. Il répondit par la négative. La tête disparut.

François alla s'allonger sur le lit inconfortable et se mit à penser à Julie. Il aurait donné n'importe quoi pour savoir où elle était et ce qu'elle faisait.

« Allez, madame Moreau, encore deux bouchées et ce sera fini... Vos petits-enfants viennent vous voir ce week-end, il faudra être en forme pour les recevoir ! Comment s'appellent-ils, déjà ? »

La vieille dame balbutia quelques voyelles.

- Oui, c'est ça, je me souviens, Brandon et Lou-Anne, ils sont charmants tous les deux.

Un vaste sourire sans dents remercia Julie.

- Brandon fait des études de médecine, c'est ça ?

Un hochement de tête enthousiaste lui répondit.

- Et Lou-Anne va se marier en juin prochain, je crois ?

La vieille dame sortit la langue et l'agita d'une façon suggestive, les yeux égrillards, et Julie éclata de rire. Elle lui donna une dernière cuillère de purée en pensant à Vincent. Elle avait une folle envie de le revoir et de sentir ses mains sur elle... François vint s'interposer dans son esprit mais elle le chassa, non sans une pointe de remords.

Son portable vibra. Elle essuya rapidement le menton de la vieille dame et répondit.

- Bonjour Julia, c'est Vincent... Comment vas-tu mon amour ?

- Vincent ! Incroyable ! Je pensais justement à toi ! Et...euh... c'est Julie, pas Julia.

- Désolé mon ange, tout s'est passé si vite entre nous... Par contre, je n'ai pas oublié la couleur de tes yeux, ton sourire si doux, la douceur de tes seins et la chaleur...

Julie piqua un fard et posa sa main sur son téléphone, comme si elle avait peur que la vieille dame entende.

- Vincent, je suis au travail et je ne peux pas te parler longtemps...

- On se voit ce soir ? J'ai envie de toi, et là, je te promets, je prendrai tout mon temps, je couvrirai chaque centimètre de ton adorable corps de baisers, je...

- Arrête, je t'en supplie, il faut que j'y aille !

- Neuf heures chez moi ? Je nous commanderai une pizza. Pour après.

Il lui donna son adresse et raccrocha. Elle ferma son téléphone. Elle avait le corps en feu. La vieille dame la considérait d'un air rigolard.

- Bon, madame Moreau, on va manger une bonne compote de pêches, et après je demanderai à Madiba de vous aider à vous coucher, je dois partir.

La vieille dame agita encore une fois sa langue en regardant Julie avec insistance, signifiant clairement « on ne me la fait pas à moi, ma petite, je sais bien que tu pars plus tôt pour aller te faire sauter », mais elle mit sa main arthritique sur celle de Julie et la tapota affectueusement.

De son côté, le docteur Cayolles appela le commissariat pour les prévenir qu'il passerait le lendemain dans la matinée voir le commissaire Delorme, pouvez-vous lui transmettre, s'il vous plaît. Satisfait, il raccrocha et passa dans la petite pièce contiguë à son cabinet et qui lui servait occasionnellement de dressing. Il choisit un jean noir et un pull fin à col roulé, noir également. Il s'admira quelques instants dans le miroir, puis commença à se raser. Il entendit la porte de son cabinet s'ouvrir.

- Je m'en vais, docteur, à demain !

- À demain, Hélène, bonne soirée à vous !

Il tria quelques dossiers, puis, après avoir consulté sa montre, il se leva pour partir à son tour. La perspective de revoir Julie l'émoustillait, et c'est le sourire aux lèvres qu'il ferma à clé son cabinet.

- Monsieur Cayolles. Bonsoir.

Il se retourna d'un bloc. Les mains dans ses poches, le commissaire Delorme se tenait devant lui. Son regard n'augurait rien de bon. À quelques mètres de lui, nonchalamment appuyé contre un mur, se trouvait le bellâtre aux yeux clairs.

- Euh... bonsoir, messieurs les commissaires... On vous a transmis mon message ? J'ai dit que je viendrai...

- Taisez-vous, Cayolles, le coupa grossièrement le policier. Qu'est-ce que vous croyez ? Que vous pouvez répondre à ma convocation quand votre emploi du temps le permet ? Mais vous vous prenez pour qui ?

Et qu'avez-vous dit à mon adjoint ? Il est revenu, sans vous, qui plus est, dans un état épouvantable, disant qu'il avait attrapé la gale ou le choléra, je ne sais plus, mais que lui avez-vous donc raconté pour qu'il ait le cerveau tout retourné ?

- Mais rien, je vous assure, je lui ai juste prescrit des vitamines parce qu'il me semblait un peu surmené...

- Gagnon ? Surmené ? Vous m'en direz tant... Allez, on y va.

- Où ça ?

- Chez vous. Vous prendrez quelques affaires et vous nous accompagnerez au commissariat. J'ai quelques petites questions à vous poser.

- Encore ? Mais je vous ai tout dit l'autre fois ! Et puis ce soir, c'est impossible, j'ai rendez-vous avec...

Il se mordit les lèvres. Il ne voulait pas impliquer Julie dans cette histoire. Non pas pour elle, mais pour lui-même, après tout, elle était mariée, et leur liaison, étalée sur la place publique, risquait de lui apporter de graves ennuis. Comme l'année précédente. Un mari jaloux avait déboulé dans son cabinet, poursuivi par une Hélène affolée, et lui avait asséné un formidable coup de poing dans la mâchoire, qui l'avait mis k.o. Donc, valait mieux en dire le moins possible.

- Avec ?

- Personne.

- Dites-donc, Cayolles, vous n'aviez pas dans l'intention de nous fausser compagnie, par hasard ?

- Bien sûr que non ! Pourquoi le ferais-je ?

- J'ai bien ma petite idée... Le nom de la dame, s'il vous plaît ?

- Quelle dame ?

- Le commissaire va se fâcher, je vous préviens, intervint Nicolas.

- Je ne peux pas vous le dire. Elle est mariée.

- Tiens, c'est bizarre, ça ne m'étonne pas plus que ça... Son nom.

Une jeune maman poussant un landau s'arrêta près d'eux et s'excusa avec un sourire, car elle voulait passer et leur trio encombrait le trottoir. Ils reculèrent sans un mot. La jeune femme dut sentir la tension ambiante, elle hâta le pas et jeta un coup d'œil inquiet par-dessus son épaule avant de disparaître.

- Alors ?

- Julie.

- Julie comment ? Ma parole, il faut vous arracher les mots de la bouche !

- Lemestre. C'est une de mes patientes.

Les deux policiers poussèrent une exclamation en même temps. Le docteur Cayolles ouvrit des yeux ronds. Était-ce le nom qu'il avait prononcé qui les mettait en transes, ou le fait qu'il ait dit que c'était l'une de ses patientes ?

- Cette fois, mon bonhomme, dit le commissaire d'une voix grave, en lui attrapant le bras, tu vas nous suivre fissa au commissariat !
Le tutoiement soudain choqua le docteur et il se laissa emmener sans difficulté.

- Patron, je dois aller chercher Sam à l'aéroport, je vous ramène tous les deux et je file. Vous pourrez appeler Gagnon, si vous voulez, pour l'interrogatoire.

- S'il ne s'est pas fait hospitaliser entre temps. D'accord.

Ils montèrent tous les trois dans la voiture banalisée et partirent sans attendre.

C'est une Samia livide à la démarche chaloupée que Nicolas accueillit au pied de l'escalator.

- Tu as fait bon voyage ? Non, d'après ta tête, je ne pense pas...

- Je n'ai fait que vomir pendant tout le voyage. Plus jamais, tu m'entends ? Plus jamais ! Je préférerais encore démissionner !

De nouveaux spasmes secouèrent son estomac vide et elle se plia en deux, les jambes flageolantes. Elle se raccrocha au pantalon de Nicolas, qui, gêné, l'aida à se relever.

- Sam, redresse-toi, on nous regarde, et tu es dans une position un peu... équivoque.

- Ne me dis pas que ça te déplaît, je ne te croirais pas.

- Dans ma chambre, je ne dis pas, ou bien dans la réserve de papier du commissariat, ou même ici, dans les toilettes, mais en plein milieu du hall principal, je me sens moins motivé. Je ne suis pas exhibitionniste, moi !

- Qu'est-ce que tu insinues ? Moi, je...

- Mais rien, ma Samounette, je plaisantais. Alors, qu'est-ce que ça a donné pour la fille Andréi ?

- Pas grand-chose, je ne l'ai pas vue parce qu'elle est déjà revenue ici, mais je pense qu'elle n'a rien à voir dans cette histoire.

Nicolas éclata d'un rire tonitruant qui fit se retourner deux hôtesses partant rejoindre leur avion.

- Tu veux dire que tu as fait le voyage pour rien ?

- Non, pas complètement, j'ai appris par ses copains qu'elle n'a pas bougé de Toulouse depuis un mois, donc ça la met hors de cause. Et ici, quoi de neuf ?

- Le patron a mis en garde à vue Hamelet, Lemestre et Cayolles. Figure-toi que ce bon docteur est l'amant de madame Lemestre ! Hein, ça se complique !

- Ça oui, ça m'en touche un coin ! Qui aurait cru que cette bonne femme quelconque se...

- Tu exagères, Sam, Julie Lemestre est une très belle femme, et si elle disait oui, je ne dirais pas non !

Ils sortirent de l'aéroport en bavardant. Samia avait repris des couleurs et son pas était plus ferme. La voiture était garée sur un zébra, mais Nicolas avait abaissé le pare-soleil sur lequel le mot « police » était collé, ce qui lui avait évité de prendre un p.v. Ils partirent sous une pluie fine qui commençait à tomber et rendait la chaussée glissante.

Julie ouvrit la porte avec précaution, tendit l'oreille, puis pénétra dans l'appartement. Tom arriva au pas de course et s'arrêta net, indécis. Il s'attendait à voir son maître adoré, mais manifestement, il ne se trouvait pas avec cette grande femelle humaine qu'il avait l'air d'apprécier particulièrement, on se demandait bien pourquoi... Il s'assit et la regarda d'un air implorant, en émettant un miaulement imperceptible. Il mourait de faim. Julie passa à côté de lui sans lui accorder un seul regard et inspecta les autres pièces. Personne. Parfait. Elle ouvrit sa penderie et sortit plusieurs robes qu'elle étala sur le lit. Son choix se porta sur l'une d'elles, qui portait encore l'étiquette avec le prix. Elle était en dentelle noire, moulante et ultra-sexy. Julie l'avait achetée l'été précédent en prévision d'une soirée en amoureux, pour l'anniversaire de François. « Eh bien, tout concorde, sauf l'amoureux en question. Et l'anniversaire qui n'en est pas un. »

Elle éclata de rire toute seule. La perspective de passer la soirée avec Vincent, et certainement la nuit aussi, la mettait de fort bonne humeur. Elle choisit des dessous affriolants et s'habilla en chantonnant. L'image que lui renvoya son miroir la ravit, elle se sentait rajeunie de dix ans.

Un miaulement misérable la fit se retourner. Tom se tenait sur le seuil de la salle de bains, prêt à se sauver au moindre geste brusque.

- Tu es encore là, toi ? Ton maître t'a laissé tomber, toi aussi ?

Elle commença à se maquiller.

- Dis-moi donc où il est parti ? Il a dû te faire des confidences, hein ? Je parie qu'il est allé retrouver une de ses maîtresses... Tu m'étonnes qu'il ait voulu changer de travail... Maintenant, il est libre comme l'air ! Je dirais même libre pour s'envoyer en l'air ! Bon, mon gros, tu as faim, c'est ça ? C'est ton jour de chance, je suis de bonne humeur ce soir, je vais te donner une montagne de croquettes, tu vas pouvoir t'empiffrer par-dessus les moustaches !

Elle se dirigea vers la cuisine, précédée par un Tom trotinant et à la queue verticale. Elle lui servit, comme elle l'avait annoncé, une énorme portion de croquettes, mais contrairement à son habitude, Tom ne se jeta pas dessus. Il vint se frotter tendrement contre sa jambe, au grand étonnement de la propriétaire de ladite jambe. Puis il plongea le museau dans sa gamelle en secouant la tête de contentement.

- Ça alors... Je rêve ou tu m'as dit merci ?

Elle tendit une main hésitante et caressa doucement le dos du chat. Tom sursauta et se retourna pour la fixer de ses grands yeux verts. Ils se regardèrent quelques instants en silence, puis Julie sourit. Si on le

lui avait demandé, elle aurait juré avoir vu Tom lui sourire en retour. Elle retourna dans la salle de bains et finit de se préparer. Elle mit quelques gouttes de parfum dans le creux de ses poignets et derrière ses oreilles, puis, après réflexion, sur un endroit nettement plus intime. Elle alla chercher une pochette argentée et enfila des escarpins noirs. Enfin prête, elle sortit après avoir lancé un joyeux « Salut le chat ! » Elle vit apparaître un œil interrogateur et une oreille dressée au coin d'un mur, et ferma la porte en souriant. Finalement, il n'était pas si idiot, ce chat, elle finissait presque par le trouver sympathique... Elle se rendit à l'adresse indiquée par Vincent et sonna. Elle était un peu nerveuse, mais impatiente. Pas de réponse. Elle réessaya plus longuement. Rien. Perplexe, elle recula et regarda autour d'elle. La rue était vide. Elle s'attendait à voir arriver en courant Vincent, un gros bouquet de fleurs à la main, s'excusant de son retard, puis l'embrassant fougueusement... Mais il n'y avait personne, ni d'un côté, ni de l'autre. La lune était invisible. Les lampadaires éclairaient d'une lueur blafarde les trottoirs. Elle avait l'impression de se trouver dans un vieux film d'épouvante en noir et blanc. Elle frissonna, car sa veste légère et sa petite robe ne la protégeaient guère du froid mordant de ce mois de mars. Elle ne savait pas si elle devait être inquiète ou en colère de s'être fait poser un lapin. Elle décida d'appeler Vincent. Elle ouvrait sa pochette lorsqu'une main sa plaqua brutalement sur sa bouche, et un objet métallique s'enfonça durement dans ses reins. Elle poussa un hurlement de douleur qui ne produisit qu'un son étouffé. Son cœur se mit à cogner tellement fort qu'elle le crut sur le point d'exploser. Elle se débattit comme un beau diable, mais son agresseur la maintenait d'une poigne de fer. Elle essaya de mordre la main qui la bâillonnait, mais elle reçut un violent coup sur la tête, et elle tomba lourdement sur le trottoir.

Hélène Bousier, la secrétaire du docteur Cayolles, arriva ce matin au cabinet avec un léger retard. Elle s'était, encore une fois, disputée avec sa compagne Stéphanie, et toujours à propos du même sujet : celle-ci voulait à tout prix avoir un enfant avant ses trente-cinq ans, et elle venait juste d'en fêter trente-quatre. Son horloge biologique avançant inexorablement la tourmentait de plus en plus. Depuis quelques semaines, le sujet revenait sur le tapis tous les jours, et cela se terminait systématiquement par une scène qui laissait les deux femmes épuisées et en larmes. Hélène ne voulait pas de cet enfant, ni maintenant, ni jamais. Stéphanie, elle, ne concevait pas sa vie future sans un enfant, voire deux.

Soucieuse, elle poussa la porte du cabinet et fut surprise de la trouver fermée. Depuis qu'elle travaillait avec le docteur Cayolles, jamais il n'était arrivé en retard une seule fois... Elle fronça les sourcils. Son

instinct lui disait qu'il ne s'agissait pas d'une simple panne de réveil. Elle chercha le double des clés dans son sac à main et se dépêcha d'entrer pour répondre au téléphone qui sonnait sans discontinuer.

Il faisait les cent pas, énervé. Il ne savait que faire. Il se demandait si demain il n'allait pas tout plaquer et partir loin, très loin. Oublier tout ça. Les cris, les larmes, les supplications, la terreur dans les yeux de ses victimes, et leur regard qui s'éteignait comme une flamme privée d'oxygène. Il passa la main devant ses yeux. Sa mère. Il ne fallait pas qu'elle sache. Jamais. Elle avait le cœur fragile, elle en mourrait. Elle voyait toujours en lui le petit garçon qu'il avait été, elle ne supporterait pas d'entendre la vérité. Il se servit un verre d'eau. Il avait la gorge sèche, et râpeuse comme du papier émeri. Il regarda ses mains. Elles tremblaient. Il ne fallait pas. Jusqu'ici, elles avaient été ses précieuses alliées, elles étaient fortes et sûres, elles savaient caresser lorsqu'il le fallait, et faire souffrir à d'autres moments. Elles étaient belles. Elles étaient à lui. Il les embrassa, l'une après l'autre. Elles avaient encore un travail à accomplir. Il se dirigea vers la porte.

Estelle Verdier reçut le coup de fil de l'hôpital vers dix heures. Elle transmit l'appel au commissaire, qui mit un peu de temps à lui répondre, car il avait les doigts poisseux du sucre des mini-beignets qu'il dégustait avec un café bien chaud.

- Commissaire Delorme. Je vous écoute.

- Ici l'hôpital Marc Jacquet, nous vous appelons à propos d'une patiente qui a été agressée hier soir dans la rue.

- Elle est gravement blessée ?

- Non, une grosse bosse à l'arrière du crâne, des égratignures aux deux genoux dues à la chute sur le sol et un doigt foulé. Les radios prises cette nuit ne montrent rien d'alarmant, mais on la garde tout de même en observation aujourd'hui. Elle nous a demandé de vous contacter.

- Le commissariat ou moi personnellement ?

- Vous, commissaire Delorme. C'est quelqu'un de votre famille, peut-être.

Le sang du policier ne fit qu'un tour. Charlotte. Il lui était arrivé quelque chose, et la première personne à qui elle avait pensé, c'était lui... Il cassa sans s'en rendre compte un crayon de papier entre ses doigts. Il balançait entre la joie qu'elle ait fait appel à lui et l'inquiétude quant à son état.

- Elle vous a donné son nom ?

- Oui, pardon, j'aurais dû commencer par là. Julie Lemestre.

La mâchoire du commissaire descendit d'un cran.

- Elle est domiciliée au...

- Oui, je connais son adresse. J'arrive. Et si possible, mettez quelqu'un

pour la surveiller.

- Pourquoi ? Vous avez peur qu'elle se sauve ? C'est une criminelle ? Elle est recherchée par la police ? demanda son interlocuteur avec une voix vibrante d'excitation.

- Jeune homme, vous pensez que si c'était le cas elle m'aurait fait appeler ? Pour me dire « Coucou, je suis là, venez me chercher ! » ? Non, c'est l'inverse, ne laissez aucune personne suspecte entrer dans sa chambre, vérifiez que vous connaissez bien le personnel médical qui y pénètre.

- Et si je ne connais pas ?

La voix était maintenant au comble de l'excitation.

- Vous n'intervenez pas vous-même, vous m'appellez immédiatement. D'ailleurs, je pars tout de suite.

Il coupa la communication et se précipita dans le couloir.

- Rezi, Pereira, avec moi ! tonna-t-il.

Tous les deux sortirent de leur bureau en trombe et filèrent derrière leur patron qui était déjà presque arrivé sur le parking. La voiture démarra dans un crissement aigu des roues. Le gyrophare leur permit de zigzaguer entre les files de voitures et d'arriver à l'hôpital en quelques minutes. Une personne de l'accueil tendit le bras vers la gauche et leur cria « Deuxième étage ! ». Samia et le commissaire s'engouffrèrent dans l'ascenseur qui venait juste d'arriver, pendant que Nicolas prenait les escaliers. Ils n'eurent aucun mal à trouver la chambre grâce au petit attroupement qui s'était formé devant. Il y avait deux infirmiers et trois infirmières, plus un aide-soignant au gabarit impressionnant.

- On la surveille, monsieur le commissaire ! dit joyeusement une voix que le policier reconnut comme celle de son interlocuteur de tout à l'heure.

Il fit un vague geste de remerciement, et entra, suivi de Samia. Nicolas resta dans le couloir et il l'entendit demander des détails aux infirmières. Celles-ci gloussèrent. Le commissaire soupira.

Julie était allongée, un gros bandage sur la tête. Elle s'assit en voyant entrer les policiers et eut un pâle sourire. L'aide-soignante qui écrivait sa température sur un petit tableau blanc s'excusa et sortit en baissant les yeux. Le commissaire tira un fauteuil près du lit et s'y laissa choir. Samia resta debout près de lui.

- Bonjour, madame Lemestre. J'avais l'intention de vous voir aujourd'hui, mais je ne pensais pas que ce serait dans ces circonstances.

- Moi non plus, commissaire Delors, mais...

- Delorme, corrigea Samia.

- Pardon. On m'a attaquée hier soir, et...

Son visage se crispa et ses doigts serrèrent le drap. Le policier mit sa

main sur la sienne. Elle se détendit.

- Vous êtes en sécurité, ici, dit-il d'une voix douce. Racontez-moi tout dans les moindres détails.

- Je devais passer la soirée chez un ami...

- Le docteur Vincent Cayolles.

Elle écarquilla les yeux et retira sa main.

- Comment le savez-vous ?

- Parce qu'il nous l'a dit.

On entendit encore glousser une infirmière derrière la porte, puis le rire de Nicolas, celui que Samia appelait « son rire crétin ».

- Il est en garde à vue depuis hier chez nous.

- Alors c'est pour ça...

- ... qu'il n'était pas chez lui hier soir, termina le commissaire.

- Mais... pourquoi ?

- Certains éléments dans notre enquête font que... Mais bon, je n'ai pas le droit de vous en dire plus. Continuez. Vous étiez partie pour le voir. Chez lui ou à l'hôtel ?

Julie devint rouge pivoine.

- Non, pas à l'hôtel, nous ne sommes... qu'amis. Nous devions dîner chez lui.

Samia dissimula un sourire.

- Bien sûr, dit-elle, le bon docteur Cayolles est connu pour inviter ses patientes chez lui, et les examiner sur place, dans le noir... « Déshabillez-vous, madame. », « Oui, docteur, où puis-je poser mes vêtements ? », « Ici, sur la chaise, à côté des miens. »

- Rezi, ça suffit.

Julie pinçait les lèvres et jeta un regard noir à Samia.

- Donc, vous étiez devant chez lui. Vous avez sonné, mais il n'a pas répondu. Pourquoi n'êtes-vous pas entrée ?

- Je n'avais pas le code.

- Vous n'avez pas la clé de chez lui ?

- Non, notre... relation est très récente.

- Depuis combien de temps êtes-vous sa patiente ?

Julie hésita à mentir, mais il aurait vite fait de le savoir en consultant le fichier de son cabinet.

- Lundi, murmura-t-elle.

Le commissaire se pencha en avant.

- Vous voulez dire lundi de cette semaine ? Avant-hier ?

Julie, de plus en plus rouge, baissa les yeux et opina en silence.

- Alors lundi dans son cabinet, et mardi dans son lit... vous ne perdez pas de temps.

- Je vous assure, commissaire, c'est la première fois... je n'ai jamais trompé François, mais en ce moment...

Le policier leva une main.

- Ce n'est pas ce qui nous préoccupe aujourd'hui. Décrivez-moi votre agresseur.

- Je ne l'ai pas vu, il m'a surprise par derrière. Je ne l'avais pas entendu arriver. Il a mis sa grosse main sur ma bouche et...et...

Elle fondit en larmes.

- C'est fini, maintenant, dit gentiment Samia. Essayez de vous souvenir de vos sensations. Portait-il des gants ou pas ? S'il avait les mains nues, comment était la texture de sa peau ? Était-elle chaude ou froide ? Avez-vous senti une odeur, eau de toilette ou autre ? Les doigts étaient-ils maigres ou bien en chair ?

Le commissaire hocha la tête avec satisfaction. Elle promettait, la petite. Julie essuya ses larmes d'un revers de main et se concentra.

- Il ne portait pas de gants et avait la main froide. Je n'ai pas senti d'odeur. J'ai essayé de le mordre, mais je n'ai pas réussi. Mais attendez...

Elle ferma les yeux. Sa bouche se tordit.

- Il a mis un objet contre mes reins, je pense que c'était un pistolet, ça m'a fait mal parce qu'il l'a enfoncé très fort, mais quand il l'a retiré, pour m'assommer avec, je suppose, je me suis retrouvée serrée contre lui, et j'ai eu l'impression...enfin, c'était tout mou, comme s'il avait un gros ventre.

- C'était peut-être une parka fourrée, ou un manteau épais ?

- Non, non, c'était bien son corps, et... oui, je me souviens maintenant, le bruit du frottement m'a fait penser à un blouson en cuir. Monsieur le commissaire, j'ai peur, est-ce que, moi aussi, on a essayé de m'assassiner ?

- Sincèrement, je ne pense pas. Sinon, qu'est-ce qui aurait empêché votre agresseur de vous achever ? Lorsqu'on vous a retrouvée, la rue était vide. Vous a-t-on volé quelque chose ?

- Je n'avais pas grand-chose dans ma pochette, ni carte bleue ni chéquier, seulement une trentaine d'euros, qui ont disparu. Au fait, qui m'a trouvée ?

- Un jeune homme qui passait par là, il a appelé les pompiers.

- Et ça ne pourrait pas être lui qui...

Julie laissa sa phrase en suspens.

- Il faudrait être idiot. Mais à tout hasard je demanderai qu'on me communique son nom, son adresse et son tour de taille.

Une infirmière entra pour des soins, et les pria de sortir.

- Nous avons fini de toute façon. Madame Lemestre, lorsque vous sortirez d'ici, passez au commissariat pour déposer une plainte. Et on en profitera pour parler de votre mari, qui se trouve également bien au chaud chez nous.

- Quoi ? Vous avez arrêté François ?

La voix de Julie était paniquée.

- Eh oui... Votre mari et votre amant en prison... mais rassurez-vous, ils ne sont pas dans la même cellule !
 - Au fait, votre mari est-il au courant pour l'autre ? intervint Samia.
 - Non ! s'exclama Julie. Ne lui dites rien, s'il vous plaît !
 - Vous allez le quitter ?
 - Non... Oui... Je ne sais pas... Tout est confus dans ma tête, je ne sais plus où j'en suis...
 - Ça, c'est sûr, et le coup que vous avez pris sur votre te-tê, pardon, sur votre tête, ça va pas arranger les choses, compatit Samia.
- Ils sortirent et récupérèrent Nicolas en train de siroter un chocolat chaud d'une main, et d'entrer un numéro de téléphone sur son portable de l'autre. Samia l'attrapa par le bras et l'entraîna à sa suite. Ils retournèrent au commissariat en faisant le point.
- J'ai interrogé les infirmières qui...
 - Ça, on sait, ironisa Samia.
- Nicolas fit celui qui n'avait rien entendu.
- ...se sont occupées d'elle ce matin, rien de plus que ce qu'on savait déjà. Pas de violences sexuelles.
 - Bon. J'ai l'impression qu'on se trouve devant un banal cas d'agression pour vol. À garder sous le coude quand même. Pereira, vous ferez venir Lemestre dans mon bureau. Rezi, vous irez voir mademoiselle Andréi, puisqu'elle est revenue par ici. Au fait, Pereira, il va falloir qu'on ait une petite discussion tous les deux...

Sophie Bourgeois, une jolie petite blonde potelée aux cheveux égayés de mèches bleues, promenait son yorkshire dans le bois de Coligny. Celui-ci, baptisé comiquement Attila, courait à droite et à gauche, pourchassant un moineau ou aboyant après un insecte. Elle tenait la laisse dans sa main et réfléchissait à la meilleure façon d'annoncer à sa patronne son départ. Cela faisait douze ans qu'elle travaillait dans ce salon de coiffure, et maintenant, elle avait envie de se mettre à son compte. Un petit héritage inespéré l'avait confortée dans sa décision. Elle avait trouvé sur internet une vieille cordonnerie dans un village près de Guéret, fermée depuis une vingtaine d'années, et que les propriétaires avaient enfin décidé de vendre. Elle avait regardé des dizaines de fois les quelques photos de la petite boutique, et avait déjà un plan en tête. Les bacs au fond à gauche, le présentoir à produits à côté, les deux fauteuils sur le devant...

Un joggeur la dépassa en courant. Il avait le crâne rasé, il était vêtu d'un pantalon de survêtement noir et d'un sweat-shirt violet. Ses foulées étaient régulières. Attila lui emboîta le pas avec enthousiasme. - Non ! Attila, reste ici ! Au pied !

Le chien se retourna une demi-seconde sans cesser de courir et lança un jappement joyeux. Lui et le joggeur disparurent derrière les arbres. Sophie pesta. C'était bien la dernière fois qu'elle lui enlevait sa laisse. L'autre jour déjà, il avait couru derrière deux garçonnets à vélo, et elle avait eu un mal de chien à le rattraper. Elle l'avait bien sûr grondé, mais lui s'était contenté de lui lécher le bout du nez avec frénésie. Elle accéléra le pas en frissonnant, le jour déclinait rapidement. Elle l'appelait toutes les dix secondes, mais en pure perte. Elle avait peur qu'il débouche sur la route et se fasse écraser. Elle arriva à une fourche et s'arrêta, indécise. Le chemin de gauche rattrapait le petit parking, d'ailleurs elle apercevait le bleu de sa voiture à travers les arbres, et à première vue, c'était le seul véhicule stationné là. Celui de droite faisait une boucle et repartait dans le bois. Elle prit à droite.

Christophe Gagnon enrageait. Il sentait qu'il tenait quelque chose, mais il ne savait pas quoi. C'était comme s'il avait la solution sur le bout de la langue, mais il avait beau ouvrir la bouche, rien ne sortait. Frustré, il tapait rageusement sur les touches de son clavier d'ordinateur comme s'il en voulait personnellement à l'appareil. Il essayait de temps en temps ses doigts sur son pull, lequel devait être blanc ce matin, mais arborait maintenant des traces d'encre de la photocopieuse, une grosse coulure de café, des traits de feutre vert fluo et des petites taches violettes de provenance mystérieuse. Il

regarda sa montre. Déjà dix-neuf heures trente.

- Bon, dit-il tout haut, je recommence depuis le début.

Il sortit d'un tiroir un énorme sandwich camembert-compote de pommes et se remit au travail.

- Attila !

Seul le bruissement des feuilles lui répondit. Il commençait à faire vraiment sombre maintenant. Sophie frotta ses mains l'une contre l'autre pour les réchauffer et regarda autour d'elle avec une pointe d'anxiété. Les arbres lui semblaient plus hauts, plus gros, et...plus rapprochés, comme s'ils avaient décidé de l'encercler et de la garder prisonnière. Elle se secoua en se traitant de gourde, mais le malaise allait grandissant. Elle avait l'impression qu'une main glacée lui étreignait le cœur, lequel cognait sourdement. Une panique incontrôlable l'envahit brusquement et elle commença à courir. Une centaine de mètres plus loin, un bref aboiement la fit stopper net et sa cheville droite se tordit douloureusement.

- Attila ?

Un gémissement proche lui parvint. En boitillant, elle se dirigea vers un taillis d'où il lui semblait entendre du bruit. Elle s'accroupit et écarta les branches près du sol. Attila était bien là, debout et tremblant des moustaches à la queue.

- Eh ben mon pépère ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu t'étais perdu ? Allez, viens là...

Elle attrapa le chien et l'attira vers elle. Mais au moment de se relever, elle sentit une résistance. Elle regarda le collier d'Attila. Une ficelle y était attachée. Étonnée, elle la suivit des yeux. Elle disparaissait dans le taillis.

- Qu'est-ce que...

Un formidable coup sur la tête la fit vaciller. Elle entendit nettement quelque chose craquer dans son crâne. Elle tomba sur le côté, essaya de se relever. Attila hurlait à la mort. Ce fut le dernier son qu'elle perçut. Un autre coup, plus violent que le précédent, la fit tomber le nez dans la terre. Ses doigts griffèrent le sol quelques instants, puis sa main devint inerte.

Un promeneur matinal tomba sur le corps le lendemain, entraîné sur les lieux par son labrador. C'était un retraité qui faillit s'évanouir en découvrant le cadavre, à côté duquel un yorkshire montait la garde, babines retroussées. Il grogna lorsque l'autre chien approcha, mais un grand coup de langue affectueux le fit bouler, alors il se mit à gémir en cherchant refuge auprès de son ami à poils. Le maître du labrador sortit un téléphone portable, mais ses mains tremblaient tellement qu'il le fit tomber à terre trois fois avant de pouvoir composer le

numéro de la police. Ses explications furent si confuses qu'il ne fallut pas moins d'un quart d'heure pour localiser l'endroit où il avait trouvé le cadavre.

Une dizaine de minutes plus tard, Samia arriva en compagnie d'Éric Dubois, le collègue dont Tom était tombé amoureux, et le photographe. Le corps était à plat ventre, le bras droit tendu en avant et la jambe gauche repliée. Le visage, tourné sur le côté, exprimait l'étonnement, et du sang provenant d'une plaie béante à la tête avait coulé sur la joue.

- Vous la connaissez ? demanda Samia au retraité qui se tenait debout derrière elle.

- De vue seulement, il nous arrivait de promener nos chiens en même temps. Cookie et Attila s'entendent bien. Mais j'ignore son nom.

- Elle était toujours seule ?

- Oui. Pauvre petite... Elle était si gentille...

- Vous n'avez croisé personne avant de la trouver ici ?

- Non. En fait, c'est Cookie qui m'a amené jusque là. Il a dû entendre Attila.

- Vous n'avez touché à rien ?

- Grands dieux, non !

- Très bien. Je vais prendre vos coordonnées, vous passerez au commissariat dans la journée signer votre déposition.

Patrick Grandjean arriva au moment où le retraité épelait son nom. Il salua rapidement ses collègues et s'accroupit à côté de la jeune morte.

- C'est fait, les photos ? Je peux la retourner ?

- Encore deux ou trois et elle sera à vous.

La femme portait un anorak fourré noir et un pantalon gris auquel, à première vue, on n'avait pas touché. Patrick Grandjean avait vu trop souvent des scènes de crimes où la victime était dénudée partiellement ou même complètement, signe de violences sexuelles, mais là, en l'occurrence, les vêtements avaient l'air en place. Enfin, avaient l'air.

Il retourna le corps délicatement. Il entendit gémir un chien et quelqu'un hoqueter de surprise. L'air parut se raréfier d'un seul coup. Les yeux de la femme étaient maintenant tournés vers le ciel et semblaient le contempler toujours avec étonnement. Le pantalon était toujours en place. Le blouson était ouvert. Mais le pull gris torsadé que portait la jeune morte était remonté jusque dessous ses seins. Et sur son ventre, le sang en suintant légèrement, s'étalait le signe de l'infini.

- Merde.

- J'appelle le patron, dit Samia d'une voix tendue.

Éric repoussa légèrement le retraité qui avait les yeux rivés sur le ventre de la jeune femme et la bouche tremblotante.

- Rentrez chez vous, monsieur Cariou, mais s'il vous plaît, ne parlez à

personne de ce que vous avez vu, même pas à votre femme.

- Ma femme, elle est morte depuis huit ans, c'est pas elle qui pourra raconter...

- Ah, désolé, mais vous comprenez, c'est pour les besoins de l'enquête, moins on en dit, moins le tueur se méfie, et il arrivera bien un moment où il fera une faute...

- Parce qu'il en a déjà tué d'autres ?

Éric éluda la question.

- Savez-vous si elle a de la famille, ou un compagnon, enfin une personne à prévenir ?

- Non, nous n'échangions que des banalités à propos de nos chiens, et comme je disais tout à l'heure, je ne l'ai vue que quelques fois. Mais d'ailleurs, qui va s'occuper d'Attila ?

- On va l'emmener dans un refuge, ne vous inquiétez pas pour lui.

- Je l'aurais bien pris chez moi, mais...

- Non, de toute façon, pour l'instant, vous n'auriez pas eu le droit.

- Bien sûr, évidemment ! C'est un témoin !

- À sa façon, oui, on va faire des prélèvements sur ses dents, au cas où il aurait mordu l'assassin, sous ses pattes et sur ses poils, intervint Samia, au cas où il...

Un coup d'œil sévère de son collègue la fit se taire. Elle baissa la tête et fit mine de farfouiller dans son sac à la recherche de son portable. Elle claquait des doigts comme pour dire « bon sang, mais c'est bien sûr ! » et le récupéra dans sa poche arrière. Elle s'éloigna de quelques pas pour appeler son patron. Éric s'approcha du légiste.

- Alors ?

- Eh bien je dirais qu'elle a été tuée hier soir, entre dix-huit et vingt heures, suite à des coups portés à la tête, et apparemment par un morceau de bois, genre bâton ou grosse branche, elle a des morceaux d'écorce dans les cheveux. Elle a aussi une cheville violacée, peut-être une entorse. Je vous en dirai plus après l'autopsie. On l'a agressée par derrière, et à mon avis, elle n'a pas vu venir son assassin.

- Vous croyez qu'on l'a poursuivie dans le bois et qu'elle est tombée en se tordant la cheville ?

- C'est une possibilité.

Samia revint vers eux.

- Le chef est furax.

- Parce que ça fait encore un meurtre.

- Non... enfin, oui, mais c'est surtout qu'il croyait avoir l'assassin sous les verrous. L'avocat de monsieur Hamlet est arrivé, c'est sûr qu'il va demander à ce qu'on relâche son client.

- Évidemment, les trois ont un solide alibi...

Lorsqu'ils revinrent au commissariat, ils allèrent directement voir leur

patron. Celui-ci était toujours furieux, pour preuve le pain au chocolat à peine entamé sur son bureau. Les sourcils froncés, il tournait violemment les pages d'un dossier et leva à peine les yeux lorsqu'ils entrèrent. Nicolas, les mains dans le dos, attendait dans un coin de la pièce. Il leur fit un clin d'œil, accompagné d'une grimace, qui signifiait que leur patron n'était pas dans un bon jour.

- Rezi, vous allez me reconvoquer la sœur Andréi. Pereira, vous contactez le frère de Sylvie Hamelet et vous lui faites cracher tout ce qu'il sait. Dubois, vous allez interroger la secrétaire de Cayolles. Bon dieu, il y a bien quelqu'un qui sait quelque chose !

On frappa timidement à la porte et Gagnon passa la tête.

- Commissaire, je peux vous parler ?

- Si ce que vous avez à me dire peut faire avancer l'affaire, oui. Sinon, dégagez, j'ai du boulot.

Christophe entra et se colla à Samia. Lorsque le commissaire était de mauvaise humeur comme en ce moment, il était pétrifié de peur et son esprit se bloquait, comme si on refermait de lourdes portes autour de lui. Il tira sur son pull, le même que la veille, et maintenant taché de compote.

- Vas-y doucement, lui chuchota Samia, aujourd'hui, il n'est pas à prendre avec des pains secs...

- Bon, Gagnon, vous venez ou je viens vous chercher par la main ? Les autres, du balai !

Ils sortirent en toute hâte.

- Qu'est-ce que c'est que cette tenue, Gagnon ? Vous avez nettoyé par terre avec votre pull ?

- Non, patron, j'ai passé toute la nuit ici, et...

- Toute la nuit ?

- Oui, je voulais absolument savoir...

Sa voix mourut. Est-ce que son patron allait encore l'envoyer promener, comme chaque fois qu'il pensait avoir trouvé une bonne idée ? Le commissaire l'observait.

« Il est peigné comme un diable, il a le teint pâle et des cernes mauves sous les yeux... Ah, au moins, j'ai découvert l'origine des taches violettes sur son pull... Ce sont ses joues qui coulent... Oui, il doit dire vrai, il a passé la nuit ici. »

- Savoir quoi, Gagnon ? Asseyez-vous et dites-moi si votre nuit blanche a été productive.

François poussa la porte de son immeuble et s'effaça pour laisser passer madame Crouteau. Celle-ci, si bavarde d'habitude, le remercia à peine et se dépêcha de partir. François haussa les épaules et prit un air désinvolte, mais au fond de lui, il balançait entre l'humiliation et la colère. Son arrestation avait dû faire le tour du quartier. Il se sentait dans le même état d'esprit que ce fameux jour où on l'avait accusé à tort, et qui était marqué au fer rouge dans sa mémoire.

Il avait neuf ans, il était en CM1 et c'était le jour de la rentrée. À son grand désespoir, le maître l'avait installé devant Pierrick, le gros dur de la classe, un rouquin teigneux et baraqué, qui commençait déjà à lui tirer les cheveux et à lui cracher dans le dos. Soudain, son voisin de droite, un nouveau, blond et frêle, s'appelant Gauthier, leva la main pour dire qu'on lui avait volé son beau stylo tout neuf. Tout le monde regarda par terre, y compris le maître, mais Pierrick se leva et brailla qu'il avait vu son voisin de devant, donc lui, prendre le stylo en question et le fourrer dans sa case. Ce qui, bien évidemment, était totalement faux. Mais tous les élèves poussèrent un « oooh ! » à la fois ravi et scandalisé, et le maître approcha à grands pas pour fouiller la case. Il en sortit triomphalement le fameux stylo, sous les huées des soi-disant camarades. Pierrick jubilait et regardait François d'un air triomphant. Il s'était senti profondément humilié et très en colère, car ce n'était pas lui l'auteur des faits, mais il savait que personne ne le croirait, même pas ses meilleurs copains, qui préféreraient jouer la prudence en se rangeant du côté du plus fort. Il fut sévèrement puni, et l'étiquette de voleur lui resta collée tout le restant de l'année.

Aujourd'hui, il avait l'impression de revivre ces instants pénibles, en plus grave. Madame Crouteau l'évitait ouvertement, et il en serait sûrement de même pour les autres habitants de l'immeuble. Abattu, il prit son courrier et monta par l'escalier à pas lents. Il se demanda si Julie était revenue. Il l'espérait de tout son cœur, car son court séjour enfermé lui avait fait comprendre qu'il l'aimait toujours, malgré les disputes et insultes de ces derniers temps. Mais il ignorait si, de son côté, elle lui en voulait toujours. Lorsqu'il arriva à son étage, la porte de leur appartement était ouverte, inondant de lumière le palier. Et à contre-jour, se dessinait la silhouette de Julie, une main sur la poignée de la porte. S'apprêtait-elle à sortir ou était-elle là pour l'accueillir ? Allait-elle se fâcher et lui ordonner de partir ou se jeter dans ses bras ? Il approcha doucement et s'arrêta devant elle. Ils se regardèrent un moment, se jaugeant mutuellement, puis François ébaucha un geste avec la main, et Julie se laissa aller contre son épaule. Il la sentit crispée et desserra son étreinte. Ils rentrèrent dans l'appartement en

silence. Tom arriva en courant et en miaulant de joie, et se roula au pied de son maître. Celui-ci le prit dans ses bras et enfouit son visage dans la fourrure douce.

- Viens, dit Julie, il faut qu'on parle.

- Tu m'as manqué.

- Assieds-toi là.

- Je te demande pardon, ma chérie.

- François, s'il te plaît, écoute-moi.

- Je t'aime.

- François ! cria Julie. Arrête !

Elle était au bord des larmes. Il s'assit sur le canapé en posant Tom sur ses genoux. Le chat lui pétrit furieusement les cuisses en ronronnant bruyamment.

- Je croyais qu'on t'avait arrêté.

- Oui, j'avais vingt-quatre heures de garde à vue, mais ils m'ont relâché ce matin. Il paraît que le vrai meurtrier a encore frappé, pendant que j'étais enfermé. Il y avait deux autres types avec moi, dans le bureau du commissaire, un blond assez costaud, qui voulait des explications, et un beau mec qui a filé sans attendre. J'ai l'impression qu'ils étaient là pour la même affaire, mais je n'en suis pas sûr. Et toi, tu étais revenue ici pendant ce temps ?

- Non, pas vraiment, j'étais à l'hôpital et...

Julie s'interrompit et devint écarlate.

- Tu étais allée voir la gamine ? Mais je croyais qu'on avait interdiction de quitter la ville !

- Euh... Je n'ai rien dit à personne et j'y suis allée quand même...

François fronça les sourcils et la regarda attentivement.

- Julie, tu mens, dit-il calmement. Je te connais. Quand tu tritures tes doigts et que tu regardes au-dessus de ma tête, tu mens.

- Tu dis n'importe quoi ! Je regardais la péniche qui passe, et si je me gratte les doigts, c'est parce que j'ai de l'eczéma.

Devant tant de mauvaise foi, François secoua la tête.

- Julie. Dis-moi ce que c'est que cette histoire d'hôpital.

Elle se leva du pouf sur lequel elle était assise, les jambes serrées, mais il l'attrapa par le bras et la força à se rasseoir.

- Bon, ça suffit maintenant, dit-il en haussant le ton.

Tom bondit de ses genoux et fila dans la chambre.

- Tu m'as fait mal, espèce de salaud !

Les yeux de François s'arrondirent. Julie ne disait jamais de gros mots, et encore moins à lui. Une seule fois, il y avait bien cinq ans maintenant, il s'était emporté lors d'une dispute et l'avait traitée de « coconne », elle était partie en claquant la porte en lui hurlant un « gros pignouf ! » qu'on avait dû entendre jusqu'au dernier étage. Il ne l'avait pas revue avant deux jours, qu'elle avait passés chez ses

parents. Depuis, ils s'étaient promis de se respecter verbalement, même en période de crise. Jusqu'à maintenant.

- Tu exagères, je t'ai à peine touchée !

- Je vais avoir des marques, c'est sûr.

- Mais non, tu as un pull épais. Donc, pour cette histoire d'hôpital... non, reste ici ! Julie ! De toute façon, je le saurai, s'il le faut, j'appellerai tous les hôpitaux de la région !

Julie était arrivée à la porte de la cuisine. Elle se retourna.

- Bon, d'accord, je vais te dire. J'ai été agressée hier soir dans la rue, on m'a transportée à l'hôpital. Voilà, tu es content ?

- Oh mon dieu ma puce... Qui t'a fait ça ? Il t'a fait mal ? On t'a dépouillée ? Qu'est-ce que les médecins ont dit ?

- Bah, rien de grave, plus de peur que de mal. J'ai signé une décharge et je suis sortie.

François aperçut alors son auriculaire de la main gauche emmaillotté de pansement.

- Ton doigt, c'est ça ?

- Oui, en tombant. Je n'ai pas vu celui qui m'a attaquée.

- C'est arrivé vers quelle heure ?

- Environ neuf heures.

- Qu'est-ce que tu faisais dehors à cette heure-là ?

- J'avais rendez-vous pour dîner.

« Zut, j'aurais dû dire que je rentrais ici. Trop tard. »

- Avec qui ?

- Avec Catherine.

- Tu as été agressée devant chez elle ?

- Oui.

- C'est étonnant, c'est un quartier sûr.

- Eh bien plus maintenant, on dirait, conclut Julie d'un ton sec.

Elle fit demi-tour et entra dans la chambre. François la suivit.

- Tu veux que je te prépare à manger et que je te l'apporte au lit, ma chérie ? Tu sais, ça fait du bien de ne plus être suspecté de meurtre... J'ai beaucoup pensé à nous deux depuis hier. Je plains cette pauvre femme assassinée, mais grâce à elle, on m'a libéré. On va oublier cette vilaine histoire et on va reprendre notre petite vie... qu'est-ce que c'est que cette robe ?

Julie tressaillit violemment. Son visage devint aussi blanc que de la craie.

« Quelle gourde ! Quelle idiote ! J'ai oublié de ranger mes affaires ! »

François se baissa et ramassa la robe moulante sexy que Julie avait mise pour le rendez-vous avec Vincent. Il leva les bras pour la regarder et émit un petit sifflement.

- Eh bien ma chère ! Elle en a de la chance, Catherine !

Ses yeux firent le tour de la pièce et tombèrent d'abord sur la pochette

argentée posée sur la table de nuit, puis les escarpins à moitié cachés sous le lit. Son regard se fit dur. Julie, immobile, restait muette. Pris d'une impulsion, il alla dans la salle de bains et ouvrit le panier à linge sale. Il en retira un string en dentelle rouge ornée de tout petits cœurs dorés, et le soutien-gorge assorti. Julie ne mettait cet ensemble que lors de leurs soirées coquines, à l'occasion d'un anniversaire ou de Noël. La voir simplement vêtue de cette tenue minimaliste le rendait fou, et la nuit qui suivait était en général torride. Et encore, le mot était faible. Ses poings se refermèrent sur les minuscules sous-vêtements. Il fonça dans la chambre. Julie n'avait pas bougé d'un cil, on aurait dit une statue incarnant la dignité offensée.

- Et ça, prononça-t-il d'une voix sourde, tu vas me dire que c'était aussi pour ton rendez-vous avec Catherine ? Auras-tu le culot de continuer à me mentir ?

La tension dans la pièce monta d'un cran. L'air semblait électrique. Tom sortit de sous le lit et se glissa hors de la chambre.

- Julie, réponds-moi, dit François d'une voix coupante comme le verre. Le téléphone sonna, les faisant sursauter tous les deux. Heureuse de cette diversion, Julie se précipita pour répondre. C'était l'hôpital de Saint-Quentin.

- Bonjour, madame Lemestre, ici madame Gatains. J'ai à côté de moi une petite fille qui désirerait vous parler !

- Bonjour Julie ! C'est moi, Océane !

- Ah bonjour ma puce ! Comment vas-tu ?

- Très bien ! Tu sais, ma mamie Geneviève, elle m'a apporté un ordinateur où je peux voir tout le monde dedans !

- C'est vrai ? Tout le monde ? Tu en as, de la chance !

- Non, j'ai pas encore vu Flavie, elle dort tout le temps. Mais tu peux me montrer la poupée que tu m'as achetée ?

Madame Gatains reprit l'appareil et donna à Julie les renseignements pour brancher la webcam et pouvoir converser en direct. Bientôt, l'image de la petite fille apparut. Elle n'avait plus son bandage autour de la tête et ses ecchymoses étaient moins voyantes. Un fin duvet commençait à recouvrir son crâne. Elle était trognon. Un grand sourire illumina le visage de la fillette.

- Julie, je te vois ! Et toi, tu me vois aussi ?

- Oui, ma puce, dis-moi, tu as l'air en pleine forme !

- Oui, madame Gratin dit que je pourrai sortir bientôt. Tu l'as, ma poupée ?

- Pas encore, Océane, je n'ai pas eu le temps, mais j'y vais tout à l'heure.

- Ce ne sera pas la peine, dit François d'une voix inaudible.

Il était debout, à côté d'elle, hors champ du petit œil noir de la caméra. Il partit brusquement et pianota sur son portable. Julie

continua à papoter avec Océane. On entendit un bip, puis un bruit de porte. La fillette regarda vers la droite, puis elle se pencha vers l'écran avec une mine de conspiratrice.

- Madame Gratin est sortie, alors je vais te dire un secret... J'aime pas les médicaments, ils sont trop gros et ils piquent, alors je fais semblant de les avaler, et après, je vais les cracher dans les toilettes...hi hi hi !

- Océane, non, tu ne dois pas faire ça ! Ces médicaments sont faits pour te guérir, et même si tu ne les trouves pas bons, il faut te forcer. Tu fermes les yeux, tu respires un grand coup et hop ! tu les avales sans t'en rendre compte. Si tu ne les prends pas, tu ne pourras pas sortir de l'hôpital.

- Ah bon ?

- Non, mon cœur, promets-moi maintenant de toujours les prendre, jusqu'à ce que tu sortes.

- Bon, d'accord, bougonna la fillette.

Pendant ce temps, François était en grande conversation avec madame Gatains.

- Je vous en supplie, faites-lui passer d'autres radios, elle ne va pas bien, cette petite...

- Monsieur Lemestre, encore une fois, nous l'avons fait hier, et tout est normal, vous entendez ? Tout va bien. Sa tante la récupère après-demain.

- Vous dites que tout va bien, mais moi, je trouve qu'elle a une mine cadavérique, et je ne suis pas tranquille. Ça ne vous coûte rien de refaire des radios !

- Monsieur Lemestre, dit madame Gatains d'une voix sèche, vous n'avez tout de même pas la prétention de nous apprendre notre métier ? Je vous dis que la petite est tirée d'affaires, bon sang !

- Au moins, mettez une infirmière en permanence auprès d'elle pour qu'au moindre...

- Bien sûr ! Et même deux !

- Bonne idée ! Vous êtes gentille, madame Ga...

- Monsieur Lemestre, je plaisantais ! Savez-vous ce que signifie « compression du personnel » ? Je n'ai pas assez d'infirmières pour chapeauter le service, et il y a des cas bien plus préoccupants que la petite Océane. Des enfants qui sont entre la vie et la mort. Des bébés qui se battent pour survivre. Un petit garçon de quatre ans à qui on vient de diagnostiquer une leucémie. Alors monsieur Lemestre, laissez-nous faire notre travail, et dites-vous bien que la petite est guérie.

- Mais elle a vraiment mauvaise mine.

- C'est votre écran qui doit lui brouiller le teint. Sur ce, je vous souhaite une bonne journée.

Elle raccrocha. François soupira et retourna dans le séjour. Julie était en train de dire au revoir à Océane. Elle éteignit l'ordinateur et se

tourna vers lui.

- Qu'est-ce que tu voulais dire, tout à l'heure ?
- Tu l'as trouvée comment, la gamine ?
- Ben madame Gatains m'a donné l'adresse internet et le code pour...
- Non, je veux dire physiquement ?
- Pas mal, mais une image sur écran, ça ne reflète pas la stricte réalité, tout est plus ou moins grisé. Pourquoi ?
- J'ai l'impression que... enfin, qu'elle ressemblait aux personnes que j'ai vues et qui sont mortes le lendemain. Elle avait les lèvres décolorées et le teint cireux. Mais tu as peut-être raison, c'est la qualité de l'image qui fait ça.
- C'est l'hôpital que tu appelaient ? Pour les prévenir ?
- Oui, et je me suis gentiment mais fermement fait envoyer sur les roses. Pour eux, Océane va très bien, les examens qu'ils ont faits sont satisfaisants. Peut-être qu'eux aussi ont raison, je dois faire une fixation sur ce qui m'arrive.

Il alla jusqu'à la porte-fenêtre et, les mains dans les poches, regarda la Seine. Le courant était rapide, l'eau était légèrement boueuse. Les cygnes dérivait à toute allure, puis, arrivés au niveau du pont, ils prenaient lourdement leur envol pour revenir à leur point de départ, d'où ils recommençaient à dériver. Certains essayaient de nager à contre-courant, mais abandonnaient rapidement et disparaissaient à la vue. Le ciel était bas et menaçant. Pas un seul passant dans la rue. Une journée déprimante. Il se retourna vers Julie.

- Bon. Reprenons là où on en était. Ce n'est pas avec Catherine que tu avais rendez-vous hier soir ?

Julie se leva et se planta devant lui en levant bravement le menton.

- C'est justement de ça dont je voulais te parler.
- Eh bien vas-y, je t'écoute, dit-il froidement.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, comme pour se protéger. Son regard se posa sur un petit tableau accroché au mur et qui représentait un paysage verdoyant. Elle ne pouvait se résoudre à le regarder dans les yeux. Pendant des heures, elle avait cherché la meilleure façon de lui annoncer qu'elle voulait le quitter, mais y-avait-il une bonne manière de le dire, et de faire du mal à la personne qui vous aime ? Lui avait les yeux rivés sur elle et le visage fermé.

- Je... tu... François, tu as bien dû t'apercevoir que nous deux, ça ne va plus depuis quelque temps...
- Non, désolé, je n'avais pas remarqué.
- S'il te plaît, ne me rends pas les choses plus difficiles... On n'a pas arrêté de se disputer ces jours-ci.
- Ce n'était pas la première fois. Tu en connais, toi, des couples qui ne s'engueulent jamais ?
- Mais nous, c'est plus grave, et puis il y a ton histoire de visions qui

me fait peur.

- Bien sûr, je m'y attendais, ça va être de ma faute. Et donc, tu veux en venir où, là ? Tu veux me quitter, c'est ça ?

Julie respira un grand coup.

- Oui. Je suis désolée. Je t'aime toujours, mais je ne veux plus vivre avec toi. Je ne peux plus.

François accusa le coup. Il se laissa tomber sur le canapé. Ses mains tremblaient.

- Donc, parce que je vois les gens qui vont mourir, tu t'en vas... Je te fais peur, peut-être.

- Oui. Je suis dés...

- Tais-toi ! Julie, comment peux-tu me faire ça ? Et toutes les années que nous avons vécues ensemble, tu en fais quoi ? Tous nos souvenirs ? Nos fous rires, nos grandes discussions philosophiques, nos grasses matinées câlines ?

- Arrête, François...

Des larmes coulaient sur les joues de Julie, et lui faisait des efforts héroïques pour retenir les siennes. Il se leva comme mû par un ressort.

- Et ta petite culotte rouge ? Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ? Tu m'as trompé, c'est ça ? Putain, Julie, réponds ! En fait, tu as rencontré quelqu'un et tu veux partir avec lui ?

Elle leva enfin les yeux vers lui.

- Oui.

Ce simple petit mot le frappa comme un coup de fouet. Ses genoux le trahirent et il retomba lourdement sur le canapé. Il était incapable de prononcer une parole. Julie se mit à marcher nerveusement de long en large, puis se rassit sur le pouf.

- Je ne renie pas ce que nous avons vécu, François, j'ai été heureuse avec toi, mais je suis arrivée à un tournant de ma vie où...

- Oh, arrête de verser dans la littérature à deux balles, s'il te plaît, et assume ton choix ! Qui est-ce ? Je le connais ? C'est Jean-Michel ? Vous avez baisé ensemble ?

- Non ! Pas Jean-Michel ! C'est ton meilleur ami !

- Pff, et alors ? Ça s'est déjà vu. Je suppose que ce n'est pas ça qui te gênerait !

- C'est méchant pour lui, et pour moi. Non, tu ne le connais pas.

- Ça fait longtemps que vous couchez ensemble ?

- Non, ça ne fait pas longtemps qu'on se connaît.

- Ah bon, dit François amèrement. Assez pourtant pour me larguer et partir avec lui. Je ne te reconnais plus, Julie, je pensais que tu étais une femme solide, avec la tête sur les épaules, et au premier qui te fait les yeux doux, tu...

- Qui te dit que c'était le premier ? rétorqua-t-elle, piquée au vif. Il y en a eu d'autres, et j'ai toujours dit non !

- Alors pourquoi celui-là ? Hein ? Qu'est-ce qu'il a de plus que moi ? Elle haussa les épaules.
- Tu es amoureuse de lui ou c'est juste pour te venger de moi ? Elle leva un sourcil. C'était exactement cette question qu'elle s'était posée en sortant du cabinet de Vincent.
- Et lui, enchaîna-t-il, est-ce qu'il t'aime vraiment ou est-ce qu'il voulait juste te sauter ? Est-il prêt à quitter sa femme pour toi ?
- Il n'est pas marié. Il n'a pas d'enfants non plus.
- Célibataire en plus...

Il passa la main dans ses cheveux. Il avait le regard hagard.

« C'est un cauchemar... Je vais me réveiller, Julie sera à côté de moi et me regardera avec tendresse, je lui raconterai ce vilain rêve dans lequel j'avais des hallucinations de morts-vivants, et on rira ensemble... »

- Quand vas-tu partir ?
- Je ne sais pas. Bientôt.
- Je ne veux pas que tu me quittes, je t'aime. Je vais changer, je vais devenir l'homme que tu voudrais que je sois, mais s'il te plaît, reste... Il se mit à pleurer silencieusement. Julie avait envie de le consoler et de le prendre dans ses bras, mais ça ne rendrait les choses que plus douloureuses encore. C'est sûr, il allait morfler dans les semaines à venir, mais elle faisait confiance au temps pour combler progressivement cette plaie ouverte. Elle serra les dents et retourna dans la chambre.

Le téléphone sonna alors que le commissaire s'apprêtait à mordre dans une belle part de tarte aux pommes confectionnée par Estelle Verdier, de l'accueil. Il la reposa à regret et décrocha.

- C'est moi.

Le policier reconnut immédiatement la voix de son collègue Grandjean, et il le connaissait assez pour deviner que les nouvelles n'allaient pas être bonnes.

- Je t'écoute.

- Ce n'est pas lui.

Il ne fut pas obligé de préciser de qui il parlait. Le commissaire poussa un juron et se passa la main sur le visage.

- Continue.

- Le signe se trouve à la même place que chez les autres.

- Mais.

- Mais il n'a pas été gravé, si je puis dire, par la même personne.

- Pourtant, les autres l'étaient, d'après ce que tu m'as dit. Tu en étais certain à quasiment cent pour cent.

- Tout à fait, mais pas celui-là.

- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

- La blessure est bien moins profonde, un peu moins de trois millimètres au lieu de sept, et le geste est moins sûr, on a même relevé la lame deux fois avant de la remettre et de continuer. Au microscope, on peut voir les bords de la plaie déchiquetés, alors que chez les autres, ils étaient nets.

- Tu dis que l'assassin s'est arrêté deux fois de graver le signe ?

- Oui, c'est certain, comme s'il hésitait à poursuivre, ou se forçait à le faire.

Le commissaire se tut. Grandjean respecta son silence. Il devinait que les rouages du cerveau de son ami tournaient à plein rendement.

- Nous n'avons pas divulgué à la presse cet élément, dit calmement le commissaire.

- Tu parles du signe de l'infini sur le ventre des victimes ?

- Oui. On a délibérément omis d'en parler. Donc, soit l'assassin travaille ici, et il est au courant de tous les détails de l'affaire, soit il connaît le meurtrier.

- Et qu'est-ce qui le pousserait à faire ça, d'après toi ?

- Si c'est quelqu'un d'ici, je pense que c'est pour brouiller les pistes, bien que je ne comprenne pas trop pourquoi, puisque pour l'instant, on est dans le flou absolu. Et s'il connaît le vrai meurtrier, c'est pour le protéger. Mais il devient à son tour meurtrier et...

- Ou meurtrière.

Le commissaire s'interrompt.

- Tu penses que ça peut être une femme ?

- Si on me demandait mon intime conviction, je dirais oui. Maintenant, je m'avance peut-être un peu trop.

- Imaginons que ce soit effectivement une femme. Le lien qui la relie à l'assassin doit être puissant. Une mère, une compagne, une sœur, ou simplement une admiratrice passionnée. Si elle, ou il, c'est quand même possible, a pris ce risque, ce n'est pas sans raison.

- Tu vois qui comme femmes autour de tes meurtres ?

- Voyons... Pour Sylvie Hamelet, il y a sa mère ou sa sœur, elles pourraient avoir découvert que l'assassin est Stéphane, le frère jumeau de Sylvie, et elles auraient décidé de le protéger malgré tout.

- Ou protéger le père ?

- Ça me paraît peu vraisemblable, mais bon, je garde l'idée dans un coin de ma tête.

- Et d'après toi, quelle raison aurait eu le frère de Sylvie de vouloir la tuer ?

- Bah, il peut y en avoir des tas... Elle aurait découvert qu'il est homo et aurait menacé de le révéler à leurs parents...

- Elle aurait voulu révéler qu'il l'avait violée pendant leur adolescence...

- Il décide de supprimer ses sœurs pour garder l'héritage, ou encore plein d'autres idées connues de lui seul.

- Et pour les autres ?

- Pour Natacha Andréi, il y a ses sœurs, et pour l'inconnu du bord de Seine, aucune idée.

- La petite de ce matin ?

- Je vais mettre Rezi et Pereira sur le coup.

- En fait, rien ne relie chaque meurtre à un autre, ils sont tous indépendants.

- Oui, et c'est bien ce qui m'embête.

Ils échangèrent ensuite quelques banalités et raccrochèrent. Puis, le commissaire se renversa dans son fauteuil et réfléchit à ce que lui avait appris Gagnon la veille. Si son intuition était bonne, alors là, on tenait le coupable. Il avait dit à son subordonné de continuer à fouiller. Mais il fallait tout vérifier avant d'entreprendre quoi que ce soit, cela paraissait tellement énorme... Il se redressa et d'un geste décidé, fit un numéro.

Julie et François dînèrent à tour de rôle dans la cuisine et ne s'adressèrent plus la parole de la soirée. Elle avait tenté d'amorcer le dialogue, mais elle s'était heurtée à mur de glace. « C'est normal, il est blessé dans son amour-propre, pourvu qu'il ne soit pas tenté de faire une grosse bêtise... Non, il ne fera rien, ce n'est pas dans son

caractère, c'est un battant, mais il va rester cloîtré ici pendant des jours et des jours, comme un animal blessé dans sa tanière, qui se lèche pour panser ses plaies. Il faudrait qu'il appelle Jean-Michel, lui aussi est passé par là, il saura le conseiller. Quant à moi, je vais appeler Vincent. »

Elle s'enferma dans la chambre pendant que François s'installait un lit de fortune sur le canapé. Tom sauta joyeusement dessus et entreprit de faire sa toilette au beau milieu de l'oreiller. François entendit un léger bruit de voix dans la chambre. Julie devait téléphoner à son amant... Rien que de prononcer ce mot dans sa tête lui meurtrissait le cœur et mouillait ses yeux. Il s'approcha à pas de loup de la porte fermée à clé et colla son oreille dessus. Mais il ne parvenait pas à comprendre ce qu'elle disait. Tout au plus happait-il quelques syllabes au passage, mais qui ne le renseignaient guère sur la teneur de la conversation.

- Non, je t'assure que ça va. Il est sonné, mais il ne m'empêchera pas de partir.

- Tu es sûre ?

- Oui, je lui ai bien fait comprendre que je ne pouvais plus vivre avec lui.

- Il ne t'a pas frappée au moins ?

Elle eut un petit rire triste.

- François ? Me frapper ? Aucun danger de ce côté-là. Mais je préfère partir vite, la cohabitation ici est extrêmement pénible. Tu as de la place chez toi pour accueillir une petite femme esseulée et amoureuse de toi ?

- Mon amour, tu peux venir tout de suite si tu veux... Maintenant je peux te le dire, dès que tu es entrée dans mon cabinet, j'ai flashé sur toi. Tu étais entourée d'une aura et on aurait dit que tu marchais sur des nuages, tu étais incroyablement belle... Et ton corps de déesse m'a rendu fou de toi... Tu crois que c'est trop tôt pour dire « j'ai enfin trouvé la femme de ma vie » ?

- C'est nous qui sommes fous, Vincent, mais c'est si bon de se sentir vivre, et respirer, et rire, et sentir battre son cœur, le sortir de sa somnolence, et avoir envie d'embrasser le soleil...

- Comme c'est beau, ce que tu dis, Julie chérie... Viens vite, j'ai envie de toi, j'ai envie de sentir tes douces lèvres autour de...

- Chut, Vincent, ne dis plus rien. Je viendrai demain matin, je dois prendre toutes mes affaires et les transporter dans la voiture, ça fera plusieurs voyages, je ne peux pas faire ça ce soir sous le nez de François, ce serait cruel. Tu pourras attendre jusqu'à demain ? ajouta-t-elle, mutine.

- Hmmm, je ne sais pas, je vais peut-être venir escalader ton balcon !

Elle se mit à rire et plaqua la main sur la bouche pour étouffer le

bruit.

- À demain, mon chéri.

- Profite bien de ta dernière nuit chez toi, et hein ? ferme bien ta porte à clé !

Elle déconnecta en souriant et s'allongea sur le lit. Songeusement, elle regarda le plafond et ses yeux se fermèrent progressivement. Elle ne tarda pas à sombrer dans un sommeil profond.

François était également allongé sur le canapé, le chat couché en rond sur son ventre, les mains sous la tête et les yeux grand ouverts. Il fixait sans la voir la porte-fenêtre, qui se découpait en gris dans l'obscurité de la pièce. Il l'avait entendue rire, et cela lui avait fait bien plus mal que tout ce qu'elle avait pu lui dire. Elle lui échappait, bientôt, elle ne serait plus qu'une étrangère, qui l'éviterait quand elle le croiserait dans la rue. Une grosse boule lui obstruait la gorge. Il était trop tard pour appeler Jean-Michel, et pourtant il aurait donné cher pour aller chez lui, ils auraient bu du chianti ou de la grappa jusqu'à rouler par terre, ils auraient déblatéré des horreurs sur les femmes, et les leurs en particulier, ils auraient pleuré jusqu'à épuisement des glandes lacrymales, ils seraient sortis et auraient insulté les passants, et ils se seraient réveillés le lendemain avec une gueule de bois à faire pâlir d'envie... comment s'appelait-il déjà, cet acteur qui possédait des vignobles ? Il fouilla dans sa mémoire, mais son nom ne lui revint pas, et il s'endormit sans même s'en apercevoir.

« Mon dieu, j'ai tué cette pauvre femme pour lui... J'ai pris des risques énormes, quelqu'un a failli m'apercevoir derrière le buisson, heureusement qu'il courait et n'a jeté qu'un bref coup d'œil ! Mais cela lui a peut-être suffi pour me « photographe »... Serait-il capable de me reconnaître au milieu de plusieurs personnes ? Sans oublier ce sale clebs qui m'a mordu la main ! J'ai toujours eu horreur des chiens, maintenant je sais pourquoi. D'ailleurs, ça me brûle, je n'ai pas mis assez de désinfectant, si c'est toujours gonflé demain, j'irai chez le médecin. Dire qu'à cause de lui, je fais maintenant partie du monde des criminels... Quelle horreur ! Mais je l'aime tellement ! Je l'aime plus que ma vie. Je ne pouvais pas ne pas l'aider, même s'il ne sait pas qui je suis, non, vraiment, je ne pouvais pas. Le perdre encore une fois serait au-dessus de mes forces. »

Il tendit la main pour attraper la zappette et éteindre la télé, que ses yeux regardaient sans la voir, les images colorées qui bougeaient ne parvenaient pas à retenir son attention. Deux questions se bousculaient sans cesse dans sa tête : qui ? et pourquoi ? Il n'avait la réponse à aucune des deux et cela le contrariait terriblement. Que devait-il faire, maintenant ? Il fallait continuer, il n'avait pas le choix.

Ensuite il partirait, en espérant que l'imitateur, comme il le nommait, ne le suivrait pas. D'ailleurs, si un jour il découvrait son identité, il ne pourrait pas le laisser vivre, il devait forcément connaître des choses à son sujet, et ça, c'était inconcevable. Et dangereux.

François fut réveillé par le bruit de la douche qui coulait. Pendant quelques secondes, il fut désorienté. Que faisait-il allongé sur le canapé ? Puis tout lui revint brutalement en mémoire, et son estomac se tordit en un spasme douloureux. Il s'assit, dérangeant Tom qui protesta mollement, encore endormi, et tendit l'oreille. Qui sait ? Elle avait peut-être réfléchi pendant la nuit, elle s'était rendu compte qu'elle était allée trop loin, et elle le supplierait de lui pardonner. Elle lui demanderait s'ils pouvaient oublier ces derniers jours et repartir à zéro. Bon, d'accord, ça faisait cliché, mais ça lui était complètement égal, du moment qu'il la retrouve. Le bruit de la douche cessa.

« Maintenant, elle s'essuie minutieusement. Elle enfle son peignoir. Là, elle utilise sa brosse à dents électrique. Elle met de la crème sur son visage. Elle va sortir pour aller prendre son petit déj'. »

Effectivement, le verrou s'ouvrit et Julie, en peignoir rose, apparut dans l'encadrement de la porte.

- Ah, tu es réveillé, dit-elle d'un ton neutre.

François poussa un cri étranglé. Il bondit sur ses pieds et la regarda d'un air épouvanté. Son visage avait perdu toutes ses couleurs.

- Quoi ? Qu'est-ce que j'ai ? demanda-t-elle, inquiète.

Il ne répondit pas tout de suite. Il était incapable de détacher son regard du visage de Julie, dont il avait une vision cauchemardesque. Elle avait l'œil droit tellement gonflé qu'on ne voyait plus qu'une fente sanguinolente. Son nez était manifestement cassé et déviait vers la gauche, il en coulait du sang qui passait par-dessus les lèvres gonflées, traversait le menton sur lequel une grosse tache rouge témoignait de la violence d'un coup de poing, et tombait goutte à goutte sur le sol. Il y avait aussi une bosse sur son front, qui s'était ouverte et laissait échapper un liquide purulent. Un énorme hématome bleuâtre couvrait sa tempe droite. Par sa bouche entrouverte, il apercevait une incisive manquante et l'autre cassée en diagonale.

- Oh mon dieu Julie... murmura-t-il la bouche sèche, et il passa la main devant ses yeux, comme pour effacer cette image monstrueuse.

- Quoi ? cria-t-elle totalement paniquée.

- Julie...

Il leva des yeux terrifiés vers elle.

- Demain, tu mourras...

Le joggeur courait de façon régulière, aspirant l'air frais par le nez et soufflant par la bouche. Ses coudes allaient d'avant en arrière au même rythme que sa course. Il portait des moustaches à la gauloise et des petites lunettes rondes. Il dépassa un promeneur avec son chien et s'enfonça dans le bois. Ses pas le portèrent inconsciemment vers l'endroit où, la veille, on avait retrouvé le cadavre d'une femme. Il savait, grâce à Estelle Verdier, dont il était le petit ami, qu'elle avait les cheveux bleus et qu'elle portait le signe de l'infini gravé sur le ventre.

« Je parie que c'est la petite nana que je voyais des fois ici, une semaine avec les cheveux verts, l'autre avec des mèches violettes, et toujours avec son ramasse-miettes sur pattes... Dommage, je me la serais bien faite, là, vite fait, contre un arbre... »

Il arriva sur les lieux et continua à trotter sur place pour ne pas perdre le rythme. Une bande jaune, installée par la police et faisant le tour de trois arbres, formait un triangle à l'intérieur duquel il était interdit de passer. Il courut autour à petites foulées, en scrutant l'endroit où devait être allongé le cadavre. Il était à la fois émoustillé et dégoûté. Après avoir fait une dizaine de tours, il continua son chemin. Soudain, son regard fut attiré par un éclat fugitif dans la mousse au pied d'un chêne. Le soleil, qui filtrait à travers les branches bourgeonnantes, avait dardé un rayon sur un objet manifestement métallique. Intrigué, il arrêta de courir et se pencha. Il écarta de la main quelques brins d'herbe et ramassa l'objet qui avait attiré son attention. C'était une chevalière en or, sur laquelle deux initiales s'entrelaçaient. Il la regarda sur toutes les coutures. Il jeta un coup d'œil aux bandes jaunes. Il se trouvait à une vingtaine de mètres du lieu qu'elles délimitaient. Se pourrait-il que cette chevalière appartienne au tueur ? Il en frissonna d'excitation.

- Vous avez trouvé quelque chose ? demanda poliment une voix derrière lui.

Il fit un bond sur place et se retourna. Le vieux monsieur qu'il avait dépassé un peu auparavant se tenait derrière lui, les mains dans le dos. Assis à sa droite, un labrador le regardait, la langue pendante.

- Oui, ça, dit-il en montrant la chevalière.

Tous deux l'examinèrent avec attention.

- Un F et un L... Ces initiales ne me disent rien... Et vous ?

- Non plus. Je l'ai aperçue par hasard, et je me demandais justement si elle avait un rapport avec le meurtre de...de... de la jeune mademoiselle.

- Moi, à votre place, j'irais la porter au commissariat, c'est peut-être

un indice capital.

- Ou pas. Cette bague n'a peut-être rien à voir avec l'affaire.
- C'est vrai. Mais dans le doute...
- Vous avez raison. Surtout que ma chérie travaille là-bas.
- Raison de plus, jeune homme.
- Vous ne vous êtes pas dit que je pouvais être le tueur, revenu sur les lieux de son méfait ?
- Oh non, je vous aperçois souvent en train de courir dans le bois.
- Ça ne veut rien dire, vous savez.
- J'ai confiance en Cookie. Si vous étiez un mauvais garçon, il l'aurait tout de suite senti. Là, il n'a même pas grogné. Tenez, tendez-lui votre main.

Ce qu'il fit, avec une légère hésitation, mais le chien se leva en frétilant de la queue et lui lécha la main à petits coups de langue joyeux.

- Vous voyez ? Cookie ne se trompe jamais.
- Dites donc, il serait utile, votre clébard, dans les prisons ! Tous les suspects passeraient devant lui, et hop ! ceux qu'il léchouille, dehors !
- En voilà une bonne idée ! Cookie, le justicier à la langue bien pendue ! Allez, on vous accompagne au commissariat.

- Gagnon, vous êtes sûr de vous ?

- Presque, patron ! J'attends juste les photos, et là, je saurai si j'ai raison ou pas. Mais c'est un malin, il a changé plusieurs fois de nom ! À Nantes, à l'époque où il a étouffé la boulangère, il se faisait appeler Alain Meursault, et au Mans, quand il a égorgé la mère de famille, Thibaud de Tocqueville. Si ça se trouve, le nom qu'il se donne aujourd'hui, c'est peut-être pas le vrai !

- C'est fort possible. En tout cas, si c'est bien lui, bravo, mon petit Gagnon.

Christophe se rengorgea.

- Mais faites-moi plaisir, Gagnon. Allez changer votre pull.

Julie pleurait sans discontinuer depuis une heure. Elle avait beau se regarder dans le miroir, elle ne voyait que son visage habituel, seuls les yeux étaient un peu gonflés. Elle restait prostrée dans le canapé, pendant que François s'affairait à droite et à gauche, préparant sa valise tout en lui parlant.

- Ne t'inquiète pas, ma chérie, tu seras en sécurité chez mes parents. Entre l'alarme et Ralph, le berger allemand, tu ne risques rien. Je vais t'emmener là-bas direct, puis je reviens prévenir le commissaire Delorme que nous allons quitter la ville quelques jours. D'ailleurs, je pense que l'interdiction a été levée. Bon, voilà, tu es prête ?

Elle hocha la tête en reniflant. Elle ne savait quoi penser. Tout

d'abord, ce que disait François était-il vrai ? Personne ne pouvait confirmer sa vision. C'est vrai qu'il avait eu l'air sincèrement horrifié, mais cela pouvait être de la comédie. Elle sursauta. Et si... Elle le regarda, les yeux remplis de panique. Il lui tournait le dos et s'efforçait de faire rentrer la trousse de toilette dans la valise déjà pleine. Et si tout ça n'était qu'un piège ? S'il voulait l'attirer dans un endroit désert pour la tuer ? Peut-être qu'il n'acceptait pas qu'elle le quitte pour un autre homme, et qu'il préférerait la voir morte plutôt qu'heureuse dans les bras d'un rival... Les journaux étaient remplis de faits divers de ce genre. Ses parents habitaient un joli moulin à la campagne, qu'ils avaient douillettement aménagé au fil des années. La demeure était pleine de coins et recoins, un paradis pour jouer à cache-cache, et le jardin était immense. De quoi y enterrer un corps pour l'éternité. D'ailleurs, la dernière fois qu'ils étaient allés déjeuner chez eux, Lucien et Antoinette n'avaient-ils pas évoqué un voyage en Italie avec leur club du troisième âge ? Le moulin était peut-être vide à l'heure actuelle, et François avait inventé ce subterfuge pour l'attirer avec lui là-bas.

Il se retourna à ce moment et lui adressa un sourire courageux. Elle se secoua et se traita d'idiote. Il l'aimait, il n'allait pas lui faire du mal. Elle se leva et l'aida à fermer la valise. François appela ses parents et leur annonça leur arrivée, mais sans en préciser la raison. On en discuterait sur place. Sa mère, ravie, lui dit qu'elle allait préparer une blanquette.

Le trajet jusqu'à Bois-le-Roi leur prit une vingtaine de minutes. Lorsqu'ils arrivèrent, Lucien Lemestre se tenait sur le seuil de la lourde porte d'entrée. Grand et doté d'un embonpoint confortable, il possédait une moustache blanche aux pointes relevées, une fossette au menton et des yeux pétillants. Il embrassa affectueusement Julie et donna l'accolade à François.

- Ça va, fils ? demanda-t-il de sa voix rocailleuse. Toinette, ils sont là ! rugit-il à l'adresse de sa femme.

Celle-ci sortit de la cuisine en essuyant ses mains sur son tablier, un large sourire aux lèvres.

- Bonjour mon François, dit-elle en se haussant sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

Petite et ronde, elle promenait toujours autour d'elle une odeur de pot-au-feu, de choucroute, ou de bouillabaisse. Aujourd'hui, elle sentait la blanquette aux champignons. Elle avait les mêmes yeux et le même sourire que son fils.

- Et un bisou pour ma belle-fille préférée !

Les deux femmes s'embrassèrent chaleureusement. Antoinette adorait Julie, malgré une seule ombre au tableau, elle savait qu'elle ne lui offrirait jamais les petits-enfants dont elle rêvait. Philosophe, elle se

disait qu'elle rendait son fils heureux, et c'était bien là le plus important.

- J'espère que vous avez faim, les enfants...

- Papa, maman, d'abord, il faut que je vous parle.

Un trottement sur le carrelage annonça l'arrivée de Ralph. C'était un magnifique berger allemand au poil noir et feu, qui mit ses pattes sur les épaules de François et le lécha partout sur le visage, en gémissant de bonheur. Puis, il fit de même avec Julie, à grands coups de langue sur le nez. Elle eut un mal fou à s'en dépêtrer.

- Ralph, assis, ordonna son maître.

Il obéit, mais son arrière-train continuait à se trémousser de joie.

- Venez au salon.

Ils s'assirent dans les canapés profonds. François raconta tout, sans omettre le moindre détail. Son père avait sorti sa pipe, qu'il suçotait sans penser à l'allumer. De temps à autre, sa mère laissait échapper une exclamation horrifiée, mais aucun des deux ne l'interrompit avant la fin. Ralph était couché sur ses pieds et levait parfois son museau vers lui d'un air interrogateur.

- Voilà pourquoi je vous ai amenée Julie, conclut-il. Ici, elle sera en sécurité. Je pense que sinon, elle aurait croisé la route du tueur, soit au supermarché où elle devait faire quelques courses, soit aux « Trois-Chênes ». Même n'importe où en ville.

- Tu as eu raison, fils. Aucun de nous ne bougera d'ici.

- Mais François, les gens que tu vois défigurés, ils meurent vraiment tous le lendemain ?

- Jusque là, oui. Mais je ne sais pas si je les vois tous. Peut-être ai-je croisé des personnes au visage normal, et qui sont décédées le lendemain... Je ne sais absolument pas.

- Mon pauvre chéri, c'est terrible...

Aucun de ses deux parents n'avait émis le moindre doute quant à son histoire. Ils connaissaient leur fils, ce n'était pas un affabulateur. Le silence s'installa. Seule la vieille comtoise qui avait appartenu au grand-père d'Antoinette égrenait ses secondes aux sonorités mélancoliques.

- Excusez-moi, je vais aux toilettes, annonça Julie en se levant.

- On vient avec toi, dit Lucien en se levant à son tour.

- Euh... ce n'est peut-être pas la peine...

- Bon, d'accord, mais emmène au moins Ralph !

À son nom, le chien releva la tête et regarda son maître, prêt à obéir à l'ordre qu'il lui donnerait.

- Lucien, ça devrait aller, je n'en ai que pour une minute.

- Oui, papa, laisse-la, elle ne risque rien. Tu as fait réparer la chasse d'eau ?

- Oui, le plombier est passé hier.

- Donc même le danger de l'inondation est à écarter. Vas-y, Julie, on reste ici.

Elle sortit. Un lourd silence pesa.

- Fils, tu es sûr de l'avoir vue comme tu nous l'as décrite ? Quelquefois, le matin, on a une sale tête, on a le visage un peu bouffi, demande à ta mère...

- Lucien ! Tu exagères ! Et puis Julie est jeune, elle ne...

Un hurlement les interrompit. Ils se précipitèrent tous les trois, François en tête. Il ouvrit à toute volée la porte des toilettes, dont heureusement Julie n'avait pas tourné le verrou. Il la trouva plaquée contre le mur, le pantalon en bas des chevilles et les yeux agrandis de terreur. Elle fixait quelque chose sur sa droite. Il suivit son regard et découvrit une araignée monstrueuse, la plus grosse qu'il ait jamais vue. Noire et velue, elle courait en zigzaguant sur le mur blanc.

- Elle...elle est sortie de derrière le... le meuble pendant que je faisais pipi, bégaya Julie.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda Antoinette d'un ton anxieux.

- Rien, maman, c'est juste une araignée, mais il faut reconnaître qu'elle est balèze ! À croire que vous les nourrissez bien !

Il enleva sa chaussure, et d'un coup sec, il écrasa l'énorme bestiole, qui laissa une tache gluante sur le mur. Julie remonta son pantalon à toute vitesse et sortit en hâte. Elle avait la phobie des araignées, mais sa réaction disproportionnée, c'est-à-dire son hurlement à faire dresser les cheveux sur la tête, était surtout due au fait que depuis ce matin, elle était à cran.

- Depuis quelques jours, on en voit pas mal, dit Lucien, c'est la période où elles ressortent. C'est ça, la vie à la campagne ! Mais bon, ajouta-t-il en pinçant la joue de Julie, c'est pas la p'tite bête qui va manger la grosse, hein ?

Celle-ci esquissa un pâle sourire et alla dans la cuisine se servir un verre d'eau.

- Tu préférerais pas un petit coup de blanc ? proposa Lucien, plein d'espoir.

- Merci, ça ira.

- Bon, on va déjeuner, et après, j'y vais, intervint François, je dois repasser au commissariat, j'ai des papiers à signer, je vais en profiter pour prévenir Delorme que Julie est ici. Et j'ai failli oublier que j'ai rendez-vous avec un client cet après-midi.

- Chez lui ?

- Non, à son bureau, dans l'immeuble de sa société, à Montereau, et c'est un gros contrat, car il veut créer un site ultra-sophistiqué, le prix lui importe peu.

- Pas de problème, fils, on surveille notre petite Julie, dit Lucien avec bonne humeur.

Étonnamment, ils mangèrent tous quatre de bon appétit. La blanquette était délicieuse, les champignons parfumés et le riz moelleux à souhait. Antoinette ouvrit pour le dessert un pot de compote de pêches maison, qu'ils dégustèrent avec du pain d'épices. François partit rassasié.

- Patron, j'ai découvert quelque chose.

- Oui, Dubois, je vous écoute.

- La victime a été identifiée, il s'agit de Sophie Bourgeois, trente-et-un ans, coiffeuse chez « Tif-À-Tif », domiciliée au...

- C'est tout ? Juste l'identification du corps ?

- Non, patron. Je suis allé au salon de coiffure. La patronne a un peu renâclé, mais elle m'a montré le registre des clients. On en connaît deux. François Lemestre et Jean-Claude Hamelet.

Le commissaire lâcha un juron et se passa la main dans les cheveux.

- Ce n'est pas tout, patron...

Éric avait l'air embarrassé.

- Allez-y, Dubois, ne tournez pas autour du pot !

- Votre fils est aussi client de ce salon.

- Benoît ? Mais qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ? Vous débloquez, mon petit, mon fils n'a rien à voir avec cette histoire sordide !

- Je sais, patron, mais bon, je voulais juste que vous le sachiez, qu'on ne m'accuse pas plus tard d'avoir dissimulé... euh...

- Dissimulé quoi, Dubois ? dit le commissaire d'une voix menaçante.

- Rien, patron, mais au cas où... où...

- Où quoi ? aboya-t-il.

- Rien, répondit Éric précipitamment. Je vais chez monsieur Hamelet.

- C'est ça, et ramenez-le moi par la peau des fesses. Je vais aussi envoyer Pereira chercher Lemestre. Ils commencent tous à m'échauffer les oreilles !

Nicolas entra en trombe juste à ce moment-là.

- Ah vous tombez bien, Pe...

- J'ai trouvé l'assassin, patron !

- Ah bon, vous aussi ?

Nicolas ne réagit pas à la réponse du commissaire, trop excité par sa découverte. Il étala fébrilement une liasse de papiers sur le bureau.

- Je relisais les témoignages des voisins de madame Andréi, et toc ! sur qui je tombe ? Le voisin au chien, celui qui a vu un homme pénétrer chez la victime !

- Oui, et alors ?

Nicolas pointa son doigt sur une ligne.

- Vous savez comment il s'appelle ? Coudrieux ! Robert Coudrieux !

- Bordel ! Comme l'ex-petit ami de Sylvie Hamelet !

- Exactement, patron, et j'ai vérifié, Julien est bien le fils de Robert.

- Donc, dit le commissaire en fronçant les sourcils, il est le voisin de madame Andréi, et à côté de ça, il a fréquenté madame Hamelet.... Sait-on où il se fait couper les cheveux ? En attendant, vous me le convoquez dare-dare. Et le père aussi.

Nicolas ressortit aussi vite qu'il était entré. Le commissaire s'adossa confortablement, ouvrit un tiroir et en sortit un éclair au chocolat géant, dans lequel il mordit avec un plaisir non dissimulé. « Le sucre va booster mes neurones, dieu sait si j'en ai besoin en ce moment ! » se dit-il avec la plus parfaite mauvaise foi. Puis il se plongea dans ses réflexions. Un détail venait le chatouiller désagréablement, il essayait de l'écarter, comme on chasserait une mouche importune, mais il revenait l'asticoter sournoisement. Benoît. Son fils. La chair de sa chair. Non, il ne pouvait pas être mêlé à tout ça. Mais imaginons. Il avait un bon copain prof au lycée Jacques Amyot, celui-là même dans lequel travaillait Sylvie Hamelet. Ils auraient pu se rencontrer à une soirée organisée par l'un d'eux. Peut-être même du temps où elle sortait avec Julien Coudrieux. Mais le cadavre du bois, la coiffeuse ? Benoît avait le crâne rasé et l'entretenait lui-même. Alors pourquoi était-il dans le listing des clients ? De toute façon, Grandjean avait dit que c'était un autre tueur, et probablement une femme.

Le commissaire se redressa brutalement et lâcha le petit morceau de gâteau restant, qui tomba mollement sur son pantalon. Si Benoît était l'assassin qu'ils recherchaient, quelle femme risquerait sa vie pour le sauver ? La réponse le frappa comme un coup de poing en pleine poitrine. Charlotte. Elle adorait leur fils, et se serait coupée en quatre pour le protéger. Il frotta machinalement ses yeux. Non, il était en train de délirer... il était en train d'accuser son ex-femme, qu'il aimait toujours, et son fils, la prunelle de ses yeux, même si la prunelle en question se faisait rare ces temps-ci. Bref, les deux personnes qu'il chérissait le plus au monde. Pris d'une impulsion, il appela Benoît. Pour une fois, celui-ci répondit dès la première sonnerie.

- Bonjour, papa. Qu'est-ce qui se passe ? Y a un blème ?

Le commissaire pensa, le cœur serré, que son fils n'envisageait pas son appel comme un simple coup de fil amical. À partir de quel moment s'étaient-ils éloignés l'un de l'autre ? Où était passée la complicité qui les liait, lorsqu'il l'aidait à faire ses devoirs (pas souvent, c'est vrai), ou l'accompagnait au foot (encore moins souvent) ?

- Non, fiston, je voulais prendre de tes nouvelles, c'est tout. Tu dois être en train de réviser pour tes partiels, je me trompe ?

- C'est exactement ça.

Il crut entendre un rire étouffé en fond, mais ce pouvait être tout autre chose. Il décida de ne pas approfondir la question.

- Dis-moi, j'ai essayé de joindre ta mère mercredi soir, mais je n'ai pas

réussi. Tu as une petite idée de l'endroit où elle pouvait être ?

- Tiens, c'est marrant, j'ai essayé aussi, jusqu'à minuit presque, et il n'y avait personne. Peut-être chez des amis ?
- En général, ils ne sortent pas en semaine, ils ne bougent que le week-end. Tu l'as eue, depuis ?
- Oui, hier.
- Et elle ne t'a rien dit ?
- Ben non, mais je ne lui ai pas demandé, non plus. Elle a sa vie, j'ai la mienne. Dis-moi, papa, tu ne serais pas encore un peu jaloux ?
- Absolument pas, mentit-il avec aplomb. À propos, tu ne connaîtrais pas une Sylvie Hamelet ou une Natacha Andréi ?
- Le premier nom me dit quelque chose... oui, c'est ça, c'est la collègue de Thierry, celle qu'on a retrouvée morte l'autre jour. Pourquoi tu me demandes ça ?
- Bah, je fouine à droite à gauche, et comme tu connais un de ses collègues, j'aurais pu apprendre quelque chose. Tu l'as déjà vue personnellement ?
- Non, et c'est dommage, paraît qu'elle était mimi.
- Ta mère pouvait la connaître, tu crois ?
- Alors là, aucune idée, mais je ne vois pas comment. Sauf si la nana jouait au tarot, elles auraient pu faire connaissance au club. Enfin, c'est une idée comme ça. C'est quoi, déjà, l'autre nom ?
- Natacha Andréi.
- Jamais entendu. C'est qui ?
- Laisse tomber. Bon, je te laisse travailler, tu passes me voir quand ? J'ai retrouvé des CD qui t'appartiennent, je les ai mis de côté.
- Le week-end prochain, peut-être, mais je ne te promets rien. Je te rappellerai.

« Compte là-dessus et bois un coup. Si je devais compter les fois où tu dois me rappeler... »

- Ok fiston. Je t'embrasse. Et fais une bise de ma part à Marina.
- Euh... c'est fini avec Marina, papa. Mais je ferai une bise de ta part à Chloé, et même deux bises, trois bises, quatre...

Il entendit nettement cette fois le rire perlé d'une jeune fille et la communication fut interrompue. Le commissaire soupira. Elles avaient bon dos, les révisions. Mais les résultats qu'il obtenait à ses examens étant toujours excellents, que pouvait-il dire ?

Il ramassa avec le doigt la crème qui avait coulé sur son pantalon en grommelant. Il prit un mouchoir en papier et essuya délicatement son pantalon beige, ce qui ne fit qu'étaler la tache un peu plus. Il maudit une énième fois sa gourmandise.

Le crépuscule assombrit petit à petit le jardin, et les silhouettes des arbres, encore plus noires, se découpèrent sur le gris foncé du ciel,

qu'elles semblaient vouloir atteindre de leurs branches fantomatiques dressées vers lui. Le puits ressemblait à une sentinelle qu'on aurait placée entre le portail et la lourde porte d'entrée afin de les surveiller à tour de rôle. Le banc, près du saule, se confondait avec la nuit. Le jardin avait pris cet aspect mystérieux et inquiétant que confèrent les ténèbres, et Julie frissonna. Mal à l'aise, elle se leva et s'écarta de la fenêtre. Ralph, qui ne la quittait pas d'une semelle, probablement conscient de la tension qui l'habitait, lui lécha la main. Elle lui caressa distraitemment la tête, le regard toujours tourné vers l'extérieur si sombre. Lucien, qui faisait ses mots croisés, lui jeta un regard soucieux. Antoinette devait être au sous-sol, car elle entendit soudain le ronronnement caractéristique du sèche-linge qui se mettait en route.

- Lucien, peut-on fermer les volets ? Je me sentirais plus en sécurité.

- Les vitres sont en verre antieffraction, on ne risque rien, mais bon, je vais fermer partout si ça peut te rassurer. Tu as vraiment une petite mine, mais ça se comprend avec ce qui se passe en ce moment. As-tu pensé à voir un médecin pour qu'il te donne des antidépresseurs ou des somnifères ?

L'image de Vincent passa fugitivement devant les yeux de Julie. Elle battit plusieurs fois des paupières.

- Non, murmura-t-elle, mais j'irai après-demain.

- Aaah, en voilà une bonne chose ! Au moins tu as l'intention de rester vivante jusqu'à ce que la terrible prédiction de mon fils soit derrière nous !

Il se leva lourdement et ouvrit la fenêtre. Un air glacial entra dans la pièce. Julie serra ses bras autour d'elle. Soudain, elle se figea brutalement et son cœur bondit dans sa poitrine. Juste avant que les deux volets se referment, elle avait entr'aperçu une silhouette noire qui se faufilait dans le jardin. Elle ouvrit la bouche mais aucun son ne sortit. Lucien n'avait rien remarqué et crochetaient solidement les deux battants.

- Voilà déjà pour le salon, ma Ju... Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es toute blanche !

- J'ai vu quelqu'un dans le jardin, prononça Julie d'une voix enrouée par la peur.

Son corps fut pris d'un violent tremblement et elle s'écroula sur le canapé. Ralph tourna autour d'elle en gémissant.

- Tu es sûre ?

Le ton anxieux de son beau-père ne fit qu'amplifier sa panique. Elle hocha la tête, incapable d'émettre le moindre son.

- Bon, monte dans votre chambre et enferme-toi à clé... et tire la trappe devant le velux. Je vais chercher mon fusil.

Julie se rua dans l'escalier qu'elle grimpa quatre à quatre et se précipita dans la chambre dont elle claqua violemment la porte. Elle

dut s'y reprendre à deux fois pour la fermer car ses mains moites glissaient sur la grosse clé. Puis elle attrapa la perche et tira de toutes ses forces la trappe qui vint se placer sous le velux. Elle ne prit pas le temps d'admirer les étoiles comme elle aimait le faire, allongée sur le vaste lit à côté de François. La salle de bains contiguë ne possédait pas de fenêtre, donc de ce côté-là, elle était tranquille. Elle alla tout de même jeter un coup d'œil, prête à se sauver au moindre mouvement suspect. Et bien sûr, il n'y avait personne. Elle alla s'asseoir sur le bord du lit et les larmes se mirent enfin à couler. Elle entendit alors un pas lourd monter l'escalier mais n'eut pas le temps d'avoir peur car Lucien claironna :

- Julie ! C'est bon ! C'est la voisine, madame Maheux, que tu as vue dans le jardin, elle venait rendre à Toinette son four à pain, et elle passe toujours par derrière pour arriver directement à la cuisine !

Il frappa doucement.

- Ça va, ma Julie ?

- Oui, Lucien, ça va.

- Tu redescends, on va te la présenter ? Elle a apporté deux grosses miches encore chaudes !

- Merci, mais je préfère rester encore un peu ici, je viendrai tout à l'heure.

Elle ne voulait pas que ses beaux-parents, sans parler de la fameuse voisine qui lui avait tant fait peur, la voient avec les yeux rouges et gonflés, et son tremblement qu'elle n'arrivait pas à maîtriser.

- Comme tu veux, de toute façon, si tu nous cherches, on est en bas ! Allez, viens, Ralph.

Lorsqu'elle n'entendit plus son pas dans l'escalier, elle sortit son portable de sa poche et appela François.

« Décroche, s'il te plaît... François, il faut que tu reviennes... S'il te plaît, réponds ! »

Mais elle tomba sur sa messagerie, qui lui conseillait de laisser ses coordonnées pour être rappelée le plus tôt possible. Elle appuya rageusement sur le bouton. Était-il encore en rendez-vous ou était-il déjà sur le chemin du retour ? De toute façon, dans les deux cas, il ne prenait aucun appel. Elle se remit à pleurer. La panique était toujours présente, lovée au creux de son ventre. Elle sentait le danger rôder autour d'elle, presque palpable. L'air paraissait plus lourd et elle avait du mal à respirer. Elle alla s'accroupir dans un coin de la pièce et rappela François, qui ne répondit toujours pas. Elle eut envie de hurler et se mordit violemment les lèvres. Vincent. Elle allait appeler Vincent. Il viendrait ici pour la protéger. Elle dirait à Antoinette et Lucien que c'était son médecin, ce qui n'était pas faux, et qu'il venait, à sa demande, lui faire une piqûre calmante, ce qui était complètement faux. Même discours pour François au cas où il

arriverait après lui.

Il répondit dès la première sonnerie. Elle soupira de soulagement.

- Julie, ma chérie, quelle bonne surprise !

- Oh, Vincent, comme je suis contente que tu me répondes !

- Ben, évidemment, dit-il d'un ton surpris, pourquoi refuserais-je de te parler ? Je pensais justement à toi et je me demandais quand tu arriverais, j'ai fait de la place dans mon armoire, je t'ai laissé deux rayonnages, ça te suffi...

- Vincent, il faut que tu viennes, je t'en prie, sanglota-t-elle, viens vite !

- Julie ! dit-il d'un ton inquiet, qu'est-ce qui se passe ? Où es-tu ?

- C'est long à expliquer, mais je te raconterai tout, promis, dit-elle en reniflant. Mais viens, mon amour, j'ai peur qu'on me tue...

Vincent eut un hoquet de surprise et dut lâcher son téléphone car des bruits bizarres écorchèrent ses oreilles. Elle l'entendit jurer et il reprit l'appareil.

- Julie ! Tu es toujours là ? Julie !

Sa voix paniquée la réconforta - donc il l'aimait ! - et la troubla à la fois - saurait-il la défendre efficacement ?

- Oui, viens vite, je t'en prie...

- J'arrive, mon cœur, donne-moi l'adresse.

Elle entendit en fond le bruit d'une sirène de pompiers, qui monta crescendo puis s'évanouit progressivement.

- Veux-tu que j'appelle une ambulance, ou que je prévienne la police ?

- Non, Vincent, viens, j'ai besoin de toi, et apporte une piqûre, c'est l'alibi que je donnerai pour expliquer ta présence.

Puis elle lui communiqua l'adresse de ses beaux-parents. Il lui demanda de ne pas bouger jusqu'à son arrivée, conseil inutile, elle était bien décidée à rester cloîtrée dans sa chambre, tant pis pour madame Maheux et ses miches. Vincent raccrocha et se précipita dehors, sans même prendre le temps d'enfiler un manteau.

Christophe Gagnon entra dans le bureau comme un ouragan, les cheveux hirsutes et les yeux exorbités. Le commissaire se leva comme un ressort.

- Ça y est ? Vous avez la photo ?

- Oui patron, la voilà...

Il était essoufflé comme s'il avait couru le marathon, à moins que ce halètement soit dû à l'excitation de la découverte. Il plaqua le portrait format A4 sur le bureau, la main aplatie dessus comme pour l'empêcher de s'envoler.

- Alors, patron, vous vous attendiez à ça ?

- Pour l'instant, je ne vois que le cou et un bout de menton, grogna le commissaire, enlevez votre grosse paluche, que je voie la tête de notre

coco...

- Oh pardon !

Il souleva sa main, à laquelle la feuille resta collée quelques instants, à cause de la sueur, puis elle retomba sur le bureau. Le commissaire Delorme aperçut alors le visage. Il leva lentement les yeux sur son adjoint, qui, tout rouge, se tenait raide comme un piquet.

- Vous êtes sûr ?

- Tout à fait sûr, patron.

- On fonce. Prévenez les autres.

- On appelle la BAC ?

- Pas tout de suite. Allez !

François finit de noter sur son calepin les renseignements fournis par son client, assis en face de lui.

- Très bien, monsieur Moreau, je crois que j'ai compris votre idée générale, je m'attaque à votre site en début de semaine prochaine.

- Vous pensez en avoir pour combien de temps ?

François revint quelques lignes en arrière.

- Voyons... six pages avec liens... deux en monochrome et quatre en couleurs... animations sur la première... je dirais une dizaine de jours, quinze au plus.

- Parfait, monsieur Lemestre.

Monsieur Moreau, gros, chauve, avec des yeux bleu glacier, sortit son carnet de chèques et en remplit un qu'il tendit à François. Celui-ci jeta discrètement un coup d'œil sur le montant et fut surpris de voir qu'on lui payait tout de suite l'intégralité de la commande, une somme plutôt rondelette.

- Merci, monsieur Moreau, un acompte aurait suffi, vous savez.

- Bah, j'ai confiance en vous, mon petit Lemestre...

« Si tout le monde pouvait en dire autant... » pensa amèrement François.

...et cela vous donnera du cœur à l'ouvrage ! Un petit whisky, ça vous dit ?

- Ben...heu...c'est que...

- J'ai du porto, si vous préférez, ou du gin.

François n'osa pas refuser, bien qu'il lui tardât de retrouver Julie.

- Alors un porto, mais un petit, je reprends la route après.

Ils se levèrent et Moreau lui flanqua une claque magistrale dans le dos, qui faillit l'envoyer le nez dans la moquette.

- Sacré Lemestre ! Mais vous avez raison, mieux vaut être prudent avec la maréchaussée. Allez, on trinque à votre travail qui sera, j'en suis sûr, impeccable. Santé !

Julie marchait nerveusement de long en large, et vérifiait toutes les dix secondes que sa porte était bien fermée. Elle avait entendu celle d'en bas s'ouvrir et la voisine partir après avoir échangé des politesses avec Lucien et Antoinette sur le seuil. Elle avait collé l'oreille contre le battant pour écouter si son beau-père avait bien barricadé la lourde porte d'entrée. Il l'avait fait. Et au même moment, elle avait entendu un bref jappement de douleur, provenant à coup sûr de Ralph. Exclamations inquiètes de ses maîtres. Et puis plus rien. Elle avait appelé à travers la porte, mais cette dernière, comme toutes les autres dans la maison, était épaisse, et elle doutait qu'on puisse l'entendre du

rez-de-chaussée.

Ils se trouvaient probablement dans la cuisine, voir ce qui était arrivé à Ralph. Qu'avait bien pu faire le chien ? Marcher sur un bout de verre ? Se tordre une patte ? Fourrer sa truffe dans le four à pain ? Quoi qu'il en soit, ils devaient être en train de le soigner. Elle se souvenait de l'application que Lucien avait mise à enrouler un bandage autour de la queue de Ralph lorsqu'il avait malencontreusement coincé sa queue dans une porte l'année précédente. Elle se rappelait les paroles réconfortantes qu'il lui chuchotait à l'oreille pour le rassurer. D'ailleurs, le chien s'était laissé faire sans se débattre.

Une sonnette d'alarme retentit dans sa tête. Quelque chose, dans ce qu'elle venait de penser, tentait de l'avertir d'un danger... mais quoi ? Elle cessa de marcher et se concentra. Elle refit mentalement le cheminement de ses pensées. Ralph. Verre. Patte. Four à pain. Bandage. Porte. Porte. Porte ! Elle se tétanisa. Elle avait pourtant bien entendu Lucien fermer la porte d'entrée, elle en était certaine. Mais pourquoi le mot « porte » la taraudait-il avec autant d'insistance ? Elle ferma les yeux et visualisa dans sa tête toutes celles du rez-de-chaussée de la maison. La chambre de ses beaux-parents. Leur salle de bains. Le bureau. La cuisine. Son sang se figea. La voisine était arrivée par là. Avaient-ils pensé à la refermer, puisqu'en repartant, elle était passée par l'entrée principale... Il fallait absolument tirer le volet de cette petite porte vitrée avant que... avant que quoi ? Refusant de réfléchir davantage, Julie se précipita sur la grosse clé, qui encore une fois glissa dans ses mains moites, mais finit par tourner comme à contrecœur.

Elle s'avança jusqu'à l'escalier.

- Lucien ?

Sa voix était chevrotante. Elle s'éclaircit la gorge. Un bruit de murmure lui parvint de la cuisine, dont le néon éclairait le bas de l'escalier. Elle soupira. Elle avait raison, ils soignaient Ralph. Elle commença à descendre d'un pas plus ferme.

- Antoinette ? lança-t-elle d'une voix forte. Vous avez besoin d'aide ?

Le même murmure. Elle se crispa. Pourquoi ne lui répondaient-ils pas ? Son cœur se mit à battre sourdement. Elle attendit une minute, les muscles tendus à se rompre. Elle descendit les dernières marches au ralenti. Arrivée au bas de l'escalier, elle se tourna vers la cuisine comme une automate. Au début, son cerveau refusa d'enregistrer la scène qu'il découvrait. Puis, elle vit. Ses yeux se dilatèrent sous l'effet de la terreur. Ralph était allongé sur le carrelage de la cuisine. Il ne bougeait pas. De son cou béant, sortait le manche du grand couteau à découper le rôti. Sa tête baignait dans une mare de sang.

La voiture de police fonçait, toutes sirènes hurlantes, à travers les rues noires. Elle stoppa dans un crissement de freins. Tous jaillirent et se précipitèrent vers la grande porte, sauf Christophe qui prit le temps de rabattre son rétroviseur extérieur, d'actionner le verrouillage automatique et de vérifier que sa portière était bien fermée. Puis, au petit trot, il rejoignit ses collègues. Le commissaire était déjà arrivé devant la porte et avait fait un pas de côté, au cas où l'individu aurait tiré à travers la porte. Samia et Nicolas avaient sorti leur arme et restaient plaqués contre le mur.

Christophe arriva et chercha son arme, qu'il n'avait pas, et que d'ailleurs il n'avait jamais eue. Prudemment, il alla se mettre à l'abri derrière Nicolas. Le commissaire sonna. Personne ne répondit. Il sonna de nouveau tout en criant « Police ! Ouvrez ! », ce qui fit s'entrebâiller, puis se refermer précipitamment d'autres portes. Un voisin osa demander ce qui se passait mais ne reçut aucune réponse. Christophe lui fit même signe avec la main de la boucler. D'un geste de la tête, le commissaire fit signe à Samia d'enfoncer la porte. Elle prit son élan et explosa le battant en bois d'un coup de pied phénoménal. Comme d'habitude, Nicolas béa d'admiration et se demanda pourquoi elle n'avait pas fait carrière dans le foot. Ils se rendirent vite compte que l'appartement était vide. Soucieux, le commissaire sortit son portable et appela François, pendant que Samia et Christophe procédaient à une fouille méthodique des pièces, et que Christophe testait le confort du canapé en faisant semblant de chercher sous ses coussins.

- Allô ?

- Monsieur Lemestre, vous êtes avec votre femme ?

- Non, je sors d'un rendez-vous, je viens de rallumer mon portable, et justement, j'allais monter dans ma voiture et l'appeler.

- Vous m'avez dit tout à l'heure que vous l'aviez confiée à vos parents. Est-elle toujours là-bas ?

- Normalement, oui... Attendez, je regarde ma messagerie... Mais pourquoi me demandez-vous ça ? Vous voulez qu'elle revienne ? Ah, tiens, elle m'appelé deux fois mais n'a pas laissé de message... Commissaire...

Sa voix devint tendue.

- Vous pensez qu'elle est en danger ?

- Ce n'est pas impossible. On a identifié le tueur.

- Oh mon dieu... Qui est-ce ?

Julie resta pétrifiée par la peur pendant plusieurs secondes, puis elle sortit brusquement de sa léthargie et remonta l'escalier en courant. Elle se jeta dans sa chambre et ferma si vite la porte qu'elle faillit se coincer les doigts. La clé, cette fois-ci, tourna du premier coup. Elle se précipita sur la commode en chêne massif qui avait appartenu au

grand-père de Lucien, et la poussa contre la porte. Elle s'écroula sur le sol en sanglotant convulsivement. Elle attrapa son portable et composa fébrilement, encore une fois, le numéro de François. Une voix désincarnée lui annonça que son correspondant était déjà en ligne et qu'on lui indiquait son appel par un signal sonore. Peut-être qu'il essayait de l'appeler, peut-être qu'il contactait son client pour préciser quelques détails. Un grondement de frustration monta dans sa gorge. Elle essuya de sa manche son nez qui coulait et refit le numéro de Vincent, qui répondit immédiatement.

- Ah, ma chérie, je me doutais que c'était toi...

- Où es-tu ? cria Julie.

- Bientôt arrivé. Attends, je regarde mon GPS... il annonce onze kilomètres huit cents pour un temps de quinze minutes trente. Mais que se passe-t-il ? Tu as l'air...

- L'assassin est là ! le coupa-t-elle avec une voix qui monta dans les aigus. Il a tué Ralph ! Il va me tuer aussi !

- Qui est Ralph ? Ton beau-père ?

- Non, c'est le chien... Il...il l'a égorgé !

- Julie, calme-toi, mon amour, écoute-moi... Tu es toujours enfermée ?

- Oui...

- Tu as quelque chose pour te défendre ? Un presse-papier, un couteau de cuisine, un pistolet ?

Julie regarda autour d'elle. Elle ouvrit si violemment le tiroir de la table de nuit qu'il se déboîta et tomba sur le sol. Elle fouilla rapidement, mais ne trouva rien, hormis un tube de médicament homéopathique censé aider à dormir, et qui plus est, périmé. Elle se voyait mal aller à la rencontre du tueur et lui proposer de goûter. Elle pourrait aussi jeter les petites boules blanches par terre pour qu'il glisse, et puis alors ?

- Non, Vincent, il n'y a rien...

- Alors écoute-moi : tu vas sortir et...

- Noon !

- Julie, ma douce, je reste au téléphone avec toi... Où sont tes beaux-parents ?

Elle se rendit compte avec consternation qu'après avoir découvert le cadavre de Ralph, elle les avait totalement oubliés.

- Mon dieu... Peut-être qu'il les a tués aussi ! Oh mon dieu !

- Ou alors il est parti, après les avoir assommés et volé quelques objets, tu sais, ce n'est peut-être qu'un vulgaire cambrioleur !

- Comme j'aimerais que tu aies raison...

- Je suis sûr que c'est ça. Va chercher de quoi te défendre, au cas où, et puis ils ont peut-être besoin de soins.

Julie imagina sa belle-mère blessée, gisant comme Ralph dans une mare de sang et respirant avec difficulté. Cette image la galvanisa.

- J'y vais. Mais reste en ligne, s'il te plaît...

- Bien sûr !

Julie ouvrit prudemment la porte, jeta un œil dans le couloir et referma le battant. Il n'y avait personne. Elle respira un grand coup et sortit comme un boulet de canon de la chambre. Elle dégringola l'escalier et fonça en direction de la cuisine. Elle pila sur le seuil. La vue du corps sans vie de Ralph lui retourna les entrailles.

- Vincent ? Je suis en bas, je vais entrer dans la cuisine.

- C'est bien, ma chérie, maintenant, tu vas... Merde, les flics. Je te rappelle.

Il coupa la communication. Julie essaya de déglutir mais sa gorge était totalement asséchée. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. La peur de voir débouler le tueur l'incita à franchir le dernier mètre. Un gémissement lui parvint de sa gauche. Elle fit un bond sur elle-même et se retrouva face à ses beaux-parents. Ils étaient ligotés chacun sur une chaise et bâillonnés. Leurs yeux étaient remplis d'épouvante. Lucien saignait de l'arcade sourcilière, il avait sûrement dû essayer de se défendre.

- Antoinette... Lucien... Ça va ? Je vais vous détacher...

Elle se déplaça silencieusement jusqu'aux tiroirs du grand vaisselier, en évitant de regarder le chien, et farfouilla à l'intérieur dans l'espoir de trouver un cutter ou un couteau tranchant. Elle pesta car le premier tiroir ne contenait que des couverts en plastique, des serviettes en papier, des cure-dents et un paquet tout neuf d'enveloppes pré-timbrées. Sa belle-mère poussa un long gémissement, certainement pour lui indiquer la direction de ce qu'elle cherchait. Son portable sonna.

« Vincent, enfin ! »

- Oui, Antoinette, dit-elle en se retournant, montrez-moi où...

Sa voix s'étrangla. Le sang se retira de son visage. Sa main lâcha le téléphone, qui se brisa sur le carrelage et s'éparpilla. Le tueur se tenait sur le seuil de la cuisine et la regardait.

François referma son téléphone. Il était de plus en plus inquiet. Tout à l'heure, c'était occupé, et cette fois, elle ne répondait pas. Il avait essayé le téléphone fixe de ses parents, mais ça ne sonnait même pas. Ils avaient parfois des problèmes de réseau, et il espérait follement que ce ne soit que ce simple contretemps. Il accéléra.

Le bruit de la sonnette la fit sursauter. Elle posa le magazine qu'elle lisait, frotta machinalement sa main entourée d'un bandage et alla à la porte.

- Qui est-ce ?

- Police. Delorme.

Inquiète, elle déverrouilla la porte. Le policier n'était pas seul. Une vague de panique la submergea et elle se raccrocha à la poignée sous peine de tomber à genoux. Le commissaire l'attrapa par le coude et la conduisit jusqu'à un fauteuil en velours vert sur lequel elle s'écroula. Elle leva des yeux effrayés vers lui. Il la détaillait d'un regard noir et aussi... elle n'arrivait pas à analyser ce que ses yeux exprimaient. Si. Dégoûté. Elle qu'on regardait en général pour sa beauté et son magnifique sourire, n'avait jamais eu à supporter un tel regard. Elle baissa les paupières. Ses adjoints devaient fouiller l'appartement, elle les entendait piétiner et ouvrir les portes. Un bruit de porcelaine brisée la fit tressaillir.

- Oups..., dit une voix.

Elle hésita à demander s'ils avaient une commission rogatoire, comme dans les feuilletons américains qu'elle suivait assidûment, mais renonça à l'idée. Le commissaire ne participait pas à la perquisition. Il sortit une photo de sa poche et lui releva le menton.

- Regardez.

Elle rouvrit les yeux et découvrit le portrait d'un homme qui, un demi-sourire aux lèvres, semblait la considérer avec amusement. C'était sa photo. Elle se mordit les lèvres jusqu'au sang.

- On sait tout.

Le commissaire avait lancé cette phrase au hasard, espérant une réaction de la part de sa suspecte. Le résultat dépassa ses espérances. Elle poussa un cri d'animal blessé et se mordit le poing, tandis qu'un torrent de larmes jaillissait.

- Où est-il ?

- S'il vous plaît, non, sanglota-t-elle.

- Et si vous nous racontiez tout ? dit-elle d'une voix douce.

Il portait une combinaison noire en latex et son visage était presque entièrement dissimulé sous une cagoule, noire également. Seuls ses yeux étaient visibles, et à l'instant actuel, ils brûlaient de haine. Julie était tétanisée. Elle ouvrit la bouche pour hurler. L'inconnu se précipita sur elle et lui envoya un violent coup de poing sur les lèvres, qui la fit reculer et heurter le vaisselier. Quelques assiettes, malheureusement de grande valeur car très anciennes, tombèrent avec fracas sur le sol où elle se brisèrent en dizaines de fragments. Antoinette poussa un gémissement d'effroi et Lucien fit entendre un grognement menaçant qui n'eut aucun effet sur l'intrus.

Celui-ci attrapa les cheveux de Julie et la tira sans effort sur le carrelage. Elle cria de douleur.

- Ta gueule ! grogna-t-il d'une voix sourde.

Il lui balança un coup de pied d'une violence inouïe dans le ventre et continua à la faire glisser en direction du salon. Elle essaya de se débattre, mais elle était comme privée de forces. Sa bouche lui faisait horriblement mal, elle avait apparemment des dents cassées, car sa langue se coupait sur des bords pointus ou déchiquetés, et du sang coulait sur son menton.

Ses épaules heurtèrent le cadavre du chien et elle sentit de la bile remonter dans sa gorge. Le tueur tira d'un coup sec qui la fit se retourner sur le ventre, encore douloureux du coup qu'elle venait de recevoir. Elle ne put s'empêcher de gémir, tout en se crispant dans l'attente d'un nouveau coup. Mais rien ne vint. Il continuait à la tirer, sans se préoccuper du chien.

Le corps de Julie passa par-dessus le cadavre, et soudain ses mains effleurèrent le manche du couteau. Instinctivement, elle les referma autour, et comme l'homme continuait à la faire glisser sur le carrelage, le couteau se dégaugea sans bruit du cou de Ralph. Elle le serra contre son ventre. Le tueur lui fit traverser le salon toujours en la tirant par les cheveux, et elle s'aperçut avec horreur qu'il l'entraînait vers la porte de la cave. L'adrénaline décupla ses forces et elle se remit debout d'un formidable coup de reins, abandonnant une bonne touffe de cheveux dans la main de son agresseur. Surpris, il s'arrêta. Elle en profita pour reculer et brandit le couteau dans sa direction. Elle essuya machinalement le sang qui coulait sur son menton sans le quitter des yeux.

- N'approchez pas ou je vous tue !

Il eut un ricanement méprisant.

- Pauvre conne, dit-il à voix basse, tu crois que tu me fais peur ?

Il fit un pas dans sa direction. Elle fit un petit saut en arrière sans

lâcher le couteau.

- Attention, je vais vous...

Il bondit sur elle et lui arracha le couteau des mains, le jeta au loin, et lui asséna un gros coup de poing dans l'œil. Elle hurla de douleur, elle eut l'impression que le globe oculaire avait explosé. Elle mit ses deux mains devant et il en profita pour lui décrocher un autre coup de poing, sur le menton, cette fois. Elle vit comme des éclairs de douleur devant ses yeux, elle chancela, tomba sur les genoux, puis glissa sur le sol, heurtant au passage le bord de la cheminée avec son front. Elle fit mine de ne plus bouger.

« Il faut que je tienne, Vincent sera là d'une minute à l'autre, et peut-être François aussi, je ne dois pas le laisser m'emmener à la cave ! »

Le cœur battant, à travers ses yeux mi-clos, elle le vit s'avancer vers elle, la main en avant. Elle se recroquevilla en position fœtale, protégeant sa tête et ses cheveux de ses deux mains. Au moment où il allait la toucher, elle se redressa en poussant un hurlement de rage, venu du plus profond de ses entrailles, et elle se jeta, griffes en avant, pour lui arracher les yeux. Déstabilisé par le cri de sa victime, l'homme se jeta en arrière, mais pas assez vite, et les ongles de Julie accrochèrent sa cagoule. Celle-ci s'arracha de la tête du tueur. La pièce n'était éclairée que par la lueur blafarde provenant de la cuisine, mais cela suffit pour que Julie le reconnût instantanément. Son œil droit était fermé suite au coup qu'il avait reçu, mais l'autre s'ouvrit démesurément sous l'effet de la surprise.

- Vincent... murmura-t-elle.

- Oui, je vais tout vous raconter... Mais promettez-moi de ne pas lui faire de mal !

- Où est-il, madame Bousier ?

- Je n'en ai aucune idée, croyez-moi, si je le savais, je vous le dirais.

Le commissaire alla jusqu'à la fenêtre et regarda dehors. La pluie commençait à tomber et l'on entendait le tonnerre gronder loin. Quelques passants se hâtaient, à l'abri sous leur parapluie, pressés de rentrer chez eux. Une voiture passa et tourna l'angle de la rue sans s'arrêter au stop. Le policier s'en fichut totalement. Il se retourna brusquement.

- Pereira, avec moi. On file chez les parents Lemestre. J'ai peur qu'il soit là-bas. Rezi, Gagnon, vous restez là et vous interrogez madame. Je veux tout savoir, le pourquoi et le comment.

Sans attendre de réponse, il sortit, suivi de Nicolas qui se précipita sur ses pas.

- Racontez-nous comment tout ça a commencé, répéta Samia avec douceur.

La secrétaire du docteur Cayolles poussa un long soupir, ramena les

jambes sur le fauteuil et les entoura de ses bras. Elle portait des leggings noirs qui dessinaient joliment ses jambes, et un long pull rose pâle qui ne parvenait pas à masquer les formes de sa magnifique poitrine. Christophe la dévorait des yeux.

« Quel dommage... pourvu que le commissaire se soit trompé et qu'elle n'ait qu'un rôle mineur dans l'affaire... »

- J'ai compris que c'était lui qui avait tué madame Hamlet et madame Andréi. La première était une de ses clientes, une cliente... un peu... spéciale.

- Que voulez-vous dire ?

- Eh bien...

Elle toussota, manifestement gênée. Samia l'encouragea d'un signe de tête.

- ... mon patron est un grand séducteur, et certaines de ses conquêtes font partie de sa clientèle.

- Comment le savez-vous ? Il s'en est vanté auprès de vous ?

- Oh non, bien sûr ! Mais il m'est arrivé quelque fois, mais seulement quelques fois, d'entendre des bruits significatifs derrière la porte de son bureau. Des bruits légers, mais parfaitement reconnaissables.

- Vous voulez dire que le docteur s'envoie en l'air dans son bureau ? demanda Christophe d'un ton incrédule. Mais c'est interdit !

- Il ne peut pas s'en empêcher.

- Donc, intervint Samia, vous savez que le docteur est un assassin, et quand nous l'avons mis en garde à vue...

- Oui, et j'ai eu tellement peur que vous découvriez la vérité que... que...

- ... que vous avez tué Sophie Bourgeois pour le disculper.

Accablée, Hélène baissa la tête sans répondre.

- Pourquoi elle ? C'était aussi une de ses patientes ?

- Non, justement, je ne la connaissais pas, c'était pour éloigner les soupçons par rapport aux clientes qui venaient le consulter. Je suis allée dans le bois et j'ai attendu qu'une femme passe. Elle promenait son petit chien, elle l'avait détaché. J'ai vu là une occasion de l'attirer vers moi.

- Vous avez attrapé le chien, il vous a servi d'appât, en sorte.

- Quand elle s'est approchée pour le reprendre, je l'ai assommée avec une grosse branche.

- Comment saviez-vous, pour le signe sur le ventre ? On n'en a pas parlé dans les journaux !

- Ma compagne Stéphanie est une amie d'Estelle Verdier, qui travaille chez vous, mais en fait je le savais déjà, j'allais justement vous en parler. Mais vous, comment avez-vous compris ?

- Vous n'êtes pas allée assez profond avec le cutter. Moi, à votre place, j'aurais...

- Gagnon !
 - Euh, oui, pardon. Mais vous avez parlé d'une compagne ? Vous voulez dire qu'elle... et vous...
- Il rapprocha ses deux index et les colla.
- Oui. Ça vous choque ?
 - Ben...non. Tant pis... Elle n'est pas avec vous, ce soir ?
 - Non, elle passe quelques jours chez sa sœur.
 - Dites-moi, intervint une nouvelle fois Samia, il y a une chose que je ne comprends pas. Je sais par expérience que beaucoup de femmes sont amoureuses de leur patron, mais enfin, quand même, de là à tuer pour lui...
 - Il le fallait.
 - Pourquoi ?
 - Je me dois de le protéger.
 - Mais pour quelle raison ?
 - Parce que c'est mon fils.

- Vincent..., répéta-t-elle. Ce n'est pas possible...

Il ricana méchamment.

- Eh oui ! C'est moi ! Ça t'en bouche un coin, hein ?

Julie se mit à trembler convulsivement.

- Mais je t'ai parlé il y a deux minutes au téléphone, tu étais en voiture à dix kilomètres d'ici...

- Que tu crois, pauvre idiot ! Non, j'étais à la cave, pour que tu n'entendes pas ma voix ! Et pour preuve de ton immense stupidité, penses-tu sincèrement que si j'avais réellement volé à ton secours, j'aurais raccroché en voyant les flics ? Ça ne t'a pas paru... inadapté ?

- Je ne sais pas... prononça-t-elle d'une voix inaudible.

Elle leva des yeux noyés de larmes vers lui.

- Mais pourquoi, Vincent ? Tu m'aimais...

Il éclata d'un rire mauvais.

- T'aimer ? Moi ? Mais tu rêves, ma pauvre fille ! Je voulais seulement te baiser, sur mon territoire, comme la chienne que tu es ! T'aimer ! Qu'est-ce que je ferai d'une pauvre fille comme toi, moi, le meilleur de tous ? D'accord tu as un corps superbe, mais ça ne suffit pas.

- Alors tout ce que tu me disais, c'était de la comédie ? Tu n'as jamais eu l'intention de me laisser vivre chez toi ?

- Vivre chez moi ? Jamais ! Et vivre tout court non plus, d'ailleurs...

Elle entendit soudain un bruit de chute dans la cuisine. Vincent l'entendit également et tourna la tête.

- Qu'est-ce que... commença-t-il en se dirigeant vers la cuisine.

Vive comme l'éclair, Julie se releva et attrapa un lourd tisonnier qu'elle brandit au-dessus de sa tête. Elle fonça derrière Vincent, mais

celui-ci se retourna et se jeta sur le côté. Le tisonnier s'abattit sur son épaule et il poussa un hurlement de douleur. Julie feula comme un chat en colère, elle avait visé la tête, et s'il n'avait pas esquivé le coup, il serait à terre, peut-être mort. Son amour pour lui s'était mué en quelques instants en une haine féroce, qui l'envahissait comme un torrent de lave, et le tuer ne lui apporterait qu'une joie sauvage. Vincent s'approcha d'elle en grondant. Elle lui balança un coup de tisonnier de gauche à droite, de toutes ses forces, mais il avait anticipé le mouvement, et il baissa la tête. Julie fut à moitié déséquilibrée par l'élan, et Vincent en profita pour lui envoyer un violent coup de coude dans le visage. Elle entendit les os de son nez craquer, tandis qu'un flot de sang s'en échappait. La douleur fut intolérable. Ivre de rage, elle frappa en y mettant ses dernières forces, et cette fois, le tisonnier atteignit la tête de Vincent. Du sang gicla jusque sur la cheminée. Il la regarda d'un air surpris, tendit une main vers elle, puis ses yeux se révulsèrent et il tomba en avant. Pour plus de sûreté, Julie lui en asséna un deuxième coup. Il ne réagit pas. Elle essuya le sang qui coulait de son nez.

Titubante, elle alla jusqu'à la cuisine et découvrit Lucien par terre, toujours attaché à sa chaise. Son nez avait triplé de volume. Elle se précipita et l'aida à se remettre en position verticale. Elle arracha son bâillon.

- Julie... ma petite Julie... où est-il ?
- Je crois qu'il est mort. Où sont les ciseaux ?
- Tiroir sous plaque de cuisson.

Il haletait. Julie lui lança un regard soucieux. Elle se dépêcha de le libérer de ses liens, puis ce fut au tour d'Antoinette. Sa belle-mère l'étreignit brièvement, puis se tourna vers son mari. Lucien regardait le cadavre de Ralph, et sa moustache tremblotait.

- Fumier...

Julie lui mit la main sur le bras.

- Venez, on va appeler la police. Et une ambulance.
- Pas besoin, bougonna-t-il. Ou alors pour Toinette.
- Mon portable est en miettes. Je vais téléphoner du bureau.
- On vient avec toi.

Julie partit en tête. L'idée de voir le corps de Vincent lui donna un haut-le-cœur, mais il fallait passer à côté de lui pour atteindre le bureau. Elle s'arrêta brutalement sur le seuil, son cœur faisant des bonds désordonnés, et Lucien buta contre elle. Le corps avait disparu.

La voiture de police fonçait, toutes sirènes hurlantes, à travers la nuit, et soulevait des gerbes d'eau. Les éclairs, brefs mais intenses, révélaient un paysage gris et blanc fantomatique. Nicolas conduisait trop vite pour une route aussi glissante, mais le commissaire ne lui fit

aucune remarque. Le temps était certainement compté, il le sentait dans ses tripes. Il se contenta de s'accrocher solidement à la poignée au-dessus de la vitre et de serrer les fesses.

François aperçut pendant une fraction de seconde le panneau lui indiquant « Bois-le-Roi, deux kilomètres » et il soupira de soulagement sans même s'en rendre compte. Il mit ses essuie-glaces à la vitesse supérieure car la pluie tombait maintenant abondamment. Il vit alors, venant en sens inverse, deux gros phares. La route n'étant pas très large, il se déporta légèrement sur la droite. Le camion le croisa, il allait vite, et il envoya sur le pare-brise de François une monstrueuse gerbe d'eau. Instinctivement, celui-ci donna un coup de volant sur la droite, et lorsque les essuie-glaces eurent chassé l'eau, il n'eut que le temps d'apercevoir, dans la lueur mouillée des phares, un talus profond qui venait vers lui à toute allure. La voiture fit un tonneau et s'immobilisa.

- Votre docteur est mon fils ? Euh... je veux dire le docteur Cayolles est votre fils ? Mais vous avez quel âge ?

- Christophe, voyons...

- Laissez, de toute façon, ça n'a plus d'importance. Ça fait si longtemps que je porte ce secret en moi...

- Expliquez-nous, madame Bousier.

Elle ramena ses jambes sur le côté et inclina légèrement la tête.

« Une sirène... » pensa Christophe.

- Pour répondre à votre question, j'ai cinquante-deux ans, et Vincent trente-huit.

- Vous ne les faites pas, dit Samia avec sincérité.

- Merci, répondit Hélène avec un pâle sourire.

Christophe était absorbé par le comptage sur ses doigts.

- Donc, vous l'avez eu... et je retiens un... à quatorze ans ! La vache !

- Vincent est né d'un viol.

Elle avait prononcé cette phrase avec difficulté, et même après tout ce temps, on sentait que ce souvenir était toujours douloureusement ancré dans sa tête. Samia et Christophe se turent. Le regard d'Hélène se fit lointain et lorsqu'elle se remit à parler, ce fut d'une voix basse et monocorde.

- J'avais treize ans et demi. Je revenais d'une boum chez ma meilleure amie, il n'était pas très tard, mais il faisait déjà nuit. Deux copains, des frères, m'ont raccompagnée. Lorsqu'on est arrivés devant chez eux, l'un d'eux a voulu continuer pour me ramener chez moi, mais vous savez, on est bête à cet âge-là. Je l'ai pris de haut en lui disant que j'étais assez grande pour faire toute seule les trois cents mètres qui restaient, bref, j'ai fait ma crâneuse, et surtout je voulais me faire

admirer de Roland, l'aîné, qui me plaisait bien. Ils n'ont pas insisté, malheureusement pour moi. Ils sont rentrés et moi je suis partie. Une voiture a ralenti en passant à côté de moi et s'est arrêtée un peu plus loin. J'ai eu peur, mais un couple de voisins est arrivé à ce moment-là d'une rue à droite, et j'ai discuté un peu avec eux, en surveillant la voiture du coin de l'œil. Elle a fini par s'en aller et les voisins m'ont dit bonsoir avant de continuer leur chemin. J'ai couru comme une folle, mais il m'attendait dans le renforcement d'un garage. Il m'a sauté dessus et m'a plaqué un mouchoir, ou un chiffon, je ne sais plus, sur la bouche. Je me suis à moitié évanouie. Quand j'ai vraiment repris conscience, on était dans le terrain vague au bout de la rue, et il était en train d'enlever mes vêtements.

Elle s'arrêta. Elle se mordit les lèvres et contempla le plafond. Samia et Christophe respectèrent son silence.

- Il m'avait bâillonnée. Et puis, il s'est déshabillé aussi. Je n'ai même pas essayé de m'enfuir, j'étais comme pétrifiée. J'ai tourné la tête vers la gauche, et j'ai aperçu, à une centaine de mètres, le toit de notre maison. La lucarne était allumée, mon frère Victor devait travailler. J'ai tenté mentalement de l'appeler au secours, mais ça n'a pas marché. J'ai essayé de me défendre en lui donnant des coups de pied, mais ça n'a fait que l'exciter davantage. Il m'a violée. Encore et encore. Je hurlais de douleur, mais le bâillon étouffait mes cris. L'image de son visage s'est gravée en moi, je savais déjà que jamais je ne pourrais l'oublier. Et puis des lueurs bleues d'un gyrophare sont apparues au loin, il a pris peur, il s'est rhabillé à toute vitesse et il est parti. Je n'ai pas bougé, de toute façon, j'en étais incapable, et j'ai attendu que la police arrive. Mais ce n'était qu'une voiture du Samu, et ils sont passés sans s'arrêter.

- Il est revenu ? croassa Christophe.

Il avait la gorge sèche et une vague envie de vomir. Samia serrait si fort ses doigts que les jointures étaient toutes blanches.

- Non, mais la peur de le voir revenir m'a sortie de ma léthargie. J'ai tâtonné pour retrouver ma robe et mes sous vêtements, je suis tombée sur une bague, une chevalière en or, et aussi un paquet de cigarettes. Je ne sais pas pourquoi je les ai mis dans ma poche. Et j'ai couru jusqu'à la maison.

- Personne ne s'inquiétait de votre absence ?

- Je devais rentrer avant vingt-deux heures. Nous avions quitté la fête une dizaine de minutes avant l'heure, je ne voulais pas être en retard, car à un anniversaire, la semaine précédente, j'avais largement dépassé l'horaire, et j'ai été punie.

- Et là, il était bien plus tard, devina Samia.

- Pas tant que ça, je dirais vingt-deux heures trente, mais l'enfer que j'avais subi m'avait semblé durer une éternité.

- Vous êtes rentrée chez vous après ? demanda Christophe en se massant l'estomac. Excusez-moi, mais je pourrais avoir un verre d'eau ?

- Allez-y, pas la peine que je vous indique où ils sont, vous avez fouillé partout, vous avez dû les voir.

Il se leva et alla à la cuisine. Samia l'entendit ouvrir des placards, attraper un verre et faire gicler l'eau un peu trop fort.

- Meeeeerde !

Il revint avec le pull trempé et un verre plein à ras bord.

- Dites donc, vous avez une de ces pressions dans votre robinet ! Je crois que j'ai un peu mouillé votre carrelage...

La secrétaire du docteur fit un vague signe de la main.

- Que vous ont dit vos parents ? interrogea Samia.

- Lorsque je suis entrée, ma mère s'apprêtait à téléphoner à ma copine. Mon père était furax. Il a hurlé parce que ma robe était sale et il a dit qu'on ne pouvait pas me faire confiance. Mon frère est descendu et a essayé de plaider en ma faveur, mais quand ma mère a vu la bosse dans ma poche, elle s'est approchée de moi et a plongé la main dedans. Elle a sorti le paquet de cigarettes, par contre, elle n'a pas senti la bague. Elle aussi s'est mise à me crier dessus. Et mon père a ajouté : « Regarde, elle a les lèvres gonflées, ta traînée de fille a embrassé un garçon, et qui sait, peut-être pas qu'un seul ! En plus, elle fume ! » Mon frère me regardait bizarrement. J'ai reçu une paire de gifles, et là, j'ai craqué, je me suis mise à pleurer. J'ai couru m'enfermer dans ma chambre.

- Donc, vous n'avez rien dit.

- Non. J'ai été privée de sortie pendant deux mois, mais ça m'était égal, je n'osais plus aller dehors à la nuit tombée. J'ai fait des cauchemars tous les jours pendant des semaines. Victor sentait bien qu'il s'était passé quelque chose, mais il pensait plus à une querelle entre ados qui aurait dégénéré. Je ne lui ai rien dit non plus, j'avais trop honte.

- Réaction normale chez un sujet violé, commenta Christophe en levant son index.

- Et puis je me suis aperçue que j'étais enceinte. J'étais effondrée. Je ne pouvais en parler à personne, bien sûr. Au début, j'ai mis des pulls amples, heureusement, c'était la mode. Quand j'ai vu que mon ventre s'arrondissait vraiment, je me suis mise à dévorer jour et nuit, et le résultat ne s'est pas fait attendre, j'ai pris huit kilos en un mois, mais au moins, on ne se posait pas de questions sur mon gros ventre. Les copines se moquaient de moi, mais ça ne m'atteignait pas. Mes parents croyaient à une crise d'adolescence, quant à mon frère, il avait une nouvelle petite amie, j'étais reléguée au second plan.

- Combien de temps avez-vous réussi à cacher votre grossesse ?

- Jusqu'au début du sixième mois. Un matin, pendant que je prenais ma douche, ma mère est entrée dans la salle de bains que j'avais oublié de fermer, et elle m'a vue de profil. Elle a tout de suite compris. Elle est devenue aussi blanche que le lavabo.

- Là, vous avez été obligée de lui dire la vérité.

- Oui. Ce fut terrible, mais pas dans le même sens que l'autre fois. Elle a mis mon père au courant. Je ne l'avais jamais vu dans cet état. Il hurlait qu'il allait le retrouver et le tuer, et surtout, ils s'en voulaient énormément tous les deux de ne pas avoir deviné ce qui s'était passé ce soir-là. À leur colère, s'ajoutait une énorme culpabilité.

- Et bien sûr, il était trop tard pour avorter.

- Oui. Nous avons déménagé et j'ai accouché sous X, on ne m'a même pas laissé voir le bébé, il est parti avec ses parents adoptifs le jour même. Je savais juste que c'était un garçon et qu'il était en bonne santé.

- Vous avez été triste de donner votre bébé ? demanda Christophe.

- Mes sentiments se mélangeaient. J'étais à la fois contente de ne plus porter le fruit de mon viol, et en même temps, c'est comme si on m'arrachait une partie de moi-même.

- Réaction normale chez...

- Gagnon, ferme-la. Continuez, madame Bousier.

- Quelques semaines plus tard, ils ont montré aux infos la photo d'un type qu'on avait retrouvé poignardé dans sa cellule. Ils l'ont présenté comme le violeur d'une gamine de dix ans le mois précédent, et on l'avait arrêté alors qu'il s'apprêtait à en attaquer une autre. C'était lui.

- Vous l'avez dit à vos parents ?

- À quoi cela aurait-il servi ? Mais le voir en photo a ravivé mes souvenirs, et finalement, j'étais contente de m'être débarrassée du bébé. Je l'ai rayé de ma mémoire et j'ai essayé d'oublier. Mais j'ai développé depuis ce jour-là une haine totale des hommes.

- Comment avez-vous retrouvé votre fils, alors ?

- Et lui, il le sait que vous êtes votre mère... euh, je veux dire... ?

- Oh non, bien sûr !

Elle releva brusquement les yeux et les fixa intensément.

- Vous n'allez pas lui dire, n'est-ce pas ?

- On verra. Je ne vous promets rien.

Elle se leva et arpenta nerveusement la pièce.

- Il y a quelques années, j'habitais à côté de Nantes, et dans le journal local, il y avait un article qui parlait de l'arrivée d'un nouveau médecin dans le village, photo à l'appui. Ce docteur s'appelait Alain Meursault. J'ai eu le choc de ma vie. J'avais sous les yeux le portrait de mon violeur. Pendant plusieurs semaines, je n'ai rien fait, mais je n'arrêtais pas d'y penser, et un jour, je me suis décidée. À l'époque, j'avais les cheveux courts et blonds, décolorés bien sûr. Je me suis

présentée comme une patiente. Vous devinez dans quel état j'étais dans la salle d'attente...

Samia et Christophe opinèrent en chœur.

- Dès que je suis entrée dans son cabinet, j'ai compris que je ne m'étais pas trompée. Il avait aussi la même voix que lui. On aurait dit son sosie, ou mieux encore, un clone. J'avais devant moi mon fils. Il m'a auscultée, et il m'a évidemment trouvé une tension très élevée. Il m'a prescrit des médicaments et donné un rendez-vous pour la semaine suivante. Je n'y suis jamais retournée. Environ deux ans plus tard, un crime a été commis, une boulangère qu'on a retrouvée étouffée ou étranglée, je ne sais plus, et là, ma conviction a été faite à cent pour cent. Il suivait, sans le savoir, les traces de son père.

- Vous avez pensé à en parler à la police ?

- Ça a été ma première idée. Et puis, je me suis sentie coupable.

Elle se rassit, ouvrit un tiroir et alluma une cigarette.

- Coupable de l'avoir abandonné, de...

- Mais vous n'aviez pas le choix, vous n'aviez que quatorze ans !

Elle regarda Samia droit dans les yeux.

- On a toujours le choix.

- Pas forcément. Tout dépend des circonstances. En l'occurrence, pour vous, vos parents ont fait ce qu'il y avait de mieux à faire.

Hélène tourna la tête et soupira.

- Vous avez peut-être raison. Mais je me répétais sans arrêt que si moi, sa vraie mère, je l'avais élevé, il ne serait peut-être pas devenu... un assassin. Alors j'ai pris une grande décision : j'allais le suivre et essayer de le protéger de lui-même, ou même le protéger tout court.

- Comme vous venez de le faire.

Elle acquiesça.

- Je me sentais redevable vis-à-vis de lui. Je l'ai donc suivi dans ses déplacements. J'ai failli le perdre plus d'une fois, car il changeait de nom. Et un jour, j'ai eu une idée. J'avais remarqué qu'il travaillait seul, et qu'il était souvent dérangé par le téléphone lors de ses auscultations. Je me suis laissé pousser les cheveux et j'ai repris ma couleur naturelle, brune. J'ai pris un rendez-vous avec lui, il ne m'a pas reconnue et il ne s'est pas souvenu de mon nom. J'ai réussi, non sans mal, je l'avoue, à ce qu'il m'engage comme secrétaire. Je ne lui réclamais qu'une somme dérisoire, lui faisant croire que j'étais à l'aise financièrement et que je voulais travailler seulement pour ne pas m'ennuyer. Je l'ai aussi flatté en lui disant qu'un médecin promis comme lui à un bel avenir se devait d'avoir du personnel attaché à son service. Je pense que c'est ce dernier argument qui l'a décidé à m'engager.

- Il n'a jamais eu le moindre soupçon ?

- Aucun. Une fois, il m'a fait des confidences sur son enfance,

apparemment, il a été heureux, ses parents ne lui ont jamais caché qu'ils l'avaient adopté, et lui n'a jamais cherché à en savoir plus.

- Il y a un détail qui me tracasse, dit Samia. Lorsque vous avez tué Sophie Bourgeois...

Le visage d'Hélène se contracta.

- ...vous avez gravé le signe de l'infini sur son ventre, exactement au même endroit que lui. Comment saviez-vous ? Je ne pense pas que Verdier ait été au courant de tous les détails !

Elle resta silencieuse quelques instants.

- Il y a environ six mois, commença-t-elle lentement, j'ai trouvé qu'il était très nerveux. Un jour surtout, je le sentais sur le point d'exploser. Alors le soir, quand il a pris sa voiture, je l'ai suivi avec la mienne. Il est passé chercher une femme, qui a mis plusieurs valises dans le coffre, et ils sont partis. Je l'ai perdu dans la circulation. J'ai continué dans la direction qu'il avait prise, j'ai roulé un peu au hasard, et environ une demi-heure plus tard, par miracle, j'ai aperçu sa voiture garée sur un bord de Seine, au niveau d'un pont.

- Vous avez essayé de le chercher alentour ?

- J'étais justement en train de me poser la question sur ce que je devais faire, lorsque je l'ai vu remonter de la berge. Il avait l'air satisfait. Il est remonté dans sa voiture et a démarré en trombe.

- Je parie que vous êtes descendue pour voir ce qu'il avait fait de la bonne femme !

Elle opina.

- C'est exactement ça. J'ai pris ma lampe électrique car il commençait à faire vraiment sombre, et je suis allée à l'endroit d'où je l'avais vu émerger. Et en contrebas, je l'ai trouvée. Je la connaissais, c'était l'une de ses patientes, divorcée et sans enfants. Elle l'avait consulté car elle avait du mal à se remettre de la séparation. J'ai tâté son poulx. Elle était morte et complètement nue, il l'avait apparemment étranglée, et j'ai vu le signe sur le ventre. J'ai failli vomir.

- Qu'avez-vous fait, alors ? demanda Samia, bien qu'elle devinât la réponse.

- Je suis allée chercher dans mon coffre une couverture et la grosse boîte à outils. J'ai enlevé ses vêtements, et c'est là que j'ai vu le signe. Je l'ai enveloppée dans la couverture, j'ai ajouté la boîte qui était très lourde, j'ai ramassé tous les cailloux que je pouvais trouver autour et...

Elle se tut, incapable de continuer.

- Madame Bousier, il faudra nous indiquer l'endroit exact où vous l'avez jetée à l'eau.

- C'est bizarre, hein Sam ? on n'a pas entendu parler de ça.

- Sa famille était restée au Portugal, expliqua Hélène, elle était plus ou moins fâchée avec eux, ils n'avaient que de rares contacts. Sa

disparition est passée inaperçue. Ses voisins ont cru qu'elle était partie définitivement, puisqu'ils l'avaient vue monter dans une voiture avec ses bagages, surtout que depuis plusieurs jours, elle les bassinait avec son nouvel amoureux.

- Elle ne leur avait pas dit son nom ?

- Non, seulement que c'était un grand médecin, et qu'il l'emmenait faire le tour du monde.

- Christophe, appelle le patron et explique-lui.

François s'extirpa péniblement de la voiture qui était sur le toit. Il était sonné, avait mal à une côte et saignait du coude. Il fit la grimace en se remettant debout. Sa cheville droite aussi le faisait souffrir. Il fit quelque pas en boitillant. Son portable sonna. Au moins, lui avait résisté au choc. Il appuya sur le voyant vert et entendit une femme pleurer.

- Julie ! cria-t-il.

- Monsieur François Lemestre ? prononça une voix tremblante qu'il ne connaissait pas.

- Euh...oui... répondit-il décontenancé.

- Je suis Evelyne Bastien, la tante d'Océane. Je sais par les infirmières que vous êtes venus voir notre petit ange, je n'ai pas tout à fait saisi qui vous étiez par rapport à elle, mais il paraît qu'elle était contente de vous voir et que vous deviez lui apporter un cadeau.

Elle se remit à pleurer.

- Océane nous a quittés à son tour, elle est partie retrouver sa sœur et ses parents.

François sentit un grand froid l'envahir. La pluie avait presque cessé, mais il sentait l'eau ruisseler en petites rigoles glacées sur sa nuque.

- Mais... nous lui avons parlé hier, et nous l'avons vue par webcam, elle avait l'air d'aller bien, d'ailleurs, l'infirmière en chef nous a assuré que tout était normal.

- C'est arrivé cette nuit, vers deux heures. Le cerveau s'est mis brusquement à gonfler, elle s'est mise aussi à saigner par le nez et les oreilles. Ils ont tout tenté, mais en pure perte. Son décès a été prononcé à six heures quarante-cinq. Ils ne comprennent toujours pas ce qui s'est passé.

François passa la main dans ses cheveux dégoulinants d'eau.

- Je suis vraiment désolé. Océane était si mignonne...

- Dieu a rappelé ce petit ange auprès de lui, il faut prier très fort pour qu'Il l'accueille dans son paradis et qu'elle y retrouve tous ceux qui l'aiment. Je vous remercie, au nom d'Océane, d'avoir pris soin d'elle et de lui avoir apporté chaleur et amour avant qu'elle nous quitte pour Le retrouver. Au revoir, monsieur, que Dieu vous garde.

- Euh... au revoir madame...

Il referma son portable. Une peine immense l'envahit. Il aurait aimé se rouler en boule par terre et pleurer tout son soûl, mais il était debout au beau milieu d'une flaque boueuse. Il leva les yeux vers le ciel noir. La pluie s'était enfin arrêtée. Il fit demi-tour pour récupérer ses papiers, puis il appela la police. Il se remit en route sans se préoccuper de la douleur qui lui vrillait la cheville.

- Noooooon ! hurle Julie.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Antoinette d'une voix angoissée.

- Il... il n'est plus là !

- Mais je croyais que tu l'avais tué ! cria Lucien.

- Je le croyais aussi ! Où est-il maintenant ? Il faut qu'on prenne de quoi se défendre.

Elle attrapa un couteau en céramique, extrêmement coupant, son beau-père prit une poêle en fonte très lourde, qu'il tint à deux mains et sa belle-mère s'arma d'un vide-pomme. Devant l'air surpris de Julie, elle expliqua.

- C'est pour lui enfoncer dans les yeux et les arracher en tirant dessus...

- D'accord. Restez à côté de moi, on va dans le bureau.

Ils se collèrent les uns aux autres et avancèrent en crabe jusqu'à la porte du bureau. Chacun regardait autour de lui, prêt à réagir si le tueur déboulait dans la pièce. Lorsqu'ils entrèrent dans la pièce, après s'être assurés que leur agresseur ne s'y trouvait pas, ils comprirent immédiatement que leur projet tombait à l'eau. Les fils coupés du téléphone pendouillaient lamentablement.

- Il est peut-être parti ? hasarda Antoinette.

- Ça m'étonnerait, bougonna Lucien.

- Non. Il est encore là, je le sens.

Ils revinrent dans le salon, toujours serrés les uns contre les autres.

- Qu'est-ce qu'on fait ?

- On devrait...

Un vacarme retentit soudain et les fit sursauter. Ils brandirent instinctivement leurs armes.

- Ça vient de la cave ! souffla Lucien. Il a fait tomber les balais et les seaux !

Ils tournèrent en même temps la tête vers la porte de la cave. Elle était presque fermée, mais pas complètement. Julie se précipita et repoussa violemment le battant, tout en tournant la grosse clé dans la serrure. Elle entendit une exclamation de colère, puis plus rien.

- Je crois qu'il y a des barreaux, à votre soupirail ?

- Oui, et solides, il ne pourra pas s'échapper.

- Pas d'autres issues ?

Lucien réfléchit un instant.

- Non, aucune. Il est coincé.

- Bon. Voilà ce qu'on va faire. Vous deux, vous allez chez la voisine pour appeler la police. Moi, je prends votre voiture et je fonce aux urgences. Mon œil me fait terriblement souffrir, et mes dents cassées également.

- C'est vrai que tu es bien amochée, ma pauvre petite, soupira Antoinette. Tu veux que je vienne avec toi ?

- Te sens-tu vraiment en état de conduire ? demanda Lucien avec inquiétude.

- Oui, ça va. Allez vous mettre en sécurité, plus tôt vous préviendrez la police, plus vite on l'arrêtera.

Ils acquiescèrent et partirent, non sans avoir lancé un regard désolé en direction de Ralph. Julie se regarda dans le miroir près de la porte et fit une grimace. Elle était telle que François l'avait décrite la veille. Se pourrait-il qu'il ait raison et qu'il voie les personnes qui devaient décéder le lendemain ? Mais ce n'était pas le moment de penser à ça, surtout qu'elle n'était pas morte... Elle prit la clé accrochée au mur et sortit. Le sol était trempé, mais au moins, il ne pleuvait plus.

Elle monta dans la petite Clio et tâtonna pour mettre la clé dans le contact. Dehors, il faisait une nuit d'encre. Même la loupiote au-dessus de la porte d'entrée était éteinte. Elle démarra. Le bruit régulier du moteur la rassura quelque peu. Elle alluma les phares et poussa un hurlement. Debout devant la voiture, le visage ensanglanté, éclairé par la lueur jaune des phares, se tenait Vincent.

- Pensez-vous, madame Bousier, que Julie Lemestre ait été, ou soit encore, la maîtresse de votre patron ?

- De son fils, corrigea Christophe.

- Je fais plus que le penser, c'est une certitude.

- Ah bon ? Vous les avez vus ? demanda Christophe avec une pointe d'envie.

- Non, entendus seulement. La porte entre la salle d'attente et son bureau est capitonnée, mais...

- Parce qu'ils font ça dans le cabinet ? Eh bien, ils ne manquent pas de culot ! Tout le monde les entend alors ?

- Non, le bruit est imperceptible, il n'y a que moi pour le reconnaître, il faut dire qu'à force...

- Parce qu'il y en a eu d'autres... Eh bien dites-moi, votre patron est un chaud latin ! Vous n'avez jamais songé à intervenir ?

- Si, bien sûr, je leur apporte même un café et des biscuits...

- Ça, c'est sympa, commenta Christophe.

Hélène le regarda avec effarement.

- Mais non, c'était ironique ! Je n'ai pas à intervenir dans la vie privée de mon fils ! Et puis il m'aurait renvoyée illico. Normal.

- Donc, je pense que le patron a raison quand il dit que le docteur est déjà là-bas. Avez-vous une idée de ce qui le pousse à commettre ces meurtres ?

- Non, je me suis posé mille fois la question. Est-ce qu'il en veut aux femmes parce que je l'ai abandonné étant petit ? Pour moi, c'est la meilleure raison que j'aie pu trouver.

- Je ne suis pas d'accord. On a retrouvé un cadavre d'homme le long de la Seine, avec le signe de l'infini sur le ventre.

- Qui est-ce ?

- On n'en sait rien pour l'instant.

- Mais qui vous dit que c'est Vincent ?

- Le légiste. Il est formel.

Hélène se prit la tête dans les mains tout en la secouant.

- Alors je ne comprends plus.

- Vous lui connaissez des ennemis ? Des confrères jaloux de sa réussite ? Des maris trompés ?

- Je ne sais pas. Je ne vois pas.

- Est-ce que Natacha Andréi est un nom qui vous dit quelque chose ? Une patiente par exemple ?

- Non, il n'y a aucune Natacha dans le fichier. Je m'en souviendrais, c'était le prénom de ma première petite amie.

- La mienne, c'était Aurélie.

- Gagnon, on s'en fout.
 - Par contre, Andréi, ça me dit quelque chose... Une Sonia ou quelque chose comme ça...
 - C'est sa sœur. Natacha a été tuée et elle avait le signe de l'infini sur le ventre.
 - Il l'aurait connue par l'intermédiaire de sa sœur, alors. Mon fils ne sait pas résister aux jolies femmes, mais pourquoi il les tue, alors là...
 - Bon madame Bousier, il va falloir nous suivre au commissariat, vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de Sophie Bourgeois et complicité de meurtre pour... la femme que vous avez jetée dans la Seine.
 - Maria Casada. Vous m'autorisez à prendre quelques affaires ?
- Samia et Christophe se regardèrent
- Oui, mais on vient avec vous.
- Ils la suivirent dans sa chambre.
- Tu as déjà eu une petite amie, toi ? chuchota Samia pendant qu'Hélène remplissait un sac de voyage.
 - Oui, à la fin de ma soirée d'anniversaire pour mes dix-huit ans, on s'est embrassés mais elle avait beaucoup bu.
 - Je me disais aussi...

Vincent se précipita sur la portière qu'il ouvrit brutalement et attrapa Julie, qui n'avait pas encore attaché sa ceinture, par le bras. Il la tira et la fit tomber la tête la première dans la boue.

- Arrête ! Vincent ! Tu mbloubloubm...

Il lui dégagea le visage de la flaque boueuse et la remit en position verticale par les cheveux. Elle cracha un peu d'eau et essuya sa bouche pleine de terre.

- Vous croyiez m'avoir enfermé dans la cave, hein, bande de ploucs ?

- Mais on t'a tous les trois entendu faire tomber les seaux et...

- Un petit tour de passe-passe... Je suis bien allé dans la cave, j'ai ouvert la petite fenêtre, comment ça s'appelle ? Ah oui, le soupirail. J'ai pris un balai, je suis sorti, et de l'extérieur, quand je vous ai entendus, j'ai poussé avec le manche les seaux que j'avais posés en équilibre sous la fenêtre. J'ai même fait semblant d'être furieux de m'être fait enfermer. Malin, hein, ma chérie ?

- Tu es un monstre...

Elle reçut une claque sur la tête. Elle se mit à pleurer sans bruit. Au moins, pensa-t-elle, Antoinette et Lucien devaient être en sécurité chez la voisine.

- Tu sais ma chérie, dit-il d'une voix douce, que je ne peux pas te laisser en vie ? Je le voudrais bien, mais je ne peux pas...

- Mais pourquoi ? hurla Julie terrorisée. Pourquoi ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

Il éclata d'un rire méchant et approcha son visage du sien. Il la tirait toujours si fort par les cheveux qu'elle avait l'impression que son cuir chevelu allait se détacher. Sa tête était tordue sur le côté et son cou lui faisait horriblement mal, un torticolis puissance mille.

- Pourquoi ? Mais parce que tu allais me pourrir la vie, ma chère Julie ! Sous prétexte qu'on a couché ensemble une fois, tu allais t'installer dans ma vie, tu allais vivre chez MOI et me demander des comptes tous les soirs ! Qui j'ai vu, à qui j'ai parlé, qui est cette femme, etc, etc ? Et puis après, tu te serais fait mettre en cloque pour avoir encore plus de prise sur moi ! Vous êtes toutes les mêmes !

Il la projeta contre la portière contre laquelle elle s'effondra.

- Toutes les mêmes ! hurla-t-il à pleins poumons.

Il s'accroupit à côté d'elle.

- Mais moi je ne veux pas de vous dans ma vie, je veux juste vous baiser, mais vous, vous ! Vous croyez que ça vous donne le droit de vous immiscer dans ma vie !

Il se redressa.

- Je suis le meilleur ! Et je veux que le monde entier l'apprenne ! J'ai vaincu la stérilité et les femmes de tous horizons viendront me voir, elles m'idolâtreront, m'adoreront, je serai leur dieu ! Je leur donnerai ce dont elles rêvent, un bébé !

Il leva les bras au ciel.

- Tu entends ? Un bébé ! Comme celui que ma mère n'a jamais voulu voir, celui qu'elle a abandonné comme un paquet trop encombrant ! Mes parents m'ont dit qu'elle n'a jamais cherché à me connaître ou à savoir comment je grandissais, elle m'a oublié comme on oublie son trousseau de clés sur une table, pour elle je ne suis rien, rien, rien ! Alors oui je tue des femmes, et à travers elles, c'est ma mère que je tue, c'est elle qui devrait faire partie de ma vie, pas vous !

Il avait le regard fou et il bavait. Julie était trop effrayée pour bouger ou pour répondre. À travers son discours, elle avait senti cette dualité entre l'amour et la haine à l'encontre de sa mère. Il aurait aimé la voir à côté de lui, qu'elle fasse partie de sa vie, comme il l'avait dit, et en même temps, il rêvait de la tuer pour la punir de l'avoir abandonné. Le violent combat entre ces deux sentiments, qui devaient puiser leurs racines dans son enfance, avait dû le traumatiser au point que son esprit avait craqué et qu'il était devenu ce tueur sans âme qui était maintenant debout devant elle.

Il se retourna et regarda partout autour de lui, comme s'il cherchait quelque chose. Il pivota brusquement vers la gauche, fit trois pas et se pencha. Lorsqu'il se releva, il tenait une grosse pierre dans sa main, de celles qui délimitaient l'allée gravillonnée. Julie se mit à hurler et leva les bras pour se protéger. Il revint à grands pas vers elle en levant la pierre au-dessus de sa tête. Soudain, arrivant du fond du jardin,

grondant comme une bête sauvage, François se jeta sur lui de toutes ses forces et ils roulèrent tous deux à terre.

- Julie ! Sauve-toi ! Cours !

Elle en était totalement incapable, paralysée par la terreur, et elle assistait, impuissante, au corps-à-corps des deux hommes. La rage décuplait les forces de François. Il réussit à saisir son adversaire à la gorge et commença à l'étrangler. Mais, dans un sursaut de haine, Vincent le repoussa violemment et François atterrit rudement sur le dos. Il heurta de sa cheville blessée la grosse pierre que le tueur avait lâchée. Il poussa un cri de douleur en l'attrapant de ses deux mains. Vincent comprit et, se relevant d'un bond plein de souplesse, il balança un énorme coup de pied dans la cheville de François. Celui-ci poussa un cri inhumain et se tordit de douleur par terre. Julie criait et pleurait. Voyant que Vincent s'apprêtait à recommencer, elle trouva la force de se relever et se jeta sur son dos. Il grogna et se secoua pour se débarrasser d'elle, mais elle s'agrippait de toutes ses forces. Alors il prit son élan et recula à toute vitesse. Elle s'écrasa contre la voiture et eut l'impression que son dos explosait. Le souffle coupé, elle retomba mollement sur le sol.

Vincent reprit la grosse pierre et se dirigea vers François. Au même moment, une voiture défonça la barrière et entra en trombe dans le jardin. Elle s'arrêta dans un nuage de graviers. Elle n'était pas encore immobilisée que les portières s'ouvrirent et deux personnes jaillirent, le pistolet à la main.

- Police ! On ne bouge plus !

- Cayolles, c'est fini, dit le commissaire Delorme.

Vincent se précipita et releva Julie qu'il plaça comme un bouclier devant lui.

- Si vous approchez, je la tue !

- Ça ne servirait à rien, on vous tirera dessus après, dit Nicolas.

- Mais je l'aurai tuée avant, et ça, hein ? vous ne le voulez pas ! Alors laissez-moi monter dans la voiture avec elle, et laissez-nous partir !

Tous les quatre se tenaient dans la lueur dorée des phares des voitures, tandis que François essayait péniblement de se mettre en position assise.

- Vous savez bien qu'on ne peut pas, Cayolles... Pereira.

- Oui patron.

- Comme à Provins.

- Oui patron.

Dans le dixième de seconde qui suivit, un coup de feu retentit. Vincent fut projeté en arrière et hurla en se tenant l'épaule. Julie tangua quelques instants et s'effondra de nouveau. Nicolas avait tiré alors que sa cible ne présentait que quelques centimètres visibles au niveau du haut de son épaule gauche. Le risque de toucher Julie était important,

mais s'il n'avait rien tenté, le tueur aurait emmené sa victime, et on ne l'aurait sûrement pas retrouvée vivante. Nicolas faisait partie des meilleurs au stand de tir, et il y a deux ans, il avait sauvé un enfant que son kidnappeur serrait contre lui, en tirant exactement au même endroit. Le petit garçon avait été éclaboussé de sang, mais au moins il s'en était sorti indemne. Traumatisé, mais vivant. Le commissaire Delorme se précipita et plaqua le blessé contre la voiture. En un éclair, il sortit les menottes et les lui passa. Pendant ce temps, Julie se traînait à quatre pattes vers François. Nicolas était en train d'appeler une ambulance.

- Finalement, il y a plusieurs blessés, dit-il après avoir jeté un bref coup d'œil sur le couple, il faudrait au moins deux voitures. Il referma son portable d'un claquement sec et alla aider son patron à faire asseoir le docteur dans la voiture. Mais malgré sa blessure, celui-ci se démenait comme un beau diable et vociférait.

- Toutes des garces ! Elles ne m'auront pas ! Ma mère est une salope !

- C'est pour ça que vous gravez le signe de l'infini sur le ventre de vos victimes ? demanda Nicolas. Vous voulez tuer toutes les femmes ?

- Oui ! C'est pour prévenir que je ne m'arrêterai jamais ! Vous entendez ? Jamaiis ! Et elle aussi je la retrouverai, et je la tuerai, lentement...

- Qui ça ?

- Ma mère, cracha-t-il, ou plutôt celle qui m'a mise au monde et m'a donné comme un vulgaire chiot. Pourquoi ne veut-elle pas de moi ?

Il éclata en sanglots.

- Votre mère a tué pour vous, dit calmement le commissaire.

- Quoi ?

Il leva un regard halluciné vers le policier.

- Quoi ? répéta-t-il.

- Votre mère, la vraie, vous a retrouvé, et elle savait que vous étiez devenu un criminel. Elle a essayé de vous protéger. Elle a profité que vous soyez en garde à vue pour commettre un crime qu'elle espérait faire passer pour le vôtre, et ainsi vous disculper.

- Mais... comment...si... qui... ?

- Votre secrétaire. Hélène Bousier est votre mère. Elle vous a eu à quatorze ans et ses parents ne lui ont pas laissé le choix. Elle a été obligée de vous abandonner. Vous êtes le fruit d'un viol, et votre père vous a légué ses gènes de criminel.

Foudroyé, Vincent se laissa asseoir dans le véhicule sans résistance. Son regard semblait tourné vers l'intérieur de lui-même et sa bouche était agitée de spasmes.

- Patron ! appela Nicolas, madame Lemestre vient de perdre connaissance !

- Julie, ma chérie, reste avec nous ! Julie ! Reviens !

Le bruit d'une sirène d'ambulance déchira la nuit et ils virent arriver à vive allure deux voitures aux gyrophares bleus. Des infirmiers se précipitèrent vers Julie et François et les hissèrent avec précaution sur des brancards. On posa immédiatement un masque à oxygène sur le visage de Julie et on les fit monter dans la première ambulance qui démarra sans attendre.

- Pereira, vous accompagnez Cayolles, moi je pars avec eux et on se retrouve à l'hôpital. Faites attention, c'est un tordu, ne le quittez pas des yeux.

Nicolas monta dans la deuxième ambulance et s'assit à côté du blessé à qui on faisait une piqûre pour stopper l'hémorragie. Vincent geignait en appelant sa mère. Il tourna le dos à Nicolas et se mit en position fœtale. Le véhicule démarra à son tour.

À mi-chemin, le blessé se redressa brutalement et voulut sauter sur l'ambulancier qui s'occupait de lui, mais Nicolas le plaqua fermement sur le brancard sans tenir compte de ses cris de douleur.

- Pendant qu'on y est, docteur Cayolles, qui est l'homme que vous avez tué et abandonné dans un sous-bois ?

- Sais pas, répondit Vincent en haletant. Sais pas son nom. Mari d'une femme.

- Que vous avez tuée ?

Il tourna la tête sans répondre.

- Donc, il voulait se venger. Mais vous avez eu le dessus, et vous n'avez pas pu vous empêcher de graver le signe sur son ventre, un peu comme une signature. On finira bien par savoir qui c'est, il suffira de détailler la liste de vos victimes.

- Il a osé venir chez moi ! explosa Vincent. Me menacer chez moi ! Il n'a eu que ce qu'il méritait !

- Pourquoi avez-vous tué sa femme ?

- Elle voulait le quitter pour me suivre ! La conne ! Elle était pire qu'une sangsue !

Nicolas profita que le docteur soit en veine de confidences pour pousser ses pions.

- Et Sylvie Hamelet ?

Un rictus amer tordit la bouche de Vincent.

- Elle était enceinte et soutenait que c'était moi le père, ce qui n'était pas impossible car les résultats du spermogramme de son mari n'étaient pas folichons. Elle voulait le quitter et fonder une famille avec moi ! Vous me voyez en papa poule, aller acheter des couches au supermarché, tondre la pelouse le dimanche et sortir Médor le soir ? Elle a beaucoup insisté, tant pis pour elle. Elle n'avait qu'à élever son moutard avec l'autre gros mou, il ne demandait que ça.

- Natacha Andréi ?

- Même chose ! Elle m'a fait du chantage avec le bébé, disant que si je

n'assumais pas ma paternité, elle détruirait ma réputation ! Honnêtement, je ne pouvais pas la laisser faire, vous êtes d'accord ?

- Sauf qu'elle n'était pas enceinte.

- Quoi ? La salope ! La salope !

- Le foulard, dans le lit, c'était vous ?

- Oui, je l'avais trouvé une fois dans un train, et je l'avais pris en pensant qu'il me servirait un jour à brouiller les pistes. Pas enceinte... La salope !

- Et la petite Casada ? Elle attendait un enfant aussi ?

- Non, mais sous prétexte que je l'avais baisée une fois, elle croyait qu'on était liés pour la vie. Elle me harcelait jour et nuit, coups de fil, textos, elle me surveillait le jour à mon cabinet et la nuit elle tambourinait à ma porte jusqu'à ce que je lui ouvre. Vous auriez toléré ça, vous ?

L'arrêt brusque de l'ambulance dispensa Nicolas de répondre. La première était déjà arrivée et vide de ses occupants. Deux solides infirmiers vinrent prendre en charge le blessé, que Nicolas accompagna jusqu'à la salle d'opération. On le pria d'attendre à l'extérieur pendant que l'interne de garde examinait la blessure. Il retrouva le commissaire Delorme à la machine à café.

- Alors ?

- Alors madame Lemestre n'a toujours pas repris connaissance, quant à son mari, on est en train de soigner sa cheville. Ah, demandez à Rezi de récupérer notre voiture chez les parents Lemestre.

Ils s'assirent et attendirent. Une infirmière vint les prévenir que madame Lemestre était dans le coma et qu'on ne pouvait pas se prononcer pour le moment sur son pronostic vital. Le médecin passerait les voir dans quelques minutes. Un autre infirmier vint leur annoncer qu'on avait monté monsieur Lemestre dans sa chambre, mais étant sous sédatif, ils ne pourraient pas l'interroger avant le lendemain matin. Le médecin allait venir leur parler dans quelques minutes. L'interne qui avait examiné le docteur Cayolles arriva à grands pas et leur expliqua qu'on avait extrait la balle, qui n'avait fait que peu de dégâts, on allait l'opérer puis le monter également dans une chambre.

- Pereira, vous restez dans sa chambre. Vous le menottez au montant du lit. Je retourne au commissariat interroger madame Bousier.

- D'accord patron. À demain.

Une fois le commissaire parti, il prit son téléphone.

- Allô Cindy ? Mon chou, je ne vais pas pouvoir venir ce soir... Mais non, ma chérie, c'est à cause du boulot, je dois... Bien sûr que je n'aime que toi... Tu es la femme de ma vie, je te l'ai déjà dit... D'accord, on se voit demain soir... Moi aussi... Bye.

Il se rendit à l'accueil et demanda le numéro de la chambre où l'on allait installer le docteur Cayolles. L'infirmière qui le renseigna était

une jolie blonde aux yeux verts qui tomba instantanément sous le charme du jeune policier. Lequel ne se fit pas prier pour lui donner son numéro de téléphone.

- Madame Bousier, pourquoi Sophie Bourgeois ?

- Je l'ai déjà expliqué à vos collègues...

- Pas à moi. Je vous écoute. Vous la connaissiez ? C'était une patiente du docteur ?

- Non, justement pas ! Je ne l'avais jamais vue. C'est le hasard. Elle est passée par là à ce moment-là.

- Dubois, allez me chercher le scellé n°1859.

Celui-ci, qui était debout derrière le commissaire, sortit et revint une minute plus tard. Il tendit à son patron un sachet de plastique transparent étiqueté. À l'intérieur, se trouvait une chevalière.

- Un promeneur a trouvé cette bague sur le lieu du crime. Est-ce celle dont vous avez parlé à mes subordonnés ? Celle de votre violeur ?

- Oui, c'est bien ça.

- Vous l'avez perdue pendant que vous assassiniez mademoiselle Bourgeois ?

- Non, je l'ai laissée volontairement sur les lieux, pour brouiller les pistes. J'ai appris, en même temps que son décès, qu'il s'appelait Frédéric Lanselle. J'espérais que ses initiales sur la chevalière vous enverraient sur une fausse piste.

- Ça aurait pu. Un de nos présumés coupables possède les mêmes initiales.

- Alors je suis contente que vous ne l'ayez pas arrêté.

- Mouais... Je doute de votre sincérité sur ce point.

- Si. Il fallait que tout cela s'arrête. J'étais prise dans une spirale infernale, et je ne pouvais pas laisser des jeunes femmes se faire massacrer indéfiniment. Toute seule, je n'aurais jamais eu le courage d'aller le dénoncer, j'ai déjà tellement de choses à me faire pardonner. Mais que vous l'ayez arrêté m'apporte un énorme soulagement, et aussi une grande tristesse.

- Vous aviez raison sur un point.

Elle leva des yeux interrogateurs.

- Il n'a jamais accepté le fait que sa mère biologique l'ait abandonné et n'ait rien fait par la suite pour le retrouver. Dans son cerveau malade, il vous aime et vous hait à la fois.

- Oh mon dieu... murmura-t-elle accablée. Heureusement qu'il ne sait pas qui je suis...

- Si, maintenant il le sait.

Hélène se raidit, puis ses yeux se révoltèrent et elle tomba évanouie sur le sol.

François claudiqua avec ses béquilles jusqu'à la chambre de Julie. Celle-ci, toujours dans le coma, était reliée à une multitude de machines. Sa poitrine se soulevait régulièrement, trop pour que ce soit naturel. Elle avait un gros pansement sur le nez. Le médecin pensait qu'entendre la voix de son mari pouvait atteindre les tréfonds de sa conscience et la guider vers un réveil salutaire.

Samia était présente, assise dans un angle de la pièce, un baladeur sur les oreilles et un calepin à portée de main. Elle se leva.

- Vous voulez que je sorte ? proposa-t-elle à François, tout en remarquant ses traits tirés.

- Non, je pense que chaque présence auprès d'elle est importante, elle ne doit pas se sentir abandonnée. Je suis sûr que quelque part, elle nous entend.

Il approcha un lourd fauteuil du lit et prit la main de sa femme. Elle était froide et inerte. Il la porta à ses lèvres et l'embrassa doucement. Il ne sentit aucune réaction. Il reposa tendrement la main sur le drap. Les machines faisaient entendre leur bip-bip régulier, et sur les petits écrans, les courbes de différentes couleurs montaient et descendaient au même rythme, alternant pics et gouffres.

- Julie, mon amour, réveille-toi... J'ai tellement besoin de toi... Ne meurs pas, je t'en supplie ! On a tellement connu de jours heureux... Et on a encore tellement de choses à vivre tous les deux... On retournera en Italie, on prendra le même hôtel et on revivra notre voyage de nocces... Souviens-toi du maître d'hôtel qui te dévorait des yeux, il t'avait même glissé un billet doux à l'intérieur de ta pizza calzone, mais c'était écrit en italien, et on n'avait rien compris. Mais qu'est-ce qu'on avait ri ! Tu crois qu'il sera encore là ?

La porte s'ouvrit et le médecin, un colosse blond au visage poupin, entra, flanqué de deux jeunes infirmières.

- Vous êtes là, c'est bien. Comment va notre petite dame ce matin ?

Il observa les écrans, souleva les paupières de Julie et marmonna dans sa barbe. Les deux infirmières l'écoutaient religieusement.

- Bon. Les constantes sont stables, son pouls est un peu faible, mais rien d'inquiétant. C'est normal avec tout le sang qu'elle a perdu.

- Elle saignait du nez, oui, mais je n'ai pas l'impression qu'il y en avait tant que ça, intervint timidement François.

- Non, bien sûr, je ne parle pas de l'épistaxis, mais du sang qui a coulé quand elle a perdu le bébé.

Le temps parut se figer. Samia émit un hoquet de surprise. François pâlit au point que ses lèvres devinrent exsangues.

- Le bébé ? dit-il d'une voix rauque.

Le médecin leva un sourcil.

- Vous n'étiez pas au courant ? Votre femme était enceinte de deux mois environ.

- Julie était... Nous allions avoir un enfant ?

- Oui. Mais elle a dû recevoir un coup violent dans le ventre, pour preuve le gros hématome qu'elle a au niveau du nombril. C'est ce qui a, je pense, déclenché son avortement spontané.

Eh monsieur ! Monsieur ! Bon, Alexia, allez chercher un morceau de sucre trempé dans de l'alcool de menthe. Notre ex-futur père fait un malaise.

- Je peux faire quelque chose ? demanda Samia en approchant.

- Non, euh... si, on va le ramener dans sa chambre, ce serait bien que vous restiez avec lui un petit moment, il a apparemment reçu un gros choc émotionnel.

La jeune infirmière revint avec le morceau de sucre qu'elle glissa entre les lèvres de François. Il mâchonna et fit la grimace. Il rouvrit les yeux et les promena d'un air surpris autour de lui. Lorsqu'il les arrêta sur le médecin, il se souvint et ses yeux s'embruèrent. Il prit la main de Julie et la pressa sur sa joue. Ses larmes coulèrent dessus. La gorge serrée, Samia le regardait faire et se sentait impuissante. Elle ne trouvait pas les mots adéquats pour le réconforter.

Le médecin lui fit une tape amicale sur l'épaule et continua sa tournée, toujours accompagné de ses deux infirmières.

- Monsieur Lemestre, je... je suis désolée pour vous et votre femme, murmura Samia.

Il hocha la tête sans répondre. Il étreignait toujours la main de Julie. Samia ne savait pas si elle devait lui proposer de revenir dans sa chambre ou si elle le laissait profiter de sa femme encore un peu. Soudain, François fit un bond sur son fauteuil, qui fit également sursauter Samia.

- Elle bouge ! Elle a serré ma main ! Julie, mon amour ! Allez vite chercher...

La porte s'ouvrit et une jolie aide-soignante noire au sourire éclatant entra avec le plateau-repas du midi à la main.

- Mademoiselle ! lui cria-t-il. Appelez le docteur ! Elle se réveille !

L'un des appareils émettait un son strident et un autre clignotait. Le médecin, qui se trouvait deux chambres plus loin, arriva à toute allure et reprit le pouls de Julie. Celle-ci entrouvrit les yeux et les referma aussitôt. Ses lèvres remuèrent et articulèrent le nom de François, mais aucun son n'en sortit. Une larme perla au coin de sa paupière et tomba sur le drap. François s'était reculé et sanglotait sans faire de bruit. Samia s'était réfugiée dans un coin et observait l'infirmière qui faisait une piqûre à Julie.

Le médecin l'exhortait à rouvrir les yeux et à bouger ses mains ou ses

jambes. Sa grosse voix s'était faite douce, mais Julie avait replongé dans le coma et elle ne bougea plus d'un millimètre.

- C'est tout de même bon signe, dit-il en se tournant vers François, votre femme lutte pour reprendre conscience, c'est une battante, je pense qu'elle a fait un premier pas vers la guérison.

François repensa à la petite Océane et serra les lèvres sans dire un mot.

- Et pour le bébé, ne vous en faites pas, elle est encore assez jeune pour vous en fabriquer une belle brochette ! Vous avez d'autres enfants ?

- Non. C'est... c'était le premier.

- Alors il ne vous reste plus qu'à vous remettre au boulot ! Quand madame sera réveillée, bien sûr ! ajouta le médecin avec un clin d'œil. François n'eut même pas la force de sourire. Il avait déjà assez de mal à empêcher ses lèvres de trembler.

- De plus, je vais vous demander de sortir, nous allons examiner votre femme. Mademoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers Samia, vous voulez bien raccompagner monsieur Lemaire dans sa chambre ?

- Bien sûr, docteur, s'empessa-t-elle de répondre.

François fit un dernier baiser sur le front de Julie et suivit Samia en clopinant sans protester. Il était encore sonné. Arrivé dans sa chambre, il se coucha en tournant ostensiblement le dos à la jeune femme. Celle-ci comprit le message, s'installa dans le grand fauteuil mou et remit son baladeur sur ses oreilles. Il somnola plus ou moins, des images de fœtus ensanglantés qui l'appelaient en pleurant le perturbant profondément. Il finit par émerger totalement, la langue pâteuse, et demanda à Samia qui sortait de la minuscule salle de bains de lui parler de l'assassin. Ce qu'elle fit volontiers. Elle abordait le thème du signe gravé sur le ventre lorsque le médecin entra en coup de vent

- Monsieur Lemaître ! Votre femme est totalement réveillée, et elle vous réclame ! Suivez-moi !

François bondit hors du lit et, moitié claudiquant, moitié sautillant, emboîta le pas au médecin, qu'il finit même par dépasser tant il était pressé de revoir Julie. Lorsqu'il pénétra dans la chambre, une cohorte d'infirmières s'agitait autour du lit, sur lequel Julie était en position semi-assise. Elle était pâle mais avait les yeux ouverts, enfin surtout le gauche. Une infirmière lui avait retiré le tuyau qu'on lui avait installé dans la bouche à son arrivée. La plupart des machines auxquelles elle était reliée, était débranchée, ne restaient que les indispensables : tension, rythme cardiaque et activité cérébrale. Julie l'aperçut et un large sourire éclaira son visage aux multiples couleurs.

- Je peux rester un peu seul avec elle ? demanda François.

Le médecin hésita.

- Alors pas plus de dix minutes, et si vous voyez qu'elle fatigue...

- Oui, docteur, promis.

Puis François regarda Samia avec insistance. Elle hocha imperceptiblement la tête et suivit le groupe médecin-infirmières dans le couloir. Seule l'une d'elles était restée. Elle tapota l'oreiller de Julie, borda les draps, lui versa à boire et finit enfin par sortir. Julie tendit la main vers François et il s'approcha pour la serrer contre sa joue. Il s'assit sur le lit.

- Oh mon chéri, je suis tellement désolée... Si tu savais...

- Je sais, je sais. L'adjointe du commissaire m'a tout raconté. Le meurtre de madame Hamelet, de madame Andréi, de l'inconnu, de la jeune coiffeuse...

Il s'interrompit.

- De Vincent aussi ?

- De Vincent aussi.

Un malaise plana dans la pièce, que Julie rompit en demandant à François comment il se faisait qu'elle ne soit pas morte, puisqu'il avait « aperçu » son visage tuméfié déjà la veille.

- Je ne sais pas, mon amour, c'est la première fois que cela arrive. Et tant mieux ! J'ai été si près de te perdre, je n'aurais pas supporté... surtout que...

Il se tut brusquement et se mordit la lèvre inférieure.

- Tu veux parler du bébé que nous avons perdu ? dit doucement Julie.

Il releva brusquement les yeux.

- Tu savais ?

- Tu avais raison, j'entendais tout, mais j'étais emprisonnée dans un corps comme mort, et je n'avais aucun moyen de vous faire savoir que je comprenais ce que vous disiez, d'ailleurs je me suis même demandé si je n'étais pas déjà passée de l'autre côté...

François serra sa main un peu plus fort.

- Julie...

- Oui ?

- Le bébé, c'était le nôtre ou celui de toi et...l'autre ?

Julie le regarda droit dans les yeux.

- C'était notre bébé, à toi et à moi. Je te le jure sur ce que j'ai de plus sacré. Je te le jure sur la tête de Tom.

- Non ! Pas Tom !

- Pourquoi, puisque je te dis la vérité ?

Il la regarda à son tour et ne lut que sincérité dans ses yeux. Il soupira.

- Je te crois. Mais dis-moi... Tourne un peu ta tête... non, de l'autre côté !

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Il manque quelque chose.

- On m'a enlevé mon nez ? dit Julie paniquée.

- Non, rassure-toi. Mais quand je repense au visage que je voyais hier en sortant de la salle de bains... Oui, ça y est, je sais !

- Quoi ?

- L'hématome sur ta tempe ! Il n'y est pas !

- Tu es sûr qu'il y en avait un ?

- Plus sûr, tu meurs ! Enfin...je veux dire que je pense que c'est ce coup-là qui t'aurait été fatal si...

- Si tu n'étais pas arrivé au bon moment ! termina Julie, son œil gauche écarquillé.

Le médecin arriva à ce moment et leur fit part des bons résultats des analyses de sang de Julie.

- Maintenant, monsieur Mestre, on va laisser se reposer notre petite dame, et puis vous aussi vous devriez, vous avez une mine de déterré. Vous avez déjeuné ?

- Non.

Le médecin se tourna vers une infirmière, une ravissante asiatique au teint d'albâtre.

- Lyna, emmenez monsieur...euh... monsieur le mari de madame, et veillez à ce qu'il se sustente correctement.

- D'accord, docteur, vous me suivez, monsieur Lemestre ? dit-elle d'une voix gazouillante.

- Laissez-moi sortir ! Tas de salopards ! Laissez-moi la tuer ! Vous m'entendez ? Laissez-moiiii !

Les deux agents qui sirotaient leur café poussèrent un long soupir.

- Ça fait longtemps qu'il gueule comme ça ? demanda l'un des deux qui venait de prendre son service.

- Depuis qu'il est arrivé. Le toubib lui a fait une piqûre calmante, tu vois comme ça marche !

- Attends, j'y vais, je vais te le calmer, moi...

Le deuxième agent propulsa ses cent-dix kilos vers la cellule où était enfermé le docteur Cayolles.

- Oh, dis, tu vas la fermer, espèce de...

Il s'interrompit et retourna en courant vers son collègue.

- Rappelle le toubib, vite, le gars, il pète les plombs !

Le premier agent alla jeter un œil à son tour. Le prisonnier s'était lacéré le visage avec ses ongles, il saignait de partout. Il avait le regard fou et découvrait ses dents en un rictus terrifiant. Sa raison avait définitivement basculé. L'agent déglutit avec difficulté et revint auprès de son collègue déjà au téléphone.

- C'est bon, il arrive, dit-il en raccrochant.

Un hurlement à glacer le sang résonna. Tous les deux se précipitèrent. Le prisonnier était à terre, immobile, la bouche ouverte.

- Il fait une attaque ! Ouvre, vite !

L'agent prit le trousseau de clés, puis ils s'agenouillèrent auprès de Vincent. Le plus petit souleva l'une de ses paupières pendant que l'autre cherchait son pouls.

- Il est dans le coaltar complet, appelle une ambulance ! Manquerait plus qu'il crève ici...

L'autre se releva péniblement et partit téléphoner. Le premier agent se releva à son tour et défit sa veste dans l'intention de la glisser sous la tête du médecin. Vincent ouvrit un œil acéré et glacé.

Le lendemain matin, François était au chevet de Julie. Elle avait passé une bonne nuit, contrairement à lui, qui avait cependant refusé le somnifère que lui proposait l'infirmière de nuit. Le médecin entra, toujours flanqué de deux infirmières, mais pas les mêmes que la veille. Il était sombre et peu causant.

- Quelque chose ne va pas, docteur ? osa demander Julie lorsqu'il eut fini de l'examiner.

- Non non, tout va pour le mieux pour vous, marmonna-t-il.

- Parce que vous avez l'air... inquiet.

- Ce n'est pas de l'inquiétude.

Il se laissa tomber sur le bord du lit.

- Vous vous souvenez de Lyna, dit-il en s'adressant à François, la petite infirmière qui vous a raccompagné dans votre chambre hier ?

- Oui, tout à fait.

- Elle devait commencer à six heures ce matin, mais elle a eu un accident de voiture en venant ici. Un fou qui roulait à près de deux cents à l'heure l'a percutée par l'arrière et elle est allée s'encaster dans un arbre. Elle a été tuée sur le coup. Il paraît que ce n'était pas beau à voir. Quel dommage... Elle promettait, cette petite. Putain, la vie...

Il se releva et sortit sans ajouter un mot. Julie regarda François. Il était tout pâle et fixait sans la voir la porte par laquelle était ressorti le médecin.

- Comme c'est triste pour cette jeune fille, dit-elle doucement.

Il tourna son regard vers elle.

- Mais Julie... Tu ne comprends pas ce que ça veut dire ?

- Que la vie est fragile ?

- Non ! Julie, ma chérie, je n'ai rien vu hier ! Tu entends ? Rien !

- Tu veux dire...

Elle laissa sa phrase en suspens. Il prit sa tête dans ses mains.

- Son visage était normal ! Aucune trace de l'accident qu'elle allait avoir le lendemain ! Mon dieu, Julie, c'est fini ! Je n'aurai plus ces horribles visions !

Il se mit à pleurer. Elle lui serra fortement la main.

- Tu crois que c'est parce que tu as reçu un coup violent pendant la

bagarre, ou parce que tu as réussi à vaincre ma mort qui était programmée ?

Il secoua la tête.

- Je n'en sais rien. Et je m'en fiche.

La même jolie infirmière noire que la veille entra en portant le plateau-repas. On voyait qu'elle aussi avait pleuré. Elle ressortit sans avoir prononcé une parole.

- Il faut que tu manges, ma chérie, il faut que tu reprennes des forces. J'ai hâte de te voir revenir à la maison. Chez nous. Chez nous...

Un an plus tard.

François posa le verre sur un plateau, y ajouta deux macarons au citron et retourna dans le salon.

- Et voilà une bonne orange pressée pour mes princesses !

Julie, allongée sur le canapé, sourit avec tendresse.

- Pose-le sur la table, pour l'instant, je ne peux pas me redresser...

Elle en profita pour faire une caresse entre les oreilles de Tom, celui-ci leva la tête et plissa les yeux de contentement. Il était couché en rond sur le ventre de Julie, lequel ressemblait à une montagne au sommet arrondi. Il étira ses pattes. Une vague provenant du ventre le dérangerait et il protesta faiblement avant de se recoucher en rond, le nez dans la queue.

- Je crois qu'elle lui a encore donné un coup de pied, dit Julie en riant.

- Quelque chose me dit que ces deux-là vont devenir inséparables, dit François en déposant un baiser sur le front de sa femme.

Il se releva et alla chercher le journal.

- Tu sais ce que j'ai lu, tout à l'heure, pendant que vous dormiez encore toutes les deux ?

- Vas-y, je t'écoute.

- On l'a aperçu rôder autour de la prison où est enfermée sa mère, mais le temps qu'on envoie une patrouille, il avait déjà disparu.

Pas besoin de mettre un nom sur le « il », tous deux savaient de qui il s'agissait. Le spectre de Vincent, qui avait réussi l'année précédente à s'évader de façon spectaculaire après avoir fait croire à une crise cardiaque, planait souvent au-dessus d'eux, bien que cette menace s'effilochât au fur et à mesure que le temps passait. Au début, ils mettaient à peine le nez dehors, et François accompagnait Julie à son travail lorsqu'elle l'avait repris au bout de quelques semaines. Il allait ensuite la rechercher, et de façon générale, ils ne sortaient qu'à deux, que ce soit pour faire les courses ou aller chez le médecin. Ils allaient régulièrement passer le week-end avec Antoinette et Lucien. Ceux-ci s'étaient plutôt bien remis de leur agression, même s'ils en faisaient

encore des cauchemars, et ils s'étaient rendus dès la semaine suivante à la SPA chercher un couple de bergers allemands, qu'ils avaient baptisés Alpha et Omega.

La nouvelle de la grossesse de Julie les avait autant surpris que comblés de joie, et François était déjà fou d'amour pour ce petit être qui grandissait et pointerait le bout de son nez dans quelques semaines. Ses parents avaient réaménagé la chambre qu'ils occupaient chez eux en installant l'ancien berceau de François dans un angle de la pièce. Des dizaines de peluches égayaient les étagères que Lucien avait joyeusement clouées un peu partout. Les parents de Julie, qui s'étaient expatriés en Nouvelle-Calédonie, devaient arriver dans une semaine et avaient prévu de rester au moins six mois. François leur avait dégotté un studio meublé à cent mètres de chez eux.

Tom se leva, bâilla et sauta du ventre de Julie pour se rendre à la cuisine, où on l'entendit mastiquer ses croquettes. François caressa tendrement le ventre de sa femme, puis colla son oreille dessus.

- Allô bébé ? Tu entends ton papounet ? Il y a quelqu'un, là-dedans ? Ça va, la nourriture est bonne ? Le service d'étage te convient-il ? J'ai hâte de faire ta connaissance, tu sais, mon bébé...

Un vigoureux coup de pied dans sa joue le fit éclater de rire. Julie passa doucement la main dans ses cheveux bruns, elle souriait et avait les larmes aux yeux en même temps. Tant de bonheur qu'elle avait failli ne jamais connaître à cause d'une énorme bêtise... Elle en frissonna. Elle ferma les yeux. Ils étaient revenus, les jours heureux, et elle se jura que plus rien, ni personne, ne viendrait troubler ce bonheur enfin retrouvé. Elle se releva à moitié, saisit la tête de son mari et l'embrassa avec fougue. Il lui rendit son baiser avec passion, pendant qu'entre les deux, un petit être s'agitait furieusement, mécontent de se sentir quelque peu comprimé, mais son pouce trouva le chemin de la bouche, et il se calma instantanément, profitant pleinement et béatement de la chaleur et de la douceur du ventre maternel.

Vincent releva la tête et frotta vigoureusement ses cheveux mouillés. La teinture était uniforme, et il eut un petit sourire satisfait. Il pouvait voir maintenant dans son miroir un homme brun, à la moustache de la même couleur et aux yeux verts. Ces lentilles étaient parfaites, on ne pouvait absolument pas deviner que ce n'était pas sa couleur naturelle.

Il enfila un vieux jean délavé et effiloché au niveau des ourlets, un tee-shirt noir agrémenté d'une tête de mort et une veste assortie à son pantalon. Il attrapa une besace qui devait avoir le même âge que lui et sortit de la chambre meublée miteuse qu'il louait pour un prix exorbitant en banlieue parisienne.

Il avait contacté encore une fois « Monsieur Jules », l'homme qui le fournissait en faux papiers chaque fois qu'il en avait besoin. Ce dernier avait échappé de peu à la mort pas mal d'années auparavant grâce à Vincent, qui avait extrait les cinq balles dont son corps avait été truffé suite à une fusillade avec un gang rival, et il lui était éternellement reconnaissant de ne pas avoir prévenu la police. Il ignorait que Vincent avait lui aussi ses raisons pour ne pas la mêler à l'affaire.

Celui qui se faisait désormais appeler Philippe Grosny se rendit à la gare Montparnasse et acheta un billet de train pour Rennes, où il était déjà allé en repérage quelques jours plus tôt. C'est dans cette ville que se trouvait le seul établissement pénitentiaire exclusivement destiné aux femmes. C'est là que se trouvait celle à qui il avait accordé sa confiance lorsqu'elle était venue travailler pour lui, celle qu'il avait, durant un moment de folie, rêvé de renverser sur son bureau, celle qui l'avait trahi une deuxième fois. Celle qu'il haïssait désormais du plus profond de son être. Celle qu'il allait être obligé de tuer. Sa mère.

FIN

